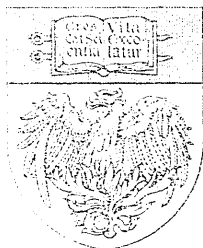


The University of Chicago  
Libraries







JEAN BESSON

---

# CATHOLIQUE OU PROTESTANT?

JOURNAL D'UN CHERCHEUR

---

DEUXIÈME ÉDITION



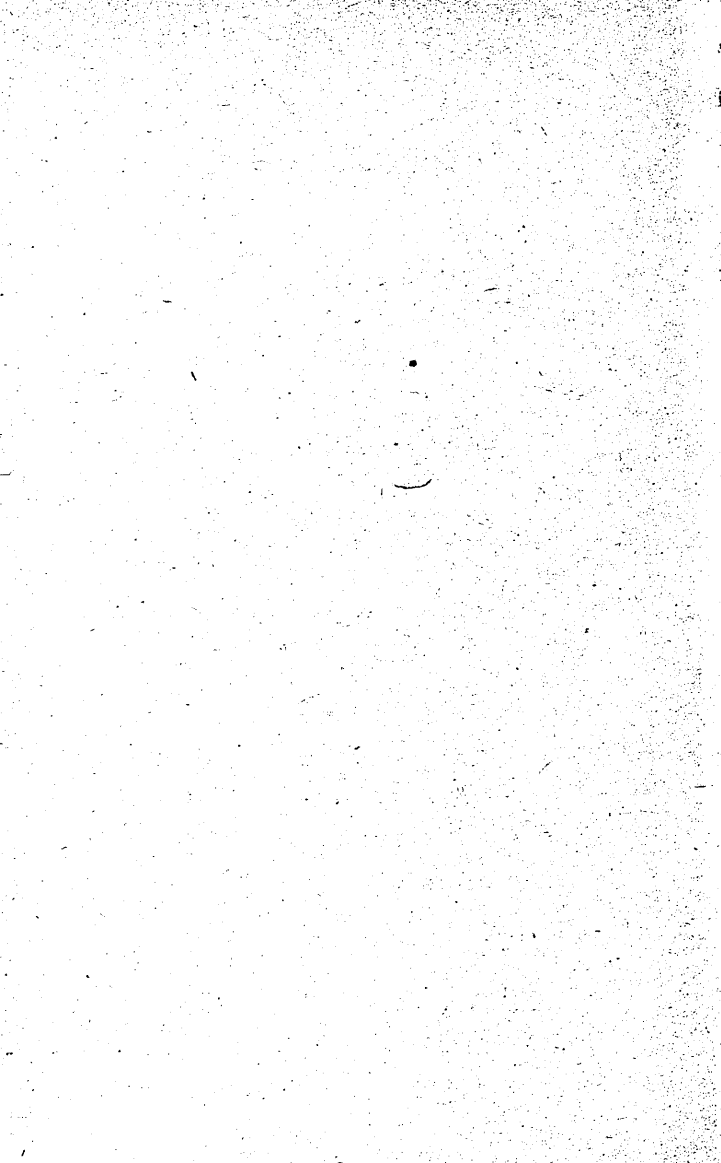
24

LIBRAIRIE PAYOT & C<sup>IE</sup>  
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL  
VEVEY - MONTREUX - BERNE

1928

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS



**CATHOLIQUE OU PROTESTANT ?**



JEAN BESSON

---

# CATHOLIQUE

OU

# PROTESTANT ?

JOURNAL D'UN CHERCHEUR

*Préface de Alexandre Morel, pasteur*

---

DEUXIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE PAYOT & C<sup>IE</sup>  
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL  
VEVEY - MONTREUX - BERNE

1928

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS



BX1753  
.B55



Div (Pur.)

## PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

J'eus un moment d'hésitation lorsque M. Jean Besson me demanda une préface à son livre. Aujourd'hui, où la fraternité chrétienne devrait s'affirmer par la rencontre joyeuse des croyants de la terre entière, est-ce le moment de réveiller les anciennes rancunes et de revenir à l'âpreté des luttes confessionnelles ? Au lieu de remettre en souvenir ce qui nous divise, ne ferait-on pas mieux de chercher ce qui nous unit, d'autant plus que les partisans des deux camps se sont montrés souvent si injustes, ont distillé tant de venin et ont si gravement blessé, scandalisé même des âmes droites et candides qui ne demandaient qu'à vivre en paix ?

C'est dans cet esprit d'incertitude quant à l'opportunité d'un pareil ouvrage que je lus son manuscrit. Mais, bien vite, je fus gagné par le ton plein de respect de l'ensemble et par l'aménité avec laquelle l'auteur abordait son sujet. Je me convainquis immédiatement que j'avais affaire à une œuvre religieuse d'où l'amertume était bannie de la première à la dernière page.

Si la plupart des apologistes protestants ont présenté le catholicisme sous son jour le plus défavorable pour le réfuter ensuite plus aisément, M. Besson a essayé de laisser le catholicisme romain se présenter lui-même en habits de fête et avec son chef-d'œuvre à la main : l'infailibilité. Loin de le caricaturer, sous prétexte de dévoiler ses faiblesses, l'auteur s'est, au contraire, efforcé de mettre en lumière le bon droit

du protestantisme. Les catholiques qui liront cet ouvrage trouveront en M. Besson un adversaire loyal et bon et ne pourront s'empêcher d'admirer l'absence de tout parti pris de dénigrement contre leur système, ainsi que l'écrivait excellemment M. F. Burnand dans le prospectus de souscription de l'ouvrage. Nous avons dans ces pages le journal d'un chercheur qui a compris et aimé les catholiques avant de prendre position.

Le but de l'auteur n'est pas, en effet, de convaincre les catholiques de leur erreur, mais, plutôt, de rendre les protestants plus conscients de leur privilège en glorifiant Jésus-Christ. Et c'est en cela que les pages suivantes seront particulièrement bienfaisantes. Ouvriront-elles les yeux de nos contradicteurs ? Je ne saurais le dire. Ce serait déjà beaucoup si elles dissipaient les plus gros malentendus. Dans les pays entièrement catholiques, on conserve des idées si étranges sur les protestants et leur religion ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles nous humilieront nous autres réformés en nous montrant combien peu nous avons su profiter de nos privilèges. En ce centenaire de la Réformation, il est bon que des hommes experts évaluent tout à nouveau les titres précieux de notre immense fortune.

M. Besson le fait en connaisseur. Semblable à ce marchand qui, cherchant de belles perles, a trouvé celle de grand prix et vend tout ce qu'il a pour se la procurer, l'auteur de *Catholique ou Protestant* a promené sa drague dans le fond des mers, puis il s'est assis, il a trié ses prises, palpé ses découvertes, comparé ses trésors. Lorsqu'il vit scintiller la perle, il a rejeté tout le reste et s'est mis à chanter son bonheur.

Ce que nous apprécions surtout dans ce livre, c'est le ton familier et très populaire avec lequel notre ami raconte son palpitant voyage à la recherche de la vérité. Sans jamais quitter le terrain très pratique de la vie chrétienne, mettant nettement de côté le langage

souvent si pédant de la théologie, il aborde son sujet par son côté vital. Nous vivons à une époque où les questions philosophiques et religieuses s'imposent à l'étude des esprits sérieux. Puisse cet ouvrage-ci, composé avec tant de conscience, éclairer tout à la fois les catholiques sur le protestantisme et les protestants sur le catholicisme. Puisse-t-il surtout remettre dans sa pleine lumière la figure adorable de Celui qui, seul, suffit au salut du monde !

Berne, le 25 mars 1918.

Alex. MOREL.

---

## AVERTISSEMENT

---

*Le « Journal » qu'on va lire est supposé écrit par un pédagogue, protestant de naissance et de tradition, mais n'ayant pas, au début, de piété très personnelle.*

*Dans les développements de la première partie, nous avons cherché à présenter de manière impartiale la pensée catholique. Y avons-nous réussi ? Nous l'espérons. Pour plus de sûreté, nous avons soin de renvoyer le lecteur soucieux d'exactitude à nos sources catholiques, en particulier au Catéchisme qui est — rappelons-le — l'expression autorisée de la pure doctrine romaine.*

*Les petites notes qui, dans la seconde édition, terminent chacun des quatre premiers chapitres, répondent déjà, en quelque mesure, par un fait typique, aux affirmations catholiques de cette partie, en attendant les réponses plus développées qui vont suivre.*

---

**PREMIÈRE PARTIE**

---

**CATHOLIQUE ?**



## CHAPITRE PREMIER

---

### L'Unité catholique

L'unité dans l'espace. — L'unité dans le temps. — L'unité des trois royaumes : la terre, le purgatoire et le paradis. — La Vierge et les saints.

X.-sur-Mer, le 23 juillet 1913.

Aujourd'hui j'ai eu une conversation qui n'a pas laissé de m'impressionner vivement.

Dès le début de mon séjour ici, M. de St-Lambert m'attirait par un extérieur intelligent et distingué. Je le savais avocat, et catholique pratiquant. Plus d'une fois, soit à table d'hôte, soit sur la plage, les propos que nous avions échangés m'avaient donné le désir de poursuivre l'entretien. J'aurais aimé surtout engager la conversation sur la question religieuse. Il me paraissait intéressant de voir jusqu'à quel point un homme comme lui pouvait adhérer de cœur et d'esprit au catholicisme romain. Mais toujours, sous un prétexte ou sous un autre, mon interlocuteur s'était dérobé.

Aujourd'hui, j'ai mieux réussi.

Sur la plage, un vaste trou creusé dans le sable, avec, à mi-profondeur, une sorte de divan circulaire, nous servait de salon.

Nous parlions de la nécessité d'une religion pour le peuple. M. de St-Lambert avait sur ce point des idées très nettes. Il affirmait que le catholicisme, plus que toute autre forme du christianisme, s'adapte merveilleusement à la mentalité populaire.

— Ce qui nuit au protestantisme, m'écriai-je, ce



sont ses divisions. Vous, catholiques, réalisez la devise des Belges : l'Union fait la force. Et, croyez-le, nous sommes pas mal de protestants qui vous envions cette force, fruit de votre unité.

M<sup>me</sup> de St-Lambert semblait absente, absorbée dans la contemplation du lointain horizon. Dirigeant vers moi un regard sérieux, qui contrastait avec son ton badin : Grand merci, me dit-elle. Vos coreligionnaires ne nous ont pas habitués à de pareilles amabilités.

Ce mot me donna de l'élan. Je voulus être plus galant encore.

— Chez vous, repris-je, les fidèles de la paroisse sont tous, sans exception, unis à leur curé. Il n'en est pas ainsi en pays protestant. Un homme, une famille, veulent-ils être plus religieux que d'autres, vite ils se séparent de l'Eglise. Et dans la même ville on bâtit église contre église, chapelle contre chapelle, les assemblées se subdivisent presque à l'infini. Le pauvre pasteur ne sait plus qui est, ou qui n'est pas de ses ouailles. Quelqu'un se rapproche-t-il de la foi ? de trois ou quatre côtés différents on l'invite ; et souvent on ne fait que le repousser dans l'indifférence. Je pourrais citer maintes villes, et même beaucoup de modestes villages, où les choses ne vont pas autrement.

Tandis que vous, catholiques, vous êtes unis. Et non seulement dans la paroisse, mais dans le diocèse, dans toute la catholicité, quiconque veut vivre et mourir en chrétien reste attaché à son Eglise. Je ne suis pas catholique, remarquez-le ; et je ne me propose nullement de le devenir ; mais en cela je suis obligé de le reconnaître, vous valez mieux que nous.

Depuis un moment, mes interlocuteurs se regardaient en souriant d'un air tout à fait amusé.

— Soyez sans crainte, reprit M<sup>me</sup> de St-Lambert, nous n'avons aucun projet de prosélytisme à votre

égard. Au contraire, cela nous surprend de vous entendre dire ces choses, très vraies du reste. Nous n'aurions pas voulu parler ainsi devant vous, par crainte de vous peiner.

J'eus alors un vif sentiment de honte ; n'avais-je pas fait de l'ironie facile pour plaire à des gens qui, malgré leur extrême politesse, devaient être les ennemis du protestantisme ? Jamais, devant moi, ils ne se seraient permis une critique analogue du catholicisme ; j'avais conscience d'avoir dénigré ma famille devant des étrangers.

Quoiqu'il en fût, mes quelques phrases inconsidérées semblaient avoir brisé la glace du côté de mes amis ; quant à moi, grâce au soin qu'ils mirent à n'en pas abuser, j'oubliai bien vite ma confusion et l'entretien put se poursuivre sur le ton de la confiance réciproque.

— Vous avez parlé en fort bons termes de l'Eglise, reprit l'avocat, et fait preuve d'un esprit singulièrement plus large que celui de maints protestants qui la méconnaissent en plein. Pourtant, je ne crois pas me tromper en pensant que vous êtes encore loin de vous représenter ce qu'est réellement l'Unité catholique.

Certes, il est beau de voir tous les paroissiens groupés autour de leur curé, tous les curés du diocèse soumis à leur évêque, tandis que tous les évêques de la terre demeurent intimement unis à notre Saint-Père. C'est un spectacle impressionnant que celui de ces chrétiens de nations, de langues, de races diverses qui, par millions et millions, loin de former une foule confuse et amorphe, ne constituent qu'un seul troupeau avec un seul idéal, un seul but, sous la conduite d'un seul berger : le successeur de St-Pierre, à qui le Seigneur a dit : Pais mes brebis !

Oui, c'est un spectacle impressionnant et je comprends que les protestants réfléchis ne puissent faire autrement que d'en être extrêmement frappés.

Pourtant, je le répète, cette unité qu'on peut appeler *l'unité dans l'espace*, n'est pas tout. Il y a encore *l'unité dans le temps*, et *l'unité surnaturelle, extraordinaire des trois royaumes* qui est bien la plus saisissante de toutes.

— Qu'entendez-vous par l'unité dans le temps ? fis-je.

— Excusez-moi de revenir au protestantisme. Par contraste, je pourrai mieux m'expliquer.

On lit parfois, sous la plume de tel auteur protestant, des propos comme celui-ci : « Combien un Calvin se sentirait étranger parmi nous. Et sans remonter aussi loin, nos pasteurs du siècle passé auraient peine à se reconnaître dans leurs descendants ». Il serait impossible de rencontrer des expressions semblables chez aucun écrivain catholique romain. Des apôtres aux premiers chrétiens, aux martyrs, aux Pères, aux grands docteurs du Moyen âge jusqu'à nos théologiens actuels, pas une fissure, pas une solution de continuité. Une seule Eglise, une seule famille à travers les temps comme à travers l'espace...

— Pourtant, hasardai-je, on a promulgué de nouveaux dogmes ; par exemple celui de l'Infaillibilité du pape, en 1869, au Concile du Vatican...<sup>1)</sup>.

— Vous partagez l'erreur commune à tous les protestants. Jamais l'Eglise catholique n'a promulgué de nouveaux dogmes. Elle a, au cours des siècles, et suivant les besoins, *défini* les dogmes qui existaient déjà comme en germe, dès le temps de Christ et des apôtres. Elle les a définis et non promulgués, ce qui est tout autre chose. Il y a eu développement de l'Eglise, de l'Antiquité au Moyen âge et du Moyen âge à l'époque contemporaine, mais suivant un plan organique et ferme, auquel elle a été invariablement fidèle, grâce précisément à la papauté.

---

<sup>1)</sup> Le Concile du Vatican, 1869-1870.

Vous parlez du dogme de l'infailibilité du pape. Le souverain pontife, parlant *ex cathedra*, dans les questions de dogmes ou de morale qu'il avait à trancher, a toujours été infailible. C'est ce que croit tout catholique. Au concile du Vatican, on n'a fait que *définir* cette infailibilité.

— Allons, m'écriai-je presque en riant, vous n'allez pourtant pas me dire que vous, homme éclairé et instruit, vous croyez à l'infailibilité du pape ?

Extrêmement calme, mais particulièrement sérieux, son regard fixé sur le mien, d'une voix basse et contenue, l'avocat répondit :

— Certainement, j'y crois.

Je me levai d'un bond. Mon premier mouvement fut de m'écrier : Allons, brisons-là !... Puis une réflexion s'imposa : Cet homme est sincère et courageux. Il mérite le respect. Tout en reprenant ma place sur le rebord de sable fin, je m'excusai de ma stupéfaction.

— C'est que, dis-je, j'avais toujours cru qu'aucun prêtre intelligent, ni aucun homme instruit, dans le catholicisme, ne prenait vraiment au sérieux ces choses-là. Pardonnez-moi !

Il y eut un moment de silence. M. de St-Lambert s'était parfaitement rendu compte de mes pensées. Lui-même paraissait suivre les siennes. A la fin, il reprit non sans amertume :

— Vous voilà bien, messieurs les protestants. Nous ne pensons pas comme vous ; par conséquent nous ne sommes tous que des hypocrites... ou des imbéciles. Sachez donc que tous, nous les catholiques pratiquants, nous croyons de toute notre âme à toutes les doctrines de la sainte Eglise, et que, de plus, nous avons de fort bonnes raisons d'y croire.

Il y eut encore un silence.

— Je vous réitère mes excuses, fis-je un peu embarrassé. Et je ne demande pas mieux que de m'instruire,

pour revenir de mes préjugés qui sont le fait de mon ignorance plus que de ma mauvaise volonté.

Je vous serais en particulier reconnaissant de me dire quelles bonnes raisons vous avez de croire à l'infaillibilité papale ?

M<sup>me</sup> de St-Lambert lança à son mari un regard qui signifiait clairement : « Prends garde ; l'entreprise est grosse de difficultés ».

— Volontiers, dit-il, mais une autre fois. La question que vous me posez touche à l'un des points essentiels de notre sainte religion et j'avoue éprouver le besoin d'un moment de réflexion avant de vous donner une réponse qui en vaille la peine.

Pour ce soir, permettez-moi d'en revenir à notre propos de tout à l'heure.

■ Nous parlions de l'unité de l'Eglise catholique, dans l'espace et dans le temps. Je tiendrais encore à vous faire entrevoir la grandiose unité des trois royaumes. C'est un point de nos croyances sur lequel les protestants me semblent peu renseignés.

— Volontiers. Et d'abord qu'entendez-vous par ces trois royaumes ?

— Nous, catholiques, croyons comme vous à l'*Eglise militante*, celle qui lutte avec les difficultés et les tentations de la terre.

Comme vous également, nous croyons à l'*Eglise triomphante*, celle qui entoure le trône de Dieu dans la gloire du ciel.

Mais, de plus, nous croyons à l'*Eglise souffrante*. Ce sont les âmes dans le purgatoire.

— J'ose à peine dire, m'écriai-je, ce qu'on m'a toujours enseigné sur le purgatoire.

— Ce qu'on vous a enseigné ? Je le sais bien, dit en souriant mon interlocuteur. On vous a enseigné que le purgatoire était l'invention des prêtres, pour gagner de l'argent en faisant dire des messes pour les morts..

— Il est vrai.

— Et pourtant, quoi de plus beau, de plus philosophiquement et de plus religieusement vrai que la doctrine catholique du purgatoire ! Un homme est mort ; ce n'était pas un individu haïssable, dont on pût dire : il n'est digne que des éternels tourments de l'enfer. C'était moins encore un saint dont on pût admettre que le paradis de Dieu fût la demeure qu'il méritât dès son trépas.

Quoi de plus plausible que de penser : il est en purgatoire, c'est-à-dire, il est purifié par diverses épreuves, selon la volonté de Dieu, jusqu'au moment où Dieu le trouvera digne d'entrer dans le lieu de la félicité.

— Oui, mais pourquoi les messes pour les âmes du purgatoire ?

— C'est justement ce qu'il y a de plus admirable dans cette doctrine. Dieu veut qu'il existe les liens du plus vif amour, non seulement entre les hommes qui vivent à ce jour sur la terre, mais entre tous les humains, morts ou vivants. C'est ainsi qu'il nous invite lui-même à prier et à dire des messes pour le repos des âmes souffrantes. Que pouvez-vous trouver de si monstrueux à cela ?

Mais cette admirable solidarité ne s'arrête pas à la terre et au royaume inférieur. Elle s'étend jusqu'au royaume supérieur, où vivent, en présence de la Très sainte Trinité, la sainte Vierge, tous les saints, les bienheureux, les archanges et les anges.

— Alors c'est là, je vous l'avoue, une des choses que nous avons le plus de peine à admettre : ce culte rendu aux saints, à la Vierge, à leurs images. Voyez-vous, je suis très triste de vous faire de la peine. Mais quand nous pénétrons dans une église catholique, si riche, si belle soit-elle, cela nous scandalise de voir toutes ces personnes agenouillées devant différents autels, presque toujours devant celui

de la Vierge, souvent aussi devant celui de St-Antoine de Padoue et adorant leurs statues. Une dame, d'un jugement fort modéré, me disait un jour avoir eu, dans l'abbaye d'Einsiedeln, en Suisse, devant ces foules de pèlerins qui adoraient la Madone noire, l'impression d'un beau paganisme. Et la vérité m'oblige à dire, au risque de vous peiner, encore une fois, que je la comprends.

— Oh ! Monsieur, s'écria alors M<sup>me</sup> de St-Lambert, est-il possible que vous puissiez dire une chose pareille ? En vérité, si nous voulions être méchants, il nous serait facile de parler de tous les protestants qui sont à peu près incrédules ; qui ne croient plus au mystère de la naissance, ni à celui de la résurrection du Christ, et qui bientôt ne croiront plus même en Dieu. Vous pourriez peut-être voir plus clairement de quel côté sont les païens !

— S'il te plaît, ma chérie, calme-toi, reprit son mari. Monsieur ne fait que répéter ce que l'on dit entre protestants de génération en génération depuis tantôt quatre siècles, malgré les dénégations et les explications du concile de Trente, de tous nos théologiens et de tous nos catéchismes.

Comme l'a dit l'éloquent Bossuet<sup>1)</sup>, « une grande partie de nos controverses s'évanouirait par la seule intelligence des termes, si on traitait ces matières avec charité, et si nos adversaires considéraient paisiblement les explications données ».

Mais que je suis donc naïf ! Parmi les protestants de langue française, il n'est personne qui n'exalte Bossuet comme l'auteur le plus éloquent qui, jamais, ait pris la plume en France... Mais qui donc l'a lu ?...

— Je vous serais reconnaissant, Monsieur, de me donner ces explications.

---

<sup>1)</sup> *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse. Œuvres choisies, t. IV, p. 8.*

— D'abord, aucun catholique n'adore les images des saints.

— Mais en voyant les fidèles agenouillés devant St-Joseph et lui faisant leur prière, qui donc penserait qu'ils ne l'adorent pas ?

— En réalité, seuls des non-catholiques peuvent penser le contraire. Le concile de Trente défend expressément « de croire dans les images aucune divinité ou vertu pour lesquelles on les doive révéler, de leur demander aucune grâce et d'y attacher sa confiance » ; il veut que tout l'honneur se rapporte aux originaux qu'elles représentent<sup>1)</sup>.

— Ce n'est donc pas à la statue elle-même que vous vous adressez ?

— Nullement.

— A merveille. Mais encore, il n'est pas bien d'adorer les saints ni la Vierge, même considérés comme vivant au ciel. L'adoration n'appartient qu'à Dieu.

— D'accord. Aussi n'adorons-nous pas plus les saints que leurs images. D'après l'enseignement très clair de l'Église, nous devons à Dieu seul l'adoration, à la Vierge la vénération, et aux saints l'honneur.

— Si vous ne les adorez pas, c'est donc moi qui m'exprime mal ; mais tout au moins leur rendez-vous un culte. Et c'est cela qui nous paraît mauvais.

— Encore faudrait-il savoir en quoi ce culte consiste. Nous honorons Dieu à cause de ses perfections infinies ; tandis que les saints, nous les honorons à cause des grâces qu'ils ont reçues de Dieu<sup>2)</sup>. Nous prions Dieu de nous accorder ses grâces ; tandis qu'en priant les saints nous leur demandons d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Dans les litanies on dit

---

<sup>1)</sup> Bossuet, *op. cit.*, p. 7.

<sup>2)</sup> Mgr Léonard Haas, évêque de Bâle et Lugano, *Grand Catéchisme du diocèse de Bâle*, quest. 246.



en s'adressant à Dieu : « Ayez pitié de nous » et en s'adressant aux saints : « Priez pour nous »<sup>1)</sup>).

— Mais pourquoi ne pas se contenter de prier Dieu ? Cela ne fait-il pas tort à la gloire de Dieu de prier d'autres personnes que lui ?

— Et pourquoi cela nuirait-il à la gloire de Dieu ? Quand nous demandons aide et secours aux saints du paradis, nous le faisons exactement dans le même esprit que si nous nous adressions à nos frères vivants sur la terre<sup>2)</sup>. Il va sans dire pourtant, qu'en demandant l'aide de notre prochain, nous ne désobéissons pas à Dieu. Quant à la Vierge, nous lui rendons un culte supérieur à celui des saints, parce qu'elle est la mère de Dieu, qu'elle a surpassé tous les saints en vertu et que son intercession est plus puissante que la leur.

— C'est pourtant un certain manque de confiance de s'adresser à ces intermédiaires plutôt qu'au Père céleste ?

— Bien loin de là. C'est par humilité que le catholique éprouve le besoin de confier sa requête à des personnes plus dignes que lui des grâces divines.

— J'avoue n'avoir jamais considéré la question sous cet angle-là.

— Cela ne me surprend pas. Et pourtant chaque enfant catholique un peu intelligent ayant appris son catéchisme, est parfaitement au courant de ces choses.

— Mais je ne suis pas au bout de mes questions.

— Dites.

— Il faut croire que les saints, dans le ciel, sont doués de la toute science comme Dieu pour pouvoir entendre et connaître toute la multitude des prières qui montent à leur adresse de tant de lieux. Il faut admettre également que les saints sont doués de la

---

<sup>1)</sup> *Ibid.*, quest. 247.

<sup>2)</sup> Bossuet, *op. cit.*, p. 4.

toute puissance pour pouvoir exaucer tant de demandes de secours, de protection, de guérison, dont beaucoup nécessitent un pouvoir vraiment miraculeux. Or, Dieu seul est omniscient et omnipotent.

— Ici encore vous n'y êtes pas. Jamais l'Église n'a enseigné que les saints connussent toutes choses ou eussent tout pouvoir. Ils ne connaissent que ce que Dieu leur révèle et n'ont d'autre pouvoir que celui que Dieu leur accorde<sup>1)</sup>.

— Mais, encore une fois, comment sont-ils au courant de la situation et des prières de tous ceux qui les invoquent ?

— Je l'ignore. Peut-être Dieu le leur fait-il savoir par une révélation particulière ?<sup>2)</sup>.

— D'où vient qu'ils ont leur spécialité, la fontaine de St-Laurent étant bonne pour certaines plaies, celle de St-Maclou pour d'autres, et St-Antoine de Padoue étant le spécialiste qui fait retrouver les objets perdus ?

— C'est Dieu qui l'a voulu ainsi. Il en use avec les bienheureux comme avec les vivants et confie à chacun sa tâche suivant ses aptitudes et ses sympathies particulières.

— Alors ces saints et ces bienheureux, qui sont-ils ? Un homme pourra-t-il adresser ses requêtes à son père défunt ou à son épouse morte en odeur de sainteté ?

— Mais que pensez-vous donc ! Je vous en prie, cher Monsieur, l'homme dont vous parlez ignore absolument quelle place occupe son parent, dans le paradis, ou s'il n'est pas en purgatoire, à moins encore qu'il n'ait été précipité dans l'enfer.

— Et vous, qui donc vous renseigne ?

---

<sup>1)</sup> Bossuet, *op. cit.*, p. 6.

<sup>2)</sup> Bossuet, *op. cit.*, p. 6.

— C'est notre sainte Église. Les relations avec le royaume de Dieu ne sont nullement laissées au caprice des particuliers (ce qui serait une façon d'agir éminemment protestante). L'Église elle-même dit aux fidèles quels sont les vrais et les plus chers amis de Dieu. Elle sait ceux qu'on *doit* honorer d'un culte public — les saints — et ceux qu'on *peut* invoquer — les bienheureux<sup>1)</sup>.

C'est le pape qui *canonise* et qui *béatifie*.

— Alors le pape a le pouvoir d'envoyer en paradis ou en enfer ?

— Jamais. C'est Dieu seul qui place les défunts dans le ciel. A Rome on ne fait que proclamer l'opinion de l'Église sur l'état de grâce de ceux qui ont quitté la terre<sup>2)</sup>. Et ainsi les fidèles sont éclairés d'une manière très précise. Vous voyez bien, Monsieur, qu'il suffit de causer. C'est en parlant qu'on s'entend et bien des difficultés, comme le dit Bossuet, s'aplanissent.

Il y eut un silence. J'étais, non pas convaincu, mais à bout d'arguments.

Mon interlocuteur reprit :

— Sentez-vous combien est injuste l'accusation que vous portez si légèrement contre nous, d'être des idolâtres, à cause du culte de la Vierge et des saints ? Bien plus, sentez-vous à quel point est belle et profonde la doctrine de la *Communion des saints* que vous méconnaissiez complètement, vous, protestants, quoique plusieurs d'entre vous aiment encore à réciter le symbole apostolique : *Je crois la communion des saints* !

— Alors, pour vous, la communion des saints s'entend des relations existant entre les vivants et les morts ?

<sup>1)</sup> Von Ruville, *Retour à la sainte Église*, p. 151.

<sup>2)</sup> Von Ruville, *op. cit.*, p. 152.

— Parfaitement ! Les fidèles de la terre, les âmes du purgatoire et les saints du paradis ne forment qu'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef<sup>1)</sup>.

Quoi de plus digne de Dieu que cette charité qui unit tous ses enfants profondément, l'Église militante priant pour l'Église souffrante et l'Église triomphante intercédant pour l'Église militante.

Le Dieu du catholicisme n'est pas un Dieu solitaire trônant dans un ciel vide. Les chœurs des archanges et des anges l'entourent ; tel un roi puissant au milieu de sa cour, il a ses dignitaires de tous rangs, auxquels il confie les responsabilités et la gloire qu'il veut. C'est d'abord la sainte Vierge, reine du ciel ; ce sont ensuite les saints, les bienheureux, les martyrs ; tous débordant d'amour, non seulement pour l'adorable Trinité, mais pour nous qui combattons sur la terre, ainsi que pour ceux qui souffrent encore dans le purgatoire, en attendant de les rejoindre dans le merveilleux palais du ciel...

Le soleil, boule ardente, venait de sombrer dans la mer ; deux nuages foncés, frangés de pourpre, allongeaient leurs lignes parallèles au-dessus de l'horizon. Entre eux, un intervalle d'or clair et très pur.

— Ne dirait-on pas la porte du ciel ? dit M<sup>me</sup> de St-Lambert.

— Oui, reprit son mari, certainement c'est la porte du ciel ! Que la nature est belle, aux regards du croyant !

---

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 176.

## NOTE DE LA SECONDE ÉDITION

*A propos de la Canonisation de Sainte Jeanne d'Arc le 16 mai 1920.*

---

Sil'auteur de ce journal avait su ce qui devait arriver 7 ans plus tard, il aurait posé sans doute quelques intéressantes questions à M. de St-Lambert.

En effet, Jeanne d'Arc, comme on sait, fut brûlée vive à Rouen en 1431, après avoir été condamnée comme hérétique et relapse par un tribunal ecclésiastique, que présidait Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Evidemment ce tribunal commit une monstrueuse méprise : Jeanne n'était ni hérétique, ni relapse. Et même les Anglais, ses ennemis, disaient avec horreur : « Nous avons brûlé une sainte ! »

L'a-t-on su à Rome ?

Si oui, d'où vient que l'on n'en ait rien dit ?

D'où vient que l'on ait attendu 489 ans pour le dire ?

Les Français, au cours de leur histoire, n'auraient-ils pas souvent aimé recourir à l'intercession de leur grande héroïne ? En nous plaçant au point de vue catholique, ne pouvons-nous pas dire qu'ils en auraient eu bon besoin en 1870, et plus tard en 1914 ?

N'est-ce pas étrange qu'il ait fallu la grande victoire de la France, en 1918, pour faire sortir Rome de son silence séculaire ? Alors, certes, ce fut grandiose : 20.000 pèlerins français, harangués sous le dôme de St Pierre, par le pape Benoît XV. Mais, encore une fois, pourquoi fallut-il attendre le moment où la papauté, après avoir appuyé les empires centraux, sentait le besoin de se refaire une popularité en France ? Serait-ce que ce retard de cinq siècles ait dépendu de raisons politiques, dont le St-Siège est seul juge ? Ou bien n'est-il pas plus équitable de penser qu'à Rome on ne sut rien de précis concernant l'entrée de Sainte Jeanne au Paradis dès 1431, pas plus qu'à Rouen, à Paris ou à Londres ?

Et c'est bien la réalité.

Le Paradis existe.

Le Christ y règne. Mais nul n'est officiellement nanti de ce qui s'y passe.

Personne ne sait rien de certain sur l'Au-delà, sinon ce que laisse entrevoir la Bible. Tout le reste n'est qu'imagination.

---

## CHAPITRE II

---

### La Vérité dans l'Eglise catholique

Pas d'unité sans vérité. — L'Eglise romaine, ayant l'Eucharistie, a la vérité. — Ce qu'est l'Eucharistie, ce qu'elle signifie et ce qu'elle exclut. — L'Eucharistie est la vérité vivante et vécue. — L'Eucharistie ramène automatiquement au giron de l'Eglise romaine.

X.-sur-Mer, le 27 juillet 1913.

J'ai eu de nouveau la chance d'une rencontre avec M. de St-Lambert. A deux, nous avons fait la course de B. en allant par la route, en revenant par la plage.

Sans beaucoup tarder, je suis revenu à notre sujet de l'autre jour.

— Ce que vous m'avez dit de l'unité dans l'Eglise catholique, commençai-je, m'a prodigieusement intéressé. Quant à l'enfer, au purgatoire, au paradis, votre exposé fut pour moi si nouveau que j'ai besoin de le méditer et de l'approfondir. Par contre, plus je réfléchis à l'Unité catholique, celle que vous avez appelée « Unité dans l'espace », plus je la trouve une chose désirable et plus je voudrais la voir se réaliser dans notre protestantisme.

— Impossible !

— Comment, impossible ?

— Je veux dire qu'il est absolument impossible de réaliser une unité quelconque dans le protestantisme. Et d'abord, comment vous y prendriez-vous ?

— En effet, là est la question. Il s'agirait peut-être de créer une organisation, une espèce de concile protestant où toutes les dénominations — au moins les

principales — et les Eglises missionnaires seraient représentées. Ce concile — on pourrait l'appeler autrement — déciderait en dernier ressort de tous les conflits éventuels.

— Etes-vous sérieux, cher Monsieur ?

— Mais oui...

— Pensez-vous qu'un tel projet, ou n'importe quel autre, aurait vraiment des chances d'aboutir ?

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Mais tout simplement parce que pour avoir l'unité, il faut posséder la vérité.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? Nous avons la prétention, nous protestants, de posséder — au moins autant que les catholiques — la vérité chrétienne, et...

— De grâce, calmez-vous ! Si nous voulons causer religion, il faut absolument du calme. Sinon, parlons d'autre chose.

— Je ne demande pas mieux que d'être calme. Mais enfin, expliquez-vous.

— Permettez-moi une image. Dix personnes vont et viennent dans une forêt comme celle-ci, où les chemins se croisent et s'entre-croisent parmi les arbres et les clairières. Chacune suit un sentier différent ; elles se séparent, s'éloignent l'une de l'autre, vont en tous sens, pour se rapprocher de nouveau et chaque fois qu'elles sont à la portée de la voix, dans leurs errements sans fin, elles se font l'une à l'autre d'amers reproches : « Pourquoi ne suivez-vous pas mon sentier ? — Votre sentier ! Mais les détours que vous faites n'ont pas le sens commun ! » A quelque distance de ces agités, vous voyez d'autres personnes, en cohorte nombreuse, qui marchent toutes dans la même direction, sans avoir entre elles même l'ombre d'une contrariété. Comprenez-vous le pourquoi de leur unanimité ?

— Vous voulez dire que ces dernières suivent toutes la bonne route.

— Parfaitement. Quant aux premières, il sera toujours impossible de les mettre d'accord, attendu que chacune discerne fort bien que les autres s'égarent... Ainsi en est-il dans la question religieuse.

Le catholicisme possédant *la Vérité* qui est une, il est tout naturel que les catholiques soient unis en elle. Tandis que les protestants, ayant, j'en conviens, quelques parcelles de la vérité chrétienne, mais se tenant en dehors de la vérité elle-même, et par conséquent dans l'erreur, nécessairement les voilà lancés dans des directions contraires. J'irai même jusqu'à dire que l'unité de l'Église catholique est une des preuves qu'elle est dans la vérité, tandis que les contradictions des protestants démontrent indubitablement leur erreur fondamentale.

— Cher Monsieur, je m'efforce d'être calme, comme vous m'y avez exhorté. Mais vous devez comprendre que votre affirmation me révolte : J'ai été élevé dans une famille et dans une Église protestantes, c'est-à-dire dans l'erreur d'après vous. Vraiment, vous me paraissez peu charitable pour ne pas dire plus...

— J'avoue que j'aurais préféré ne pas aborder avec vous ce sujet de conversation. C'est vous qui l'avez souhaité. S'il ne s'agit que d'échanger quelques politesses banales, alors laissons cela de côté et causons... d'aéroplanes.

— Comprenez-moi bien, Monsieur, je trouve le plus vif intérêt à notre conversation, que j'ai provoquée en effet. Pourtant, souffrez que je sois quelque peu surpris en vous entendant mettre toute la vérité de votre côté et loger tous les protestants dans l'erreur — avec quelques parcelles de vérité par manière de consolation.

— Telle est pourtant la réalité. Ce qui me sur-



prend depuis longtemps déjà, c'est que vous, protestants, vous soyez si peu au courant de notre sainte Église et de ses doctrines. Que vous ne sachiez pas en particulier que notre sainte Église se croit et se sait dans la vérité. Le caractère du protestantisme, c'est de croire la vérité divisible et d'en accorder volontiers à tout le monde sa part, même aux incrédules et aux païens. Au contraire, nous, catholiques, proclamons que la vérité est une, et sans la moindre fausse honte, nous affirmons la posséder. Si nous paraissions manquer de charité par cette affirmation, c'est regrettable. Mais, de grâce, comment pourrions-nous, possédant la vérité, dire que nous ne la possédons pas ?

— Ce qui me dépasse, c'est votre assurance. Et d'abord, qu'est-ce que la vérité ? Il faudrait la définir ; puis prouver que vous l'avez ; puis prouver que vous l'avez toute entière ; et enfin prouver que vous êtes seuls à l'avoir.

M. de St-Lambert se mit à rire.

— Vous parlez, sans vous en rendre compte, comme Ponce-Pilate en personne. Qu'est-ce que la vérité ? dites-vous. Et vous y ajoutez toute une série de questions. A tout cela, une seule réponse suffit : Nous avons *l'Eucharistie*.

— Oui. Et alors ?

— Eh ! bien : ayant seuls l'Eucharistie, nous avons la plénitude de la vérité, et nous sommes seuls à l'avoir.

— J'avoue ne pas comprendre encore.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Le rapport qui existe entre l'Eucharistie et la vérité.

— Ce rapport est si intime que, je n'hésite pas à le dire, l'Eucharistie est la vérité.

— Pardonnez-moi, si je vous parais peu intelligent ; le fait est que je ne puis vous comprendre. Vous me

diriez : la Bible est la vérité, ou la théologie catholique est la vérité, je le comprendrais aisément. De même si vous me disiez : l'Eucharistie est le véritable culte. Mais comment pouvez-vous confondre une cérémonie comme l'Eucharistie, avec la vérité qui est d'un autre ordre ?

— Je vois bien, Monsieur, qu'il serait nécessaire de vous faire sur ce point le catéchisme. M'y autorisez-vous ?

— De grand cœur ; et même je vous le demande.

— Eh bien, je vous exposerai *ce qu'est l'Eucharistie*, ou le très saint Sacrement de l'autel. Puis j'essaierai de vous montrer *ce qu'elle signifie et ce qu'elle exclut*.

— Je suis tout oreilles.

— Commençons par un bout. Qu'est-ce que l'Eucharistie ? D'emblée, voici la réponse telle que le catéchisme romain nous la donne : « L'Eucharistie est le sacrement qui contient réellement et en vérité le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin »<sup>1)</sup>. Le jeudi saint, veille de sa mort, Jésus-Christ prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses apôtres en leur disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps ». Il prit ensuite le calice dans lequel était du vin, le bénit et le donna à ses disciples en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi »<sup>2)</sup>.

En disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », Jésus-Christ changea le pain et le vin en son corps et en son sang<sup>3)</sup>.

Ce changement se fit d'une manière invisible : la substance du pain et du vin fut changée en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, mais les

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 420.

<sup>2)</sup> *Ibid.*, quest. 421b.

<sup>3)</sup> *Ibid.*, quest. 422.

espèces ou apparences du pain et du vin restèrent les mêmes.

Par les paroles de Jésus-Christ — on ne saurait trop insister là-dessus — la substance du pain et du vin a été changée; le pain *n'était donc plus du pain*, mais le corps de Jésus-Christ; le vin *n'était plus du vin*, mais le sang de Jésus-Christ. Il n'est resté que les apparences, c'est-à-dire la forme, la couleur, le goût, l'odeur du pain et du vin<sup>1</sup>).

C'est là la transsubstantiation ou changement du pain et du vin en d'autres substances, qui s'accomplit *dès lors* chaque fois qu'un prêtre légitimement ordonné dit la messe à l'autel.

— Je me suis laissé dire que la plupart des catholiques et même un grand nombre de prêtres ne croient pas en cette transsubstantiation.

— Vous vous êtes laissé dire une absurdité, Monsieur, et pis que cela une atroce calomnie. Tout catholique croit à la transsubstantiation comme il croit à sa propre existence. Tout homme qui n'y croit pas ou qui n'y croit plus, n'est pas ou n'est plus un catholique.

— Et vous-même alors...

— Très certainement. Il y a — vous ne vous en doutez naturellement pas — mais il y a quelque chose de véritablement injurieux dans la manière avec laquelle, vous protestants, qui ne croyez ni ceci, ni cela, dans notre sainte religion chrétienne, vous vous imaginez que les catholiques au fond n'y croient pas non plus, donc simulent d'y croire et sont des hypocrites. Le Fils de Dieu ne peut-il pas aussi bien changer le pain en sa chair, que de multiplier les cinq pains au désert, ou faire n'importe quel autre miracle ?

— Je crois pour ma part fermement aux miracles

---

<sup>1</sup>) Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 423.

que Christ fit selon l'Évangile. Mais avouez qu'il y a une notable différence.

— Et laquelle, je vous prie ?

— Les témoins virent s'accomplir la multiplication du pain. Jamais, au contraire, on ne peut s'apercevoir — vous venez de le dire — ni par la vue, ni par le goût, l'odorat ou le toucher que le pain est devenu chair de Christ et le vin sang de Christ. Comment donc pouvez-vous croire semblable chose ?

— Nous le croyons en dehors de toute constatation et pour cette seule raison : *Christ l'a dit !* Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Ce sont ses propres paroles. Tout simplement nous ne les mettons pas en doute.

— Il parlait en un sens figuré ; il voulait dire...

— Je sais bien vos explications protestantes, aussi extraordinaires qu'entortillées et qui n'ont pour but que de satisfaire la raison blessée par un si grand miracle. Car le miracle est très grand, je le reconnais. Mais « nous entendons à la lettre les paroles de l'Institution, comme le dit quelque part notre grand Bossuet<sup>1)</sup> et il ne nous faut non plus demander pourquoi nous nous attachons au sens propre et littéral, qu'à un voyageur pourquoi il suit le grand chemin ».

— Mais dans quel but Christ aurait-il voulu que se refît et se répêât jour après jour des milliers de fois un miracle aussi inouï ?

— Ce sont là des choses que chaque catholique sait dès son enfance. Laissez-moi donc vous répondre dans les termes même du catéchisme : « Jésus-Christ a institué l'Eucharistie : 1<sup>o</sup> pour être même comme homme perpétuellement *présent* au milieu de nous ; 2<sup>o</sup> pour être offert en sacrifice et continuer le sacrifice

---

<sup>1)</sup> Bossuet, *op. cit.* Œuvres choisies, t. IV, p. 17.

de la croix ; 3<sup>o</sup> pour être la nourriture de nos âmes dans la sainte Communion<sup>1)</sup>.

— A quel moment de la messe le pain cesse-t-il d'être pain pour être la chair du Christ ?

— Au moment précis où le prêtre à l'autel prononce les paroles : ceci est mon corps... La consécration est le moment le plus sublime du saint sacrifice. Le servant l'annonce par un coup de sonnette. Il vient se mettre derrière le prêtre, dont il relève la chasuble<sup>2)</sup>. Les chants cessent, l'orgue se tait, les fidèles sont à genoux. Le prêtre s'incline sur le pain qu'il tient entre ses mains, prononce les paroles de la consécration sur l'hostie, adore notre Seigneur Jésus-Christ par une génuflexion, et élève l'hostie pour la présenter aux adorations du peuple. Il prononce ensuite les paroles de la consécration sur le vin, élève le calice et présente également le sang de notre Seigneur à l'adoration des fidèles. Le servant annonce l'élévation de l'hostie et du calice par un tintement particulier de la sonnette. Les fidèles doivent jeter un coup-d'œil sur la sainte Hostie et le Calice, s'incliner ensuite profondément et dire du fond du cœur :

Jésus, je crois en vous ; Jésus, j'espère en vous ;

Jésus, je vous aime de tout mon cœur.

Jésus, je veux être à vous à la vie et à la mort...<sup>3)</sup>

— Il est certain que la célébration de la messe, dans une grande église surtout, a quelque chose de merveilleusement impressionnant. J'y ai assisté un

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 428.

<sup>2)</sup> Pour célébrer la messe, le prêtre revêt, par dessus ses habits, des vêtements spéciaux et symboliques : l'aube, tunique blanche ; l'étole, longue bande élargie aux extrémités, qu'il passe autour de son cou et qui pend des deux côtés par devant ; et la chasuble, sorte de manteau de couleur, très ornementé, qui se compose de deux pans, l'un tombant devant, l'autre derrière.

<sup>3)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, p. 50.

matin à Notre-Dame, à Paris, et je ne l'oublierai de ma vie.

— Quand on comprend le sens profond des rites et qu'on s'y associe, la messe est aussi émouvante dans la plus petite chapelle de village qu'à Notre-Dame : Christ offert en sacrifice.

— Déjà plusieurs fois vous avez prononcé ce mot de sacrifice ; vous ne voulez pas dire pourtant que la messe soit un sacrifice, comme par exemple ceux du temple à Jérusalem ?

— Si fait, c'est justement cela.

— Alors Christ figure la victime ?

— Non pas figure. Il *est* la victime. L'hostie consacrée *est* la personne de Christ. Et c'est elle qu'on offre à Dieu sur son autel pour l'adorer. En d'autres termes : le sacrifice parfait de la loi nouvelle (qui a aboli ceux de l'ancienne loi) c'est le sacrifice que Jésus-Christ a offert pour nous à son Père en mourant sur la croix. Mais tout sacrifice ne devait pas cesser à la mort de Jésus-Christ, car il a institué pour la nouvelle alliance un sacrifice *perpétuel*. Ce sacrifice perpétuel de la nouvelle alliance, c'est le *sacrifice de la messe*<sup>1)</sup>. Et ce n'est pas tout. Il y a une autre analogie avec l'Ancien Testament. Les anciens Juifs ne s'unissaient pas seulement en esprit à l'immolation des victimes qui étaient offertes pour eux ; mais ils mangeaient (dans la plupart des cas du moins) la chair sacrifiée, et ce leur était une marque de la part qu'ils avaient à cette oblation. Ainsi, Jésus-Christ s'étant fait lui-même notre victime, a voulu que nous mangions effectivement la chair de ce sacrifice, en témoignage que c'est pour nous qu'il a pris cette chair et pour nous qu'il l'a immolée<sup>2)</sup>. Aussi disons-nous : Communier, c'est recevoir le

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 442-444.

<sup>2)</sup> Bossuet, *op. cit.*, p. 17.

corps, le sang, l'âme et la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ pour la nourriture de notre âme<sup>1)</sup>.

— Le fait que dans l'Eucharistie c'est le Sauveur que vous recevez matériellement en vous, constitue donc quelque chose de très important pour vous ?

— C'est l'essentiel de notre religion, c'est notre religion elle-même.

— Ceci m'ouvre de nouveaux horizons.

— Je m'en réjouis. Puissiez-vous sentir aussi avec quelle adoration nous contemplons ce miracle mille fois répété de la toute puissance divine : le corps, le sang, l'âme et la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ venant en nous pour être la nourriture de notre âme !

— Pour ma part, il me serait impossible de jamais croire une telle chose.

— Prenez-y garde, Monsieur, il s'agit ici de la ligne de démarcation entre les élus et les réprouvés !

Le ton de M. de St-Lambert était si sérieux que je le regardai et vis que lui aussi me regardait avec une gravité presque gênante.

— Pensez-vous m'écriai-je ?

— Comme protestant, vous devez connaître la Bible ? Vous rappelez-vous l'extraordinaire discours<sup>2)</sup> rapporté par l'Evangile de St-Jean, au chapitre VI ? Là, Jésus se désigne comme le pain de vie descendu du ciel, indiquant d'une façon de plus en plus caractéristique le miracle de la sainte Eucharistie. Il promet de donner à ses auditeurs, sa chair à manger, son sang à boire, afin qu'ils aient la vie éternelle. Jésus arrive au point culminant de ce discours lorsque, devant les protestations indignées des Juifs : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? »

---

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 453.

<sup>2)</sup> Pour tout ce développement, cf. von Ruville, *op. cit.*, p. 83 à 109.

il proclame avec une précision incomparable : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage ». Il faut le remarquer, Jésus ne chercha pas, en atténuant sa pensée par des éclaircissements philosophiques, à ramener les disciples qui se détournaient de lui à cause de ce mystère, mais il les laissa tranquillement s'éloigner de lui ; il alla même jusqu'à donner aux douze la liberté de s'en aller, eux aussi, si ses paroles ne leur plaisaient pas. Il ne retira pas une syllabe de ce qu'il avait dit. Il donna ainsi à son Église un magnifique exemple, exemple qu'avec son assistance l'Église catholique a fidèlement suivi jusqu'à nos jours. L'intransigeance dans les positions de foi fait essentiellement partie de son être. Elle lui assure une existence durable.

— Dans le protestantisme, nous prenons aussi la Sainte-Cène.

— Je le sais. Mais que sont vos Saintes-Cènes ? Rien. Moins que rien. Vos pasteurs vous renvoient avec des pierres, au lieu de pain !

— Vous n'êtes pas gentil !

— C'est bien de gentillesse qu'il s'agit ici ! Il s'agit de la Vérité. Non pas, je le répète, comme vous vous le figurez, d'une vérité quelconque qui serait en jeu. Mais de la Vérité. Je parle sans amertume ; mais le sujet est d'une extraordinaire gravité.

— Veuillez donc me dire en quoi nos pasteurs nous donnent, dans la Sainte-Cène, des pierres au lieu de pain.

— Vous assistez à un culte de Sainte-Cène. Le prédicateur développe un texte, explique que la Sainte-Cène n'est ni ceci, ni cela, en tous cas pas le vrai corps du Christ, ni le vrai sang du Christ, ce qui serait trop vulgaire, trop terrestre. Mais que, par contre, il faut l'entendre spirituellement : nourriture divine, nourriture sublime de l'âme, mémorial, sym-



bole. Suivant qu'il est plus ou moins intelligent, plus ou moins éloquent, il est aussi plus ou moins clair dans son exposé tout théorique. De même aussi l'auditeur, suivant qu'il est plus ou moins cultivé, s'intéresse et comprend plus ou moins. Mais tous, prédicateur et auditeurs, demeurent froids. On communie sans élan, sans adoration. C'est la religion intellectuelle, chère aux savants. Le peuple se retire les mains vides. N'ai-je pas raison de dire qu'il a reçu des pierres au lieu de pain ?

— Cependant...

— Vous allez me dire qu'il y a quelques atténuations à apporter à mes paroles en faveur de tel ou tel cas spécial. Je veux bien l'admettre... et encore. Vous, protestants, ne pouvez communier vraiment, parce que tous, tant que vous êtes, sans en excepter les plus orthodoxes ni les plus pieux d'entre vous, vous rejetez la foi au miracle eucharistique. Vous en êtes toujours à répéter après les Juifs : « Cette parole est dure, qui peut l'écouter ! Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » Le jour viendra-t-il où vous abandonnerez ce langage ? Dieu le veuille. Mais alors, vous en serez venus à la foi simple de l'enfant. Vous serez catholiques.

— Ceci, cher Monsieur, n'est guère possible...

— Certes, le miracle est inouï : qu'en vertu d'une simple parole, un morceau de pain, une coupe de vin se changent au Christ vivant ; que le Christ, plein de vie, assis à table, comme ce fut le cas au Jeudi saint, transforme en sa chair et en son sang le pain et le vin qu'il tient dans ses mains, cela n'est point concevable ; cela dépasse de beaucoup les lois de la pensée humaine. C'est la plus forte exigence à laquelle ait jamais été soumise la raison. Et, cependant, Jésus demande que sur ce point-là aussi, on le croie sur parole. Et si l'on ne s'y décide pas, qu'on s'en aille,

comme le firent tant d'autres, fût-on même un apôtre. Connaissez-vous, Monsieur, ce trait de la vie de François Pizarre, le conquérant du Pérou ? Dans sa marche vers le pays de l'or, Pizarre tomba dans une si grande détresse que tous ses hommes se mirent à désespérer et à demander à grands cris de retourner en arrière. François s'avancant alors au milieu d'eux, traça sur le sable avec son épée une ligne de l'est à l'ouest et dit : « Au nord de cette ligne, une vie comode et sans danger, mais pauvre et obscure, vous attend ; au sud de la même ligne, vous êtes menacés des plus pénibles fatigues, des plus rudes combats et des plus grandes calamités ; mais si vous réussissez, vous serez riches, puissants et honorés. A vous de choisir votre destinée ». La plupart se précipitèrent vers le nord, douze hommes seulement passèrent du côté de Pizarre. Les treize fils de la gloire atteignirent leur but. Jésus, lui aussi, traça une ligne qui sépara ses fidèles de ses adversaires. Cette ligne fut la sainte Eucharistie. Qui n'osait la franchir, Jésus ne pouvait l'utiliser pour sa grande œuvre ; mais qui avait assez de foi et de confiance en lui pour surmonter toute hésitation et la franchir hardiment, lui appartenait et pouvait lui aider à fonder l'Église. Pierre le premier se plaça résolument du côté du Maître par cette profession de foi : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ». Les autres disciples le suivirent,

L'œuvre de Jésus était ainsi définitivement assurée. Les disciples pouvaient à la dernière Cène, apprendre à connaître et recevoir le nouveau sacrement avec une foi entière. Ils pouvaient être investis du droit et du pouvoir d'accomplir eux-mêmes le miracle, lorsque les souffrances, la mort et la résurrection de Jésus leur en auraient donné la pleine intelligence.

croire ou non le miracle eucharistique, et pourquoi je disais tout à l'heure : il s'agit ici de la ligne de démarcation entre les élus et les réprouvés ?

— Ah ! Monsieur, vous me transportez dans un monde nouveau ! J'avoue que jusqu'à aujourd'hui, je n'avais vu dans tout cela qu'une différence de détail entre catholiques et protestants.

— Je m'en doutais. Mais voyez-vous maintenant combien cette ligne de démarcation tracée par Jésus-Christ est importante ?<sup>1)</sup> Importante d'abord par tout ce qu'elle exclut, puis par tous les biens qu'elle assure à ceux qui ont osé la franchir.

— Qu'exclut-elle ?

— Elle exclut toute la sagesse des sages et tout l'orgueil des orgueilleux. Scandale et folie sont encore aujourd'hui les vérités chrétiennes pour une grande partie de l'humanité. Mais la sainte Eucharistie est la plus grande pierre de scandale, parce qu'elle répugne le plus à la raison humaine. Vous, protestants, vous êtes restés en deçà de la ligne eucharistique. Tout en gardant la Sainte-Cène, vous avez corrigé Jésus. Il avait dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; vous dites, vous : « Le pain et le vin sont *comme* son corps et *comme* son sang ». Puis les interprétations ont succédé aux interprétations. On atténua toujours plus les aspérités de la doctrine. On enleva tout ce qui était scandale et folie. On supprima le miracle. Du protestantisme on est passé au libéralisme et du libéralisme à la libre-pensée. On alla de plus en plus loin, si loin que, pour beaucoup, du christianisme, il n'est plus resté qu'une philosophie vaguement teintée de christianisme. Tant il est vrai *qu'en deçà de la ligne eucharistique*, il n'y a ni limite, ni protection contre le paganisme. La ligne de démarcation tracée par le Christ

---

<sup>1)</sup> Bossuet, *op. cit.*, p. 29.

nous empêche de nous égarer jamais dans ces erreurs.

Elle nous garde dans la vérité.

L'Eucharistie est la vérité formulée.

En recevant le très saint Sacrement de l'autel, j'adhère aux dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption.

Mais ce n'est nullement une adhésion intellectuelle, hors de la portée de l'homme du peuple. Le plus petit apprenti, une fille sans instruction, recevant le sacrement, savent qu'ils reçoivent en eux le corps, le sang, l'âme et la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ pour la nourriture de leur âme. Tout en étant vérité formulée, l'Eucharistie est donc aussi vérité sensible, accessible à quiconque est capable de recevoir et d'avaler l'hostie en y discernant le corps de Christ, comme dit St-Paul. L'Eucharistie devient ainsi, pour nous catholiques, vérité tout à la fois vivante et vécue. Aussi ne pouvez-vous pas vous représenter la joie avec laquelle le catholique, et très spécialement l'intellectuel catholique, qui a dû et pu se mettre au rang des plus simples croyants, goûte au saint Sacrement de l'autel, avec quels transports il s'approche de son sauveur et le reçoit...

Et la joie et le ferme appui que le croyant catholique trouve dans le sentiment d'appartenir à l'Église, corps des fidèles, pour lequel Jésus se sacrifie continuellement, journellement et simultanément des milliers de fois dans la messe.

Et la beauté de nos églises, qui vient moins de la splendide architecture de certaines d'entre elles, que de ce fait : Le Sauveur y habite. Dans toutes, en effet, dans la plus humble église de village, comme dans la plus somptueuse basilique, il est quelques hosties consacrées que l'on conserve précieusement dans le tabernacle de l'autel ; hosties grâce auxquelles Christ est mystérieusement mais corporellement pré-

sent dans l'église. De là, la flamme qui ne cesse de brûler dans le chœur ; de là, la génuflexion dont, en passant, prêtre ou fidèle salue le tabernacle. Autant vos temples protestants sont déserts et froids, autant l'église catholique est toute remplie de la Présence auguste. Décorez vos temples, si vous voulez, mettez-y des tableaux, des moulures ou des fleurs, peu importe. Ils restent vides et froids. C'est le Sauveur qui y manque, le Sauveur dont le corps miraculeusement présent anime l'église catholique et en fait un temple à sa Divinité.

Depuis un moment, M. de St-Lambert s'était animé. Un enthousiasme le soulevait. Sans le vouloir, j'étais saisi, empoigné par cette conviction qui rayonnait dans son regard plus encore que dans ses paroles.

J'aurais voulu me taire ; j'aurais peut-être dû me taire. Une force de controverse m'entraîna. Je ne pouvais pourtant pas me laisser ainsi catéchiser sans rien dire. Mais que dire ? Mon cerveau était vide... Je dis la première remarque qui me vint aux lèvres :

— Chez nous, nous avons la communion sous les deux espèces.

— Il est vrai, reprit-il, mais avec quelle ironie ! Il est vrai, vous avez la communion sous les deux espèces : le pain et le vin, tandis que dans l'Église catholique, seuls les prêtres goûtent à la coupe... Il est vrai... Mais, je vous le demande, à quoi vous sert-il d'avoir la coupe quand vous n'avez pas Christ ? Le catholique, lui, n'a que l'hostie, mais il a en elle le Sauveur lui-même, sa chair et son sang, son âme et son corps, son humanité et sa divinité...

Du reste, que vous ayez l'une ou l'autre espèce, ou toutes les deux, que vous ayez ou non la foi en la transsubstantiation, cela demeure bien égal. Vos communions ne sont pas des communions, elles n'en seront jamais, elles ne peuvent pas en être. Les meil-

leures, les plus ferventes ne seront jamais pour vous que des exercices spirituels sans caractère miraculeux.

— Et pourquoi ?

— Parce que pour que le miracle s'accomplisse, *il faut un prêtre légitimement ordonné* ; et ces prêtres ne se trouvent que dans l'Église catholique.

Revenez à la foi eucharistique et cette foi vous ramènera automatiquement au giron de l'Église universelle que vos pères, jadis, ont quittée si imprudemment. Là est le vrai sacerdoce, comme aussi là est la vérité.

— Je comprends pourquoi vous me disiez tout à l'heure qu'ayant l'Eucharistie vous aviez la vérité. Je le comprends, naturellement, en me plaçant à votre point de vue.

— Oui, nous avons la vérité elle-même, en personne, dirai-je. Permettez-moi une comparaison. Vous, protestants, dans vos différentes dénominations, avez des portraits de la vérité. Vous l'avez en buste et en pied, de face, de profil et de trois quarts, de dos même aussi. Nous, nous possédons la vérité, non en portrait, mais comme le fiancé possède le cœur de sa fiancée. Nous avons le Christ qui se donne à nous lui-même, réellement dans l'Eucharistie.

Il y eut un silence.

— Vous rappelez-vous, Monsieur, le début de notre conversation ? s'écria soudain mon interlocuteur.

— Oui. N'était-ce pas la question de l'unité à établir entre les Églises protestantes ?

— En effet. Eh bien, laissez-moi vous le dire encore. Toute tentative d'unir entre elles, par un lien solide, les Églises protestantes est mort-née.

L'erreur engendre aussitôt les erreurs, car elle est nécessairement multiple. Seule la *Vérité est une*.

L'Église catholique a l'unité parce qu'elle possède

la vérité. Le seul moyen pour les Eglises particulières de revenir à l'unité, c'est de revenir à la vérité, c'est-à-dire à l'Eglise catholique romaine.

Nous étions de retour à l'hôtel. Au moment de nous séparer, je m'écriai encore :

— Ceci, cher Monsieur, est difficile. On voit bien des catholiques devenir protestants. Mais on ne fait pas le chemin contraire.

Il se rapprocha de moi et, baissant la voix, les yeux dans mes yeux, il dit : Il en est des exemples. Moi-même...

— Que voulez-vous dire, proférai-je au comble de la stupéfaction. Vous auriez été...

— Parfaitement... J'ai été, moi aussi, un protestant, autrefois...

Très ému, semblait-il, il fit volte-face et rapidement gagna la porte de sa chambre.

## NOTE DE LA SECONDE ÉDITION

### *La Présence réelle*

Peut-être notre héros eut-il été moins impressionné par cette conversation, s'il avait connu alors l'histoire de M<sup>me</sup> Anaïs Martin, morte vers 1870, comme femme de pasteur au canton de Vaud.<sup>1</sup>

Grandie en France, au sein du catholicisme le plus remarquable, Madame Martin ne connut dès l'enfance que des parents pieux, d'angéliques religieuses et d'excellents prêtres.

Mais de bonne heure, elle eut aussi un vif sentiment de son devoir et un non moins vif sentiment de son péché.

Souvent donc, elle eut recours à l'Eucharistie. Précédée de l'Absolution, l'Eucharistie n'était-elle pas la Présence même de Dieu et la paix dans son cœur ? Hélas ! déception amère qui va s'accroissant avec les années ! De plus en plus cette paix lui semble un leurre : N'était-elle pas insuffisante puisqu'il fallait lui adjoindre des œuvres méritoires indispensables, et puisque ces œuvres restent toujours fort au-dessous de ce qu'il faudrait faire ?

Angoisse pénible !

<sup>1</sup>) Voir Maurice Neeser, Docteur et professeur en théologie ; Du Protestantisme au Catholicisme. Du Catholicisme au Protestantisme. Attinger Neuchâtel, 1926.

Mais Anaïs commence à lire le Nouveau-Testament. Cette lecture, qui d'abord intensifie en elle le sentiment de culpabilité, lui révèle bientôt et toujours davantage le pardon gratuit de Dieu. Qu'est-ce que ceci : « Vous êtes justifiés par la foi, sans les œuvres de la loi ? » Quelle est cette clarté inconnue ?

Elle traverse des alternatives de bonheur et de crainte : bonheur en lisant les pages merveilleuses ; crainte lorsque son confesseur tance son orgueil et jette au feu son Nouveau-Testament.

Enfin la rencontre s'est faite, non plus seulement entre elle et son livre, mais entre elle et son Sauveur.

« Par son Esprit, dit-elle, Dieu m'a fait comprendre que le Christ a pour toujours sauvé mon âme perdue... Aussi jouissais-je d'une félicité intérieure que rien ne pouvait troubler. »

Le chrétien réformé a infiniment mieux que l'Eucharistie, non pas la Communion protestante — une grâce certainement — ; pas même la lecture de l'Évangile — une grâce plus haute encore — ; il possède Celui que l'on adore dans la Sainte-Cène, Celui que raconte l'Évangile, le *Vivant* qu'il rencontre, s'il veut, à chaque moment du jour.

N'est-ce pas celà la Présence réelle, la vraie ?

---



## CHAPITRE III

---

# L'Infaillibilité dans l'Eglise catholique

La doctrine romaine de l'infaillibilité. — Ses conséquences. — L'infaillibilité et les libertés : liberté politique, liberté scientifique, liberté de conscience. — Les persécutions.

X.-sur-Mer, le 28 juillet 1913.

La nuit qui suivit l'entrevue ci-dessus relatée, je n'ai guère reposé. Est-il possible que cette affaire m'ait à ce point saisi ? Le fait est qu'en apprenant que mon interlocuteur est un protestant converti au catholicisme, j'ai été secoué jusqu'au fond de mon être.

Pendant longtemps, comme d'autres, j'ai cru qu'aucun catholique instruit n'ajoutait foi aux dogmes étranges pour moi de son Église, et si l'on me parlait d'un protestant devenu catholique, je répondais : « Paris vaut bien une messe ! » Surpris, je le fus, et fortement, de rencontrer un homme cultivé, pratiquant la religion romaine. Toutefois, je pensais : « Puissance de l'atavisme, de l'éducation et des souvenirs d'enfance. S'il pouvait voir le catholicisme tel qu'il est, par mes yeux de protestant, quel effondrement de toutes ses convictions ! »

Et voilà qu'il a été élevé dans le protestantisme ! Non seulement il en connaît les bonnes raisons, mais c'est vers lui que doit le ramener le charme des vieux souvenirs ! Que c'est inconcevable !

Le lendemain en le retrouvant, toujours correct et aimable, je l'ai regardé avec une vraie stupeur. Un

vilain mot effleura mon esprit : Renégat ! Puis je me suis dominé ; non, me suis-je dit, il est sincère ! Tu lui dois ton estime.

Pour cette fois, ce fut lui qui m'aborda.

— Avez-vous bien dormi ? demanda-t-il gentiment.

— Non, vraiment.

— Vous n'êtes pas malade ? Auriez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle ?

— Je vous avoue que notre conversation d'hier est la cause de mon insomnie.

— Ah ! cher Monsieur, ne vous l'ai-je pas dit souvent déjà ? laissons ces sujets. Vous en parlez d'un air détaché, mais je vois bien qu'au fond cela vous bouleverse.

— Peut-être bien, fis-je. Et pourtant, avant d'en venir à cette extrémité, souffrez que je vous pose encore une question ?

— Oui bien, mais à la condition expresse que vous soyez très sage.

— Me trouvez-vous irrévérencieux ?

— Il est vrai que d'abord, en vous recommandant le calme, j'avais souci pour les vérités de notre sainte religion... Maintenant, c'est pour vous que j'ai peur...

M. de St-Lambert souriait non sans finesse.

— La question que je vais vous poser vous paraîtra indiscrète.

— Nous verrons.

— Vous m'avez dit l'autre jour, n'est-ce pas, que vous croyiez à l'infailibilité du pape ?

— Si je n'y croyais pas, je ne serais pas plus catholique qu'un carré sans quatre côtés égaux ne serait un carré.

— J'en connais cependant qui n'admettent pas ce dogme.

— Allons donc !

— Chez nous, en Suisse, il y a l'Eglise des Vieux-

Catholiques, qui a ses chapelles, ses prêtres, son évêque, sa faculté de théologie et qui n'accepte pas le dogme de l'infailibilité papale<sup>1)</sup>.

— Aussi bien ces gens-là ne sont-ils nullement des catholiques et mentent-ils en se disant tels !

M. de St-Lambert s'exprimait sèchement. Je sentis que « ces gens-là » devaient lui être particulièrement antipathiques ; aussi n'insistai-je pas. Après quelques minutes de silence, je repris non sans hésitation :

— Le dirai-je ? Ce qui me surprend le plus, c'est qu'en votre qualité d'ancien protestant, ainsi que vous me l'avez dit hier, vous ayez pu en venir à admettre un dogme aussi... excusez-moi... aussi inadmissible que celui de l'infailibilité du pape. Comment ? un homme qui ne se trompe pas !... qui ne se trompe jamais ! quand tous les autres se trompent et souvent !... Et puis, en vérité, on n'a qu'à prendre un livre d'histoire générale pour constater que les papes, s'ils ont fait jadis du bien, se sont cependant plus d'une fois lourdement trompés. Même... Je m'excuse de la liberté grande... ne leur est-il pas arrivé de se conduire fort mal... d'être parfois deux ou trois à se disputer la tiare et à s'anathématiser mutuellement ? Cela s'est-il passé ou non ? Et si cela s'est passé, comment pouvez-vous encore parler d'infailibilité ?... Ce sont des choses qui dépassent mon chétif entendement.

Puis le silence retomba. Nos semelles de caoutchouc glissaient sans bruit sur les briques rouges de la digue... A peine, de loin en loin, entendait-on sous nos pas craquer un coquillage...

---

<sup>1)</sup> Les *Vieux-Catholiques*, ou *Catholiques chrétiens*, sont ceux qui se séparèrent de Rome après le concile du Vatican, en 1870. Ils prirent ce nom de Vieux-Catholiques pour bien marquer leur intention de rester fidèles au catholicisme primitif, qui n'admettait pas l'infailibilité pontificale. Les plus connus des Vieux-Catholiques furent, en Suisse, l'évêque Herzog, et dans les pays de langue française, le célèbre Père Hyacinthe Loyson.

— Il est de fait, reprit enfin mon compagnon, que vous me demandez là quelque chose de singulièrement intime... Mais j'ai promis de m'expliquer sur ce point...

M. de St-Lambert s'était arrêté les bras croisés. Naturellement, je lui faisais face. Nous nous regardions les yeux dans les yeux.

— Et que diriez-vous, reprit-il d'une voix contenue, mais que l'émotion rendait vibrante, que diriez-vous, Monsieur, si je vous affirmais que c'est précisément la doctrine de l'infailibilité qui m'a attiré à la sainte Église romaine ?<sup>1)</sup>

— Cette doctrine vous a attiré à l'Église romaine ?...

En d'autres temps, j'eusse éclaté de rire. Je m'en sentis incapable, tant le sérieux tranquille et la profonde conviction de mon interlocuteur m'en imposaient.

Tout de même, je ne pus contenir le flot d'arguments qui montaient à mes lèvres :

— Quoi, un mortel a eu l'audace de s'arroger l'infailibilité du jugement ! Il a osé, selon son bon plaisir, se mettre au-dessus de toutes les lois de la raison, de la conscience même ; renverser par ses décisions souveraines les opinions les mieux fondées, les changer, imposer sa manière de voir à d'autres hommes qui lui sont peut-être très supérieurs par l'intelligence et le caractère ! Il est à peine croyable que des millions de gens l'admettent, parce qu'on les en a persuadés tout jeunes ! Mais que vous, Monsieur, grandi dans d'autres milieux, vous n'ayez pas élevé d'objections à ces prétentions inouïes, qu'au contraire elles vous aient même attiré... Non, je renonce à comprendre !

— Vous m'avez promis d'être calme !

— Eh ! bien oui, allons... mais c'est plus fort que moi...

<sup>1)</sup> Von Ruville, *op. cit.*, p. 26. Pour ce sujet dans son ensemble, p. 49-80.

— Quand vous aurez considéré la place réelle de la papauté dans l'Église et le sens vrai du dogme de l'Infaillibilité, tout s'expliquera.

— Dites-moi donc ce qui, dans ce dogme, a pu vous attirer, vous qui connaissiez pourtant les bienfaits de la liberté protestante ?

— Précisément, je les connaissais trop bien.

— Que dites-vous ?

— Je dis que c'est en voyant le désarroi doctrinal régnant dans l'Église protestante, le oui et le non prononcés tour à tour, non pas seulement par les représentants des sectes opposées, mais dans la même église et dans la même chaire, que je fus amené à reconnaître l'indispensable nécessité d'un magistère suprême.

Au début de la soi-disant Réformation, vos Églises, désunies entre elles, avaient chacune cependant une base solide. On savait par des confessions de foi écrites, ce que croyaient les Luthériens, les Calvinistes, les Anglicans... Aujourd'hui, que croient-ils ? Bien habile qui le dirait ! Ah ! j'en ai souffert de cette irruption de la libre-pensée dans le protestantisme ! J'ai vu l'incrédulité infecter non seulement le protestantisme libéral, mais aussi et dans quelle mesure ! le protestantisme dit de droite. Je ne voyais plus qu'un miracle de Dieu qui pût rendre à son Église la santé et la force ; quand enfin mes yeux s'ouvrirent, je me rendis compte que ce miracle attendu de l'avenir, avait eu lieu depuis près de 1900 ans.

— Et quel miracle ?

— Dès le début de l'Église, Christ avait pourvu à tout en faisant à Pierre les étonnantes promesses que rapporte l'Évangile.

Le premier, nous l'avons dit, Pierre accepta, plein de foi, le miracle eucharistique. Plus tard, c'est Pierre encore qui proclame le dogme fondamental de l'Église

chrétienne « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Jésus lui répond : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux ». Et aussitôt, le Seigneur tire les conséquences qui découlent nécessairement d'une telle révélation pour l'homme qui en a été honoré : « *Et moi je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux* »<sup>1)</sup>. A Pierre donc, le pouvoir prodigieux de lier et de délier, le pouvoir de juger !...

De plus, après la Résurrection, Jésus appelle Pierre à la suprême direction du troupeau de l'Église : « Pais mes agneaux, pais mes brebis ! » *Certainement Pierre a été désigné par avance comme le chef de la chrétienté, sans aucune restriction.*

Quand j'eus compris cela, je sus que le miracle désiré était réalisé dès l'origine ; le pape était là, pour protéger la foi, la morale, la liberté chrétienne contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur. Et ce fut la première chose qui commença à m'attirer vers l'Église.

— Mais où donc voyez-vous dans le Nouveau Testament que Pierre fût un pape, à la manière de Pie X par exemple ? Où, sa tiare, son palais, son gouvernement sur les autres apôtres ? Où son infaillibilité ?

— Au début, il fallait qu'une parfaite égalité de rang fut conservée parmi les apôtres. Mais cela n'excluait pas que l'un jouât un plus grand rôle que l'autre. La promesse de Jésus était un trésor que Pierre gardait au plus intime de son âme. On peut la comparer à une semence jetée en terre et d'où pouvait sortir au moment opportun, quand la chrétienté en aurait besoin, un arbre miraculeux.

<sup>1)</sup> Évangile selon Matth., XVI, 13-19.

Si Pierre n'a pas exercé la primauté pontificale, c'est parce que les circonstances ne l'exigeaient pas.

— Mais où donc est-il dit que les successeurs de Pierre devaient posséder cette primauté ?

— Les promesses de Jésus n'auraient pas eu de valeur, si elles n'avaient été attachées qu'à la personne même de Pierre, qui fut le moins en état de les réaliser.

— Tout de même, ce ne fut qu'en 1869, au Concile du Vatican<sup>1)</sup>, qu'on commença à parler de l'infaillibilité du pape ?

— Détrompez-vous ! le concile du Vatican *a défini* le dogme de l'Infaillibilité papale, ainsi que je vous le disais l'autre jour sur la plage. Mais, dès l'origine, jamais aucun évêque de Rome n'en avait douté.

— Tous les papes furent donc revêtus d'infaillibilité ?

— Assurément.

— Et ceux qui vécurent comme de mauvais drôles ?

— Il y a tels jugements de l'histoire qui demandent à être rectifiés, émanant de gens hostiles à l'Eglise. Et puis jamais l'Eglise n'a prétendu que ses chefs fussent personnellement exempts d'erreur et de péché.

— Vous venez de m'affirmer catégoriquement que tous les papes furent infaillibles, et maintenant... J'avoue comprendre de moins en moins...

— Vous ne comprenez pas, encore une fois, parce que vous ne vous rendez pas compte de ce qu'est l'infaillibilité, dont on se fait, en dehors de l'Eglise, les idées les plus monstrueuses. Le pape, pense-t-on, joue à son gré avec la doctrine de l'Eglise, crée des dogmes, abolit ou change ceux qui existent ; il serait à l'abri de l'erreur dans toutes ses paroles et toutes ses actions, au moins quand elles se rapportent à la religion. Certains se figurent qu'on le tient pour impeccable. Tout écolier protestant se croit permis de se moquer largement de pareilles folies.

---

<sup>1)</sup> Le Concile du Vatican, 1869-1870.

Mais en réalité il ne s'agit nullement de ces absurdités.

— Et de quoi s'agit-il donc, alors ?

— De ceci tout simplement : « Le pape n'est infail-  
lible, dit le catéchisme, que lorsqu'il prononce, comme  
pasteur suprême et docteur de l'Eglise, une décision  
en matière de foi ou de mœurs<sup>1</sup> ).

— Mais, quand prononce-t-il comme pasteur suprême  
et docteur de l'Eglise ?

— Posons d'abord ce fait de toute importance :  
Le corps doctrinal a été constitué pour toujours et  
cela conformément aux enseignements du Christ et  
des apôtres. Jamais, au grand jamais, on n'y portera  
la main. Aucun pape, aucun concile ne peut déplacer  
une pierre de cet édifice. Là s'arrête absolument le  
pouvoir du pape. Quand des doutes s'élèvent sur une  
doctrine, ce n'est pas le pape qui est d'abord le juge  
compétent, mais le Christ et les apôtres. C'est leur  
pensée qu'il faut proclamer et si on ne peut l'établir  
sûrement, ce sont les interprétations qu'en ont don-  
nées les pères de l'Eglise, les conciles, les papes pré-  
cédents. Ce n'est que dans le cas où les divergences  
d'opinion ne peuvent être aplanies en recourant à toutes  
ces sources, qu'intervient la décision infailible du  
pape, *ex cathedra*, décision qui se proclame elle-même  
infailible, définitive, obligeant toute la chrétienté<sup>2</sup> ).

— Dès lors, ce n'est que très rarement que le pape  
fait fonction de docteur infailible.

— Très rarement, en effet. Et il y a tel pape à qui  
cela n'est jamais arrivé de sa vie. Car enfin, il ne faut  
nullement voir une décision *ex cathedra* dans toute

<sup>1</sup>) Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 169.

<sup>2</sup>) « Le Saint-Esprit n'a pas été promis aux successeurs de  
Pierre, dit le Concile du Vatican, pour qu'ils publiassent d'après  
ses révélations une doctrine nouvelle, mais pour que, avec  
son assistance, ils gardassent saintement et exposassent fidèle-  
ment les révélations transmises par les apôtres, c'est-à-dire  
le dépôt de la foi. » Concile du Vatican, Sess. 4, c. 4, cité par  
l'abbé Snell : *Lettres à un protestant*, p. 125.



bulle du pape ou dans toute opinion émanant de lui sur une question de doctrine. Et jamais on n'a prétendu dans l'Eglise catholique que le pape ne soit pas sujet au péché. A chaque messe qu'il célèbre, à chaque confession à laquelle il se soumet, il fait lui aussi l'aveu de ses fautes.

Vous comprenez mieux maintenant ce qu'est l'infaillibilité du pape qui se confond avec celle de l'Eglise, puisqu'elle n'en est que le prolongement.

Si vous voulez, la doctrine de l'Eglise ressemble à un édifice construit dans un style parfaitement pur. Et quand il s'agit d'en poursuivre la construction par les définitions que nécessitent les circonstances nouvelles des temps nouveaux, le pape seul est compétent pour continuer l'édifice dans le même style.

— J'avoue que tout cela diffère singulièrement de ce que je m'étais imaginé.

— N'est-ce pas ? Et l'infaillibilité de l'Eglise n'est donc pas plus affaire de caprice et de bon plaisir que celle du pape.

Comme l'a merveilleusement exprimé le grand Bossuet : « loin de se vouloir rendre maîtresse de sa foi, comme on l'en a accusée, *l'Eglise catholique a fait au contraire tout ce qu'elle a pu pour se lier elle-même et pour s'ôter tous les moyens d'innover* »<sup>1)</sup>.

— Ceci est véritablement très intéressant.

— Vous voyez donc, cher Monsieur, que cette doctrine de l'infaillibilité, tant décriée et calomniée par les protestants, n'est nullement telle qu'ils l'ont représentée. Et daignez constater qu'au contraire elle est la chose la plus belle et la plus grande du monde. Le Christ et les apôtres, les pères et les docteurs, les Conciles et les papes, tous donnant la vérité, proclamant la doctrine, chacun pour son époque, tel le germe qui sort de sa graine, s'accroît et s'épanouit au radieux

---

<sup>1)</sup> Bossuet, *op. cit.*, p. 33.

soleil, dans un sol humide et bien préparé, le tout suivant la loi de son être...

Ah ! c'est cela qui fait la grandeur et la beauté de l'Église catholique.

Que les protestants comprennent donc qu'ils n'ont rien fait quand ils ont mis en doute et combattu tel point de doctrine isolé, attaqué tel pape, montré, par exemple, comme vous le faisiez il n'y a qu'un instant, que différents papes se sont disputé la tiare, comme s'il y avait jamais eu plusieurs papes ! Comme s'il n'y en avait pas eu toujours *un* qui était le vrai pape, tandis que l'autre ou les autres n'étaient que des usurpateurs. Et maintenant permettez-moi de vous dire quelle est la merveilleuse conséquence de tout cela.

— Je ne demande pas mieux.

— La voici : dans l'Eglise catholique, il est possible de faire acte de foi.

— Et chez les protestants ?

— Les protestants, il est vrai, parlent beaucoup de la foi, mais — je regrette d'avoir si souvent à contredire vos idées les plus chères — il leur est impossible d'être assurés en leur foi comme sont les catholiques.

— Votre dire, en effet, me semble des plus singuliers, et je voudrais bien vous voir vous expliquer là-dessus.

— A la question : « Que signifie croire ? » le catéchisme répond : « Croire signifie accepter et tenir pour certain tout ce que Dieu a révélé »<sup>1)</sup>. On ne peut mieux dire, n'est-il pas vrai ?

— En effet...

— Eh bien, comprenez-vous pourquoi seul le catholique peut vraiment faire acte de foi ?

— Pourquoi ?

— Comment un homme peut-il accepter et tenir

---

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 5b.

pour certain, comprenez-vous ? *certain*, tout, oui *tout* ce que Dieu a révélé, si les vérités que Dieu a révélées ne lui sont transmises par une autorité infaillible ?

Le protestant peut faire acte de foi, j'en conviens : il admet telle vérité qui lui est enseignée, ou que son entendement saisit, mais demain l'admettra-t-il encore ? Et les autres vérités de la religion ? celles qu'on ne lui a pas enseignées ? Ou celles que son entendement ne saisit point, ou ne saisit qu'imparfaitement ? Celles qu'un pasteur appuie de son autorité, tandis qu'un autre pasteur les nie ? celles qu'un docte ouvrage expose, tandis qu'un ouvrage non moins docte les réfute, les peut-il accepter et tenir pour certaines ?

Seul, encore une fois, le catholique fermement appuyé sur l'autorité infaillible de l'Eglise, peut accepter et *tenir pour certain tout* ce que Dieu a révélé. Dans ses *Lettres à un protestant*, l'abbé Snell expose magistralement que sans Église infaillible il ne peut y avoir d'acte de foi *certain, indéfectible et intégral*<sup>1)</sup>.

— Avouez qu'il y a quand même des choses qu'enseigne l'Eglise et qui ont contre elles toutes les apparences, comme par exemple le célibat des prêtres...

— Vous avez fort bien dit : qui ont contre elles toutes les apparences. En réalité, tout ce qu'affirme l'Église, malgré les apparences, est *vrai*, et la pratique le confirme pleinement tôt ou tard. Comme aussi tout ce que nie l'Eglise, est faux, malgré les apparences les plus séduisantes. Nous allons plus loin encore, tout ce qui, quoique vrai, est jugé inopportun pour le temps actuel par l'Eglise, est inopportun en effet et doit être laissé de côté.

Mille voix peuvent s'élever autour de nous pour affirmer le contraire, nous savons que l'Eglise a raison. Et vous-mêmes, protestants, devez une reconnaissance

---

<sup>1)</sup> Snell, *op. cit.*, p. 21 et suiv.

sans bornes à l'Eglise catholique et à son infaillibilité.

— Je suis curieux de savoir en quoi ?

— Parce que c'est elle qui vous a sauvés de l'incrédulité totale. Jusqu'à quelle extrémité ne vous auraient pas entraînés vos théologiens et vos sectaires, sans la crainte de l'Eglise catholique enracinée dans la foi et prête à accueillir toutes les âmes assoiffées de vérité ! Oui, on peut affirmer que la papauté est la pierre fondamentale sur laquelle repose non seulement l'Eglise romaine, mais aussi la chrétienté qui s'est séparée d'elle.

— Oui, mais la grande objection demeure. Qu'en faites-vous ?

— Qu'appellez-vous la grande objection ?

— Votre dogme de l'infaillibilité étrangle *la liberté*.

— Quelle liberté ?

— Toutes les libertés : la liberté politique et sociale, la liberté scientifique, la liberté de conscience. Vous me dites que les protestants se débattent dans l'anarchie. Mais il me paraît certain que vous, catholiques, êtes tombés dans l'excès contraire. En présence de dogmes arrêtés par une autorité infaillible, qu'on ne peut discuter et à laquelle il est impossible de se soustraire, un homme intelligent, qui a du cœur doit se sentir... comment dirai-je ?... singulièrement restreint...

— Dites le fond de votre pensée : l'homme doit se sentir l'esclave de la plus intolérable tyrannie !

— C'est à peu près cela en effet.

— Reprenons donc cette *grande objection*, qui n'est que le préjugé protestant, reparaissant sous une autre forme.

La liberté sociale et politique : Nous ne prétendons nullement à l'infaillibilité politique du Saint-Siège. « L'Eglise peut errer dans ses voies temporelles »<sup>1</sup>). Mais, voyant des hauteurs où elle est placée ce que des particuliers ne voient pas, ce que même les membres

<sup>1</sup> Snell, *op. cit.* p. 130.

des gouvernements des puissances particulières ne discernent pas aussi bien qu'elle, il va sans dire qu'elle donnera des conseils à tout le moins singulièrement sûrs. Ces conseils ne sont pas pour les catholiques une tyrannie, mais bien un précieux avantage.

— Je suis heureux de vous entendre. Mais la liberté scientifique ? L'Eglise n'a-t-elle pas condamné des savants pour avoir affirmé le mouvement de la terre ?

— Oui, Galilée. Oh ! mais c'est une ancienne histoire, et ce n'est pas moi qui chercherai à défendre les juges de ce grand homme. Le pape est infaillible en matière de *foi* et de *mœurs*, dit le catéchisme. C'est dire que l'infaillibilité scientifique n'est pas plus renfermée dans les promesses du Christ que l'infaillibilité politique<sup>1</sup>). Ce n'est pas à l'Eglise à se prononcer en dernier ressort sur la nature du système solaire.

— Pourtant, vous ne m'ôtez pas de l'idée qu'un savant catholique doit souvent se sentir bridé dans ses recherches, par les dogmes de l'Eglise. Ainsi, par exemple, un historien...

— Votre remarque, Monsieur, offre toute l'apparence d'une difficulté sérieuse. En réalité, elle est spécieuse. Tout historien doit partir d'un ensemble d'hypothèses qui servent de base à son édifice scientifique. A mesure qu'il poursuivra ses recherches, il pourra, si ces principes lui semblent insuffisants, les modifier ou les remplacer par d'autres. Ou bien, au contraire, il pourra à chaque pas en trouver, par ses découvertes, la confirmation éclatante. C'est précisément ici le cas du savant catholique. N'est-ce point le Dr Albert de Ruville, professeur d'histoire moderne à l'Université de Halle, en Allemagne, un protestant converti au catholicisme, qui s'écriait : « Dans le domaine scientifique, je me sens délivré d'une multitude de préjugés protestants...

---

<sup>1</sup> Snell, *op. cit.* p. 130.

Maintenant, seulement, je puis composer des ouvrages historiques entièrement impartiaux »<sup>1)</sup>.

Et ce mot de Louis Veuillot, le grand publiciste catholique, que je trouve merveilleusement beau : « Tout édifice du savoir, au-dessus duquel on n'a pu placer une vérité théologique, ressemble à ces ruines précoces que forment les monuments inachevés »<sup>2)</sup>.

— Que cela me semble étrange !

— Je n'en doute nullement. Combien s'en vont répétant : l'Eglise catholique s'oppose à toute lumière intellectuelle... elle ne cherche qu'à abrutir les populations... Avez-vous lu *Les Sources* du Père Gratry ?

— Non...

— Lisez-les, Monsieur ! Vous verrez la position que prend le catholicisme à l'égard de la science et des sciences : « Il nous faut, s'écrit le père Gratry, conquérir le monde une seconde fois... mais par l'intelligence, par l'intelligence appuyée sur la croix »<sup>3)</sup>. Et le savant oratorien, lui-même professeur en Sorbonne et membre de l'Académie française, propose à son lecteur l'exemple des grands hommes du XVII<sup>me</sup> siècle, qui étaient à la fois mathématiciens, physiciens, astronomes, naturalistes, historiens, théologiens, philosophes, écrivains. Voilà, s'écrit-il, nos modèles ! Et il développe tout un plan d'étude, bien fait pour enthousiasmer des intellectuels<sup>4)</sup>.

Franchement, vous fussiez-vous représenté les choses ainsi ?

— Non... En effet... Vous avez le talent de les présenter sous un jour avantageux...

— Nullement, Monsieur. C'est le jour vrai, veuillez m'en croire !

<sup>1)</sup> Von Ruville, *op. cit.*, p. 176.

<sup>2)</sup> Dictionnaire de la conversation et de la lecture, fin de l'article *Théologie*, par Louis Veuillot.

<sup>3)</sup> A. Gratry, *Les Sources*, p. 174.

<sup>4)</sup> Gratry, *op. cit.*, p. 77, etc.

— Mais dans le domaine de la piété, votre système est tout de même une camisole de force des consciences.

— Voilà un bien grand mot ! Et en quoi, je vous prie, est-il une camisole de force des consciences ?

— En ce qu'il oblige les fidèles à croire et à faire mainte chose qu'ils ne peuvent plus croire et faire en bonne conscience.

— Le préjugé, Monsieur, toujours le préjugé ! Approchez-vous, examinez sans idée préconçue et tout s'évanouit !

Qu'il n'y ait pas, dans l'Eglise catholique, la licence de tout faire à sa guise, j'en demeure d'accord. Au contraire, il y a des règles et des obligations. Mais n'y en a-t-il pas dans le protestantisme ?

— Dans le protestantisme, Monsieur, il y en a si peu, que chacun est libre d'agir ou de ne pas agir, suivant son sentiment intérieur, d'aller à l'église ou de n'y pas aller, de prendre la Sainte-Cène ou de ne la pas prendre, d'assister à des réunions religieuses ou de n'y pas assister, de croire tout ce qu'on y dit ou de ne pas tout croire.

— Oh, l'excellent portrait de la liberté protestante ! s'écria M. de St-Lambert en me frappant sur l'épaule. Et maintenant, à mon tour de vous en marquer les limites.

Le protestant qui voudrait aller à l'église tous les jours, ne le peut. Le protestant qui voudrait prendre part à un office religieux tous les jours, ne le peut. Le protestant qui voudrait communier tous les jours, ou seulement tous les dimanches, ne le peut. Le protestant qui voudrait se confesser ne le peut qu'avec la plus extrême difficulté. Il ne peut obtenir l'absolution. Le protestant qui se sentira intérieurement poussé à faire quelque pèlerinage pour l'affermissement de sa foi, ne le peut. Le protestant qui éveillerait volontiers en lui de saintes pensées par la vénération des reliques

les plus authentiques, ne le peut. Il voudrait s'agenouiller devant une image, réclamer l'intercession de quelque saint personnage, fût-ce même des apôtres ou de la Très sainte Vierge, il ne le peut. Il voudrait entrer dans des ordres, faire des vœux pour quelque but saint et noble, il ne le peut. Impossibilité pour tout cela. Ce serait, dirait-on, exagérer les choses, tomber dans l'exaltation malsaine, dans le catholicisme.

Le protestantisme et le catholicisme ont tous deux leurs limites. Mais voici comment je les caractériserais l'un et l'autre. Tandis que le catholicisme a sa limite en bas vers le monde, le protestantisme, qui a toute liberté du côté du monde, a sa limite en haut, du côté de Dieu.

Vous avez parlé de camisole de force. Cela me rappelle un mot du professeur de Ruville, ce protestant converti dont je vous parlais tout à l'heure : « Le véritable croyant, dit-il, se sent comme en *une camisole de force*<sup>1)</sup> dans le protestantisme ! » Cette déclaration d'un homme qui s'y connaissait, me semble concluante.

Depuis un bon moment, une question me brûlait les lèvres. Il fallut qu'elle sortit.

— Et les persécutions, m'écriai-je.

— Lesquelles ?

— Eh bien, les persécutions exercées par l'Église contre les protestants, l'Inquisition en Espagne, en France la Saint-Barthélemy, les Dragonnades, qu'en dites-vous ?

Je regardais mon interlocuteur en face. Jusqu'ici il avait accueilli toutes mes objections avec une satisfaction entière, comme heureux que l'occasion lui fut fournie d'y répondre. Cette fois-ci, j'entrevis une crispation de son visage, ainsi qu'un fort mouvement d'impatience des deux épaules. Et ce fut sur un ton d'humeur évidente qu'il me répondit :

<sup>1)</sup> Von Ruville, *op. cit.*, p. 161.



— Oh ! on a tellement exagéré ces choses-là<sup>1)</sup>.  
— Pourtant...  
— Oui, Monsieur, le préjugé, ennemi de l'Eglise, a  
— surtout en Espagne — poussé les choses au pire...  
Il faudrait avoir le temps de reprendre toute cette  
question à fond... Du reste, on ne doit pas méconnaître  
que les protestants étaient les agresseurs...

— Comment cela ?

— N'attaquaient-ils pas l'ancienne foi ?... Que les  
catholiques aient défendu cette dernière, de manière  
parfois violente, peut-on leur en faire un crime ?...  
Du reste, à cette époque, l'Eglise et l'Etat étaient étroite-  
ment unis. Toucher aux droits de l'Eglise, c'était atta-  
quer l'Etat et s'exposer aux rigoureux châtiments de  
la procédure d'alors. Et même en se plaçant au point  
de vue purement religieux, les promoteurs de la soi-  
disant Réforme perdaient les âmes, ce qui est, n'en  
dépense à quiconque, le plus grave des crimes... Oui, en  
laissant supplicier quelques corps, l'Eglise protégeait  
les âmes...

— Et la tolérance ?

— La tolérance ? Qu'est-ce donc que la tolérance ?  
Consiste-t-elle à croire que le christianisme, le judaïsme,  
l'islamisme et le fétichisme doivent être mis sur la même  
ligne étant également vrais, et par suite également  
faux ?

Alors, évidemment, l'Eglise romaine est intolérante,  
car elle sait qu'en vertu de l'assistance divine, elle  
enseigne la révélation intégrale et du même coup elle  
conclut à la fausseté totale ou partielle des autres  
Eglises.

— Monsieur, la tolérance consiste, me semble-t-il,  
à tolérer la conviction contraire sans pour tout cela  
renoncer à la sienne.

---

<sup>1)</sup> Pour l'ensemble de cette question, lire von Ruville, *op. cit.*  
p. 192-196 et Snell, *op. cit.*, p. 173-180.

— Mais n'est-ce pas ce que l'Eglise fait ? Allez, Monsieur, l'Eglise n'a jamais souhaité qu'une chose, c'est qu'on la laissât agir librement sur les intelligences et les volontés. Elle a l'horreur du sang. Quand elle a dû sévir contre le persécuteur et l'hérétique, elle était en état de légitime défense. Et même alors, elle s'est bornée à les livrer au bras séculier. Du reste, une société est responsable des conséquences que la logique tire de ses lois ; elle ne l'est pas de celles que le crime ou la folie en fait sortir.

S'il y a quelque chose de sûr, c'est que le dogme de l'infailibilité, pris dans son essence, est indépendant des applications outrées qu'il reçut en Espagne ou ailleurs. Ces applications n'en furent ni l'épanouissement, ni la traduction, ni le commentaire obligé. Je vous le demande donc : que veut-on dire ? et pourquoi parle-t-on de la *cruauté de l'Eglise*, au lieu de parler de la *cruauté de certains hommes d'Eglise et d'Etat* ?

— Tout de même, fis-je, on nous a enseigné, étant enfants...

— Ah, Monsieur, je sais bien ce qu'on enseigne aux petits protestants ! La fillette d'un pasteur de ma connaissance avait accompagné son père chez un curé du voisinage. Comme elle l'avoua plus tard, elle était très angoissée, se demandant si son père et elle-même sortiraient vivants de l'aventure. Quelle ne fut pas sa joie, en voyant l'excellent prêtre, qui était sorti pour un instant, revenir... non pas avec quelque horrible instrument de torture, mais avec... une bouteille de sirop et des petits gâteaux...

Non, voyez-vous, on méconnaît grandement l'Eglise parmi les protestants. Il est vrai qu'elle souffrait de bien des plaies au temps des pseudo-réformateurs ; mais s'ils avaient été de vrais disciples du Christ, au lieu d'abandonner l'Eglise, ils fussent venus à son secours pour la sauver et la rendre meilleure.

M. de St-Lambert avait quitté le ton âpre qui, un moment, m'avait frappé, pour reprendre son attitude aisée et souriante.

Le sentant beaucoup plus documenté que moi sur tous ces points, je renonçai à la discussion.

— De sorte que, conclut-il, voilà la grande objection définitivement écartée ! Oui, l'Eglise est infaillible. C'est le divin privilège qu'elle a reçu d'En-Haut. Il suffit d'avoir compris le sens et la portée de ce privilège, pour s'en réjouir autant qu'on s'en était scandalisé auparavant.

Nous marchâmes un bon moment en silence. Je réfléchissais.

Ce fut mon compagnon qui reprit le premier la parole.

— Aimez-vous l'art gothique ? me demanda-t-il.

— Certes, dis-je, c'est pour moi l'idéal de la beauté !

— Beauté, oui, et cependant solidité malgré l'aspect aérien de l'ensemble et partant profonde sécurité pour les fidèles qui, devant l'autel, prient...

Telle est, Monsieur, l'image de notre sainte Eglise : La beauté, elle l'a par son *Unité* merveilleuse. *La Vérité* totale qu'elle est seule à posséder, lui confère la solidité à toute épreuve. Et grâce à son *Infailibilité*, les catholiques s'y sentent en pleine et parfaite sécurité.

---

## NOTE DE LA SECONDE ÉDITION

---

### *L'Eglise et la Politique*

Un fait d'aujourd'hui : le retentissant conflit entre Rome et l'*Action française*.

En 1892, le pape Léon XIII avait recommandé aux catholiques français de se rallier à la République. L'*Action française*, ligue puissante, ardemment catholique, n'en continua pas moins, selon sa conviction, une très vive campagne royaliste. Si bien que le 20 décembre 1926, Pie XI condamnait l'*Action française*, ordonnant à tous les catholiques une complète rupture avec elle.

Les chefs du mouvement protestèrent de leur entière soumission

au Pontife, dans l'ordre moral et religieux, tout en réclamant nettement leur liberté politique.

Et le conflit se poursuit en s'aggravant.

En mars 1928, un ligueur octogénaire et fervent catholique raconte avec simplicité dans une lettre que reproduit l'*Action française* :

« J'avais pu esquiver jusqu'ici les menaces de suppression de la Sainte-Communion en allant, chaque matin, chercher le pain de vie à la chapelle des Pères... bien loin de chez moi... Un beau matin, le sacristain de la chapelle me remit, après la messe, un pli de la part du Supérieur... C'était l'avertissement de n'avoir plus à me présenter à la Sainte-Table, parce que la Sainte-Communion me serait refusée... Le coup me causa un indicible chagrin... Mon curé m'engage à me soumettre<sup>1</sup>, vu mon grand âge, car s'il m'arrivait malheur, *il ne répondrait pas de mon salut*. C'est par la peur qu'ils veulent nous réduire... »

Sans même les partager aucunement, n'est-on pas froissé de voir un vieillard, pour ses convictions politiques, excommunié et menacé de damnation ?

Dira-t-on encore, après cela, que l'Eglise — en politique — se borne à donner aux fidèles de sûrs conseils, qui loin d'être tyranniques ne constituent pour eux qu'un précieux avantage ? (page 56).

---

<sup>1</sup>) C'est-à-dire à devenir loyalement républicain selon l'ordre du pape.

## CHAPITRE IV

---

### Essai de rapprochement

Sur quelle base le rapprochement pourrait se faire : Ce qu'apporterait le catholicisme ; ce qu'apporterait le protestantisme. — Le protestantisme possède-t-il au moins la Bible ? — La Bible est un don de l'Eglise romaine. — La Bible n'est rien sans l'interprétation infaillible, que seule offre l'Eglise romaine. — Retour à la sainte Eglise, sans conditions.

X.-sur-Mer, le 2 août au matin.

Mon esprit a marché, ces dernières semaines, et comment !

Il y a moins d'un mois, le catholicisme me semblait une sorte d'antiquité, plus étrange encore qu'intéressante, bonne à déposer dans un musée pour l'instruction des savants à venir.

Il m'apparaît aujourd'hui comme un système plein de vie. Je l'ai entendu se défendre, avancer des raisons. Toutes ne sont pas également fortes ; plusieurs, cependant méritent l'examen.

Bien mieux, il a réussi à gagner un homme de la valeur de St-Lambert, qui se félicite chaque jour de s'y être rallié.

Me voici en réalité inquiet. J'ai depuis mon enfance conservé l'habitude de lire quelques versets bibliques et de prier chaque jour.

Hier soir, à ma prière habituelle pour les miens et pour moi-même, j'ai ajouté ces mots :

« Oh ! Dieu, toi qui es la Lumière et la Vérité, toi qui es aussi bien le Dieu des catholiques que celui des protestants, fais briller sur mon esprit ta lumière

et ta vérité. Amen. » Ce matin, je suis plus tranquille et vraiment heureux. Allons voir la mer. Et si l'occasion s'en présente, je poserai à M. de St-Lambert une question qui m'a déjà préoccupé jadis et qui, maintenant, me revient à l'esprit avec une force singulière.

Le même jour, au soir.

Demain, M. et M<sup>me</sup> de St-Lambert quitteront X.-sur-Mer, et cette après-midi, nous avons fait une dernière excursion ensemble. A V., nous sommes entrés dans l'église. Tandis que mes compagnons priaient, je me suis assis. L'église est toute moderne, mais grande et belle. Je regarde un vitrail, St-Etienne à genoux, lapidé par les Juifs ; en arrière, sur une petite colline, Saul de Tarse garde les vêtements des forcenés. Ce beau sujet me captive. Et tandis que je contemple et réfléchis, en haut, sur la tribune, l'orgue s'est mis à jouer et avec lui un violoncelle, des violons ; des voix humaines leur répondent.

Parfois un magnifique soprano domine tout :

Ave Maria, gratia plena...  
Amen, Amen...

Par instant le chœur reprend et confirme...

Puis c'est un cantique en français. Le refrain me poursuit :

« Chantez le divin Roi... »

C'est samedi après-midi ; quelques amateurs, sans doute, s'exercent pour l'un des offices du lendemain.

Je n'ai jamais vu les exécutants, je ne les verrai jamais sans doute. Néanmoins, le souvenir de leur musique si céleste, si imprévue pour moi, me suivra longtemps...

Chantez le divin Roi !

Oui, moi aussi, je veux le chanter... mes mains se joignent, ma tête s'incline...

M. et M<sup>me</sup> de St-Lambert ont achevé leurs dévotions. Nous nous retirons.

— Que serait la vie sans la religion, dit-il à mi-voix.

— Bien peu de chose en vérité, approuve sa compagne.

Quelques moments après, nous prenions une tasse de thé sur la terrasse d'un restaurant, en face de la mer.

— Nous penserons souvent à vous, Monsieur, dit aimablement M<sup>me</sup> de St-Lambert, et mon mari en particulier n'oubliera pas les bonnes causeries que vous eûtes ensemble. J'avoue que pour ma part j'ai été parfois presque jalouse en le voyant si longtemps et si totalement accaparé par vos doctes discussions.

— C'est moi, Madame, qui m'estime heureux d'avoir pu passer quelques jours en aussi instructive compagnie...

— J'aime à croire, dit M. de St-Lambert avec son bon sourire, que notre ami a jeté par dessus bord plusieurs des préjugés qu'il nourrissait à l'égard de notre sainte religion..

— Cela est certain, repris-je. Et vraiment tout à l'heure, dans l'église, en face du vitrail de St-Etienne et à l'ouïe de cette musique toute divine, le vieux protestant tenace que je suis se sentait presque défaillir.

A ce propos, cher Monsieur, il faut encore que je vous pose une question. Pardonnez-moi, Madame, mais ce n'est qu'un mot.

Que penseriez-vous de la possibilité d'un rapprochement entre catholiques et protestants ? N'y aurait-il pas des deux côtés une multitude de personnes fort pieuses, que ce schisme de quatre siècles dans la chré-

tienté d'occident afflige profondément et qui verraient avec une immense joie un tel rapprochement ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Le catholicisme s'est révélé à moi ces derniers temps sous un jour tout nouveau. De son côté, le protestantisme n'est certes pas sans mérites. N'y aurait-il pas lieu, en faisant de part et d'autres certaines concessions, de chercher un terrain d'entente et de s'y rencontrer pour mettre nos biens en commun.

— La question a déjà été agitée. Vers 1700 entre autres, le grand philosophe luthérien Leibnitz soutint à ce sujet toute une correspondance avec notre admirable Bossuet. L'entretien n'eut pas de suite et du reste n'en pouvait avoir qu'une seule : la conversion des protestants. Comme on l'a dit : « Bossuet offrait une capitulation honorable et Leibnitz en discutait les conditions »<sup>1)</sup>. Or, Rome ne pourra jamais accepter que des capitulations sans conditions.

— Je vous trouve excessivement étroit, m'écriai-je surpris et un peu indigné.

— Etroit si vous voulez. Mais vous parlez de concessions faites de part et d'autre pour mettre nos biens en commun. Et de quelles concessions s'agirait-il, de grâce ?

— C'est ce qu'il faudrait étudier.

— Et pour mettre en commun quels biens, je vous en supplie ?

— Ceux dont dispose chacune des Confessions en particulier : Vous auriez par exemple la beauté de votre culte.

— Ah ! cher Monsieur, je discerne clairement les biens dont dispose le catholicisme. Par contre, j'avoue que ceux qui sont en propre le partage du protestantisme me paraissent... minces.

— Cependant...

---

<sup>1)</sup> *Œuvres choisies de Bossuet*, tome I. Notice sur Bossuet, p. XVI.



— Prenons ce qu'offre le catholicisme à ses fidèles :

Une organisation merveilleuse, aboutissant à la plus parfaite unité et à la puissance qui en découle.

Un culte de toute splendeur, parlant à l'âme et la nourrissant de la substance même de la vérité.

Le ferme rocher d'une doctrine certaine, que dis-je ? absolument infaillible.

Prenons, d'autre part, ce qu'offre le protestantisme.

— Victor, s'écria M<sup>me</sup> de St-Lambert, prends garde à ce que tu vas dire !

— Pourquoi ? Monsieur m'interroge. La politesse elle-même réclame que je lui réponde. Et, d'autre part, la vérité exige que je lui réponde sincèrement.

— Oui, mais modère tes expressions !

— Il est vrai, Monsieur, reprit-il en se tournant vers moi, que sur le protestantisme je ne puis dire que des choses dures... Les voulez-vous entendre oui ou non ? Si vous craignez la vérité dite en ami, mais crûment, encore une fois, nous changerons de conversation...

— Un protestant, Monsieur, ne craint pas la vérité. Le protestantisme favorisa toujours le choc des idées, dont ne manque jamais de jaillir la lumière.

— Qu'offre donc le protestantisme en regard de l'unité catholique ? Une foule amorphe, en rupture avec l'Eglise universelle, essayant de se grouper en églises multiples et en sectes instables, s'émiettant de nouveau, au hasard des tendances et des sentiments individuels, ici orthodoxe, là libérale ; ici se raccrochant désespérément à la Révélation, là, se plongeant comme avec délice dans les erreurs ; instituant des autorités, car sans autorité on ne peut pas vivre, mais n'ayant réellement aucune autorité légitime. Vous parlez de fusion, de concessions réciproques. Mais qui donc, je vous prie, parlerait et pourrait s'engager ensuite au nom des protestants ? Qui donc, parmi vous, représente plus qu'un faible

groupement, dont il a aujourd'hui la confiance, sans être sûr de la posséder encore demain?

Et qu'offre le protestantisme en regard du culte catholique ? Un froid intellectualisme, sermons sur sermons qui n'intéressent qu'un tout petit nombre de personnes à part ceux qui les débitent, incompréhensibles pour la masse du peuple plus ou moins illettrée.

— Nous avons aussi des prédicateurs populaires, qu'écoutent volontiers les foules...

— Je le sais ; mais supposez le culte protestant aussi riche que possible, dirigé par l'homme le plus éloquent, embelli par les plus beaux chants et par la musique la plus suave ; il n'est jamais qu'un culte décapité : Le Saint Sacrement de l'autel y manque ; le fidèle qui y vient désireux de recevoir du pain n'y trouve que des pierres.

Et en troisième lieu, qu'offre le protestantisme en fait de doctrine ? Incohérence et contradictions. Mieux vaudrait dire : *Rien*. Car la doctrine protestante est inexistante, puisqu'elle n'est pas formulée. Les confessions de foi des siècles passés demeurent, oui, mais comme des maisons dont les habitants sont partis, tournant la clef derrière eux.

Je vous l'ai dit, ce sont là des choses dures. Mais ce sont des choses vraies. Vous m'avez mis au pied du mur. Je devais parler, j'ai parlé.

Comme l'homme qui vient de passer sous la douche glacée, je fus un instant sans réponse et sans voix. Cependant, revoyant en pensée le protestantisme, il me sembla qu'il n'était point si nul et si mourant qu'on venait de le définir. Je revis en moi-même tous ces temples, toutes ces chapelles, toutes ces salles, toutes ces maisons particulières, depuis les huttes d'Afrique jusqu'aux palais princiers. Un livre n'était-il pas là, un livre providentiel, toujours le même, dans toutes les langues, sous tous les climats, dans toutes les sectes

et dans toutes les dénominations ? Et je voyais en grosses lettres d'or son titre flamboyer au dos de chaque exemplaire :

*La Sainte Bible.*

Et je m'écriai :

— Mais, nous avons la Bible !

De nouveau, je crus surprendre chez M. de St-Lambert la rapide contraction du visage qui m'avait frappé chez lui d'autres fois, avec le même mouvement d'impatience dans les épaules.

Il allait me répondre, quand son épouse, qui regardait depuis un instant l'autre extrémité de la terrasse, posa la main sur son bras.

— Ne dirait-on pas l'abbé Claudin ?

— Où donc ?

— Derrière toi ; il passe en cet instant près de ces dames. Il vient de notre côté.

En un clin d'œil M. de St-Lambert s'était levé et couvrait les deux mains tendues à la rencontre d'un prêtre qui, un peu myope sans doute, ne le remarquait pas.

La reconnaissance fut touchante, et la joie de se retrouver inopinément très vive de part et d'autre.

Je voulus me retirer. On me retint. On me présenta... L'abbé Claudin prit place auprès de nous. Et pour un instant la conversation prit le tour quelconque qu'elle prend en pareil cas. Chacun dit ce qui l'avait conduit à V.

Au premier silence :

— Figurez-vous, M. l'abbé, s'écria M<sup>me</sup> de St-Lambert, que notre ami est protestant et voici que nous étions justement à nous disputer avec lui de la belle façon, mon cher mari et moi. Il est heureux que vous veniez nous aider.

— Ah, Madame, vous savez que je suis l'ennemi juré des querelles religieuses. Monsieur est sans doute un charmant homme. Il est protestant. Soit. Parlons d'autre chose.

— Je ne voudrais pas, fis-je, vous imposer à tous une controverse pénible, en présence de ce magnifique panorama. Tenez, voyez-vous combien de voiles tout à coup à l'horizon ? Il n'y a qu'un instant on n'en discernait pas une.

— Peut-être, dit l'abbé, le temps va-t-il se gâter et le sémaphore les rappelle.

Mais M<sup>me</sup> de St-Lambert n'en voulut pas démordre.

— Notre ami, reprit-elle, est un homme que la question religieuse intéresse fort et il sera sûrement très heureux de vous entendre, M. l'abbé. Nous parlions justement de fusion éventuelle entre le catholicisme et le protestantisme. C'était très intéressant. Monsieur nous disait qu'on pourrait faire quelques concessions réciproques et trouver un terrain commun. Mon cher mari, avec une éloquence que je ne lui connaissais pas, lui exposait que la seule fusion possible, c'est le retour des protestants à la sainte Eglise.

— Parfaitement... parfaitement, murmurait l'abbé en approuvant de la tête.

— Alors, Monsieur s'est écrié : « Nous possédons la Bible ! » A ce moment précis, nous vous avons aperçu. Maintenant, c'est vous qui allez nous exposer avec votre science et votre clarté ordinaires, ce que l'Eglise enseigne touchant la Bible.

Le prêtre eut vite fait de se rendre compte que tous étaient fort désireux de l'entendre. Sans se laisser prier davantage, il débuta par une question.

— Je serai extrêmement heureux, Monsieur, de vous entendre dire comment vous comprenez ce mot : « Nous avons la Bible ! » Voulez-vous dire par là peut-être que l'Eglise catholique ne la possède pas ?

Mon nouvel interlocuteur était le plus aimable homme du monde ; mais, à son exquise politesse, il joignait un langage châtié et précis. Sa bouche, qui était tout sourire, offrait un contraste analogue avec ses yeux

presque durs, dont le regard fixait directement le mien.

Vaguement, je sentis que j'allais devenir le jouet d'un de ces logiciens implacables, rompus depuis le collège à la dialectique et aux discussions...

D'autre part, tout en me sachant bien petit garçon pour affronter un tel adversaire, j'avais l'impression d'être sur mon terrain ; la Bible, n'est-ce pas elle qui a fait la Réforme ? n'est-ce pas le fondement inébranlable de notre foi ? Et puis, n'avais-je pas entendu dire souvent que devant le tribunal de l'inquisition, des laïques huguenots, de simples et pieuses jeunes filles même, avaient résisté victorieusement et confondu les docteurs ?

— Du sang-froid et de la simplicité, me disais-je mentalement, voilà mes seules armes. Allons, et faisons de notre mieux !

— Je ne pense pas, répondis-je, que l'Eglise romaine soit privée de la Bible ; mais bien que nous, protestants, la possédons encore d'une toute autre manière. Si je suis bien informé, chez vous le peuple n'en a guère que des extraits. Les éditions complètes de la Bible existent bien, mais restent fort chères. Chez nous, au contraire, on en imprime le plus possible, dans toutes les langues du monde, et à des prix extraordinairement bas, ce qui fait que chaque famille, chaque catéchumène peut avoir sa Bible. Et tout l'effort de nos pasteurs tend à nous dire : lisez-la — ce qu'hélas, je l'avoue, nous ne faisons pas toujours assez.

— Christ a-t-il dit : lisez la Bible ? N'a-t-il pas dit plutôt à ses apôtres : « Allez et enseignez ? »

— Je ne discerne pas la différence qu'il y a entre les deux choses. L'une n'est-elle pas le corollaire de l'autre et n'est-ce pas en lisant la Bible que nous trouvons l'enseignement des apôtres ?

— La différence est immense, Monsieur. Ou bien Christ a conféré à son Eglise la charge de nous enseigner.

Ou bien Christ a voulu que nous nous instruisions nous-mêmes dans un livre. Dans le premier cas, notre foi repose sur le fondement d'une doctrine infaillible et précise. Dans le second cas, elle dépendrait de notre jugement individuel.

— Mais enfin, la Bible n'est-elle pas le document de la révélation divine aux hommes ?

— Assurément. Mais d'où les hommes tiennent-ils cette Bible, sinon de l'Eglise qui la leur a donnée ? Et en leur donnant la Bible, l'Eglise s'empresse de leur donner autre chose encore : *la tradition*, sans laquelle la Bible ne serait pour eux d'aucune utilité, bien plus, sans laquelle la Bible constituerait pour eux un immense danger.

— Vous venez, Monsieur, de prononcer un certain nombre d'affirmations, qui sont pour moi des énormités.

— Vraiment ?

— D'abord vous avez dit que l'Eglise a donné la Bible aux hommes, comme si la Bible provenait de l'Eglise ; tandis que, ce me semble, c'est l'Eglise qui se fonde sur la Bible. Première énormité. Et puis, deuxième énormité, à mon sens, la lecture de la Bible d'après vous, sans la tradition, offrirait un immense danger. Et pourquoi donc, je vous prie ?

Selon ma mauvaise habitude, je commençais à m'agiter. L'abbé Claudin, lui, suçait son thé, avec un calme parfait ; son immuable sourire semblait dessiné sur sa physionomie.

Il fixa sur moi ses yeux gris perçants : J'aurais beaucoup à vous répondre. Je le ferai dans un instant. Mais auparavant permettez-moi de relever les mots dont vous venez de vous servir.

— Me suis-je exprimé improprement ? Cela nous arrive à nous, Suisses romands.

— Nullement, Monsieur ; je ne me permettrai jamais...

Au contraire... Vos paroles n'expriment que trop bien votre mentalité protestante : « Ce me semble » ; « à mon sens », dites-vous. Oh ! que cela est donc bien protestant ! L'oracle auquel vous en référez, c'est *votre sentiment personnel*, qui certainement est... fort remarquable... Pour nous, nous acceptons le sentiment de l'Eglise, c'est-à-dire ce qui a été cru et enseigné par les chrétiens de tous les siècles, sauf les hérétiques...

L'ironie était aiguë. J'allais protester, m'enfermer probablement, quand M<sup>me</sup> de St-Lambert me prévint.

— Oh ! exposez-nous donc, Monsieur l'abbé, en quoi la Bible est un don de l'Eglise et en quoi la Bible n'est rien sans la tradition. Nous sommes, mon cher mari et moi, presque aussi impatients que notre ami de vous entendre. Quoique les vérités de notre sainte religion nous soient familières, je trouve toujours qu'elles prennent dans votre bouche une netteté et un charme particuliers.

— C'est une vraie conférence que vous me demandez. Allons soit, et j'espère ne pas abuser de votre patience<sup>1)</sup>.

Pour vous, Monsieur, commença-t-il, la Bible est l'unique règle de la foi ?

— Assurément, c'est la Parole de Dieu.

— Mais, qu'est-ce que la Bible ?

— Eh... ce sont les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

— Mais encore, quels sont ces livres ?

— Tous ceux qui sont contenus dans la Bible... depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse...

— Vous ne me comprenez pas. Qui donc a décidé quels livres formeraient la Bible ? Vous savez que si plus d'une Bible protestante contient les livres dits *apocryphes*, d'autres Bibles ne les contiennent pas. De même pour le Nouveau Testament, dans les premiers

<sup>1)</sup> Pour les développements qui suivent, comparez l'abbé Snell, *Lettres à un protestant*, 3<sup>me</sup>, 4<sup>me</sup> et 5<sup>me</sup> lettres.

siècles après Jésus-Christ, certaines collections comprenaient des livres comme le Pasteur d'Hermas ou l'Épître de St-Barnabé, tandis que d'autres les excluaient formellement. Tels canons ne comprenaient pas l'Épître aux Hébreux ni l'Apocalypse, tandis que d'autres les admettaient au contraire.

— Et qu'en concluez-vous ?

— J'en conclus, Monsieur, qu'avant de dire : Nous avons la Bible, vous devriez d'abord étudier à fond l'histoire du Canon biblique et savoir si vraiment vos ministres vous ont mis la Parole de Dieu dans les mains, rien que la Parole de Dieu et toute la Parole de Dieu...

— Je ne m'embarrasse pas de tant de choses. Je prends ma Bible et je la lis.

— Et savez-vous que, ce faisant, vous vous soumettez à l'Eglise catholique romaine, en ce qui concerne le Nouveau Testament tout au moins ? Car votre Nouveau Testament n'est rien d'autre, sinon le canon qu'a arrêté l'Eglise romaine, dans sa divine autorité. Mais l'autorité de l'Eglise, suffisante pour les soi-disant réformateurs en ce qui concernait le Nouveau Testament, ne l'était plus, semble-t-il, en ce qui concernait l'Ancien Testament. Vous lisez bien une partie des livres qu'elle vous offre, mais vous n'avez dans vos Bibles ni Tobie, ni Judith, ni la Sagesse, ni l'Ecclésiastique, ni Baruch. Pourquoi ? C'est votre secret... à moins que vous n'y ayez jamais pensé !

Mais je ne veux pas vous chicaner davantage là-dessus ; passons à un autre point.

Vous dites, Monsieur, que la Bible est la parole de Dieu ?

— Sans doute.

— Vous pensez que le texte biblique est inspiré de Dieu ?

— Oui.

— Évidemment il ne peut s'agir que du texte origi-



nal. Or, la Bible ayant été écrite dans deux langues mortes, l'hébreu et le grec, elle n'est accessible aux fidèles que dans une *version*.

— Nos versions sont excellentes et suffisent pleinement à nos besoins.

— Ce peut être votre avis, Monsieur ; ce n'est pas l'avis de tout le monde. Toute version, même la meilleure, non seulement est loin de rendre la force et l'esprit de l'original, mais encore introduit pour une part la pensée particulière du traducteur. *Traduttore, traditore*, dit le proverbe italien. Les versions protestantes de la Bible offrent, dans leur ensemble, de nombreuses incorrections ; quelques-unes sont même dépourvues de tout caractère scientifique. Du reste, n'est-ce pas le ministre Segond, un de vos traducteurs les plus modernes, qui déclare « qu'une version, à tous égards parfaite, est chose qui dépasse les forces humaines, individuelles ou collectives, et qu'un traducteur dans plus d'un cas se sent vaincu, incapable de rendre d'une manière satisfaisante dans sa propre langue ce dont il a, ou croit avoir, la perception nette dans la langue sacrée »<sup>1)</sup>).

Vous le voyez, Monsieur, quand vous dites : « Nos versions sont excellentes », vous n'exprimez pas l'avis de chacun. En réalité, si vous voulez avoir la pensée même de la Bible, il ne vous reste qu'à la lire dans les textes originaux. Entendez-vous l'hébreu et le grec ?

— J'ai quelque souvenir de mon grec du collège... quant à l'hébreu...

— Mettez-vous à l'étude, Monsieur, et appliquez-vous, si vraiment vous avez envie de connaître la vraie pensée de Dieu à votre égard...

— Grand merci...

— Que dis-je, appliquez-vous ! C'est là le point de

---

<sup>1)</sup> *La Sainte Bible*, traduite par Louis Segond. Avant-propos de la 1<sup>re</sup> édition.

départ qu'il faut assigner aux plus simples des fidèles. Il y a bien à parier que votre jardinier et votre femme de chambre se soucieront d'apprendre les idiomes sacrés, autant que de lire la *Critique de la raison pure*, ou de calculer la parallaxe. Vous n'aurez qu'à leur prouver que tout bon protestant doit être bon hébraïsant et bon helléniste ; ils vous écouteront longtemps avant de vous comprendre ; mais ne désespérons pas qu'à la fin cette incontestable vérité n'entre dans leur esprit.

Je ne pus m'empêcher de rire de l'air malicieux de mon contradicteur.

— Vous riez, Monsieur ? En effet, si ce n'était pas fort triste, il y aurait bien quelque chose de risible à tout cela.

Mais je suppose que vous êtes assez familiarisé avec le grec et l'hébreu pour avoir l'intelligence aisée des livres saints. Ce n'est pas encore tout. Il vous faut un texte absolument correct. Or, nous n'avons aucun texte sorti immédiatement de la main, ou dicté par la bouche des auteurs inspirés, pour aucune partie de la Bible. Nous n'avons que des copies de copies. Les manuscrits les plus anciens du Nouveau Testament ne remontent point au-delà du IV<sup>me</sup> siècle et ils offrent des milliers de variantes, arrivées par l'inattention ou par les préjugés des copistes.

Mais ne nous attardons pas à ces difficultés qui s'accumulent, énormes, sur votre route. Encore une fois, nous voulons supposer toutes ces montagnes aplanies. Reste néanmoins la plus grande de toutes : *l'interprétation des saints Livres*. Qu'est-ce que de posséder un texte infaillible entièrement pur et la possibilité de le lire, si l'on n'a, en outre, par devers soi, l'interprétation infaillible de ce texte ?

Un seul fait le démontre surabondamment : Toutes les branches du christianisme séparé se sont réclamées de l'Ecriture... Au V<sup>me</sup> siècle, St-Augustin pouvait déjà

dire « *que les hérésies sont venues de ce que les bons livres n'étaient pas bien entendus* ».

Et dites-moi, Monsieur, si au temps actuel vous n'en voyez pas quelque chose dans le protestantisme ? Il m'est revenu que bien des dénominations, tout en ayant les unes et les autres la prétention de s'en tenir à la pure lettre des Ecritures inspirées, se lancent dans les théories les plus extraordinaires et s'accusent mutuellement de falsifier la Bible.

— Il est vrai : mais ce n'est pourtant pas le cas de tous et nous avons dans le protestantisme des interprètes de l'Ecriture, merveilleusement clairs et profonds...

— Je vous l'accorde ; mais leurs interprétations n'introduisent-elles pas un élément humain dans la parole de Dieu ? Lorsque Luther, par exemple, disait intrépidement : Voilà la signification de l'Ecriture, ses disciples, paraît-il, pliaient sous le poids de l'argumentation ; mais la conscience qui le lisait ou l'écoutait avait le droit de jeter sur son interprétation le soupçon d'un doute. Lorsque Calvin écrivait ses commentaires bibliques, il attachait au texte un sens qui n'était pas intimement plausible, et la conscience demeurait défiante. Toujours elle pouvait et même elle devait dire au prétendu réformateur : *Nous exposes-tu la vérité scripturaire, ô Calvin, ou ce que tu crois être cette vérité ?*

Lorsque l'un et l'autre, pressés par des adversaires, se retranchaient derrière les oracles sacrés et mêlaient à leurs citations des injures qui accouraient sous leur plume avec une aisance peu commune, je vous adjure, Monsieur, étaient-ils de simples interprètes de l'Ecriture, ou faisaient-ils sortir du texte ce qui leur passait par la tête ? En un mot, il est très facile de s'écrier : Le Saint-Esprit a voulu dire ceci ou cela, mais il n'est pas tout à fait si facile de le prouver.

— Ah ! Monsieur, c'est le Saint-Esprit qui éclaire directement le lecteur sincère de la Bible et lui en applique la vérité salutaire.

— Je vous attendais là. Telle est bien la doctrine de votre Calvin. Mais je vous pousserai dans un dilemme dont vous ne sortirez pas.

Cette illumination, l'étendez-vous à tous les chrétiens, quels qu'ils soient, ou l'accordez-vous à vos seuls coreligionnaires ?

— Je pense que tout lecteur sincère de la Bible peut être mis au bénéfice de cette illumination.

— Alors le Saint-Esprit a éclairé les papes, les évêques, les docteurs catholiques, et par suite l'Eglise entière ; et pourquoi pas ? puisque l'Eglise n'est que la réunion des fidèles. Dès lors, dites-moi pourquoi Luther et Calvin se sont séparés d'elle ?

— Encore une fois, j'ai parlé de lecteurs *sincères*...

— Merci, Monsieur ; voilà une accusation de fausseté dont je m'accommoderais encore pour ce qui me concerne. Mais quoi ! toute la grande Eglise catholique, ses martyrs, ses saints, ses prélats, ses docteurs illustres et savants dans tous les temps, toute la grande Eglise catholique n'est donc qu'une association de fourbes !

Mais laissons cela. Pratiquement, vous estimez que l'illumination du Saint-Esprit est réservée aux seuls lecteurs protestants de l'Ecriture. Admettons. Alors, expliquez-moi comment leurs premiers chefs — pour ne parler que d'eux — ont pu errer dans les saintes Ecritures au gré d'interprétations contradictoires ! Quoi donc, Monsieur, l'Esprit de vérité a révélé le dogme de la présence réelle à Wittemberg, et il a renversé ce même dogme à Zurich et à Genève ! Il a découvert au moine saxon l'enchaînement inexorable des choses, pendant qu'il a déclaré à Callixte que les desseins de Dieu, préparés dans ses décrets éternels, attendaient notre correspondance et notre concours ! L'Esprit de

concorde et de sagesse a soutenu des doctrines qui s'excluaient mutuellement ! Le doute est ici impossible, et vous avez honte d'une explication qui, après tout, est un pur blasphème.

— Vos théories, Monsieur, ne tendent à rien moins qu'à déchirer l'Écriture sainte !

— Nullement. Je vous ai seulement montré « que l'infailibilité de l'Écriture n'est rien, sans celle de l'interprétation ».

« Nous avons la Bible », dites-vous. En réalité, vous n'avez rien du tout.

Et c'est nous, catholiques, qui la possédons réellement, nous à qui l'Eglise infailible donne le *canon* infailible, le *texte* pur, dans la *traduction* authentique<sup>1)</sup> et surtout *l'interprétation* infailible.

— C'est l'évidence même, s'écria M<sup>me</sup> de St-Lambert en battant des mains. Merci, M. l'abbé, et bravo !

— Il est de fait, déclara M. de St-Lambert, que notre ami vient d'avoir un bonheur singulier. J'aurais sans doute essayé de lui répondre dans le même sens que vous ; mais jamais, simple laïque ignorant, je n'aurais pu le faire avec une telle science et une telle autorité.

— Et quel feu, dit encore M<sup>me</sup> de St-Lambert.

A petits coups, l'abbé dégustait sa tasse de thé.

— En prenez-vous encore ?

— Très volontiers, Madame... La discussion altère...

Pour moi, les tempes me battaient. Je ne savais trop que répondre. Le mot d'un ami me revenait : Quand on parle de la Bible, disait-il, s'il y a trois ministres présents, immédiatement trois avis différents surgissent... J'avais ri de la boutade, qui m'avait paru assez juste. Maintenant, elle achevait de m'écraser.

Je ne voulus pourtant pas encore m'avouer vaincu.

---

<sup>1</sup> La Vulgate, vior Lortsch, *Histoire de la Bible en France*, p. 476.

— Il me serait parfaitement impossible, m'écriai-je, de répondre à vos arguments. Vous êtes trop fort pour moi. Et pourtant, *je sens* que la réalité est bien différente. A vous en croire, tous les protestants, en présence de la Bible, pataugent dans les incertitudes et les contradictions. Non, non, Monsieur, encore une fois, si vous nous connaissiez mieux, vous verriez que la réalité est tout autre.

— En pratique ? Parfaitement ! J'abonde dans votre thèse ! Toutes les difficultés qui sont à la charge du protestant disparaissent et s'évanouissent *dans la pratique*.

— Bon ; et alors que nous faut-il de plus ?

— Le plus simple fidèle croit, avec une entière certitude, que la Bible est la parole de Dieu et arrive même à un acte de foi. Mais par quel miracle cela se fait-il ?

— Par quel miracle ? Que voulez-vous dire ?

— Ecoutez l'explication sans frayeur, si vous le pouvez. L'orthodoxie protestante, étant réduite à l'extrémité, tombe dans une contradiction monstrueuse — il faut dire le mot — et qui n'a son analogue dans aucun système. Loin de laisser l'individu en tête à tête avec la Bible, sans société et sans tradition, elle établit une autorité intellectuelle et directrice qui allège la responsabilité de cet individu, ou plutôt qui se donne la mission de l'enseigner. C'est-à-dire qu'elle abjure son dogme fondamental et redevient catholique.

— En quoi, s'il vous plaît ?

— L'enfant est d'abord envoyé au catéchisme ; et s'il y a quelque chose d'évident, c'est qu'il marche dans la ligne tracée par le ministre. Plus tard, il continue. S'il est pratiquant, c'est du ministre qu'il reçoit son credo. De leur côté, les ministres orthodoxes sont dans l'étroite dépendance de leurs professeurs

ou de leurs collègues les plus instruits. Ces derniers accusent de rationalisme tous ceux qui n'acceptent pas leur doctrine. Ils prennent simplement la place du pape. Et je vous assure, Monsieur, qu'il est piquant de lire les pages qu'un Calvin, par exemple, a consacrées dans l'*Institution chrétienne* à l'autorité de l'Eglise « cette mère, qui nous a conçus en son sein, enfantés, allaités, et qui nous garde sous sa conduite et gouvernement, jusqu'à ce que nous soyons dépouillés de cette chair mortelle<sup>1)</sup> ».

— Je ne vois pas là-dedans la contradiction monstrueuse dont vous parlez. Il est tout naturel que l'on explique la Parole aux enfants et aux fidèles en général.

— Ne sentez-vous pas, Monsieur, l'abomination qu'il y a à établir sa propre domination spirituelle sur les âmes, après qu'on a soi-même quitté la seule vraie Eglise de Jésus-Christ sous prétexte que chacun ne doit avoir que des croyances librement acceptées sous l'impulsion du Saint-Esprit ? Cette contradiction, qui est bien une abomination, et qui vous échappe, à vous protestants, est le vrai mal qui ronge et qui tuera le protestantisme.

— Et que pensez-vous que doive faire le protestantisme pour y échapper ?

— Vous me le demandez sérieusement, à moi ?

— Oui, Monsieur.

— Comme on vous le disait tout à l'heure, les protestants n'ont qu'à reconnaître leur erreur, et revenir sur le sein de leur vraie mère qui, depuis si longtemps, leur tend les bras.

— Ce serait beau un rapprochement, une fusion entre nos deux Eglises. Mais vous réclamez de nous toutes les concessions, et vous n'en voulez faire aucune.

---

<sup>1)</sup> Calvin, *Institution chrétienne*, lib. IV, c. I, § 5.

— Aucune, en effet. L'Eglise catholique faisant des concessions aux sectes qui se sont séparées d'elle, leur reconnaîtrait des droits égaux aux siens. Or, dans ces sectes, l'Eglise ne peut voir que des *enfants prodigues*, errant délaissés en pays étranger, jusqu'à ce qu'ils reviennent repentants à la maison paternelle. Si le fils prodigue avait fait dire à son père : « Je désire me réconcilier avec toi, mais il faut qu'il soit bien entendu que : premièrement,... deuxièmement,... troisièmement,... etc. » ; le père lui aurait répondu : « Rentre à la maison, sans conditions ».

— C'est beaucoup demander !

— Du reste, vous dites : l'Eglise protestante. Qu'est-ce que l'Eglise protestante ? Elle n'existe pas. Nous ne connaissons que des protestants. Que chacun revienne, sans condition, à l'Eglise sainte et unique.

Certainement il s'agit là d'une démarche difficile. On encourt le blâme de sa famille et de ses amis. Mais qu'a dit le Christ ? « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ». Surtout, il faut renoncer à son orgueil.

Le protestant qui se sent porté à reconnaître la vérité des enseignements de l'Eglise catholique, n'en reste pas moins convaincu pour un temps que son point de vue personnel fait autorité dans les choses de l'Esprit<sup>1)</sup>. Il veut porter un jugement infaillible sur la vérité ou la fausseté des doctrines catholiques. Et cela est très naturel : dans le protestantisme, toutes les confessions, toutes les écoles, tous les théologiens ont leur opinion propre ; pourquoi n'aurait-il pas la sienne ? Mais il lui faut comprendre que c'est au contraire la sainte Eglise qui a le droit de porter sur lui un jugement sans appel, et qu'en comparaison de l'expérience vingt fois séculaire de l'Eglise, sa science

---

<sup>1)</sup> Voir la note 1, p. 84.



d'un jour ne peut entrer le moins du monde en considération.

Toutefois, avec le temps, il s'apercevra qu'il n'a rien perdu, qu'il a au contraire énormément gagné.

Quelle n'a pas été, en effet, l'allégresse de tous les protestants convertis, quand enfin ils ont retrouvé, dans l'obéissance sans réserve, le sein de leur vraie mère !

Ecoutez le grand Newman, autrefois la gloire de l'Eglise anglicane, devenu le fils soumis et courageux de l'Eglise universelle : « Du jour où je suis devenu catholique... j'ai été dans une paix et un contentement parfaits... j'étais comme le voyageur qui entre au port après la tempête. Et la jouissance de ce repos a duré jusqu'à aujourd'hui, sans interruption<sup>1</sup> »). Quand l'illustre oratorien écrivait-il ces paroles ? En 1864, c'est-à-dire dix-neuf ans après sa conversion.

Procurez-vous les *Lettres à un protestant* de l'abbé Snell. Né calviniste, il est devenu catholique. Aujourd'hui il est prêtre et vous ne lirez pas sans émotion ce qu'il a écrit à la fin de sa dixième lettre sur la sécurité et le bonheur d'appartenir à la seule véritable Eglise.

Un Israélite silésien devenu catholique, le docteur Rosenthal, a pu jadis consacrer trois gros volumes à tous les convertis allemands du XIX<sup>me</sup> siècle ; sans monotonie, sans répétition, leurs biographies s'y succèdent, ne se ressemblant jamais entre elles, et n'ayant de commun que cet Alleluia final où chacun d'eux épanche sa gratitude pour la vérité reconquise<sup>2</sup>).

— Allons, allons, Monsieur, allez-vous donc faire de moi un apostat ?

---

<sup>1</sup>) J.-H. Newman, *Apologia*, p. 367.

<sup>2</sup>) Voir la note 1, p. 85.

— Un protestant, en rentrant dans l'Eglise, ne saurait être apostat. Sa conversion laisse subsister dans son nouveau symbole les dogmes positifs de l'orthodoxie protestante. Selon le mot du grand Newman, « il ne fait qu'ajouter des articles à sa foi ». En particulier il adhère à une Eglise visible et revêtue d'une autorité surnaturelle : dogme capital et qui appartient à l'essence du christianisme, tout comme les autres.

Et si malgré cela, comme c'est probable, d'anciens coreligionnaires l'appellent « Apostat », il aura cette suprême consolation de pouvoir dire, empruntant au Psalmiste ses brûlantes expressions : « Mon bouclier est Dieu même, qui sauve ceux qui ont le cœur droit ».

Cher Monsieur, vous en savez quelque chose, conclut l'abbé en s'inclinant du côté de M. de St-Lambert.

Celui-ci détourna la conversation. Une heure plus tard nous étions à la gare. L'excellent abbé Claudin partait le premier. En prenant congé, il me faisait son plus aimable sourire et ses yeux gris perçants semblaient me dire : « Vous savez, j'ai déjà fermé la bouche à de plus calés que vous... »

Le lendemain au soir.

Ce matin, M. et M<sup>me</sup> de St-Lambert sont partis : Je les ai accompagnés. Au moment de monter en wagon, Madame m'a dit :

— Nous prions pour vous !

— Merci, répondis-je.

Certes, c'est une chose étrange ; je me demande parfois si je suis le même homme. Je me sens parfaitement calme. Et pourtant il me semble que je voudrais discuter avec des protestants et leur montrer à quel point on a fait tort à l'Eglise de Rome.

Le chœur entendu dans l'église de V. me revient avec insistance :

Chantez le divin Roi...

Non, le catholicisme romain n'est pas spirituellement mort... Il y a encore du jus dans cette grappe... Mais l'Eglise romaine est-elle bien l'Eglise infaillible, le seul représentant de Christ sur la terre ? Nos ancêtres au XVI<sup>e</sup> siècle ont-ils erré ?

Ici j'entrevois des choses qui m'épouvantent. Il faut être sincère. On ne peut être catholique de conviction et protestant d'apparence. Comme Newman, Snell, St-Lambert lui-même, il faut faire le pas...

Et alors ? ? ?

Oh ! Dieu tout puissant, mon Père céleste, je t'ai demandé ta lumière.

Est-ce ta lumière qu'a fait briller sur moi l'abbé Claudin ?

Catholiques ? Protestants ? Tu as de tes enfants des deux côtés. Mais qui donc est dans le vrai ? Sommes-nous les égarés ? Suis-je un égaré ? Jusqu'ici je l'ai été en bonne conscience. Mais maintenant, c'en est fait, je ne suis plus tranquille... Coûte que coûte, je veux la Vérité ! O Dieu, c'est à toi que j'en appelle ! Fais resplendir à mes yeux, sans doute possible, *la vérité* ! Amen.

#### NOTE DE LA SECONDE ÉDITION

##### *Encore une voix catholique concernant la Bible*

Un événement dans l'ordre littéraire et religieux fut, à la fin de 1927, l'apparition de l'ouvrage de Monseigneur Besson, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, intitulé *l'Eglise et la Bible*.

Joie pour les bibliophiles, qui purent feuilleter un volume magnifiquement imprimé et plus magnifiquement encore illustré.

Joie pour les érudits, qui purent lire dans le texte et contempler dans les 142 superbes planches, une multitude de faits et d'exemples relatifs à la Bible, collectionnés par un plus érudit encore.

Joie aussi pour les catholiques de langue française qui purent apprendre, par la plume d'un évêque....

— Quoi donc ? Qu'ils auront enfin des Bibles à profusion et à bon marché, dans les versions qu'autorise l'Eglise, celle de l'abbé Crampon par exemple ?

— Non pas.

— Quoi donc alors ?

— Que l'Eglise pendant mille ans ne songea point à limiter d'une façon quelconque la lecture de la Bible. Au contraire, elle la faisait traduire, copier et répandre. Mais qu'ayant remarqué des abus graves, elle fut obligée d'imposer des restrictions<sup>1</sup>.

Que du reste la lecture personnelle n'en est pas indispensable, puisqu'on en a la substance dans les prédications et dans le catéchisme<sup>2</sup>.

Et qu'enfin, si la révélation divine est résumée dans les livres saints, l'autorité vivante a pour tâche de la faire connaître par tous les moyens opportuns : « la lecture de la Bible est un de ces moyens, non le seul, ni même le principal<sup>3</sup>. »

J'ignore si nos concitoyens catholiques ont été enchantés d'entendre répéter ces choses, pour eux bien connues.

Quant à nous, protestants, nous demeurons surpris.

Quoi ? La lecture d'un livre n'est plus le seul, ni même le principal moyen de connaître le contenu de ce livre ?

Respectueusement, nous demanderons à Monseigneur de Fribourg :

Votre beau volume, admettriez-vous qu'on dit de lui : « Je le connais ! » sans l'avoir ouvert, et simplement pour avoir entendu des amis en parler ?

Une telle exclamation vous semblerait au moins bizarre.

A plus forte raison en est-il ainsi des Livres saints.

Joie pour les bibliophiles, les érudits et les amateurs d'antiquités, le message de Monseigneur n'est qu'une déception de plus pour les croyants assoiffés de vérité divine, catholiques ou protestants<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup>) p. 23.

<sup>2</sup>) P. 9 et 10.

<sup>3</sup>) P. 11 et 12.

<sup>4</sup>) La question biblique sera reprise plus à fond dans les chap. V et XIII du présent ouvrage.



**DEUXIÈME PARTIE**

---

**NON !**  
**PAS CATHOLIQUE ROMAIN**



## CHAPITRE V

---

# L'Eglise romaine et la Bible

L'histoire de la Bible en France. — Les versions catholiques.  
— L'opposition catholique. — La doctrine de la *Tradition*. —  
La Bible est-elle difficile à comprendre ? — Que vaut-il mieux  
ne jamais lire la Bible, ou bien mal interpréter tel passage ?  
— D'où viennent les erreurs des lecteurs de la Bible ? —  
Est-il vrai qu'une interprétation infaillible est indispensable ?  
— Est-il vrai que la Bible fait des hérétiques ? — Oul ou non,  
la Bible est-elle un livre pernicieux ?

Y., le 30 octobre 1913.

Deux mois et demi se sont écoulés depuis que j'ai  
quitté les rives de la Manche.

Océan, puissance une et multiple tout à la fois ;  
puissance énorme et toujours en mouvement, tu m'as  
séduit, tu m'as gagné. Mon rêve, c'est de revenir  
errer sur tes plages, humer ton air salin, me faire  
éclabousser par tes embruns...

Mais à ce souvenir se mêle intimement celui des  
amis que j'ai trouvés là-bas...

Souvent je revois en pensée M. de St-Lambert et  
son regard lumineux. J'entends sa voix grave célé-  
brer avec l'impressionnante conviction qui m'a tant  
frappé, *l'unité, la vérité, l'infaillibilité* romaines, en  
regard du néant des Eglises protestantes... Je suis allé  
dimanche dernier au culte de ma paroisse. Une ving-  
taine d'hommes et peut-être trois fois plus de dames  
étaient là pour entendre quelques prières et versets  
bibliques assez lestement lus, un discours compassé...  
J'ai eu froid !... froid à l'âme... Faut-il aller trouver



un curé, lui demander conseil, comme me l'insinue M. de St-Lambert dans sa dernière lettre ?

Plus j'y réfléchis, plus le problème se pose clairement à mon esprit : De deux choses l'une, l'Eglise romaine est infaillible ou elle ne l'est pas. Si elle est infaillible, toute polémique de détail est vaine : il n'y a plus lieu de discuter aucun dogme, ni aucun rite, et je deviendrai catholique : car étant chrétien, je ne veux pas rester en marge de la chrétienté.

Si elle n'est pas infaillible... alors tout est remis en question... Que Dieu m'éclaire...

Une idée... Si j'en causais avec Jacques Marchand, le pasteur de S. ? Il va s'effarer, s'emporter peut-être... Tant pis ; il faut tout essayer...

Y., le 2 novembre.

Plus j'y pensais, plus l'idée de m'ouvrir de toutes ces choses à Jacques Marchand me souriait. Avec un vieux camarade de collège, on se gêne moins encore qu'avec un parent...

Nous avons donc passé l'après-midi ensemble dans son gentil cabinet d'étude, parmi les rayons chargés de volumes, près d'un bon petit feu clair qui réchauffait le corps et égayait l'esprit...

Que de bons souvenirs nous avons retrouvés... Que de bons camarades, dont les noms revenaient peu à peu sur nos lèvres : et celui-ci ? — Il est avocat à Lausanne. — Ah ! oui ! c'est vrai. Et celui-là ? — Tu ne sais pas qu'il est mort ? — Non, vraiment, je ne le savais pas. Laisse-t-il une famille ? — Hélas oui, quelques enfants dont aucun n'est élevé...

A un moment donné, l'occasion d'aborder la question religieuse se présenta d'elle-même.

— Où as-tu passé tes vacances de cette année ?

— Sur une plage normande, à X.-sur-Mer.

— Splendide ! Et tu t'es fait du bien ?

— Beaucoup... et figure-toi qu'on a voulu me faire catholique.

— Allons donc ; tu plaisantes !

— Nullement. Et je t'avouerai que j'ai eu là telle discussion qui n'a pas été sans me rendre songeur. Surtout, j'ai fait la connaissance d'un homme vraiment extraordinaire, ancien protestant devenu catholique...

— Eh bien ! voilà qui est intéressant ; raconte-moi tout ça ! Et pour mieux suivre le récit, mon ami Jacques renversé dans son fauteuil croisa les jambes et suivant un geste qui lui était familier mit ses deux pouces aux entournures de son gilet.

Pendant une demi-heure, sans grand ordre, je dis la rencontre que j'avais faite, ma stupéfaction, mes essais de repartie. Malgré le feu que j'y mettais, mon camarade ne s'enthousiasmait guère. Le voyant étouffer un bâillement, je me tus.

— Et alors, reprit-il ?

— Eh bien, qu'aurais-tu répondu, toi ?

— Que nous avons la Bible !

— Je l'ai dit. Mais de quel ton on m'a rétorqué « l'Eglise romaine l'a aussi »...

— Oui, l'Eglise romaine l'a ; seulement de quelle manière ! Pendant la messe, par exemple, on lit trois fois l'Ecriture sainte, entre autres deux fragments des Evangiles qui doivent être entendus debout par respect.

Voilà qui semble donner, dans le culte catholique, une place d'honneur à la Parole de Dieu ; mais prends-y garde ; ces trois lectures ne sont pas *écoutées* par les fidèles. Pour l'Epître comme pour le premier Evangile et comme pour le dernier, il y a des prières que le fidèle doit dire *pendant que le prêtre lit*<sup>1)</sup>. Du

---

<sup>1)</sup> Voir la Sainte Messe : Haas, grand catéchisme, pages 38-55.

reste, le fidèle voulût-il comprendre, qu'il ne le pourrait pas : toutes ces lectures sont faites *en latin*. Et même pour le fidèle au courant du latin, il n'y a rien à saisir, car le prêtre lit très vite et *le dos tourné* à l'assemblée !

Pour moi, c'est typique : L'Eglise catholique accorde à la Bible toutes les marques imaginables de respect extérieur, puis avec la plus profonde révérence, la met de côté et s'en va.

Cette parole de mon ami m'irrita. J'eus l'impression qu'il n'avait pas donné suffisamment d'importance à mon récit. M. de St-Lambert a raison, me disais-je ; il est difficile aux protestants, et surtout aux ministres, de secouer leurs préjugés séculaires.

Cependant, craignant de prononcer un mot désagréable, je me contentai de tisonner silencieusement le feu. En levant les yeux, je remarquai que Jacques me regardait fixement comme pour se rendre compte de mes pensées. Un souci se lisait sans peine sur sa bonne physionomie.

— Connais-tu, dis-je, la vie de St-François d'Assise ?

— Mais oui... quelque peu... Ce fut un chrétien admirable...

— Pourtant, c'était un catholique.

— D'avant la Réforme !

— D'accord ; mais un catholique très attaché à l'Eglise, à la hiérarchie, au pape...

— Je vais te surprendre... Mais sans rien enlever à la merveilleuse personnalité du Poverello, je t'avoue que j'admire autrement encore l'œuvre d'un Pierre Valdo...

— Un hérétique !...

J'avais parlé trop vite, mais le mot était lâché.

Jacques se leva comme un ressort.

— Pauvre ami, s'écria-t-il, tu en es là ? As-tu donc abjuré déjà la foi de tes pères ?

Une vive anxiété se peignait sur ses traits, tandis qu'il attendait une réponse. Il respira quand je lui fis signe que non, retomba sur son siège, et se plongea dans ses réflexions. Il avait les yeux fermés et je suppose qu'il priait, car par instants ses lèvres remuaient. Soudain il se releva, prit dans sa bibliothèque un assez grand volume, l'enveloppa et me le tendit en me disant affectueusement : Fais-moi le plaisir de lire cela à tête reposée, n'est-ce pas ?

— Volontiers, lui dis-je ; je ne demande pas mieux que de m'instruire.

— Vraiment ? alors tout ira bien, Dieu aidant !

A ce moment le tintement vif d'une sonnette se fit entendre dans le corridor. C'était le signal du souper. L'instant d'après, j'étais à table avec la famille de mon excellent ami...

Y., le 16 novembre.

J'ai parcouru le livre de Jacques : *Histoire de la Bible en France*<sup>1)</sup>. Etrange publication de 600 pages, abondante et touffue ! Vaste collection de monographies, ayant toutes trait à la Bible, alternant avec divers récits et même des sonnets du pasteur Saillens.

Elle ne vous promène pas seulement en France et dans tous les pays de l'Europe, mais encore à travers les cinq parties du monde et toutes les époques de l'histoire. Ce qui d'emblée m'y a plu, c'est que les catholiques n'y sont pas systématiquement attaqués et décriés, comme dans tant d'ouvrages protestants : En regardant la table des matières, j'ai vu qu'il était question de traductions catholiques de la Bible et qu'après un chapitre inévitable sur les inexactitudes catholiques dans la traduction du Nouveau Testament, figurait un autre chapitre, que je n'attendais certes pas, sur les inexactitudes protestantes.

<sup>1)</sup> Par D. Lortsch, pasteur, chez Jeheber, Genève.

J'avoue que cet effort d'impartialité m'a engagé à aborder l'ouvrage dans un esprit plus sympathique, et j'en ai lu de nombreux fragments.

D'après ce livre, dans l'Eglise catholique, la Bible ne fut nullement délaissée au cours des âges ; bien au contraire.

Au début de l'ère chrétienne, plusieurs traductions latines de la Bible soutinrent le courage des martyrs pendant les dures persécutions d'alors.

Dès le IV<sup>me</sup> siècle, la Vulgate de St-Jérôme remplaça toutes ces versions et devint extrêmement populaire.

Plus tard apparurent les versions françaises, entre autres celle de Lefèvre d'Etaples, plusieurs fois révisée par des auteurs catholiques.

A partir de la Réformation, M. Lortsch ne compte pas moins de quatre-vingt sept versions originales catholiques de la Bible ou de fragments bibliques ; et encore n'est-il pas sûr d'être complet.

Quatre-vingt-sept versions catholiques depuis la Réformation ! J'en demeure stupéfait. Jamais je ne l'aurais cru. Pourtant il faut bien le croire, puisque c'est un protestant qui l'affirme.

Qui donc prétend que l'Eglise romaine est l'ennemie de la Bible ?

Qui le prétend ?

Mon auteur lui-même.

En effet, dans d'autres pages du même volume, il présente l'Eglise catholique comme résolument hostile à toute diffusion de la Bible en langue vulgaire.

Est-ce le préjugé protestant qui reparaît malgré lui ?

Il ne le semble pas, puisqu'il s'agit uniquement de citations très précises de pièces officielles, avec indications exactes des sources qui toutes, par conséquent, peuvent être vérifiées.

Innocent III<sup>1)</sup> interdit aux laïques et aux femmes de lire les Ecritures en français, disant « qu'il a été sagement décrété dans la loi divine que *toute bête qui toucherait à la montagne sainte devait être lapidée* »<sup>2)</sup>.

En 1229, le concile de Toulouse promulgua le canon suivant (canon 14) : « Nous prohibons qu'on permette aux laïques d'avoir les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, à moins que quelqu'un ne désire, par dévotion, posséder un psautier ou un bréviaire pour le service divin, ou les heures de la bienheureuse Vierge. Mais nous leur défendons très rigoureusement (arctissime) d'avoir en *langue vulgaire* même les livres ci-dessus ».

Le même concile établissait le tribunal de l'Inquisition et lui traçait par les lignes suivantes un programme d'action :

« On détruira entièrement jusqu'aux maisons, aux plus humbles abris et même aux retraites souterraines des hommes convaincus de posséder les Ecritures. On les poursuivra jusque dans les forêts et les antres de la terre. On punira sévèrement même quiconque leur donnera asile »<sup>3)</sup>.

Plus tard, la Sorbonne dirige des attaques répétées et furieuses contre *Robert Estienne*<sup>4)</sup>, le célèbre imprimeur, parce qu'il avait publié la Bible. Il ne s'en tire que par la protection du roi François I<sup>er</sup>.

De même pour *Lefèvre d'Étaples*<sup>5)</sup>, l'illustre traducteur et commentateur du Nouveau Testament.

<sup>1)</sup> Pape de 1198 à 1216.

<sup>2)</sup> *Epistolæ Innocenti III*, Rom. pont. lib. II. Epit. 141, t. II, p. 432. Ed. Baluze. — Ouv. cité par D. Lortsch, p. 13.

<sup>3)</sup> Lortsch, *op. cit.*, p. 14.

<sup>4)</sup> 1503-1559, Lortsch, *op. cit.*, p. 29. etc.

<sup>5)</sup> 1435-1536. Lefèvre mourut âgé de 101 ans sans s'être jamais rattaché ouvertement à la Réforme. Lortsch, *op. cit.*, p. 90-100.

Le pape Pie IV, en 1564, défend par la quatrième règle de l'Index la lecture de la Bible en langue vulgaire<sup>1</sup>).

Pie VII adresse le 28 juin 1816, à l'archevêque de Gnesne, métropolitain de Pologne, la bulle suivante : « Je déclare que les associations formées dans la plus grande partie de l'Europe, pour traduire en langue vulgaire et répandre la loi de Dieu, me font horreur, et qu'elles tendent à renverser la religion chrétienne jusque dans ses fondements ; qu'il faut détruire cette peste par tous les moyens possibles, et dévoiler les machinations impies de ces novateurs, en prévenant le peuple contre de telles embûches, dressées pour le précipiter dans une ruine éternelle ».

Ce sont, paraît-il, les Sociétés bibliques que cette bulle appelle une peste. Plusieurs autres papes les ont également condamnées. Pie IX l'a fait au moins cinq fois pendant son pontificat<sup>2</sup>).

Je sais bien ce que me diraient ici M. de St-Lambert ou l'abbé Claudin : « Ces Bibles répandues par les Sociétés bibliques sont des versions protestantes abondamment fautives ; de plus, ceux qui les lisent sont incapables d'en saisir le sens vrai. A chaque pas ils peuvent s'égarer. C'est ce que laisse entendre assez la *profession de foi de Trente*, article XXI, que je trouve aussi dans le volume de Lortsch : « Nous confessons que l'Ecriture sainte est imparfaite et lettre morte, tant que le Souverain Pontife ne l'a pas expliquée et n'en a pas permis la lecture aux laïques »<sup>3</sup>.)

Mais pourquoi l'Eglise n'oppose-t-elle pas Bibles à Bibles, société à société ? Pourquoi l'Eglise catho-

<sup>1</sup>) Voir pour ce qui suit : Lortsch, *op. cit.*, p. 467-469.

<sup>2</sup>) Cf. le *Syllabus* ou résumé des principales erreurs de notre temps. § IV : Socialisme, Communisme, Sociétés clandestines, Sociétés bibliques, Sociétés cléricalo-libérales.

<sup>3</sup>) *Confitemur Scripturam Sanctam esse imperfectam et litteram mortuam, quousque a Summo Pontifice ea non fuerit explicata, et Laicis ad legendum concessa* (Lortsch, *op. cit.*, p. 467).

lique ne répand-elle pas en abondance et à bon compte, dans tous les pays catholiques, les versions catholiques, avec toutes les explications catholiques qu'elle veut ? Au contraire, ce sont les sociétés bibliques protestantes, abondamment condamnées par l'Eglise, qui répandent tant qu'elles peuvent la Version catholique de Sacy, dont M. Lortsch du reste dit beaucoup de bien.

Quelle chose étrange ! D'une part, amour pour la Bible. D'autre part, opposition à la Bible.

Qu'en conclure ? Je me le demande, en vérité.

Y., le 30 novembre.

C'est aujourd'hui dimanche. Je reviens de chez Jacques Marchand. Par aventure, il n'avait cette après-midi ni réunion de tempérance, ni rencontre de Jeunesse, ni enterrement... Et nous en avons largement profité pour causer.

— Tu nous as fait ce matin, lui dis-je, un brave petit sermon... Tu es justement l'homme qu'il faut pour prêcher à ces paysans.

— C'est dire que mon « brave petit sermon » n'était pas pour toi ?...

— Tu sais, nous autres maîtres d'école...

— Oui, vous autres maîtres d'école, consentiriez à vous humilier jusqu'à la foi du charbonnier, pour croire le miracle de la transsubstantiation... Mais c'est plus bas qu'il faut descendre.

— Et jusqu'où donc ?

— Jusqu'à la foi du brigand, pour croire à votre péché et au salut qui est en Christ.

— Allons, m'écriai-je, vas-tu refaire la seconde édition de ta prédication *ad usum magistri* ?<sup>1)</sup>

— As-tu lu mon petit livre ?

---

<sup>1</sup> A l'usage du professeur.



— Ton petit livre ? Tu es modeste ; presque six cents pages grand format !

— Mais enfin, l'as-tu lu ?

— J'en ai lu de copieux passages.

— Et qu'en dis-tu ?

— J'en dis... qu'il est drôlement bâti, mais qu'il est très intéressant. Par place, j'ai été empoigné ; tout ce cortège de vieux copistes, traducteurs, imprimeurs, colporteurs d'autrefois n'est pas sans vous faire impression. Et sais-tu ce qui m'a étonné ?

— Non.

— C'est qu'il y ait eu tant de traductions françaises *catholiques* de la Bible.

— C'est intéressant, en effet.

— Mais je ne puis m'expliquer pourquoi les conciles et les papes, loin d'encourager la diffusion de ces versions, ont tout fait pour l'entraver.

— C'est bien simple. L'Eglise romaine couvre la Bible de fleurs... en théorie et parce qu'elle ne peut autrement. Mais, en pratique, elle la craint.

— Et les quatre-vingt-sept versions catholiques depuis la Réformation ?

— Entendons-nous. Il faut toujours distinguer les catholiques du catholicisme. Beaucoup de catholiques aiment la Bible parce qu'elle leur a fait du bien ; naïvement ils cherchent à la répandre. Mais presque toujours, à leur grande surprise, l'Eglise entrave de tout son pouvoir leur initiative. Témoin Henri Las-serre, ce catholique français, qui traduisait les quatre Evangiles et les faisait paraître en 1887 avec l'imprimatur de l'archevêque de Paris et l'autorisation du Saint-Siège. Cent mille exemplaires s'en vendirent comme du sucre, en moins d'un an, et la même année l'ouvrage était mis à l'index, c'est-à-dire entièrement interdit par Rome.

En réalité l'Eglise, je le répète, se *méfie* de l'Ecri-

ture sainte et la craint. Pour s'en débarrasser, elle a inventé la doctrine de *la tradition*, grâce à laquelle elle escamote la Bible, ni plus ni moins qu'un prestidigitateur, à la foire, escamote la pièce de vingt sous.

— Je trouve, Jacques, que tu as une manière presque divertissante de traiter ces questions si sévères. Enfin, va, continue.

— Tu vas voir, mon cher, si j'exagère le moins du monde !

Et, ce disant, il courait à sa bibliothèque et en revenait avec un volume offrant cette apparence frottée des manuels de classes qu'ont palpés maints doigts studieux d'écoliers.

— M. de St-Lambert te citait le catéchisme romain, m'as-tu dit. Pourquoi ne te le citerais-je pas aussi ? Récemment, dans une de mes tournées, j'ai mis la main sur cet exemplaire et je l'ai quelque peu étudié ces derniers jours, en pensant à toi.

Voilà le sujet qui nous occupe. Je lis textuellement<sup>1)</sup> :

*Demande.* Par qui Dieu nous a-t-il révélé ce que nous devons croire ?

*Réponse.* Dieu nous a révélé ce que nous devons croire : 1<sup>o</sup> par les patriarches et les prophètes, dans l'ancienne alliance ; 2<sup>o</sup> par Jésus-Christ son Fils, dans la nouvelle alliance.

Dieu ayant parlé autrefois à nos pères, en diverses occasions et en diverses manières par les prophètes, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils (Hébreux I, 1-2).

— Que trouves-tu là à reprendre ? Il me semble que j'entends l'écho des passages que notre pasteur nous faisait mémoriser jadis.

— Patience ! laisse-moi continuer.

*Demande.* Où se trouvent contenues les vérités révélées par Dieu et enseignées par l'Eglise ?

---

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 7 à 12.

*Réponse.* Les vérités révélées par Dieu et enseignées par l'Eglise se trouvent contenues dans l'*Ecriture sainte* et la *Tradition*.

Prête grande attention, je te prie, à ces trois mots :  
ET LA TRADITION.

— Ils sont gravés dans ma mémoire : *et la Tradition*.

— Je continue.

*Demande.* Qu'est-ce que l'Ecriture sainte ?

*Réponse.* L'Ecriture sainte est l'ensemble des livres écrits par l'inspiration du Saint-Esprit et reconnus comme tels par l'Eglise.

*D.* Comment se divise l'Ecriture sainte ?

*R.* L'Ecriture sainte se divise en deux parties : l'Ancien et le Nouveau Testament, et c'est ce qu'on appelle la Sainte Bible.

*D.* Qu'est-ce que la Tradition ?

*R.* La Tradition est la Parole de Dieu non consignée dans les livres saints mais prêchée par les apôtres et transmise par l'Eglise de génération en génération.

Tu m'écoutes ?

— Je suis tout oreilles.

— Je lis toujours textuellement : *La Tradition catholique est donc aussi bien la parole de Dieu que la sainte Ecriture. Jésus-Christ n'a pas donné aux apôtres la mission d'écrire, mais de prêcher (Saint-Marc XVI).*

Il ferma le livre.

— C'est tout ? fis-je.

— Oui, c'est tout ce que j'avais à te lire.

— Je n'y vois rien de si noir.

— En réalité, mon cher, c'est la fable de l'Arabe et de son chameau. Celui-ci ne voulait abriter dans la tente que le bout de son museau, puis sa tête, son cou, ses épaules, enfin il y pénétra tout entier, chassant son maître à la pluie !

— Comment ?

— Je m'explique. La sainte Ecriture contient les

vérités révélées par Dieu, dit le plus respectueusement du monde l'Eglise romaine.

Mais, se hâte-t-elle d'ajouter, outre la sainte Ecriture, nous avons encore la tradition, qui est aussi bien la parole de Dieu que la Bible.

Il est vrai que cette tradition, transmise oralement depuis les apôtres jusqu'à nos jours, peut paraître à quiconque réfléchit, singulièrement sujette à caution, en regard du témoignage authentique des apôtres, consigné par écrit dans le Nouveau Testament. En tout cas, dirions-nous volontiers, il faudra soigneusement contrôler cette tradition par le témoignage écrit, qui restera la norme la plus sûre... Mais l'Eglise catholique, au contraire, donne déjà à entendre, dans la citation que je t'ai faite, qu'elle préfère la Tradition à l'Ecriture, car, dit-elle, « Jésus-Christ n'a pas donné aux apôtres la mission d'écrire, mais de prêcher ».

Et puis, dit encore l'Eglise romaine, la Bible demande mainte explication pour être comprise, tandis que la tradition précisément la complète et l'explique ; donc la tradition à elle toute seule suffit.

Conclusion : On peut parfaitement et sans dommage, se passer de la Bible. *Même il est plus sûr d'en faire abstraction.*

Et voilà la Bible *escamotée*, comme je te le disais tout à l'heure.

Avec les marques extérieures du plus révérencieux respect, on l'a prise, remplacée et mise de côté.

— Pourtant les catholiques n'ont-ils pas raison de souligner les erreurs et les contradictions des ignorants lecteurs de la Bible ?

— Cher ami, laisse-moi te répondre trois choses : D'abord, la Bible est facile à comprendre, je me charge de te le prouver !

Puis mieux vaut mille fois, mal comprendre cer-

taines paroles de la Bible, que de ne pas la lire du tout.

Enfin, les erreurs et les contradictions des lecteurs assidus de la Bible proviennent non pas de la Bible elle-même, mais de leurs insuffisances personnelles et en particulier de ce qu'ils ne sont pas encore assez pénétrés de l'esprit des Ecritures.

— La Bible est facile à comprendre ? Pourquoi donc as-tu pâli dix ans sur les bouquins avant de pouvoir devenir « ministre de la Parole » ?

— Il y a une grande différence entre l'étude de la Bible faite en vue de la prédication et l'étude entreprise en vue de sa propre édification. Pour la première, on n'est jamais trop instruit ; toutes les sciences sont utiles ; linguistique, histoire, archéologie, géographie, anthropologie, psychologie, sans oublier l'expérience personnelle des chrétiens éminents, suppléant à ce qui manque à la nôtre et par dessus tout, le secours de l'Esprit divin. Pour la seconde, un cœur avide de la grâce divine suffit déjà. Que de fois n'ai-je pas entendu dire à mon père, un pasteur également : « La Bible est un livre aussi facile à comprendre, que difficile à enseigner ».

Oui, très facile à comprendre. Christ en était déjà émerveillé, quand il faisait monter vers Dieu cette prière vibrante d'adoration : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux petits enfants »<sup>1)</sup>.

Très facile à comprendre, c'est ce que prouvent surabondamment mille récits authentiques tirés de

---

<sup>1)</sup> Matth. XI, 25-26. — « Pourquoi, dit saint Jean Chrysostome, pourquoi l'Esprit-Saint aurait-il emprunté, afin d'écrire les Evangiles, la plume de publicains, de pêcheurs, de modestes artisans, de pauvres gens sans doctrine et sans lettres, si ce n'était dans le but manifeste de mettre un pareil livre à la portée du lecteur le moins instruit ? » Cité par H. Lasserre, préface des *Saints Evangiles*, p. IV. (Auteur catholique).

l'histoire du colportage, de l'évangélisation et des missions. Un trait, que j'emprunte à un autre ouvrage du pasteur Lortsch : *La Bible dans le monde*<sup>1)</sup> : « Depuis que je lis le Nouveau Testament, disait un charbonnier, dans une région toute socialiste et catholique (Hainaut), je n'ai plus peur de mourir dans la mine ou autre part. Je ne crains plus rien, parce que Dieu est avec moi. Quand je dis cela à mes compagnons de travail, ils se moquent de moi et me disent que, vraiment, je deviens fou ».

Voilà donc un simple ouvrier qui a si bien compris son Nouveau Testament, qu'il en a parfaitement saisi l'expérience centrale : l'environnement continu de l'amour de Dieu.

Que de traits analogues ne pourrais-je pas tirer de mes propres souvenirs.

En présence de ces faits, je voudrais tomber à genoux et redire après le Christ : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux petits enfants ».

Et vraiment en parlant ainsi la figure de mon ami rayonnait d'une allégresse sans mélange.

Cependant, Jacques poursuivait : « Oui, la Bible est très compréhensible aux âmes simples et c'est pour cela que Rome craint de la leur voir lire.<sup>2)</sup> Mais il y a plus. Si même il arrive que l'on comprenne mal telle parole de la Bible, *mieux vaut mille fois cela que de ne pas la lire du tout.*

— Et pourquoi, je t'en prie ?

— Parce que les erreurs dans lesquelles on tombe

---

<sup>1)</sup> Lortsch, *La Bible dans le monde*, p. 67.

<sup>2)</sup> Cf. Mgr. Marius Besson : *L'Eglise et la Bible*, p. 13 : « L'Eglise ne souhaite point que les simples fidèles, non préparés par d'opportunes études, lisent, commentent, interprètent à tort et à travers la Bible. »

en ne lisant pas la Bible sont mille fois plus graves que celles dans lesquelles on peut tomber en la lisant sans en avoir la pleine intelligence. Il en est de la Bible comme du feu. Suppose une tribu, un clan quelconque d'êtres humains qui, constatant les malheurs dont le feu est parfois la cause, décident de ne jamais en faire usage. Plus de cuisine, tous les aliments sont mangés crus. Plus de foyer chaud en hiver. Plus question de travailler ni les métaux, ni le verre, ni la terre de potier, par conséquent plus d'industrie. Qu'advierait-il, je t'en prie, d'une pareille tribu ?

— Je pense qu'elle rétrograderait à une position inférieure à celle des sauvages connus, à un état fort proche de l'animalité.

— La Bible ressemble au feu. Dans la mesure où des chrétiens en abandonnent l'usage, ils s'enfoncent dans le paganisme. En fin de compte, il se trouve que l'abandon de la Bible constitue à lui tout seul une si formidable erreur, qu'en regard d'une telle aberration, toutes les erreurs auxquelles les lecteurs malavisés du saint Livre ont pu se laisser aller ne sont que peu de chose.

Jadis chez les Egyptiens, le peuple le plus intelligent de la terre, qui fut civilisé longtemps avant les Grecs, on voyait les foules se prosterner devant un bœuf, que les prêtres noyaient de leurs propres mains quand il était devenu vieux.

Aujourd'hui, chez les Hindous, peuple remarquable par ses arts, ses poètes, ses philosophes, on peut voir des hommes, des jeunes filles de haute culture<sup>1)</sup> intellectuelle, s'enduire de bouse de vache et croire, ce faisant, accomplir un acte religieux.

---

<sup>1)</sup> De culture hindouiste. cela va de soi. Voir Gindraux, *Histoire du Christianisme dans le monde païen*. Les Missions en Asie, p. 82-83.

Verra-t-on jamais de pareilles aberrations et de telles insanités chez les lecteurs de la Bible ? *Impossible !*

— Tu ne veux pourtant pas dire que les catholiques...

— Comprends-moi bien, cher ami. Je fais allusion ici à des gens qui n'ont nulle connaissance de la Bible. Le catholicisme au contraire, je le reconnais volontiers, est encore tout imprégné de souvenirs et d'influences bibliques qui le sauvent d'égarements aussi grossiers.

Pourtant, où voit-on les petits linges, les chiffons en lambeaux sécher et pourrir aux branches des buissons, près des sources miraculeuses de St-Laurent ou de St-Maclou ? Est-ce dans les contrées où chacun a une Bible à la maison ? Tu sais bien que non !

— Alors, il n'y a d'après toi que sobriété et lumineuse vérité chez les lecteurs de la Bible ? Et que dis-tu de ceci ? L'an dernier on me présenta un traité d'après lequel, un mois plus tard, Christ allait revenir, et le monde actuel prendre fin. Ces belles choses étaient démontrées par maints versets bibliques. J'en ai parlé à l'un de mes voisins, homme pieux, qui s'est fort indigné de cette théorie et m'a expliqué, également avec maints versets à l'appui, que Christ était déjà revenu en 1874.

— Ta remarque m'amène justement à ma troisième affirmation à savoir que les contradictions et les erreurs des lecteurs assidus de la Bible, ne proviennent pas d'avoir trop étudié ce livre, mais au contraire d'en avoir insuffisamment approfondi l'esprit.

Les hommes dont tu viens de parler, et bien d'autres encore, semblent avoir tiré leurs doctrines de la Bible. En réalité, ce sont leurs propres pensées qu'ils cherchent à fonder sur des paroles scripturaires, ce qui est différent. Mais que le Christ lui-même, Soleil resplendissant



au centre des Ecritures, vienne éclairer et vivifier leurs cœurs, ces mesquineries disparaîtront.

Les propos de mon ami Jacques n'étaient pas sans me faire impression. Mais tout en l'écoutant, je re-voyais l'abbé Claudin souriant derrière sa tasse de thé et fixant sur moi son regard aigu. Que ferait Jacques, me disais-je, aux prises avec ce prêtre ?

Je voulus en avoir le cœur net.

— L'abbé Claudin, fis-je, me démontrait avec une merveilleuse rigueur dialectique que l'infailibilité de l'Ecriture n'est nullement démontrée en dehors de l'infailibilité de l'Eglise ; et que, fut-elle démontrée, elle ne serait rien sans l'infailibilité de la traduction, jointe à celle du texte original, et surtout sans *l'infailibilité de l'interprétation*.

Qu'aurais-tu répondu ?

— Ce que j'aurais répondu ?

— Oui.

— Bien des choses... Par exemple j'aurais pu dire : « Vous avez raison Monsieur, et je suis pleinement d'accord avec vous ».

— Hein ?

— Je pense aussi que l'infailibilité du texte de l'Ecriture ne serait rien sans une traduction et une interprétation infailibles. Mais je vais encore plus loin que lui et je dis que, même jointe à l'infailibilité de l'interprétation et de la traduction, celle du livre est également sans nulle valeur, pour notre salut.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que ce qui, seul, a une valeur pour le salut, c'est de posséder le Christ vivant dans son cœur.

— Et la Bible ?

— Je ne pense pas qu'elle soit infailible. Dès lors, je n'ai pas besoin non plus d'une interprétation infailible.

— Tu ne penses pas que la Bible soit infaillible ?

— Nulle part elle ne se donne comme telle.

— Et quand il est dit : « Toute l'Écriture est divinement inspirée...<sup>1)</sup> » cela ne signifie-t-il pas que le Saint-Esprit en a dicté tous les mots ?

— Cela signifie justement le contraire. Quand un patron dicte une lettre à son employé, il lui en donne les termes mêmes. Quand il la lui inspire, c'est qu'il lui en donne très précisément la pensée, mais qu'il s'en remet à lui pour le choix des expressions. Toute l'Écriture est *inspirée* de Dieu, non pas *dictée*... Dès lors, nous ne parlerons pas d'infailibilité.

— Je croyais que l'orthodoxie protestante...

— Laissons si tu veux l'orthodoxie protestante, et bénissons Dieu : « qui, comme nous le lisions tout à l'heure, s'est révélé en plusieurs occasions et de plusieurs manières par les prophètes et en ces derniers temps par son Fils... » Bénissons Dieu qui nous a donné dans la Bible le glorieux témoignage de cette révélation...

— D'où vient alors votre confiance en la Bible ?

— N'est-elle pas l'unique témoin de cette révélation de Dieu ? en particulier l'unique témoin de l'œuvre de Christ en Palestine ? Et puis, la Bible ne fut-elle pas écrite par des hommes sincères, qui donnèrent fidèlement le merveilleux message dont ils étaient chargés ? Du reste, Dieu n'a-t-il pas lui-même veillé sur la formation et les destinées de ce livre providentiel, comme cela éclate à toutes les pages de l'ouvrage de Lortsch ? Encore une fois, lis-le entièrement, c'est la meilleure réponse que tu puisses avoir à toutes les questions qui te troublent.

— Tu ne crois donc pas que si un mot de la Bible vient à se trouver fautif, tout s'écroule ?

---

<sup>1)</sup> 2 Timothée III, 16.

— Jamais ! Si ta mère, en causant, commet une erreur de mécanique ou d'astronomie, diras-tu : « J'ai perdu toute confiance en ma mère ? » Bien loin de là. Le fait qu'elle ignore certaines choses dans le domaine scientifique n'empêche nullement les conseils que lui dictent son amour et sa piété de t'être infiniment précieux.

Il ne manque pas d'analogie entre cette attitude très naturelle du fils à l'égard de sa mère et l'attitude toute simple et pleine de respect du chrétien cultivé à l'égard de sa Bible. Sauf que pour ce dernier, dans le domaine religieux et moral, sa Bible est en définitive la suprême autorité. Donc nous ne parlons plus d'infailibilité biblique. Et quand les catholiques pensent nous écraser en disant : l'infailibilité de la Bible n'est rien sans celle de l'interprétation, tout simplement ils nous assomment d'un formidable coup de massue... donné à la place où nous ne sommes pas...

— Cette pensée m'est nouvelle. J'y réfléchirai...

En attendant avoue qu'il y a quelque chose de vrai dans ce propos : « la Bible fait des hérétiques ».

— Quelque chose de vrai ? Bien sûr. C'est l'absolue vérité, si l'on entend par *hérétique* une personne qui n'est plus catholique romaine. Je dirai même : la Bible est la plus grande faiseuse d'hérétiques qui soit ; elle est la *seule* qui affermisse à tout jamais une âme hors de l'Eglise romaine.

— Je me méfie de vos catholiques convertis... Combien, au dernier moment, font appeler le prêtre et reçoivent les sacrements de l'Eglise !

— C'est vrai de ceux qui ne se sont pas attachés à la Bible. Au contraire, quand un catholique s'est mis à étudier personnellement le saint Livre, on peut, comme dit l'apôtre<sup>1)</sup>, « le remettre à Dieu et à la parole de

<sup>1)</sup> Actes 20, 32.

sa grâce ». L'œuvre se fera en lui silencieusement, profondément.

C'était le cas au temps des Albigeois, et c'est pourquoi Innocent III, le grand pape, interdisant à tout laïque et aux femmes de lire les Ecritures en français, s'emportait jusqu'à dire d'eux : « que toute bête qui toucherait à la montagne sainte devrait être lapidée ». Tu as lu cela dans le volume de Lortsch ?

— Oui, je l'ai lu.

— Tu as lu aussi sans doute comment, au temps de Robert Estienne, la Sorbonne combattait âprement les Nouveaux Testaments et les Bibles qui sortaient de ses presses ? C'était exactement pour la même raison : autant d'exemplaires qui prenaient leur vol à travers la France, autant d'hérétiques qu'on retrouvait ensuite par monts et vaux.

Et c'est pourquoi aussi les papes du XIX<sup>me</sup> siècle ont anathématisé les sociétés bibliques ; et c'est pourquoi encore, en plein XX<sup>me</sup> siècle, les colporteurs bibliques rencontrent tant d'opposition de la part du clergé dans leur pieux négoce, même lorsqu'ils vendent des versions approuvées de l'Eglise, comme celle de Sacy.

C'est le cas en Suisse comme en France, en Belgique comme en Espagne : quand une personne en est venue à se nourrir de la moelle de l'Evangile, peu importe qu'elle aille encore à la messe ou qu'elle n'y aille plus, qu'elle ait abjuré publiquement le romanisme ou pas encore. C'est une âme virtuellement libérée.

— Et pourquoi cela ?

— La Bible ne contient-elle pas une quantité de paroles qui, peu à peu, sapent la confiance aux saints et à la Vierge, à l'Eucharistie et à l'Infaillibilité ? Mais ce n'est pas tout. La Bible présente Christ. Et celui qui a le Fils, a la vie. Ayant la vie, la vie du Saint-

Esprit, il s'aperçoit tôt ou tard que le reste n'est que *fatras humain*...

Oui, la Bible fait des hérétiques.

Et voilà la vraie raison de cette attitude étrange de l'Eglise romaine à l'égard de la Bible, attitude faite tout ensemble de politesse, de crainte, de méfiance et parfois de haine.

Mon brave ami, tout en parlant, s'était animé jusqu'à passablement hausser le ton. Il me faisait songer à St-Lambert, mais était loin d'en avoir la distinction. Il se levait, fermant ses poings, comme s'il eut voulu boxer avec quelque antagoniste invisible.

— Toujours des mauvais mots, m'écriai-je. C'est la fureur théologique ! Prenez le meilleur des ministres, mon ami Jacques Marchand par exemple, l'homme doux entre tous ; mettez-le en présence du catholicisme et le voilà devenu féroce.

— Suis-je vraiment si méchant ?

— Tu parles de *fatras humain*, et sur quel ton !... Pourquoi toujours se manger les oreilles ?

Jacques éclata de son bon rire, en frappant bruyamment ses genoux de ses deux mains.

— Rassure-toi, dit-il, je n'ai nul goût pour les oreilles de personne...

Puis soudain redevenu grave : « On ne peut aimer Dieu et l'Evangile sans être indigné, je ne dis pas contre les catholiques, dont beaucoup, c'est certain, méritent tout respect, mais contre le système abominable qui escamote la parole divine pour y substituer sa tradition à lui... Le cas s'est déjà présenté une fois dans l'histoire. Contre qui, mon cher ami, Jésus (l'homme doux et humble de cœur pourtant) a-t-il prononcé les paroles les plus âpres qui soient jamais sorties d'une bouche prophétique ? Lis l'Evangile<sup>1)</sup>, tu verras

---

<sup>1)</sup> Marc 7, 9-23.

que c'est contre les Pharisiens et contre les Scribes, auxquels il reproche précisément d'avoir annulé le commandement de Dieu pour garder leur tradition. Est-il moindre le crime de ceux qui substituent une tradition humaine, non plus à la loi de l'Ancien Testament, mais au glorieux Évangile de Jésus-Christ ?

— Reste à savoir justement si ce n'est qu'une tradition humaine. Et si l'Eglise était vraiment le porte-parole de Dieu ? Si l'Eglise était vraiment infaillible ?

— Si l'Eglise est infaillible, il n'y a pas de doute, la Bible qui fait les hérétiques est un livre pernicieux. Il faut avoir le courage de l'avouer tout haut...

Mais alors, pourquoi l'Eglise dit-elle que la Bible, elle aussi, contient la révélation de Dieu ?

Que signifie cette contradiction ?

---

## CHAPITRE VI

---

# Le doigt de Dieu dans le protestantisme

Un anéantissement. — Le premier synode de la Restauration. — Les assemblées du désert. — Le protestantisme reprend vie. — Il respecte les autorités. — Les hommes héroïques. — Le doigt de Dieu. — Réfutation par le fait. — « Dieu a choisi les choses faibles du monde... celles qui ne sont point... »

Y., le 3 janvier 1914.

Pour autant que je puis me rendre compte de mes sentiments, je dois avoir fait de sérieux progrès dans le sens du catholicisme.

On m'a parlé de l'attitude qu'on trouve équivoque de l'Eglise à l'égard de la Bible. Après tout, pourquoi l'Eglise n'aurait-elle pas le droit de conseiller et de déconseiller tour à tour la lecture de la Bible à ses fidèles, quand et comme elle le trouve bon ? Simple mesure d'opportunité dont elle est juge.

D'autre part, j'ai acheté les œuvres choisies de Bossuet. J'ai lu les *Oraisons junèbres*, le *Panègyrique de St-Paul*, l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse*. Ces jours-ci je me suis attaqué à un fameux morceau : l'*Histoire des Variations des Eglises protestantes*. Quelle langue merveilleuse, et surtout quelle fermeté de raisonnement, quelle puissance de logique...

Evidemment, en regard de cette éloquence-là, les sermons de notre pasteur M. Delaborde pâlisent jusqu'à en devenir blafards... Quant aux explications de Jacques, elles sont d'un homme bien intentionné c'est certain. Toutefois, elles me semblent émaner moins d'une

intelligence éclairée que de cette petite piété mômère, qui m'est chaque jour plus antipathique.

Y., le 15 janvier 1914.

Avant-hier j'ai passé de nouveau par une forte secousse morale. C'est sûrement la plus rude que j'ai ressentie depuis mon retour de France. La chose mérite d'être relatée ici avec quelques détails.

Dans notre gazette locale j'avais vu l'annonce d'une conférence qui devait être donnée au temple par un professeur en théologie de X. sur ce sujet : *La Restauration du protestantisme en France au dix-huitième siècle*. On disait du bien de l'orateur. Serais-je allé l'entendre ?..

Vers six heures, on heurte à la porte de mon petit logement de garçon. C'était Jacques Marchand, arrivant de sa montagne, un bâton ferré à la main, et crotté jusqu'à mi-jambe.

— Eh ! cher ami, quel bon vent t'amène ?

— Je viens pour la conférence du professeur A. et compte souper avec toi.

— Enchanté !...

Huit heures ; le temple est plein comme un œuf. L'excellent M. Delaborde, enthousiasmé d'une telle assistance, va et vient, serrant la main à droite, à gauche et montrant du doigt à quelques jeunes gens de l'Union chrétienne, la place vide où l'on pourrait introduire encore un banc supplémentaire.

Soudain un mouvement de curiosité dans l'auditoire, puis silence profond : l'orateur est en chaire.

Voici, d'après mes notes, le résumé de son discours.

Quand on parle du XVIII<sup>me</sup> siècle, immédiatement on songe à Buffon, Montesquieu, Voltaire, Diderot. Puis l'on cherche du regard les successeurs de Descartes, de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue. On ne les voit point, et l'on conclut : « le XVIII<sup>me</sup> siècle en France fut irréligieux ». C'est qu'on oublie les protestants.



Rien de plus beau que l'histoire du protestantisme français à cette époque. Le point de départ tout d'abord. C'est *l'Anéantissement*.

En 1685, Louis XIV avait révoqué l'Edit de Nantes, abattu les temples, supprimé les cultes, et exilé les pasteurs du royaume, sous peine des galères. Tous les enfants devaient être élevés dans la religion catholique.

Dès lors, les huguenots s'étaient répartis en trois catégories : Les uns avaient quitté la France. D'autres, poussés à bout, avaient pris les armes : c'étaient les Camisards. Ecrasés par le maréchal de Villars, ils ne bougeaient plus. Enfin les troisièmes, de beaucoup les plus nombreux, avaient courbé la tête devant la force, au moins en apparence, et fréquentaient la messe.

Ce que Louis XIV avait fait à coup de décrets et au moyen de ses dragons, Bossuet l'avait fait par l'éloquence entraînante et l'irréfutable logique de ses écrits. L'illustre évêque l'avait surabondamment démontré : la religion prétendue réformée n'était qu'un malentendu. Il suffisait de s'expliquer et les huguenots seraient bien vite convaincus que rien ne les empêchait de rentrer dans le giron de l'Église, toujours prêt à les recevoir. Le fameux Turenne et Dangeau, et combien d'autres de la plus haute société, s'étaient laissés convaincre par sa parole magnifique.

A peine quelques illuminés se réunissaient-ils encore dans une cuisine fumeuse, ou dans un lieu écarté, pour y fredonner les psaumes d'autrefois.

Peut-être même le roi l'ignorait-il quand, l'année de sa mort, le 8 mars 1715, trente ans après la Révocation de l'Édit de Nantes, il donnait à Versailles la fameuse *Déclaration*, d'après laquelle « *ceux qui veulent persister dans la religion prétendue réformée, seront réputés relaps* ». C'était dire : Il n'y a plus de protestants dans le royaume. Tous les huguenots, ceux qui continuent à se réunir en secret comme ceux qui vont

à la messe, sont appelés *Nouveaux Convertis*. Officiellement, il n'y a plus qu'une seule religion en France.

Point de départ donc : *l'Anéantissement*.

Mais le 21 août 1715, moins de six mois après la *Déclaration*, se réunissait près de Nîmes, dans une carrière abandonnée, le premier synode de la Restauration. Convoqué et présidé par *Antoine Court*, âgé de 19 ans, il n'était composé que de neuf personnes<sup>1)</sup>. Le plan d'Antoine Court y fut adopté à l'unanimité.

En quoi consistait ce plan ? Il consistait en ceci :

- 1<sup>o</sup> Continuer à se réunir malgré les édits.
- 2<sup>o</sup> Le faire sans armes et sans aucun esprit de révolte.
- 3<sup>o</sup> Supporter la répression certaine, jusqu'à ce que le pouvoir change de sentiment.

Ici l'orateur, baissant le ton, décrivit les assemblées du désert :

Dans la journée, un homme, l'air quelconque, passe au village. Il renseigne un frère sûr et disparaît. Bien vite, parmi tous les religionnaires de la localité, à voix basse, mais comme brûle une trainée de poudre, la joyeuse nouvelle circule : il y aura un prêche à telle heure et à tel endroit. La nuit est venue, sombre, orageuse, ou froide peut-être, peu importe ; des ombres se glissent hors des maisons. On s'en va individuellement pour ne pas attirer l'attention. Ce n'est que plus loin qu'on se réunit en petits groupes. On marche une heure et demie, deux heures à travers champs, à travers bois. On arrive près d'une cabane, ou d'une grotte. C'est le lieu du rendez-vous. On est trois cents, cinq cents, mille, plus tard trois mille, jusqu'à six et sept mille personnes, venues de tous les points de l'horizon. On attend le prédicateur. Vers minuit il arrive, accompagné de quelques amis. Il revêt sa robe, monte en chaire, indique

<sup>1)</sup> Edmond Hugues, *Histoire de la Restauration du Protestantisme en France au XVIII<sup>me</sup> siècle*, tome I<sup>er</sup>, p. 25.

un psaume, prêche... Tout le monde écoute ému, halebant... Ce n'est point un homme très instruit, ni très éloquent. Ou plutôt, il a cette éloquence rude que donne l'enthousiasme vibrant, le don complet de sa vie pour la cause. C'est une parole à la fois véhémence et naïve, douce et populaire. Et puis c'est la parole du Christ, c'est l'encouragement suprême, descendant comme la rosée d'en-haut sur toutes ces pauvres âmes tourmentées et altérées. A la prédication, au chant des psaumes succède la Sainte-Cène. Avec quelle foi, hommes et femmes, à la clarté tremblotante des flambeaux, des étoiles et parfois des éclairs, reçoivent le pain et la coupe pour communier avec le grand Martyr ! Puis des parents apportent de petits enfants au baptême ; de jeunes couples viennent demander la bénédiction nuptiale... Mais l'heure s'avance. Le ciel blanchit vers l'orient. Quand paraît l'aube du jour nouveau, chacun est rentré chez soi, fatigué de corps peut-être, mais non pas accablé, au contraire rafraîchi, renouvelé spirituellement.

Hélas, parfois les choses se terminent autrement. Les sentinelles postées aux environs donnent le signal d'alarme. Il faut se disperser, fuir dans toutes les directions. Les soldats tirent au hasard ; on doit s'occuper des blessés, des morts... Quelques fuyards sont pris. Malheur ! pour les hommes, ce sont les galères à perpétuité ; pour les femmes, la tour de Constance, ou quelque autre cachot. Pour le prédicateur, c'est la corde !

Mais le protestantisme, d'année en année, reprenait vie. Après une province, c'était l'autre : le Languedoc, les Cévennes, le Vivarais, le Dauphiné, le Poitou, l'Ile-de-France, la Normandie, la Provence, la France entière.

Le 19 août 1723, l'année même où Louis XV fut déclaré majeur, l'évêque d'Alais envoyait un long

mémoire sur l'état de la religion dans les Cévennes<sup>1)</sup>. On y lisait entre autres : « Depuis peu d'années un grand nombre de nouveaux convertis... ont tout d'un coup cessé de fréquenter nos églises et se sont replongés dans l'erreur... Mais ce qui nous touche le plus vivement et qui peut avoir de très fâcheuses suites, c'est la chute d'anciens catholiques qui se pervertissent. Il n'y a presque point de ville ni de village où l'on n'en voie de tristes exemples, et le nombre en augmente tous les jours ».

En 1728, dans le Dauphiné et le Languedoc, on comptait deux cent mille protestants qui ne fréquentaient plus la messe<sup>2)</sup>.

Un « mémoire<sup>3)</sup> au sujet des religionnaires du Bas-Languedoc et des Cévennes, présenté à la Cour par l'abbé de Saint-Maximin, docteur en Sorbonne, prévôt et grand vicaire d'Alais », datant semble-t-il de 1737, s'exprime comme suit :

« Depuis la révocation de l'Edit de Nantes, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans que le calvinisme est proscrit dans le royaume, la religion catholique a plus perdu qu'elle n'a gagné, du moins dans les campagnes, et les précautions qu'on a prises jusques-icy pour n'avoir point été assez mesurées, n'ont seruy<sup>4)</sup> qu'à aigrir le mal et à commettre l'autorité du Roy ».

Le 7 avril 1745, après une année de tolérance, dans une assemblée générale du clergé de France, à Paris, l'évêque de Saint-Pons prononça un discours qui était un vrai cri d'alarme<sup>5)</sup> :

« Nous perdons en moins de deux ans, disait-il, les

<sup>1)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. I, p. 246-250.

<sup>2)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. I, p. 324.

<sup>3)</sup> Voir ce très intéressant mémoire in extenso, Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 423-439.

<sup>4)</sup> Pour servi.

<sup>5)</sup> Voir de copieux passages de ce discours : Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 186-192.

soins et les peines qu'on a prises pendant cinquante ans pour ramener ces pauvres gens ; nous nous voyons revenus quasi au même temps que nous étions avant la révocation de l'Edit de Nantes ».

Dans une assemblée identique, en avril 1750, les archevêques d'Albi et de Bordeaux, les évêques d'Alais, de Rieux, de Bayonne, de Gap se plaignirent amèrement. On décida qu'un mémoire serait présenté au roi<sup>1)</sup>.

En 1753, après la plus longue et la plus terrible persécution, parlant du nombre des religionnaires, Antoine Court disait : « Le Dauphiné, le Vivarais, le Rouergue, le Quercy, le comté de Foix, la Saintonge, le pays d'Aunis, la Guyenne, le Poitou, tout en est plein. Les autres provinces en contiennent un nombre qui ne laisse pas que d'aller loin »<sup>2)</sup>.

Vers 1760, ils étaient en France, d'après leurs apologistes, trois millions, d'après leurs détracteurs quatre cent mille. Ils avaient soixante-deux pasteurs en exercice, dix-huit proposants ou prédicateurs non consacrés, et quinze étudiants. Le protestantisme était sauvé. Et cependant la déclaration de 1715 avait toujours force de loi, les protestants s'appelaient toujours nouveaux convertis ; ceux qu'on arrêtaient étaient toujours considérés comme relaps ; chose infiniment grave : leurs mariages conclus sans les prêtres étaient toujours considérés comme nuls, leurs enfants comme bâtards et, devant la loi, inaptes à succéder. Mais cet état de choses ne pouvait plus durer, et en novembre 1787, Louis XVI accordait, par l'*Edit de Tolérance*<sup>3)</sup>, à ses sujets non catholiques, ce que nous appelons l'état-civil, c'est-à-dire le droit de se marier, d'inscrire leurs enfants et leurs défunts auprès des officiers de justice.

Enfin — oui enfin — le 24 décembre 1789, cent et

---

<sup>1)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 219.

<sup>2)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 276.

<sup>3)</sup> De Félice, *Histoire des protestants de France*, p. 546.

quatre ans après la Révocation de l'Edit de Nantes, l'Assemblée nationale accordait aux protestants tous les droits des citoyens français<sup>1)</sup>.

Le plan d'Antoine Court avait réussi.

Le protestantisme s'était relevé; il s'était relevé *dans l'ordre le plus parfait*; et le pouvoir avait changé de sentiment.

Dans l'ordre le plus parfait, appuyait le conférencier. A tous leurs synodes, les protestants recommandent de la manière la plus sévère le respect qu'on doit aux autorités et prient avec ferveur pour le souverain.

Parfois quelques têtes chaudes brûlent du désir de recourir aux armes et de recommencer les exploits des Camisards. Ce sont les ministres qui les en empêchent, et cela souvent au prix d'efforts inouïs. Un jour les protestants avaient décidé de ne se rendre aux assemblées qu'en armes. Le ministre Paul Rabaut déclara fermement que s'ils ne revenaient pas de leur résolution, lui ne paraîtrait plus à leurs assemblées<sup>2)</sup>.

En 1746, un jeune ministre de 26 ans, Désubas, avait été pris. Il était chéri des religionnaires, qui le suivirent en foule, réclamant avec douceur son élargissement. A Vernoux, la population tira sur eux. Trente personnes furent tuées et plus de deux cents blessées. Pour le coup, les survivants voulaient se venger, prendre les armes, en venir aux mains. Les pasteurs réussirent à les apaiser<sup>3)</sup>. — Cependant les paysans, embusqués sur la route, attendent le passage de Désubas et de son escorte. Coûte que coûte, ils veulent le délivrer. Paul Rabaut l'apprend, saute à cheval, supplie les paysans d'abandonner leur projet. On l'écoute... et Désubas fut pendu.

<sup>1)</sup> De Félice, *op. cit.*, p. 554.

<sup>2)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 109.

<sup>3)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 201.

Des larmes, des prières, c'étaient les seules armes des protestants.

Tout de même, en 1752, quand on leur arracha leurs petits enfants pour les baptiser de force, ce fut terrible ! L'émotion ne connut plus de bornes et une triple tentative d'assassinat se produisit contre des curés. Mais, chose admirable, lorsque la nouvelle s'en répandit, une immense douleur accabla tous les religieux. Quoi ! après tant d'années d'héroïque résignation, souiller une si pure cause du sang de trois malheureux hommes ! Les trois curés se remirent. Malgré cela, Coste, l'auteur de la tentative, dut quitter le pays, sous la réprobation des protestants.

S'animant de plus en plus, et s'abandonnant à une émotion que partage en plein son auditoire, le professeur A. nous montre de plus près les hommes héroïques à qui le protestantisme français est redevable du miracle de sa restauration, les intrépides ministres : Claude Brousson, Pierre Corteiz, Jacques Roger, les frères Louis et Etienne Gibert, Paul Rabaut. Il nous montre Corteiz malade, en 1709, après avoir parcouru pendant trois ans le Languedoc : « Environ ce temps-là, dit-il lui-même, je tombai malade... Joint les afflictions et les chagrins que je recevais tous les jours de voir mes chers frères enlevés de devant mes yeux, les mauvais aliments que je mangeais, l'humidité de la terre sur laquelle je couchais, les sérénités de la nuit que j'endurais, m'offensèrent le sang et gâtèrent l'estomac, de sorte que j'étais faible et languissant<sup>1)</sup> ».

Il nous montre Paul Rabaut<sup>2)</sup> chevauchant la nuit du 19 septembre 1752 avec quelques compagnons entre Codognan et Uchaud, pour arrêter la berline où voyage le marquis Paulmy d'Argenson, envoyé extraordinaire du roi. S'approchant respectueusement de la portière,

---

<sup>1)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. I, p. XVI.

<sup>2)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 273.

il se nomme et remet au marquis un mémoire qu'il vient de composer en faveur des protestants et sur lequel il le supplie de jeter les yeux. « Je trouve, écrivait le subdélégué Tempié en apprenant cette aventure, je trouve cette démarche bien hardie de la part d'un homme dont la tête est à prix<sup>1)</sup> ; cela prouve qu'il ne met péril à rien ».

Mais surtout, il nous montre *Antoine Court*, l'homme dont la figure grandit à mesure qu'on étudie l'histoire de ce temps extraordinaire.

Le voilà jeune enfant. Il s'est aperçu que la nuit venue, sa mère s'absente du logis. Ne se rend-elle pas à ces assemblées nocturnes dont il a entendu parler parfois à mots couverts ? Un soir, il la suit et finit par l'atteindre à une assez grande distance de la maison.

— Où vas-tu ? lui demande la sévère huguenote.

— O ma mère, je connais que vous allez prier Dieu. Voudriez-vous me refuser la grâce de l'aller faire avec vous ?

Elle se laissa toucher ; mais on allait très loin. Quelques hommes qu'on rencontra portèrent sur leurs épaules l'enfant harassé.

Une femme faisait le service ce soir-là. C'était l'époque où des inspirés, des jeunes filles, parfois des enfants, prenaient la parole dans les assemblées. Antoine Court passa bien vite pour un enfant animé de l'Esprit de Dieu. Mais, plus tard, il se rendit compte de l'extrême danger de ces manifestations. A 19 ans, le voilà présidant, comme modérateur, le premier synode du désert. Il y fait voter des résolutions concernant l'ordre ecclésiastique ; dix-neuf articles d'après lesquels, entre autres : seuls les prédicateurs, autorisés par les consistoires, pourront désormais prêcher : cela sera interdit aux

---

<sup>1)</sup> On avait promis six mille livres à qui livrerait Paul Rabaut, et cette récompense venait d'être élevée à vingt mille livres.



femmes, aux enfants, ainsi qu'aux hommes ayant démérité.

Pendant quatorze ans, sauf deux années d'études à Genève, il évangélise le Languedoc au péril de sa vie.

Puis, pour trente et un ans, le voilà à Lausanne, d'où il défend ses chères Eglises de France, plaide leur cause, conseille les prédicateurs, prépare les synodes, aplanit les différends qui risquent de tout gâter, reconforte les volontés chancelantes, et surtout soutient et développe le *Séminaire*.

Le séminaire de Lausanne, « cette étrange école de la mort », comme l'appelait Michelet, qui, « défendant l'exaltation dans un modeste prosaïsme, sans se lasser, envoyait des martyrs et alimentait l'échafaud ! » Là, en effet, pendant soixante-dix ans, de 1728 à 1798, étudièrent près de trois cents pasteurs, tous Français, tous n'ayant qu'un but et qu'un idéal, retourner en France pour y servir, au péril de leur vie, l'Eglise sous la croix.

Les hommes de Dieu, les Roger, les Corteiz, les Rabaut, combien ne leur doit-on pas de reconnaissance dans les Eglises protestantes de France et de langue française ! Les hommes de Dieu ! Oui, certes ! Et Dieu lui-même ? La voix de l'orateur martelle les syllabes comme sur l'enclume : En présence de la Restauration du protestantisme en France, on est contraint de dire avec les magiciens d'Egypte : « C'est ici le doigt de Dieu ! »

Car ces hommes héroïques eurent leurs faiblesses.

Les uns, comme Vesson, se laissèrent entraîner dans l'illuminisme.

D'autres furent violents comme Coste ou têtus comme Boyer.

L'esprit de mésintelligence ne les épargna pas toujours.

Ils eurent leurs moments de découragement insurmontable.

Eux-mêmes étaient convaincus que Dieu seul avait agi par leur moyen.

C'est Pierre Corteiz<sup>1)</sup> qui écrit au début de sa « Relation historique » : « Pour la gloire de son grand nom et pour le bonheur de ses élus, *Dieu* a conservé dans le cœur d'un nombre de fidèles, comme un feu caché sous les cendres ; et lorsque le temps précis a été accompli, *Dieu* a fait naître des moyens pour rallumer ce feu caché ».

C'est Antoine Court<sup>2)</sup> qui veut écrire « une histoire destinée à transmettre à la postérité les miracles qu'une Providence, aussi magnifique dans ses voies qu'impénétrable dans ses vues, avait opérés en faveur d'une Eglise dont un puissant Roi avait résolu la perte et qu'il s'était félicité d'avoir éteinte ».

Et la merveilleuse réponse de Nivet<sup>3)</sup>, petit prédicant obscur et sans études, à Chebroux, subdélégué de l'intendant du Poitou.

Nivet était prisonnier.

— Que fera le petit troupeau, lui dit Chebroux, maintenant que nous tenons son pasteur ?

— Ne vous mettez pas en peine du petit troupeau, Monsieur ; il a un Pasteur qui est à couvert de toutes vos recherches et qui ne l'abandonnera pas !

Dira-t-on encore, s'écriait le conférencier, que le siècle où se sont vues ces choses et où ont vécu ces hommes, fut un siècle irréligieux ? Ceux qui le disent, ce sont ceux qui les ignorent.

Pour nous, nous ne les ignorons pas et nous voulons les connaître de plus en plus, pour réveiller en nous cette vivante confiance au Dieu vivant qui fut la force de nos pères...

L'auditoire s'écoulait lentement.

— Tu loges chez moi, fis-je à Jacques.

<sup>1)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. I, p. 438.

<sup>2)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. I, p. 355.

<sup>3)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. I, p. 69.

— Volontiers... Un instant ; je serre la main de mon excellent maître et je suis à toi...

Au sortir du temple, nous fîmes quelques pas hors de ville pour prendre l'air.

— Il a joliment bien parlé, m'écriai-je.

— N'est-ce pas ? Et moi, pour dire tout simplement le fond de ma pensée, je suis vraiment heureux que tu l'aies entendu, étant donné l'attrait qu'exerce sur toi le catholicisme.

— Oh ! Oh ! jé ne sais trop que te dire. Supposons que l'Eglise catholique soit infaillible. C'est une simple supposition.

— J'entends bien.

— En quoi cette conférence magistrale, j'en demeure d'accord, pourra-t-elle m'empêcher de suivre la voix de ma conscience, et d'aller du côté où je discerne la vérité ?

— Comprends-moi, cher ami. Je n'ai nullement l'intention de dire que ce discours soit une réponse logique aux prétentions de Rome. L'excellent M. A. n'en avait nulle idée. Il racontait, il faisait revivre le passé... Mais ce passé lui-même n'est-il pas une puissante *réfutation par le fait* des prétentions de Rome à l'infaillibilité ?

— Une réfutation par le fait ? Comment l'entends-tu ?

— Te rappelles-tu, dans l'histoire de la philosophie, Zénon d'Elée qui niait le mouvement ?<sup>1)</sup>

— Ça ne m'est plus très clair, je l'avoue.

— Zénon démontrait par une dialectique impeccable et serrée, que le mouvement ne se peut concevoir, pas plus que l'étendue, la grandeur ou l'espace. Que fit son contradicteur ? Incapable de vaincre sur le ter-

---

<sup>1)</sup> Philosophe grec, né à Elée entre 495 et 490 avant Jésus-Christ, auditeur et disciple de Parménide, de l'école éléate dont Xenophane fut le fondateur. Voir Weber, *Histoire de la philosophie européenne*, 5<sup>me</sup> édit., p. 24-25.

rain logique, sûr néanmoins de la réalité du mouvement, sans mot dire, il marcha.

Voilà ce que j'appelle une réfutation par le fait.

— Ce n'est vraiment pas la plus mauvaise !

— Eh ! bien, ne peut-on pas dire que, non pas la conférence de M. A., mais *l'histoire du protestantisme au XVIII<sup>me</sup> siècle*, est une énergique et formidable réfutation par le fait, des prétentions romaines ?

Dans sa terrible *Histoire des Variations*, la logique impeccable de Bossuet avait acculé les hérétiques à une contradiction : le principe même de la Réforme ne permet pas à une Eglise réformée de se constituer et de vivre.

Et par sa déclaration du 8 mars 1715, Louis XIV constatait qu'il n'y avait plus de Réformés en France.

Que répond le protestantisme ? *Il marche.*

On prouve irréfutablement, comme le fait l'abbé Claudin, que le principe même du protestantisme lui rend impossible un acte de foi digne de ce nom.

Que répond le protestantisme ? *Il marche par la foi.*

On prouve irréfutablement, comme M. de St-Lambert, que hors de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, il n'y a que confusion, faiblesse, contradictions, erreurs et que tout cela c'est le juste châtiment de Dieu sur les hommes qui, par orgueil, ont rompu avec la seule Véritable Eglise.

Que répond le protestantisme ? *Il marche par la foi, et Dieu le bénit en l'aidant merveilleusement et comme par miracle.*

C'est ce qui nous a été rappelé ce soir et je suis heureux que tu l'aies entendu, car il y a là matière à profondes réflexions.

— Il est vrai, dis-je, qu'au XVIII<sup>me</sup> siècle, en France, les Réformés firent preuve d'un enthousiasme et d'une endurance admirables. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Et si pour trouver cet argument de fait, dont tu parles,

il faut remonter deux cents ans en arrière, n'est-ce pas, somme toute, assez misérable ?

Jacques s'arrêta soudain et d'un ton sec :

— Tu raisones de choses que tu ne connais pas... Oui, excuse-moi de te parler brusquement. Mais c'est ainsi. Tu es parti pour la France, croyant avoir fait le tour des questions religieuses, parce que jadis tu as été avec moi le catéchumène de Monsieur Arnold, et parce que tu as quelquefois discuté religion avec un ou deux étudiants en théologie. Là-bas, tu as rencontré un homme remarquable, je veux le croire, qui t'a initié au catholicisme et te voilà émerveillé de l'infaillibilité romaine. Songe bien, mon cher ami, que tu es aussi ignorant du protestantisme que tu l'étais il y a six mois du catholicisme.

Allons donc ! si tu étais quelque peu au fait de l'histoire des Missions protestantes par exemple, de leurs héros, de leurs martyrs dans le siècle dernier, si tu t'étais mis au courant de la vie et de l'œuvre des Zinzendorf<sup>1)</sup>, des Georges Muller<sup>2)</sup>, des Livingstone<sup>3)</sup>, des Vinet<sup>4)</sup>, des Georges Williams<sup>5)</sup>, des William Booth, pour ne citer que les géants dont l'influence bénie se poursuit d'année en année et s'étend sur le monde entier, et si tu t'étais familiarisé avec des centaines et des centaines de vaillants qui, dans d'autres difficultés, en face d'autres impossibilités, comme Antoine Court, comme les héros du Désert, ont marché, comptant sur Dieu, merveilleusement soutenus par Lui, mon pauvre cher ami, tu ne dirais plus d'un ton de dédain : « Qu'en est-il aujourd'hui ? »

---

<sup>1)</sup> Félix Bovet, *Le Comte Zinzendorf*.

<sup>2)</sup> A. Pierson, *Georges Muller*, trad. par D. Lortsch, pasteur.

<sup>3)</sup> W.-G. Blaikie, *David Livingstone*, sa vie et son œuvre. 2 volumes.

<sup>4)</sup> Eugène Rambert, *Alexandre Vinet*, Histoire de sa vie et de ses ouvrages.

<sup>5)</sup> Hodder Williams, trad. par Louis Sautter, ing. civil à Paris. *La vie de sir Georges Williams*.

Je reconnaissais à peine Jacques. Sa voix se faisait chaude et enveloppante. Evidemment, l'enthousiasme le soulevait.

— Oui, continua-t-il, de tout temps le protestantisme a été cette « chose faible du monde » dont parle l'apôtre : Dès qu'il lâche la main du Tout-Puissant, il n'est plus rien !

Mais dès que, de nouveau, en un lieu ou en un autre, il regarde vers le Père du ciel pour tout attendre de Lui, le voilà devenu « la chose folle du monde qui confond les sages » ; le voilà devenu « la chose vile du monde, et la plus méprisée, celle qui n'est point, mais que Dieu a choisie pour réduire à néant celles qui sont. »<sup>1)</sup>

Les protestants, fils prodigues de la sainte Eglise, mourant de misère spirituelle, privés du pain qui restaure l'âme et qui, pour retrouver Dieu, doivent revenir à leur mère, à son infailibilité, à son Saint-Sacrement ! Chose étrange en vérité ! Il faut bien, pour parler ainsi, n'avoir jamais vu Livingstone se nourrissant de sa Bible, pendant des années, seul blanc sur les rives des lacs de l'Afrique centrale !

Il faut n'avoir jamais rien entendu des expériences merveilleuses de Georges Muller dans ses orphelinats de Bristol, se mettant à genoux devant Dieu et lui disant avec tranquillité, le doigt sur la Bible ouverte : « Tu t'es appelé le Père des orphelins. Ces enfants ne sont pas les miens, ce sont les tiens ; je compte sur toi pour les nourrir », et recevant en réponse à sa foi jour après jour tout ce qu'il fallait *aux deux mille abandonnés* dont il prenait soin.

Que dis-je, il faut n'avoir jamais lu de sa vie une page d'un discours de Vinet, d'un de ces discours gonflés jusqu'à en éclater de sève divine et chrétienne !

Heureusement les souffles vivifiants du Saint-Esprit

<sup>1)</sup> 1 Cor. 1, 27-29.

ont toujours passé et passent encore dans le protestantisme chaque fois qu'il leur ouvre les portes. Que Dieu en soit mille fois béni !

Il y eut un moment de silence.

— On pourrait rentrer, dis-je.

— Volontiers, répondit Jacques.

Une fine neige commençait à tomber. Déjà nos chapeaux et nos manteaux blanchissaient à vue d'œil. Nous pressâmes le pas.

Soudain Jacques, qui marchait le premier, s'arrêta, me barrant la route. La rue était entièrement déserte. La neige continuait à tomber silencieusement ; à peine entendait-on le bruit d'un gramophone nasillant un pas redoublé au fond de quelque bar lointain.

— Il y a longtemps que je voudrais te poser une question, dit Jacques. Me permets-tu ?

— Allons donc ? Cela va de soi.

— Pourquoi fréquentes-tu si peu les cultes et les études bibliques où tu pourrais éclairer ta piété ? Pourquoi, par exemple, as-tu rompu avec les Unions chrétiennes dont tu faisais partie autrefois ?

— Que veux-tu ? dis-je ; je respecte et partage la foi chrétienne ; mais ces assemblées ne me disent rien... C'est plus fort que moi !

— Il faut aller au fond des choses, reprit Jacques en posant affectueusement ses deux mains sur mes épaules... Mon pauvre ami, ce n'est pas seulement le protestantisme que tu ignores et que tu as un urgent besoin d'apprendre à connaître. C'est quelque chose d'infiniment plus important encore : c'est la vie personnelle avec Christ. *Il faut te convertir !*

---

## CHAPITRE VII

---

### Les persécutions

Comment Rome cherche à se disculper : — 1° On a exagéré. — 2° Rome n'a fait que se défendre et défendre les âmes. — 3° C'est l'Etat qui châtiât les protestants insoumis. — 4° Il n'est pas juste d'imputer à l'Eglise les cruautés de quelques hommes. — Ces explications ne résistent pas à l'examen : — Rome n'a jamais désavoué les persécuteurs et ne peut pas le faire. — En réalité, la persécution est bien l'épanouissement obligé du dogme de l'infailibilité. — Exemple du mariage. — Un dilemme.

Nous étions dans ma chambre d'étude ; j'avais mis quelques briquettes au poêle de catelles et deux tasses sur la table. L'eau commençait à chanter sur la lampe à alcool. Jacques, enfoncé dans un fauteuil, les pouces aux entournures de son gilet, suivait mes préparatifs d'un regard absent.

— J'ai peine à comprendre, ami, s'écria-t-il soudain, l'attrait qu'exerce sur toi le catholicisme, cette puissance de persécution !

Soulevant le couvercle de ma casserole, je m'aperçus que l'eau bouillait en larges ondes. Je mis donc l'éteignoir sur la lampe et entrepris de verser l'eau dans la théière.

Jacques reprit :

— Ce soir, à la conférence, le professeur A. nous a montré le protestantisme français au XVIII<sup>me</sup> siècle, sortant de son tombeau comme par miracle et au prix de quels efforts ! Il y aurait une autre conférence à faire pour montrer le catholicisme romain multipliant à la



même époque ses violences et ses ruses pour écraser celui que Dieu ressuscitait...

— Tiens, dis-je, prends du sucre.

D'un geste machinal Jacques obéit.

— As-tu parlé à ton avocat français des persécutions subies par les huguenots ?

— Oui.

— Et que t'a-t-il répondu ?

— La question eut l'air au premier abord de l'ennuyer fortement.

— Tiens, tiens ! Et sa réponse ?

— J'avoue que sur ce point-là ses explications ne me satisfirent guère... et il me les donna de l'air dont on trouve une échappatoire.

La figure de mon ami s'éclairait de plus en plus.

— Cela ne me surprend pas. Mais, dis-moi donc, quelles explications tentait-il ?

— Si je me souviens bien... attends... Il m'affirmait...

...Le plus simple c'est que je consulte mon journal : J'ai pris note de notre conversation le soir même... Il avait étudié la question et ses arguments étaient sans doute les meilleurs des théologiens catholiques modernes... Nous y voici... ce sont ses propres paroles : « On a tellement exagéré ces choses-là !...<sup>1)</sup> Oui, Monsieur, le préjugé ennemi de l'Eglise a — surtout en Espagne — poussé les choses au pire... Il faudrait avoir le temps de reprendre toute cette question à fond »...

— On a exagéré ! Allons donc ! Pauvres huguenots, on leur faisait une caresse, et ils ont cru qu'on les allait pendre !... Mais excuse-moi, je t'ai interrompu.

— « Du reste on ne doit pas méconnaître que les protestants étaient les agresseurs », me disait encore St-Lambert. N'attaquaient-ils pas l'ancienne foi ?

---

<sup>1)</sup> Première partie du présent ouvrage, p. 48-50. Cf. von Ruville, *Retour à la sainte Eglise*, p. 192-196 ; abbé Snell, *Lettres à un protestant*, p. 172-180

Que les catholiques aient défendu cette dernière, de manière parfois violente, peut-on leur en faire un crime ? De plus, à cette époque, l'Eglise et l'Etat étaient étroitement unis. Toucher aux droits de l'Eglise, c'était attaquer l'Etat et s'exposer aux rigoureux châtiments de la procédure d'alors. Et même en se plaçant au point de vue purement religieux, les promoteurs de la soi-disant Réforme perdaient les âmes, ce qui est, n'en déplaise à quiconque, le plus grave des crimes.. Oui, en laissant supplicier quelques corps, l'Eglise protégeait les âmes »<sup>1)</sup>.

Plus loin... « Evidemment, l'Eglise romaine est intolérante, car elle sait qu'en vertu de l'assistance divine, elle enseigne la révélation intégrale et du même coup elle conclut à la fausseté totale ou partielle des autres Eglises. Mais elle n'a jamais souhaité qu'une chose, c'est qu'on la laissât agir librement sur les intelligences et les volontés. Elle n'a eu recours au bras séculier que par voie de *défense contre les persécuteurs* ».

Plus loin encore : « S'il y a quelque chose de sûr (et ici je me souviens fort bien que mon contradicteur avait retrouvé toute son aisance tranquille), c'est que le dogme de l'infailibilité, pris dans son essence, est indépendant des applications outrées qu'il reçut en Espagne ou ailleurs. Ces applications n'en furent ni l'épanouissement, ni la traduction, ni le commentaire obligé. Je vous le demande donc ; que veut-on dire ? Et pourquoi parle-t-on de la *cruauté de l'Eglise*, au lieu de parler de la *cruauté de certains hommes d'Eglise et d'Etat* ? »<sup>2)</sup>.

— Voilà qui est remarquable, dit Jacques, qui prenait des notes dans son calepin. Il y eut donc des cruautés ? Et ensuite ?

---

<sup>1)</sup> Cf. von Ruville, *op. cit.*, p. 195.

<sup>2)</sup> Abbé Snell, *op. cit.*, p. 179-180.

— Ce fut tout... encore une petite anecdote, mais plus d'autre argument.

— Résumons donc.

Et Jacques comptait sur ses doigts :

1° on a exagéré ; 2° Rome n'a fait que se défendre et défendre les âmes contre l'hérésie qui les perd ; 3° les protestants attireraient sur eux par leur attitude les châtiments de l'Etat ; 4° il n'est pas juste d'imputer à tous les cruautés de quelques-uns.

— Encore une fois, dis-je, la défense, sur ce point-là, ne m'a pas paru très forte. Mais je n'étais pas assez documenté pour continuer la discussion... Il ne s'agissait du reste que d'une parenthèse, et St-Lambert était justement occupé à me démontrer que la doctrine de l'infailibilité ne porte nulle atteinte à aucune liberté, à la liberté de conscience non plus...

— On a exagéré !... on a exagéré !... bougonnait Jacques en remuant avec indignation son thé. Je voudrais bien savoir ce qu'on a exagéré... si ce n'est la prudence à parler de ces choses !

Reprenons seulement ce XVIII<sup>me</sup> siècle dont on vient de nous entretenir.

Je n'insiste pas sur les amendes<sup>1)</sup>, ni sur les répugnantes scènes de violence qui eurent lieu au chevet des mourants<sup>2)</sup>, auprès de vieillards, de femmes, d'enfants sans défense ; tout cela n'est que récréation suave en comparaison de la vraie persécution...

Dans ce temps-là, un homme était-il pris en flagrant délit, assistant à une assemblée huguenote, c'était les galères à perpétuité, nous disait-on ce soir. Les galères à perpétuité ! Quatre mots vite prononcés ! Mais pour les malheureux forçats, c'était plus pénible et plus long.

---

<sup>1)</sup> Voir Hugues, *Histoire de la Restauration du Protestantisme en France*, t. II, p. 239, note 2.

<sup>2)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 105.

— Je me suis déjà demandé, fis-je, en quoi consistait proprement la vie des galères...

— En quoi elle consistait ? Rien de bien gentil, je t'assure. J'ai chez moi deux livres d'inégale grandeur, mais d'un très haut intérêt, que je te passerai quelque jour, si tu le veux. Ce sont : *Les mémoires d'un protestant condamné aux galères de France pour cause de religion*<sup>1)</sup> et la *Relation des tourments qu'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les galères de France*<sup>2)</sup>. Je te promets, mon cher, qu'après avoir lu ces livres, dont le premier compte plus de cinq cents pages, on est édifié sur bien des choses...

— Il faudrait être sûr que ce qui y est raconté est exact et n'a pas été tout au moins grossi par le ressentiment...

— Détrompe-toi, mon cher. Dans sa grande histoire de France, Michelet (qui n'était pas un protestant) les cite tous deux. En particulier il appelle les Mémoires : « un livre de premier ordre par la charmante naïveté du récit, l'angélique douceur, écrit comme entre terre et ciel »<sup>3)</sup>.

Jean Marteilhe, c'est le nom de l'auteur, natif de Bergerac, en Périgord, avait seize ans lorsque, en l'année 1700, son père fut emprisonné pour cause de religion, ses deux frères et sa sœur mis dans des couvents et sa mère abandonnée à vingt-deux dragons qui demeuraient chez elle. Lui-même, avec un compagnon, Legras, gagna la frontière hollandaise, après un voyage à pied de deux cents lieues. Le jeune homme allait se trouver en sûreté quand on l'arrêta et le condamna aux

---

<sup>1)</sup> Jean Marteilhe de Bergerac, *Mémoires d'un protestant*. A Rotterdam, chez J.-D. Beman et fils, 1717. — Réédition de 1865. Paris, agence des Ecoles du dimanche, 16, rue de l'Abbaye.

<sup>2)</sup> Jean Bion, *Relation des tourments*. — Réimpression, avec préface de O. Douen. Paris, Grassart, rue de la Paix, 2 ; 1881.

<sup>3)</sup> Michelet, *Louis XIV et la Révolution*, p. 324.

galères où il demeura treize ans. Au bout de ce temps il eut le bonheur d'être grâcié, avec cent trente-cinq de ses camarades réformés, par l'intervention de la reine d'Angleterre. Louis XIV, dont l'étoile politique avait singulièrement pâli à cette époque, n'osa pas refuser cette demande à l'illustre protectrice de ses sujets hérétiques.

— Ces pauvres hères de protestants étaient-ils traités comme les autres galériens ?

— En un sens, leur sort était meilleur, c'est vrai. Jetés par un inique jugement, au milieu de la plus infâme tourbe d'assassins et de faussaires, ils s'en distinguaient bien vite par toute leur attitude et s'imposaient à la confiance des officiers, ainsi qu'au respect de leurs compagnons.

On ne peut lire l'histoire de Jean Marteilhe, et celle des réformés dont il parle, sans songer à cette parole de la Bible : « L'Eternel fut avec Joseph dans la prison, et il lui fit trouver grâce aux yeux du commandant »<sup>1)</sup>.

Aussi bien ce jeune homme ne manque pas une occasion de relever la bienveillance dont on use envers lui ; ici c'est un grand vicaire, là c'est un capitaine de galère qui lui témoignent de l'intérêt ; ailleurs encore ce sont des Turcs, ses compagnons de captivité, qui lui rendent charitablement des services au péril de leur tête. Ce sont aussi des coreligionnaires qui ne manquent pas de le soutenir secrètement de leurs deniers, ou qui parfois réussissent à s'entremettre pour faire adoucir son sort. Pendant un voyage à pied, à travers toute la France de Dunkerque à Marseille, dans la célèbre prison de la Tournelle, à Paris, les réformés, grâce à l'intervention zélée d'un Parisien, « obtiennent une très heureuse situation ». Le cœur se fend en lisant que cette *très heureuse situation* consistait à être enchaîné, par le pied,

---

<sup>1)</sup> Genèse 39, 21.

au plancher, non loin d'un grillage. Très heureuse situation pourtant, en comparaison de celle qu'ils avaient partagée trois jours et trois nuits avec leurs camarades, étant fixés par le cou, au moyen d'un collier de fer, à une poutre de deux pieds et demi de haut, ce qui ne leur permettait ni de se coucher, ni de s'asseoir tout à fait !

Voilà quelques avantages du galérien protestant. Mais la plupart du temps sa situation était aussi affreuse que celle du reste de la chiourme. Par exemple un certain soir les galériens, tout en nage d'avoir porté leurs énormes chaînes, arrivèrent à Charenton. Après un instant de repos, on les fit se mettre nus dans une cour en plein vent. Toute la chaîne dût faire quelques pas en avant pendant qu'on visitait à fond les hardes de chacun. C'était le 17 décembre, à neuf heures du soir. Il gelait, la bise soufflait et l'opération dura deux heures. Quand les malheureux durent rétrograder vers leurs habits, beaucoup ne le pouvaient plus. Dix-huit moururent des suites de ce barbare traitement.

Mais pourquoi insister sur ces choses et sur tous les coups de bâton, de corde et de nerf de bœuf ? C'est trop triste et en voilà assez.

Pourtant il faut ajouter que sur certains points le galérien réformé était plus malheureux encore que les condamnés de droit commun. Dans sa *Relation des tourments*... Jean Bion décrit...

— Qui était ce Jean Bion ? Aussi un huguenot ?

— Bien mieux que cela ! C'était un prêtre, aumônier de galère, qui fut à ce point bouleversé par les horreurs dont il fut le témoin, et par l'héroïque courage des galériens réformés, qu'il n'y tint plus, se sauva et se fit protestant !

— Voilà qui n'est pas banal !

— Jean Bion, disais-je, décrit les quelques douceurs dont pouvaient jouir les forçats, quand la galère était

à l'ancre : ils pouvaient exercer un petit négoce sur le quai, voir leurs parents, recevoir des nouvelles ou de l'argent : *excepté les protestants à qui tout commerce et tout secours sont défendus.*

Le forçat Sabatier, pour avoir reçu de l'argent et l'avoir distribué en secret à ses camarades réformés, fut cruellement battu trois jours de suite et jeté dans un fond de fosse au château d'If, forteresse en mer à trois milles de Marseille<sup>1)</sup>.

De plus, pour le galérien réformé, nul espoir de libération : A Lille, M. de Lambertie, grand prévôt de Flandre, manifesta une réelle amitié au jeune Marteilhe, mais il ne put davantage : « *Pour tout autre crime*, lui disait-il, j'aurais assez de pouvoir et d'amis en cour pour obtenir votre grâce. Mais personne n'ose s'employer pour qui que ce soit de la religion réformée ».

Ayant reçu trois horribles blessures par la mitraille au cours d'un combat naval avec les Anglais, le même Marteilhe guérit à l'hôpital comme par miracle et s'en revint avec sa chaîne à son banc de rameur.

— D'où vient, dit le commandant, qu'il n'a pas été délivré comme les autres ?

— C'est, dit le Comite<sup>2)</sup>, qu'il est huguenot.

Et l'auteur des *Mémoires* ajoute tristement : Vous noterez que c'est la loi de délivrer ceux qui sont blessés dans un combat, pour quel crime qu'ils aient été mis aux galères, *excepté les réformés*<sup>3)</sup>.

Mais ce qui plus que tout cela rendait la situation des protestants à bord des galères, tragique au delà de toute expression, c'était la tentation souvent renouvelée, et par moment singulièrement aiguë, de renier leur foi.

Un jour, c'est un ami de sa famille qui veut lui faire signer une promesse de vivre et de mourir en bon

---

<sup>1)</sup> *Relation*, p. 6 et 40-42.

<sup>2)</sup> Bas officier des galères.

<sup>3)</sup> *Mémoires*, p. 210.

catholique romain. Vous pourrez rester protestant dans le cœur, continue l'officieux personnage ; vous n'aurez aucune cérémonie à faire ; tout restera parfaitement secret ; et je m'en fais fort, avec cette promesse, d'obtenir votre grâce. « Croyez-vous que Dieu est sourd et aveugle, répondit franchement le jeune homme, et que la promesse que vous me proposez, cachée aux yeux des hommes, ne l'offenserait pas souverainement ?... »

Du reste il n'aurait eu qu'à faire en tout temps semblable promesse à l'aumônier de la galère, pour obtenir de celui-ci sa libération avant quinze jours...

Jean Marteilhe ne reçut jamais la bastonnade. Pour son bonheur, quand il arriva à Marseille, depuis Dunkerque, on avait cessé de la donner « pour refus de lever le bonnet ». Il faut savoir, en effet, qu'en 1699 et jusqu'en août 1701 et de nouveau en 1703, à Marseille, on fit subir ce supplice atroce aux réformés qui refusaient d'ôter leur bonnet pendant qu'on disait la messe sur la galère. C'est à la sollicitation des ambassadeurs de tous les princes protestants d'Europe, que Louis XIV mit fin à cette iniquité renforcée. Car enfin n'était-il pas inouï que des gens condamnés aux galères pour ne pas vouloir pratiquer la religion romaine, y fussent encore l'objet de châtiments supplémentaires pour la même raison ? Aussi, à partir de cette époque, on toléra sur les galères que les réformés restassent couchés, le bonnet sur la tête, pendant la messe.

— Il eût été pourtant plus simple d'enlever son bonnet ; à qui cela eut-il fait du mal ?

— Ah ! mon bon ami ! il y avait alors assez de religieux sur la terre de France, qui, par crainte de désagréments, non seulement levaient le bonnet, mais fréquentaient les Eglises catholiques et se soumettaient à toutes les exigences des prêtres ! Ces timides, quand passait la chaîne des galériens, contemplaient, le cœur bourré de remords, leurs frères fidèles. Et quoique ces derniers



fussent malpropres, en haillons, souvent dévorés de vermine, ils s'approchaient d'eux, leur donnaient de l'argent, les comblaient de caresses, en versant des torrents de larmes et en déclarant qu'ils voudraient être à leur place. Caractères faibles, ils admiraient, ils enviaient ces martyrs, ces *consciences*.

J'ai parlé des galères, mais qu'est-ce que cela ! Il faudrait parler aussi de la Tour de Constance, des cachots, des couvents, de l'hôpital où tant de nobles femmes et jeunes filles pleurèrent, vieillirent et moururent...

Michelet, que j'ai déjà cité... Mais n'as-tu pas Michelet dans ta bibliothèque ? Il me semble l'avoir vu.

— Quel ouvrage ?

— L'Histoire de France.

— Oui ; je l'ai achetée il y a quelque temps à un antiquaire...

— Passe-moi donc le XIII<sup>me</sup> volume : *Louis XIV et la Révocation de l'Edit de Nantes*.

Jacques feuilleta quelques instants.

— Ecoute ceci :

...« La noyade valait mieux encore que l'affreux sort de celles qu'on gardait, qu'on mettait aux dures et sales maisons des *Filles repenties*. Celles surtout qui, pour fuir, avaient pris l'habit d'homme, on faisait semblant de croire que c'étaient des coureuses, et on les jetait dans ces lieux de correction, dont l'atroce discipline était moins désolante encore que la hideuse société. Enfin, celle qui n'en mourait pas, de gouffre en gouffre, allait plus bas encore. On pouvait la plonger dans *l'Hôpital général*, ce grand cimetière, un affreux Paris dans Paris, qui a eu jusqu'à sept mille âmes. Condamnation barbare et d'horrible sous-entendu. Avec le désordre du temps, que devenait une femme dans cette profonde mer des maladies, des vices, des libertés du crime, la Gomorrhe des mourants ? Je frémis quand

j'entends de la bouche de Louis XIV : « Je lui donne trois mois ; puis elle ira à l'Hôpital » (correspondance administrative<sup>1</sup>). Cela veut dire : « Jetée aux bêtes ». Mais sut-il bien la portée de ce mot ? Heureusement, quelqu'un de plus compatissant bientôt la délivrait : la mort.

Dans cette succession de douleurs, au fond des citadelles, des couvents, chez les Repenties et jusque dans cette dernière fosse, l'Hôpital qui l'engloutissait, que pensait-elle cette femme, cette mère ? Elle avait deux pensées, l'une qui la relevait, c'était Dieu ; l'autre qui la navrait, ses enfants ; sa fille surtout, sa fille, seule désormais, livrée à toute chance de péché et de honte, cheminant par les précipices, hélas ! sans que sa mère put lui donner la main »<sup>2</sup>).

Et les ministres ! Pour eux, à partir de 1715, pas question de prison ni de galères. S'ils étaient pris, c'était le *gibet*.

Pendu La Porte. Pendu Henri Guérin. Pendu Pierre Plans. Pendu Claude Brousson (1696, 1697 et 1698). Pendu Etienne Arnaud (1718). Pendu J. Vesson (1723). Pendu le vieux Huc Mazel (1723). Pendu Alexandre Roussel (1728). Pendu Pierre Durand (1732). Pendu Pierre Dortial (1742). C'est Pierre Dortial qui, entendant la sentence de mort, s'écria : « Quel honneur pour moi, ô mon Dieu ! d'avoir été choisi pour souffrir la mort à cause de la profession de la vérité ». Pendu Ranc. Pendu l'héroïque Jacques Roger. Pendu le jeune Majal, dit Desubas (1746). Pendu François Bénézet (1752). Pendu Teissier, dit Lafage (1754). Pendu Paul Rochette (1761<sup>3</sup>)).

---

<sup>1</sup>) J. Michelet fut pendant vingt ans chef de la section historique aux archives nationales.

<sup>2</sup>) J. Michelet, *Histoire de France*, t. XIII, p. 336-337.

<sup>3</sup>) Voir des détails sur ces martyrs : Hugues, *op. cit.*, t. I, p. 2, 44, 208, 209, 312 : t. II, p. 97, 103, 229, 317, 360, 413, et Gindraux, *Histoire du Christianisme*, p. 448.

Et tout cela ne concerne que le XVIII<sup>me</sup> siècle.

Le martyrologe de Jean Crespin, édition de 1619, qui ne contient par conséquent que des martyrs du XVI<sup>me</sup> siècle, *mentionne nommément 2750 martyrs* français et étrangers, pour la plupart pendus et brûlés, quelques-uns décapités, noyés, brûlés ou enterrés vifs... Il donne le lieu, les dates et de multiples détails sur leur fidélité devant les supplices. J'en ai chez moi un bref résumé, en deux volumes, plus de neuf cents pages qui t'édifieront sur le sujet.

— Grand merci !...

— Tu trouveras là l'histoire d'une soixantaine de ces malheureux, qu'il faut plutôt appeler des bienheureux, puisqu'ils ont reçu la palme, vers le Seigneur... Ah ! mon cher ami, tu es enthousiasmé du catholicisme... J'en demeure d'accord, à une condition toutefois, c'est que tu te renseignes à fond sur toutes ces choses et qu'après cela tu y réfléchisses mûrement...

Jacques saisit sa tasse et la vida d'un trait.

— Encore du thé ?

— Volontiers...

On a exagéré, on a exagéré... Et les foules qui périrent anonymes ! Et le massacre de la St-Barthélemy ! Et les autodafés en Espagne. C'est là qu'on doit avoir si fort exagéré... pourtant il a bien dû s'y passer quelque chose. Autrement la rumeur eût-elle été si forte ?

Et la Pologne, et l'Italie, et l'Autriche, et les Pays-Bas, et le règne de Marie la Sanguinaire en Angleterre ! « On a exagéré ». C'est facile à dire !

— Dans les guerres, c'est par millions que sont tombés les hommes de bien...

— Guerre ou persécution, c'est tout autre chose ! A la guerre chacun, tour à tour, attaque et se défend.

Dans la persécution, au contraire, chaque victime représente un homme sans défense, une arrestation, des mois de prison, un procès, une exécution dans les

formes, c'est-à-dire en définitive un meurtre judiciaire comparable à celui du Christ.

— Tu as raison, fis-je. C'est évidemment un grave défaut à la cuirasse de l'Eglise romaine.

— Plus que cela, mon cher ; plus que cela... Il y a dans ces choses un amoncellement de crimes si odieux..

— Tu sais, interrompis-je en souriant, il faut pardonner quand on est chrétien ; la rancune n'est pas permise...

— C'est vrai, dit Jacques, changeant de ton ; on ne doit pas garder rancune ; Christ n'a pas gardé rancune ; il a dit : Père, pardonne-leur... Eux non plus, les martyrs de la Réforme, nobles imitateurs des premiers chrétiens, n'ont pas gardé rancune... Mais ils savaient pourquoi ils ne retournaient pas au giron de l'Eglise aveugle... Nous aussi, leurs descendants, nous devons le savoir...

Deux coups frappèrent au clocher voisin, dans le silence de la nuit.

— Il est tard, fis-je...

— Oui, dit Jacques, allons dormir. Me permets-tu de prier ?

Et il fit une prière, comme je n'en ai jamais entendu je crois, demandant à Dieu de nous donner pour son service le courage et l'énergie des temps héroïques...

Y., le 20 janvier 1914.

Jacques m'a écrit une longue lettre où l'on voit combien il a pris à cœur mes préoccupations. Excellent garçon ! La voici :

Cher ami,

Notre conversation de mercredi — ou plutôt de jeudi dernier — s'est terminée trop brusquement. Permetts-moi de reprendre le sujet qui en vaut la peine. « On a exagéré », disent les catholiques, en parlant des persécu-

tions. Nous avons vu ensemble ce qu'il faut penser de ces prétendues exagérations. Du reste, n'y aurait-il jamais eu qu'un — un seul — réformé torturé et mis à mort pour sa foi, il faudrait déjà reconnaître que ce fut un crime devant Dieu et s'en repentir.

Les défenseurs de Rome le sentent bien. Aussi ont-ils recours à un autre argument.

« Les protestants étaient les agresseurs, s'écrient-ils. Ils attaquaient l'ancienne foi. Que les catholiques aient défendu cette dernière, de manière parfois violente, peut-on leur en vouloir ? Du reste, les promoteurs de la Réforme perdaient les âmes. N'est-ce pas le plus grave des crimes ? En laissant supplicier quelques corps, l'Eglise protégeait les âmes. »

Admettons que l'Eglise s'est crue attaquée. Comme elle s'est trompée en usant des moyens violents pour se défendre ! Comme elle est allée à contre-sens de ses intentions les plus sincères !

Il n'est pas difficile de montrer que, par la persécution,

1<sup>o</sup> l'Eglise a perdu toute confiance de la part des Réformés sérieux ;

2<sup>o</sup> l'Eglise a perdu le respect d'une foule de bons catholiques et les a poussés dans l'hérésie ;

3<sup>o</sup> l'Eglise a perdu l'estime d'une quantité d'honnêtes gens et en a fait des irréguliers ;

enfin, 4<sup>o</sup> l'Eglise a perdu, dans une large mesure, la bénédiction de Dieu.

*Par la persécution, l'Eglise a perdu toute confiance de la part des Réformés sérieux.*

Quand les catholiques s'étonnent « de cette multitude de gens dispersés dans tout le royaume<sup>1)</sup>, qui se croient injustement persécutés, à qui on ne cesse d'inspirer des sentiments de haine et de fureur contre

---

<sup>1)</sup> Les protestants.

l'Eglise catholique et ceux qui la gouvernent »<sup>1)</sup>, ils ne semblent pas se douter à quel point l'Eglise elle-même s'appliquait à leur inspirer ces sentiments. Et pourtant, l'abbé de St-Maximin, dans son mémoire, déclare fort justement que pour ramener les Réformés dans le sein de l'Eglise, « la violence n'y est nullement propre »<sup>2)</sup>. Rien de plus vrai. Quand, dans la prison de Tournai, le grand vicaire Regnier<sup>3)</sup>, homme d'une charité si sincère et si délicate, venait voir Jean Marteilhe pour l'engager en toute affection à rentrer dans le giron de l'Eglise, comment ne sentait-il pas qu'un mur infranchissable se dressait entre l'Eglise et ce jeune garçon, dont elle avait brisé la vie de famille et brisé la carrière ? Peut-on amener affectueusement à partager sa foi, celui qu'on a commencé par enfermer entre les quatre murs d'un cachot infect, en attendant de l'envoyer aux galères à perpétuité ? Le même Marteilhe dira plus tard, à un Père qui voulait le convertir, aux galères de Marseille : « Je vous avoue que rien ne me fortifie davantage dans les principes de la religion réformée que de me voir persécuté à cause d'elle »<sup>4)</sup>.

Quand les protestants faibles, qui avaient consenti à fréquenter la messe, voyaient le pasteur du désert osciller au bout de sa corde, misérablement pendu au gibet d'infamie, leur conscience leur criait invinciblement au plus profond d'eux-mêmes : « C'est la religion de cet homme-là qui est la vraie ».

Parlant d'Antoine Court enfant, son biographe Edmond Hugues s'écrie : « Il abhorrait la messe »<sup>5)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Voir le très remarquable mémoire au sujet des religieux du Bas-Languedoc et des Cévennes, présenté à la cour par l'abbé de St-Maximin, docteur de Sorbonne, prévôt et grand vicaire d'Alais (1737), cité en entier : Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 423-439.

<sup>2)</sup> *Ibid.*, p. 434.

<sup>3)</sup> J. Marteilhe, *Mémoires d'un protestant*, p. 74 et suiv.

<sup>4)</sup> *Mémoires*, p. 358.

<sup>5)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. I, p. 4-6.

Non qu'il eût pénétré ce mystère d'invention humaine, mais pour lui c'était le symbole même du catholicisme, de la religion redoutée, qu'on entrevoyait à travers un nuage de sang... »

Michelet rapporte des faits analogues. « L'enfant qui avait un père et une mère de religion différente, écrit-il<sup>1)</sup>, s'attachait invariablement à la religion persécutée. Une fille de quatre ou cinq ans, mise au couvent par sa mère catholique, garde huit ans le ferme désir de retourner chez son père protestant. Une autre, de neuf ans, reste fidèle à sa mère protestante; enlevée plusieurs fois, elle résiste toujours. L'enfant, constitué juge dans les familles par l'autorité insensée, jugeait que le vrai devait être là où il voyait le martyr. »

Et toi-même, cher ami, dont l'esprit de justice m'est bien connu, je sais que tu es d'accord avec moi. Tu as eu raison de me dire l'autre jour : « Un chrétien doit pardonner ». Pardonner, oui. Mais devenir disciple de ceux qui persécutèrent nos ancêtres, c'est autre chose !

« En laissant supplicier quelques corps, l'Eglise protégeait les âmes ». Nous avons commencé de voir la fausseté de son calcul. Nous l'allons admirer encore mieux en constatant que par *la persécution*, non seulement l'Eglise a perdu la confiance des Réformés sérieux, *mais encore qu'elle a perdu le respect d'une foule de catholiques et les a poussés dans ce qu'elle appelle l'hérésie.*

Répondant à l'évêque d'Agen, Antoine Court écrivait : « Les persécutions font des martyrs, non des conversions. L'expérience vous l'a récemment prouvé. Depuis trois quarts de siècle, vous emprisonnez, vous pendez, vous violez tous les droits de la nature et de

---

<sup>1)</sup> *Louis XIV et la Révocation*, p. 338.

l'humanité ; qu'avez-vous obtenu ? Rien. Où ils étaient cent, ils sont mille »<sup>1)</sup>).

Lors de la terrible persécution de 1745, dès que les soldats rentraient dans leurs cantonnements, les assemblées se multipliaient. Courage poussé jusqu'à la folie, et qui devint contagieux. A la vue de ces héros, *des catholiques se convertirent*, embrassèrent le protestantisme. Cela fit tant de bruit, qu'il parut un arrêté du Conseil...<sup>2)</sup>

Un des cas les plus typiques fut bien celui dont je t'ai déjà parlé : « Jean Bion, cy-devant prêtre et curé d'Ursy, ancien aumônier de la galère *la Superbe* ». Appelé par les devoirs de son ministère à visiter à la « chambre de proue » quelques huguenots à bout de force et peut-être mourants qui viennent d'être jetés là après avoir reçu la bastonnade, pour ne s'être pas découverts pendant la messe, il est si ému de l'état de ces pauvres corps, qu'il verse des larmes. Les martyrs s'en aperçoivent et le remercient pour la douceur qu'il leur a toujours montrée. « J'allais, dit-il, à dessein de les consoler ; mais j'avais plus besoin de consolation qu'eux-mêmes ; car Dieu qui était leur appui, les armait d'une constance et d'une patience vraiment chrétiennes. On ne les entendit jamais, parmi les cris qu'on ne peut refuser à la nature, proférer un mot d'impatience et d'injure. Dieu, l'Eternel, était leur réconfort et celui seul qu'ils appelaient à leur secours. J'avais occasion de les visiter tous les jours, et tous les jours à la vue de leur patience dans la dernière des misères, mon cœur me reprochait mon endurcissement et mon opiniâtreté à demeurer dans une religion où depuis longtemps j'apercevais beaucoup d'erreurs, et surtout une cruauté qui est le

---

<sup>1)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 270.

<sup>2)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 276.



*caractère opposé à l'Eglise de Jésus-Christ. Enfin leurs playes furent autant de bouches qui m'annonçaient la Religion réformée, et leur sang fut pour moi une semence de régénération »<sup>1)</sup>.*

N'est-ce pas Tertullien qui a dit : « Le sang des martyrs est la semence de l'Eglise ? » Le parallèle ne s'impose-t-il pas ? « En laissant supplicier quelques corps, l'Eglise protégeait les âmes... » En réalité, elle n'aurait mieux pu s'y prendre pour les jeter dans la Réforme.

Mais nous ne sommes pas au bout : *Par la persécution l'Eglise a perdu l'estime d'une quantité d'honnêtes gens et en a fait des irréligieux.*

Rien n'égale le crédit de l'Eglise romaine en France pendant le XVII<sup>me</sup> et au début du XVIII<sup>me</sup> siècle : elle a pour elle la cour et l'opinion publique ; elle est toute puissante. A la fin du siècle, il n'en va plus de même : Elle tombe dans un profond discrédit.

— La raison en est toute politique, dit l'un : La Révolution a passé par là.

— Voltaire, les encyclopédistes en sont la cause, opine un autre.

Si l'Eglise eût poursuivi fidèlement son œuvre religieuse, les moqueries de Voltaire et les attaques des révolutionnaires lui eussent-elles jamais enlevé l'affection du peuple ? Au contraire ; elles l'eussent raffermie. C'est son attitude persécutrice qui, peu à peu, a déconsidéré l'Eglise en France. Voilà la vérité.

Longtemps l'opinion publique, dans son immense majorité, fut absolument indifférente aux souffrances des protestants. Ces gens austères n'étaient pas sympathiques. Et puis on se disait : après tout, pourquoi ne se soumettent-ils pas ? pourquoi veulent-ils être différents des autres gens ?

Mais il y avait des personnes que la persécution indignait.

---

<sup>1)</sup> Jean Bion, *Relation*, p. 52.

Par exemple, les Turcs qui ramaient comme esclaves sur les galères et qui témoignaient une bonté extraordinaire à leurs camarades protestants. C'étaient toujours des Turcs qui, au péril de leur vie, leur transmettaient les secours envoyés en grand secret par les coreligionnaires de France et de l'étranger. Ces Turcs, dit Jean Bion<sup>1)</sup>, « quand on leur parle de Christianisme<sup>2)</sup>, préféreraient plutôt être changés en chiens que d'embrasser une religion où ils voient exercer tant de cruautés ».

En 1751, St-Priest, un intendant du Languedoc, non suspect de faiblesse, écrit au ministre : « Je ne dois pas vous laisser ignorer, Monsieur, que c'est avec une répugnance extrême qu'il m'arrive de condamner des particuliers pour fait de religion »<sup>3)</sup>.

Ces nobles exceptions font prévoir un changement. Enfin, l'aube du 10 mars 1762 s'est levée à Toulouse ! Que va-t-il se passer d'extraordinaire ? Oh, presque rien ! Un homme, un protestant va périr sur la roue : on l'accuse d'avoir tué son fils qui, disait-on, voulait se faire catholique. Le malheureux est fausement accusé et condamné à tort. Peu importe, il meurt ; et la foule se disperse. Qu'est-ce que cela peut bien faire : un protestant de plus ou de moins ? On en a déjà tant brûlés, tant roués, tant pendus ! Du reste celui-ci fut au moins accusé d'un crime réel, tandis que les autres ?...

Mais l'heure a sonné au cadran de l'histoire. Voltaire le grand impie, le grand moqueur, mais enfin, en l'occurrence, le grand défenseur du droit, saisit cette cause. De sa plume acérée tour à tour ironique et touchante, il la défend. Toute la France est bouleversée. Elle lit le *Traité sur la tolérance*. Par arrêt

---

<sup>1)</sup> *Relation*, p. 28.

<sup>2)</sup> Le catholicisme, naturellement.

<sup>3)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 368.

du conseil du 9 mars 1765, *Jean Calas est déclaré innocent et sa mémoire est réhabilitée.*

Un protestant réhabilité !

On commence à ouvrir les yeux. Il y en a encore un million d'autres en France. Un million de braves gens hors la loi !

Mauvaise journée pour l'Eglise.

Combien qui lurent le *Traité sur la Tolérance*, qui ne devinrent certes pas Réformés, encore moins chrétiens, mais en qui sombra l'estime pour la grande Intolérante.

Et voici Jules Michelet, l'un des plus éloquents parmi les grands écrivains de France. Ce n'est, lui non plus, ni un protestant ni un croyant. En 1831, il est nommé chef de la section historique aux archives nationales... et pendant trente-six ans il écrira son *Histoire de France*. Les catholiques se plaignent de lui : Il n'est pas impartial. Après avoir rendu pleinement justice à l'Eglise du Moyen âge, il ne peut témoigner assez de sévérité à l'égard de celle des temps modernes. Pourquoi ? Inconséquence ? Non ! Tout simplement Michelet, en contact avec les pièces authentiques des archives, a vu se dresser devant lui comme une abominable peinture la persécution endurée par les protestants français et il s'est détourné avec horreur...

L'anticléricalisme... Vilain mot ; chose plus hideuse encore que je déteste pour ma part. Hélas ! il est incontestable que derrière la haine aveugle que beaucoup ont voué à l'Eglise, il y a le souvenir plus ou moins précis des persécutions endurées jadis par les Juifs, les protestants et les libres-penseurs.

Des chrétiens, immolant au nom du Christ d'autres chrétiens, des Juifs et même des incroyants, quel scandale !

« En laissant supplicier quelques corps, l'Eglise

protégeait les âmes... » Cela, une protection des âmes ? Oh ! amère ironie !

Mais ce n'est pas tout. Ce que j'ai dit n'est rien en comparaison du fait formidable qu'il me reste à signaler :

*Par la persécution, l'Eglise a perdu la bénédiction de Dieu.*

« Ainsi, a dit l'Eternel des Armées, s'écrie Zacharie : *Qui vous touche, touche la prunelle de son œil* »<sup>1)</sup>.

Le protestantisme a ses tares et ses misères que je déplore. Mais parmi les protestants poursuivis et suppliciés, que d'enfants de Dieu, affectionnés à leur Père céleste et qui sont morts le nom du Christ à la bouche !

L'Eglise romaine a porté la main sur les enfants du Très Haut. C'est au Très Haut qu'elle a porté atteinte ; c'est la prunelle de son œil qu'elle a touché. C'est son châtiment qu'elle a encouru. Mais silence ! Dieu seul est juge. A nous de prier : « Pardonne Père, ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient ».

Supplicier les corps, pour sauver les âmes, n'est-ce pas le comble de la ferveur mystique ? diront certains. Affirmation saisissante de la supériorité éternelle de l'âme sur tout ce qui est chair et sang. N'est-ce pas là l'authentique religion du Christ, qui de l'immolation fait sortir le salut ?...

Erreur fatale ! Christ a livré *son propre corps* au supplice, pour le salut du rebelle qu'il aimait. L'Eglise romaine a fait le contraire. Assis au pied du crucifix, l'inquisiteur impitoyable jetait les corps des hérétiques au feu temporel et (ne devait-il pas le craindre ?) au feu éternel leurs âmes impénitentes. Erreur et horreur !

\* \* \*

Mais au fond les catholiques modernes ne sont pas fiers du tout des persécutions exercées jadis par leurs

---

<sup>1)</sup> Zacharie II. 8.

ancêtres. Ils ne les défendent que faiblement et pas plus longtemps qu'il ne faut : bien vite ils cherchent à se réfugier sur un autre terrain encore.

« A cette époque, te disait M. de St-Lambert, l'Eglise et l'Etat étaient étroitement unis. Toucher aux droits de l'Eglise, c'était attaquer l'Etat et s'exposer aux rigoureux châtiments de la procédure d'alors... » De tous temps l'Eglise a cherché à rejeter sur l'Etat la lourde responsabilité des persécutions : cela ne lui a jamais réussi.

Dans les *Mémoires d'un protestant condamné aux galères de France* (l'ouvrage dont je t'ai parlé déjà) se trouve une fort jolie histoire à ce sujet. Je ne résiste pas au plaisir de la transcrire en l'abrégeant<sup>1)</sup>.

C'était à Marseille, sur la *Grande Réale*, l'une des galères du Roi. Le Père Garcin, supérieur des missionnaires de Marseille<sup>2)</sup>, avec un autre Père, fit réunir tous les réformés de la galère (ils étaient plus de quarante) dans la chambre de poupe. « Là, dit Jean Marteilhe, il nous harangua fort pathétiquement, s'étendant sur la bonté du roi pour ses sujets, sur la douceur de l'Eglise romaine qui, à l'exemple du Sauveur du monde, ne force personne que par la persuasion de la vérité du Saint-Evangile. Et ne nous alléguez pas, s'écria ce Père, que nous vous persécutions pour vous faire rentrer dans le giron de l'Eglise ; arrière de nous, cette maxime de persécuter que vous nous objectez si souvent ! Nous vous déclarons que nous la détestons, et nous convenons qu'il n'appartient à personne, suivant le précepte de l'Evangile, de persécuter les autres pour cause de religion. Rentrez

---

<sup>1)</sup> *Mémoires*, p. 348-362.

<sup>2)</sup> Les aumôniers des galères étaient dans la règle des prêtres séculiers de la congrégation de la *Mission* ou de *St-Lazare*, rivale de l'ordre des Jésuites mais animée du même esprit. *Mémoires*, p. 268-271.

donc en vous-mêmes et rendez-vous à la royale et sainte sollicitation de Sa Majesté, et à la douce persuasion des vérités que nous vous annonçons de tout notre cœur et avec un vrai zèle pour votre salut ».

Tandis qu'on ramenait ses auditeurs à leur banc et à leur chaîne, opération qui exigeait plus d'une heure, l'orateur et son compagnon attendaient pour voir si aucun ne demanderait la faveur d'un entretien particulier.

Il s'en présenta quatre, dont Jean Marteilhe. Celui-ci annonça que ses camarades et lui avaient fait de sérieuses réflexions sur ce qui venait de se passer ; mais qu'il restait un grand obstacle à leur conversion et qu'ils venaient le lui proposer.

— Voilà comme il faut faire, s'écria tout joyeux le Père Garcin. Parlez, Monsieur<sup>1)</sup>, et vous serez satisfait sur tous vos scrupules.

Marteilhe exposa qu'élevé dans la religion réformée, rien ne le fortifiait plus dans cette foi, que d'y être persécuté, comme le furent jadis Jésus et les apôtres. Si vous pouviez me prouver, continua-t-il, comme vous le souteniez tout à l'heure, que nous ne sommes pas persécutés, je vous avoue que vous gagneriez beaucoup sur moi.

— Rien de plus facile, dit le Père. Savez-vous ce que c'est que persécution ?

— Hélas, Monsieur, mon état et celui de mes frères souffrants nous l'a assez fait connaître.

— Bagatelle, dit-il ; vous prenez *châtiment* pour persécution. Et le Père d'interroger les quatre huguenots sur les circonstances de leur arrestation.

L'un avait voulu fuir à l'étranger pour y exercer

---

<sup>1)</sup> Autant les *Comites* et autres employés des galères étaient grossiers avec la chiourme, autant les Pères étaient toujours, dans leur langage, d'une civilité parfaite.

librement sa religion ; on l'avait arrêté et condamné. L'autre avait assisté à une assemblée au désert. Le troisième étant malade avait déclaré au prêtre qu'il voulait mourir dans la religion réformée : guéri, on l'avait arrêté et condamné. Le quatrième avait commis quelque crime analogue.

— Vous le voyez, s'écrie le Père ; la persécution, en fait de religion, c'est lorsqu'on vous maltraite pour vous obliger à renoncer à la religion que vous professez. Mais dans votre fait la religion n'a aucune part. C'est le roi qui a défendu à tous ses sujets de quitter le royaume sans sa permission ; ou de s'assembler pour prier en dehors des églises catholiques ; ou encore, c'est le roi qui veut que tous ses sujets vivent et meurent dans la religion romaine. C'est aux ordres du roi que vous avez contrevenu. C'est pour cela que vous êtes châtiés et l'Eglise n'y a aucune part. Tout s'est passé hors d'elle et de sa connaissance.

« Faisant le benêt », dit Marteilhe, je remerciai pour l'explication et demandai si, en attendant l'éclaircissement de mes autres doutes, on ne me délivrerait pas avant que de faire mon abjuration.

— Non, assurément, répondit le Père ; vous ne sortirez jamais des galères que vous ne l'ayez faite dans toutes les formes.

— Et si je fais cette abjuration, lui dis-je, puis-je espérer d'en sortir bientôt ?

— Quinze jours après, dit le Père, foi de prêtre ; car vous voyez qu'en tel cas le roi vous le promet.

Pour lors, je repris mon air naturel et m'écriai :

— Vous vous êtes efforcé, Monsieur, par tous vos raisonnements sophistiqués de nous prouver que nous ne sommes pas persécutés pour cause de religion ; et moi sans aucune philosophie ni rhétorique, par deux simples et naïves demandes, je vous fais avouer que c'est la religion qui me tient en galère avec mes

frères ; car vous avez décidé que si nous faisons abjuration dans les formes, nous en sortirons d'abord ; et au contraire qu'il n'y aura jamais de liberté pour nous, si nous n'abjurons.

J'aurais poussé plus loin mes réflexions ; mais ce Père rompit la conversation, nous appelant méchants et entêtés, et cria à l'argousin de nous aller enchaîner dans nos bancs, lui défendant de nous soulager le moins du monde de nos chaînes.

Que dis-tu de l'anecdote ? Pour moi, elle me plaît infiniment.

Ne fait-elle pas bonne justice de cette prétention de l'Eglise romaine à rejeter la responsabilité des persécutions sur les lois des Etats catholiques, alors que c'est elle-même qui faisait promulguer ces lois, elle-même qui les faisait appliquer ?

\* \* \*

Mais j'en viens au dernier mot de M. de St-Lambert au sujet des persécutions. D'après ton journal, après avoir manifesté quelque embarras dans ses premières réponses, il a ajouté d'un air parfaitement dégagé : « S'il y a quelque chose de sûr, c'est que le « dogme de l'infailibilité, pris dans son essence, est « indépendant des applications outrées qu'il reçut en « Espagne ou ailleurs. Ces applications n'en furent « ni l'épanouissement, ni la traduction, ni le commentaire obligé. Je vous le demande donc : que « veut-on dire ? et pourquoi parle-t-on de *la cruauté* « *de l'Eglise*, au lieu de parler de la cruauté de certains hommes d'Eglise et d'Etat ? »

Voilà qui s'appelle parler net. Plus question d'exagérations, de légitime défense, de violation des lois de l'Etat. On reconnaît qu'il y eut des cruautés regrettables. Seulement, le dogme de l'infailibilité n'y est pour rien et l'Eglise romaine, comme telle, ne saurait



en être rendue responsable : ces persécutions furent le fait de *certaines hommes* d'Eglise et d'Etat.

Il vaut la peine de s'arrêter et d'examiner la défense.

La première chose que nous constatons en étudiant les faits, c'est que réellement beaucoup de catholiques manifestèrent de la sympathie aux réformés persécutés. Jean Marteilhe, nous l'avons vu, rend hommage à la charité pleine d'un tact délicat dont usa envers lui le grand vicaire, M. Regnier, à Tournai, et à l'extrême bienveillance de M. de Lambertie, grand prévôt de Flandre à Lille<sup>1</sup>). C'est surtout le petit peuple qui, parfois, prend le parti des persécutés. Il arriva que des soldats refusèrent de disperser des assemblées. Le régiment de la Ferronaye accable de son mépris le chevalier de Pontual par les soins duquel Molines a été pris. Au supplice de Désubas, le peuple ne peut s'empêcher de dire : « Les protestants ont raison de se glorifier des souffrances de leurs ministres puisque ceux-ci affrontent la mort avec tant de constance et de sérénité ». La foule va crier sur le passage de Voltaire : « Gloire au défenseur des Calas ! »

« On put souvent, dit Michelet<sup>2</sup>), voir à la chaîne, avec le protestant, le catholique charitable qui avait voulu le sauver. Avec le forçat de la foi, ramait le forçat de la charité. »

Que c'est beau ! Combien cela dilate le cœur !

Pourquoi faut-il que d'une manière générale, le clergé de France ait pris l'attitude diamétralement opposée ?

Sur les galères, ce sont les aumôniers qui ne tolèrent pas le moindre adoucissement, pas le moindre cadeau accordés aux huguenots.

---

<sup>1</sup>) *Mémoires*, p. 113.

<sup>2</sup>) *Louis XIV et la Révocation*, p. 324-331.

Un comite, dont la férocité avait été touchée par l'état lamentable de Marteilhe, enchaîné de nouveau derrière sa rame, au sortir de l'hôpital et qui lui donne un autre emploi, souhaite qu'au moins l'aumônier n'en sache rien. « Il ne souffrirait pas impunément que je favorise un huguenot. »

Quand on sut, aux galères de Marseille, que sur les instances de la reine d'Angleterre cent trente-six huguenots (sur trois cents) allaient être délivrés, les *missionnaires* jetèrent feu et flamme, disant qu'on avait surpris le roi et que ce serait une tache éternelle à l'Eglise romaine. « Et bien des longues semaines s'écoulèrent encore avant que les malheureux pussent prendre le large, tandis que ces Messieurs multipliaient les démarches pour empêcher leur départ, espérant toujours qu'un contre-ordre de Paris viendrait tout remettre en question »<sup>1</sup>).

Est-ce bien là, cher ami, ce qu'on attendrait d'hommes qui sont, par leur vocation, les serviteurs du Christ et les consolateurs des souffrants ?

Tu me diras : tels étaient les aumôniers des galères. Mais il ne faut pas juger d'après eux tout le clergé français.

Détrompe-toi. En 1724, à la déclaration de majorité de Louis XV, les protestants espéraient une ère nouvelle, que tout leur faisait prévoir. Les intendants des provinces, fatigués de lutter, s'étaient grandement relâchés de leur sévérité. La cour semblait bienveillante.

Soudain, le 14 mai, parut la terrible *Déclaration* royale qui remettait en vigueur tous les vieux édits : galères perpétuelles, prison, confiscation des biens pour tous ceux qui feraient profession d'une autre

---

<sup>1</sup>) J. Marteilhe, *Mémoires*, p. 365-378.

religion que la religion catholique, mort pour les prédicants, etc., etc.

Qui donc suggérerait ces sombres horreurs au jeune prince sympathique que la France s'apprêtait à surnommer le Bien-aimé ?

Lavergne de Tressan ? a-t-on dit, l'évêque de Nantes.

Oui, Lavergne de Tressan, aidé du trop fameux Bavière, rédigea la *Déclaration*.

Mais l'inspirateur, dit Hugues qui étudie la question en détail<sup>1)</sup>, l'instigateur en fut le *Clergé tout entier*.

Dès lors, à maintes reprises, les évêques se plaignent des intendants qui ne sont pas assez sévères<sup>2)</sup>; en effet, le plus souvent, ceux-ci ne se décident à agir que sous la pression des prêtres. Et la cour ? Quand la cour, préoccupée de la guerre, obligée d'envoyer ses régiments aux frontières, perd de vue la répression du protestantisme, il faut entendre de quel ton lamentable le clergé recommence ses doléances !

On peut multiplier les exemples. Voici comment débuta la terrible persécution de 1745-1752. En février s'était réunie à Paris l'assemblée générale du clergé de France. Le 7 avril, l'évêque de Saint-Pons<sup>3)</sup> prononça un long discours, où il dépeignit toute l'horreur de la situation de l'Eglise catholique en Languedoc. Après lui, d'autres évêques parlèrent de semblables désordres en Guyenne, Saintonge, Dauphiné, Poitou. L'archevêque de Tours fut chargé de présenter personnellement à Louis XV le mémoire qui venait d'être lu. Quelques jours après il rendait compte de l'entrevue : « Sa Majesté m'a fait l'honneur

<sup>1)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. I, p. 256-265.

<sup>2)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 182.

<sup>3)</sup> Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France, t. VII, p. 102. Ce discours est cité presque en entier par Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 186-192.

de me dire que je pouvais assurer le clergé de la continuation de son zèle pour le maintien de la foi, la défense de l'Eglise, *l'extirpation de l'hérésie...* »<sup>1)</sup>

Cinq ans plus tard, en 1750, au mois d'avril, nouvelle assemblée générale du clergé de France. Plaintes amères des évêques : « Les prédicants, gens sans aveu, redoublaient d'audace ; les assemblées se multipliaient ; les baptêmes et les mariages étaient bénis au désert ; des catholiques, « esprits légers et imprudents », embrassaient la R. P. R.<sup>2)</sup> ». On décida de présenter un mémoire au roi. Louis XV répondit favorablement et le clergé se déclara satisfait<sup>3)</sup>.

En 1752, le clergé de France s'assembla de nouveau à l'extraordinaire à Paris... Il manifeste son indignation : « Les religionnaires ne mettent plus de bornes à leur audace !... Que deviennent les promesses royales ? »

Involontairement on pense au prétoire de Jérusalem, quand les chefs des prêtres criaient à Pilate : « Crucifie ! »

Mais on me dira encore : le clergé de France n'est pas l'Eglise romaine. Rome, c'est avant tout la papauté.

Oui. Et dans une Eglise où la discipline est si exacte, il n'est pas possible qu'une pareille lutte contre l'hérésie ait été entreprise et poursuivie pendant des siècles au sein de grands pays comme la France ou l'Espagne, sans que le pouvoir central en ait été exactement informé, et ait eu maintes fois l'occasion d'exprimer son sentiment à cet égard. C'est ce qui eut lieu en effet. Or, le pape fut toujours en plein accord avec ceux qui employaient des moyens violents pour « extirper l'hérésie ».

---

<sup>1)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 193.

<sup>2)</sup> La Religion Prétendue Réformée.

<sup>3)</sup> Hugues, *op. cit.*, t. II, p. 219-220.

C'est le grand pape Innocent III lui-même qui prêcha la croisade contre les Albigeois, croisade qui tourna comme on sait au massacre. C'est le même Innocent III qui, au concile de Latran, sommait les princes, sous peine d'excommunication et de déposition, de pourvoir à l'exécution des hérétiques<sup>1)</sup>.

C'est Grégoire IX qui institua le Tribunal de l'Inquisition, ou Saint-Office, devenu si tristement célèbre par ses délations, ses tortures, ses auto-dafés, ou actes de foi : ainsi appelait-on les horribles destructions d'hérétiques et de Juifs brûlés vifs sur les bûchers<sup>2)</sup>.

C'est Grégoire XIII — l'auteur bien connu du calendrier grégorien — qui, apprenant le hideux massacre de la St-Barthélemy, ordonna à Rome des réjouissances et une procession solennelle. Et même, pour célébrer cet événement et en immortaliser le souvenir, il fit frapper une médaille commémorative, portant d'un côté *sa propre effigie* avec ces mots : « Grégoire XIII, Pont. Max. (souverain pontife) », de l'autre, *une image du massacre* avec l'inscription : « Hugonottorum strages (carnage des huguenots), 1572 »<sup>3)</sup>.

A quoi bon multiplier les exemples ?

En vérité, la persécution fut le fait de *l'Eglise romaine* et non pas seulement *de certains hommes* d'Eglise et d'Etat.

Mais du moins, l'Eglise catholique, dès lors, a-t-elle désapprouvé ces actes qu'on peut excuser à la rigueur, comme une erreur de ces temps reculés ?

Nullement.

Connais-tu, à Champel, le monument élevé à la

---

<sup>1)</sup> Gindraux, *op. cit.*, p. 206.

<sup>2)</sup> Gindraux, *op. cit.*, p. 206.

<sup>3)</sup> Gindraux, *op. cit.*, p. 338.

mémoire du malheureux Servet ? C'est une haute pierre brute, entourée d'une balustrade.

On y lit d'un côté :

LE XXVII OCTOBRE MDLIII  
MOURUT SUR LE BUCHER A CHAMPEL  
MICHEL SERVET  
DE VILLENEUVE EN ARAGON

De l'autre côté :

FILS RESPECTUEUX ET RECONNAISSANTS  
DE CALVIN  
NOTRE GRAND RÉFORMATEUR  
MAIS CONDAMNANT UNE ERREUR  
QUI FUT CELLE DE SON SIÈCLE ET FERMEMENT ATTACHÉS  
A LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE  
SELON LES VRAIS PRINCIPES DE LA RÉFORMATION  
ET DE L'ÉVANGILE  
NOUS AVONS ÉLEVÉ CE MONUMENT EXPIATOIRE  
LE XXVII OCTOBRE MCMIII

Qui donc a élevé ce granit ? l'inscription le dit : des protestants, fils spirituels de Calvin, mais qui ont voulu rompre la solidarité avec lui sur ce point<sup>1)</sup>. Ils auraient pu l'excuser, rejeter la faute sur le Conseil de Genève ou sur Servet.

Non. Calvin a mal agi dans ce cas ; il a fait à sa propre cause plus de tort qu'il n'a cru lui faire de bien.

Où est-il le monument expiatoire que l'Eglise romaine a élevé aux innombrables et aux milliers de victimes des persécutions catholiques ? Où est la parole de blâme adressée aux tortionnaires par un pape ou un concile, ou un docteur authentique de l'Eglise ? Ce monument ou ce simple mot, si quelqu'un pouvait me les montrer, combien je lui en serais reconnaissant ! Mais l'Eglise romaine n'en est pas encore là.

---

<sup>1)</sup> Avant tout le professeur Doumergue, l'auteur de la monumentale biographie du Réformateur.

« Si les hérétiques, dit un de ses théologiens modernes<sup>1)</sup>, professent publiquement leur hérésie et excitent les autres par leur exemple et par leurs raisons à embrasser les mêmes erreurs, personne ne peut douter qu'ils ne méritent... d'être séparés de l'Eglise par l'excommunication et d'être *enlevés par la mort du milieu des vivants*; en effet, un homme mauvais est pire qu'une *bête féroce* et nuit davantage, comme dit Aristote, *il n'est donc pas mauvais de tuer une bête sauvage* ».

Et ne sois, mon cher, ni surpris ni scandalisé de semblables paroles; elles sont toutes simples et naturelles dans la bouche des représentants d'une Eglise infaillible.

Lorsque M. de St-Lambert te disait: « Le dogme de l'infailibilité pris dans son essence est indépendant des applications outrées qu'il reçut en Espagne ou ailleurs; ces applications n'en furent ni l'épanouissement, ni la traduction, ni le commentaire obligé », M. de St-Lambert se trompait.

En réalité, tant que l'Eglise se dira infaillible, elle ne pourra faire autrement que de considérer comme des criminels — comme des bêtes féroces, dit le Père Lépicier — tous les insoumis, c'est-à-dire, elle ne pourra autrement que de persécuter.

Un exemple très simple et qui intéresse chacun : *le mariage*.

D'après Rome, le mariage est un sacrement. Or seule l'Eglise dispose des sacrements : seul un prêtre, valablement ordonné, peut unir deux époux. Dire autre chose, pour un catholique, serait de sa part être infidèle à l'Eglise, à Dieu par conséquent. Donc,

---

<sup>1)</sup> Le Père Lépicier, *De la stabilité et du progrès du dogme* (cours de théologie professé à Rome même), p. 194, cité d'après Ramette p. 30.

tous les mariages qui n'ont pas été célébrés devant un prêtre catholique, ceux par exemple contractés devant un officier de l'état civil ou devant un maire, même bénis par un pasteur protestant, ne sont que *vulgaire concubinage entre fiancés*; les enfants qui en naissent ne peuvent être qu'autant de *bâtards*.

Des bâtards ? Nous ne sommes rien d'autre, ni toi, ni moi, ni la grande majorité des gens que nous connaissons, et mes enfants, dans un Etat strictement gouverné d'après les principes du catholicisme romain ne pourraient ni porter mon nom, ni hériter de mon petit avoir.

Tu me répondras que jamais tu n'as entendu un catholique parler de la sorte.

En effet, dans tout le monde civilisé, depuis la Révolution française, le catholicisme doit s'accommoder du libéralisme politique dominant. Mais auparavant, il n'en était pas ainsi. Au XVIII<sup>me</sup> siècle, en France, 150.000 mariages, conclus au désert, n'étaient pour l'autorité que des unions illégitimes. Et si jamais Rome reprenait la haute main, elle devrait, sous peine de renoncer à son infailibilité, obliger les Etats à la stricte application de ses principes. C'est à dire que, malgré les vœux d'un grand nombre de catholiques éclairés et tolérants, elle *devrait* faire remettre en vigueur les lois d'après lesquelles qui n'a pas passé devant le prêtre romain n'est pas marié.

Pour peu que tu t'intéresses, cher ami, aux rapports de l'Eglise romaine avec le droit moderne, lis les remarquables pages que l'abbé Snell consacre à ce sujet<sup>1)</sup>. Tu ne pourras sans sourire constater la candeur avec laquelle l'écrivain catholique expose les admirables tempéraments que l'Eglise sait apporter à

---

<sup>1)</sup> *Lettres à un protestant*, p. 180-186.



l'inflexibilité de ses principes *dans les pays et dans les époques où le catholicisme n'est plus dominant.*

« Le dogme de l'infailibilité, pris dans son essence, est indépendant des applications outrées qu'il reçut ? Ces applications n'en furent ni l'épanouissement, ni la traduction, ni le commentaire obligé ?... »

Le seul exemple du mariage suffit déjà à prouver, au contraire, que les persécutions sont l'épanouissement obligé du dogme de l'infailibilité.

\* \* \*

Et que conclure de tout cela ?

La conclusion est fort simple.

Ou bien l'Eglise romaine, en persécutant, a su qu'elle faisait mal. Alors elle a été abominable. Ou bien, comme Saul de Tarse, elle a agi « étant dans l'ignorance et en croyant rendre un service à Dieu » ; alors (et c'est le jugement le plus doux qu'on puisse porter sur son attitude), alors, elle s'est trompée.

Je n'aperçois pas d'autre alternative.

Elle a été abominable ;

Ou elle s'est trompée.

Dans un cas comme dans l'autre, que devient son infailibilité — en matière de foi et de mœurs ?

Excuse cette longue épître, et crois-moi toujours ton très attaché

Jacques MARCHAND.

---

## CHAPITRE VIII

---

# Pourquoi et comment l'on sort de l'Eglise romaine

Einsiedeln. — Un ancien prêtre. — Au Séminaire. — Doutes.  
— L'Evangile et la doctrine de Rome. — Amère désillusion.  
— La confession. — L'Eucharistie. — L'Infaillibilité. — Contraint par la conscience. — Le rude chemin du devoir.

Zurich, le 23 janvier 1914.

Appelé à Zurich pour affaires de famille, j'ai fait un détour par Einsiedeln et passé mon après-midi à Notre-Dame-des-Ermites. La fameuse abbaye ne m'était pas inconnue ; mais cette fois-ci ce fut avec une extraordinaire émotion que je pénétrai dans l'église. Point de pèlerinage ; une quarantaine de personnes seulement. Des fidèles prient devant la chapelle de marbre noir et vert où la Madone, somptueuse dans son vêtement tout raide, étincelle parmi les nuages dorés et les cierges allumés.

Quelques jeunes gens, élèves du gymnase des Bénédictins, arrivent gaîment de la gare, déposent leurs bagages, entrent dans l'église et s'agenouillent devant Notre-Dame... Touchant acte de piété, qui n'aurait guère, je crois, son pendant chez les protestants.

Assis sur un banc, j'écoute le murmure des prières et le bruit étouffé des pas. Soudain l'orgue commence, accompagnant des voix d'hommes à la galerie : les Pères chantent vêpres. Devant moi, deux sœurs de charité agenouillées égrennent leurs chapelets.

Décidément, Jacques a beau faire : au tréfond de

mon être quelque chose vibre qui n'a jamais vibré de la sorte dans aucun temple protestant. Comme je comprends M. Théodore de la Rive, dont je lisais l'ouvrage<sup>1)</sup> tout à l'heure dans le train !

L'orgue s'est tu et tandis que j'écoute encore, voici qu'à ma droite des moines en robes noires surgissent deux à deux. J'en compte une vingtaine. Ils entrent dans la sainte Chapelle, et prosternés, chantent le *Salve Regina*. Je m'approche. Un vieux religieux attire mon attention particulière. A genoux comme les autres, il semble plus fervent qu'eux tous : sa tête inclinée s'agite en chantant, et ses boucles grises frissonnent...

L'office est terminé ; de nouveau deux à deux, les moines se retirent et disparaissent...

Oh ! l'attirant mystère que celui de ces vies consacrées à la dévotion, s'écoulant toute dans le sanctuaire ! Quelles sont leurs joies, leurs peines, leurs préoccupations ? Quels sont leurs doutes ? Connaît-on le doute chez les pieux Bénédictins d'Einsiedeln ?

Cependant à gauche, près du chœur, une petite porte s'est ouverte. Des femmes, quelques enfants sont entrés. J'entre aussi, hésitant, un peu honteux, dans un lieu aussi saint, d'aller sans savoir où ni pourquoi, en curieux...

C'est une longue et étroite chapelle, avec au fond, un autel : la pénitencerie, comme je l'appris plus tard. Deux rangs de piliers de marbre sombre la partagent en trois nefs. Les deux nefs latérales sont presque complètement occupées par une trentaine de merveilleux confessionnaux en bois foncé, ouvragé et poli. Les personnes entrées avec moi, leur petit livre à la main, disent avec zèle leurs prières... Un Père apparaît, puis un second, un troisième. Les pénitents, tour

---

<sup>1)</sup> Théodore de la Rive, *De Genève à Rome*. Impressions et souvenirs. 2<sup>me</sup> édition ; Plon, Paris.

à tour, les rejoignent dans les confessionnaux respectifs. Quel silence ! à peine parfois un murmure léger parvient à mon oreille. Je songe à De la Rive, à son intense émotion dans l'heure qui précéda sa première confession<sup>1)</sup>, à la honte qui l'écrasait, lui, homme de vingt-cinq ans, de parfaite réputation, lorsqu'il lisait à voix basse, à l'oreille d'un prêtre, les grandes et les petites turpitudes de toute sa vie ; je songe à la joie qui remplissait son cœur soulagé quand il eut achevé l'aveu complet... Que disent ces gens, à l'heure même où j'écoute sans rien percevoir ? Quelles paroles d'aveu de la part des pénitents ? Et quelles paroles d'absolution tombent de ces lèvres sacerdotales ? Oh ! l'humaine misère ! Oh ! le pardon divin !... Les deux sœurs de charité se sont confessées ; elles s'en vont. Aucune pensée ne se lit sur leurs visages honnêtes et doux, encadrés de cornettes identiques, immaculées...

Puis j'ai quitté l'église et traversant les cours, j'ai gagné la hauteur. Longtemps j'ai contemplé dans le calme du soir, l'abbaye magnifique, dessinant sur le sol son immense carré coupé d'une croix, tandis que par petits groupes de trois ou quatre, les Pères revenaient de toutes les directions, points noirs dans la neige grise... Oh ! la suave après-midi, vrai bain de recueillement et de beauté ! Et dire que ce n'était point un jour de fête, ni même un dimanche ! Qu'est-ce que ce doit être lors des grandes solennités !

Toujours davantage je m'étonne en découvrant un catholicisme si différent de celui que je me représentais autrefois. J'y voyais un ensemble de doctrines déraisonnables et de dévotions ridicules. Or, en lisant *De Genève à Rome* et en visitant Einsiedeln, comme

---

<sup>1)</sup> *De Genève à Rome*, p. 158-164.

l'été dernier en causant avec St-Lambert, tout à nouveau j'ai été frappé de voir combien il est logique ; surtout j'y discerne de plus en plus une beauté qui parle à mon âme, quelque chose de très large, de très humain, en même temps que de très religieux qui m'attire... Oui, c'est bien cela ; quelque chose de très large et de très religieux tout à la fois. Quel contraste avec le protestantisme, étriqué et pointilleux, raisonneur sans être raisonnable, et par dessus tout si froid, si peu esthétique... religieux à la manière des pharisiens qui vous jugent et vous repoussent...

« Il faut te convertir », me disait Jacques l'autre soir. Qu'entendait-il par là ? L'homme qui change de religion, qu'il soit protestant, catholique, juif, théosophe, incrédule ou païen, se convertit, cela va de soi. L'homme qui change de conduite, le débauché ou l'ivrogne, se convertit également, c'est très bien. Quant à moi, dès mon enfance, j'ai eu le respect des choses divines et une conduite exemplaire... Qu'on me propose la confession, des pénitences, des bonnes œuvres, rien de mieux. Je suis loin de me croire parfait. Mais quand Jacques fixe sur moi un regard qui fendrait une pierre et me dit d'un ton sépulcral : « *Il faut te convertir* », vraiment il sort de la question. Du reste, combien j'en connais de ces soi-disant convertis qui feraient bien mieux d'être tout simplement d'honnêtes gens !

\* \* \*

Y. le 30 janvier 1914.

J'avais envoyé à Jacques *De Genève à Rome* et j'étais impatient de savoir ce qu'il m'en dirait, quand m'arriva de lui une carte postale :

Mon cher. N'es-tu pas libre le jeudi à partir de onze heures ? Si c'est le cas, je viens te retrouver à

la gare d'Y. ; nous prenons le train jusqu'à N. et de là je t'emmène à C. chez mon collègue, un homme dont tu goûteras hautement la conversation...

Ainsi fut fait. A onze heures et quart l'express nous emportait. Deux heures plus tard, ayant dîné au restaurant, par un brouillard moelleux, et sous les arbres givrés, nous gravissions la route des gorges.

— Alors, à quoi en es-tu, commença Jacques, qui maniait énergiquement sa grosse canne à pointe. Tu as reçu ma lettre ?

— Oui, et je t'en remercie. Quelle peine tu t'es donnée ; c'est une vraie monographie.

— Et quelles conclusions en tires-tu ?

— As-tu lu dans l'ouvrage de De la Rive, que je t'ai envoyé, l'appendice intitulé : *la vraie et la fausse tolérance* ?

— Oui.

— N'est-ce pas magnifique ?

— C'est très beau, en effet. On sent vraiment chez l'auteur un cœur fraternel.

— Je pensais bien que ce livre t'empoignerait. Tu as remarqué qu'il parle aussi du monument Servet auquel tu fais allusion dans ta lettre ?

— C'est vrai.

— As-tu fait attention à la conclusion qu'il en tire ?

— Cette conclusion, par exemple, est étrange... « *Condamnant une erreur qui fut celle de son siècle...* » porte le monument. Alors M. de la Rive se s'écrier : « puisque pour disculper Calvin, les protestants rejettent son erreur sur le XVI<sup>me</sup> siècle, ils perdent ainsi tout droit de reprocher à l'Eglise catholique l'erreur que furent les bûchers de l'Inquisition »<sup>1)</sup>.

— N'est-ce pas bien raisonner ?

---

<sup>1)</sup> De la Rive, *De Genève à Rome*, p. 232-233.

— Il reconnaît que les bûchers de l'Inquisition furent une erreur....

— Justement ! Chacun peut se tromper, et dans ce temps-là...

— Il est vrai, chacun peut se tromper, même la bonne foi, même la piété, même Jean Calvin.

— Alors ?

— Mais *l'infailibilité* le peut-elle ? Jamais ! En aucun siècle ! La première erreur la tue !

— C'est vrai, je n'avais pas songé à cela. C'est pourtant ce que tu me disais à la fin de ta longue épître... Enfin, bref, je le reconnais, sur le chapitre des persécutions, l'Eglise romaine est terriblement mal en point. Pourtant — te le dirai-je — c'est vers elle que je me sens attiré tout de même. Hésite-t-il longtemps le jeune garçon, placé entre sa mère fantasque, incompréhensible parfois, mais si belle, si aimante, et son précepteur irréprochable, méticuleux et grondeur ? Non, il court dans les bras de sa mère...

— C'est le voyage de M. de la Rive « De Genève à Rome » qui t'a fait si forte impression ?

— Il m'a véritablement charmé. Pas toi ?

— Charmé ? Oui, mais pas gagné.

— J'ai retrouvé là cet élan qui m'émouvait chez St-Lambert avec plus encore de poésie et d'exubérance. St-Lambert semble avoir été amené à Rome avant tout par l'enchaînement logique de ses réflexions. Chez De la Rive, la logique n'est pas absente ; mais le sentiment esthétique domine tout... Que de soleil, dans les descriptions de sa vie d'enfant à Presinge ! Quelle émotion intense de toute son âme quand il pénètre dans une église ! Quel enthousiasme touchant devant les splendides figures des prêtres dont il fait la connaissance et dont la conversation le transporte !

Vrai, on le devine si radieux d'être catholique, qu'involontairement on se sent désireux de le devenir aussi...

Jacques, continuai-je après un instant de silence, n'es-tu pas surpris qu'aujourd'hui tant de protestants entrent dans l'Eglise romaine ? Newman et Pusey en Angleterre ; de Ruville en Allemagne ; à Genève, De la Rive, Snell, et tous les autres qui, avec un frémissement de joie, sont rentrés dans le giron de l'Eglise universelle, selon leur expression.

— Il y en a aussi qui la quittent.

— Oui, autrefois, les réformateurs et leurs amis... il y a bien longtemps !

— Et de nos jours donc !

— Des gens qui sont en rupture avec leur évêque pour divers méfaits ; des moines hantés par le désir du mariage...

— Et ceux qui quittent l'Eglise par motif de conscience ?

— En connais-tu ?

— Je te mène chez l'un d'eux.

— Comment, le pasteur de C. est un défroqué ?

— Oh ! le vilain mot ! Ancien prêtre vaudrait mieux.

— Tu m'as pris au piège, fis-je en riant.

— N'aimerais-tu pas l'entendre nous dire pourquoi il est sorti du sacerdoce et de l'Eglise romaine ?

— Si fait.. quoique, je te le dis d'avance, je ne me sente pas grande sympathie pour un tel homme.

Nous étions arrivés hors de la région des brouillards. Un splendide ciel bleu, d'une incomparable pureté s'étendait sur nos têtes. Un soleil vraiment chaud, pour la saison, dégelait le sol à nos pieds et faisait étinceler comme des lames de cuivre, les quelques feuilles mortes restées aux branches des hêtres.

— Qu'il fait bon ici, m'écriai-je !

— Et quand donc, dit Jacques, mon excellent ami sortira-t-il enfin de ses brouillards ?

— Ton ancien prêtre les dissipera peut-être ?

— Plaise à Dieu !



\* \* \*

Au presbytère de C. nous étions attendus.

Accueil chaleureux.

On nous introduit dans une chambre d'étude ; partout des livres, sauf dans un angle où règne une volière peuplée d'oiseaux ; deux petits garçons sont occupés à jeter à terre le contenu de la corbeille à papier. Leur maman les fait prestement sortir. C'est bien une famille pastorale du pays romand... Il est deux heures et demie. Avec une cordiale simplicité, la maîtresse du logis apporte elle-même le café noir. On s'informe de notre voyage. Pour moi, j'examine notre hôte : ses cheveux en brosse sur un front très haut, sa forte moustache me rendent rêveur : j'essaie de me le représenter en soutane, tonsuré, rasé...

La conversation languit quelque peu.

Jacques cherche à aborder le sujet.

— Que dites-vous, cher collègue, de nos temples protestants ? ne les trouvez-vous pas un peu froids et n'avez-vous jamais regretté les splendeurs du culte catholique ?

— Moi ? Ce sont les églises catholiques qui me semblent vides et froides. J'ai peine à me figurer que jamais j'aie dit la messe. Tenez, l'autre nuit, j'ai eu un cauchemar : Je me voyais à l'autel, incapable de me rappeler ce qu'on y fait. Et vraiment je crois que j'y serais embarrassé...

Je l'écoutais sans grand intérêt. Toute l'affaire me paraissait un petit complot destiné à me dégoûter du catholicisme...

Pourtant, *l'homme* continuait à exciter ma curiosité.

Cette sensation de mystère ressentie, avec tant de force à Einsiedeln, je l'éprouvais toujours depuis quelque temps, en présence d'un prêtre...

Or, *cet homme* avait été prêtre, il en avait reçu

l'éducation, il en avait fait les vœux, il en avait connu la vie. On pouvait l'interroger...

— Où avez-vous étudié la théologie catholique ? demandai-je.

— Au grand séminaire de N.

— Oserais-je vous demander quelques détails sur la vie des séminaires ?<sup>1)</sup>

— Pourquoi pas ?

— A quel âge y entriez-vous ?

— A dix-huit ans.

— Après avoir fait vos humanités ?

— Sans doute.

— Dans un collège laïque ?

— Oh non ! Au collège des Jésuites, à L.

— Et vous fûtes dans le grand séminaire ?

— Quatre ans, jusqu'à mon ordination.

— Entièrement séparé du monde ?

— Evidemment, sauf aux vacances, que je passais dans ma famille. Mais le fait de porter la soutane nous séparait du monde, même dans le sein de la famille.

— Vous portiez la soutane comme séminariste déjà ?

— Oui, dès le jour de mon entrée.

— Et à quoi ressemblent ces séminaires ?

— Un vaste bâtiment, beaucoup de fenêtres, quelque chose de sévère, dans le genre de vos fabriques d'horlogerie. Mais la différence c'est que le séminaire avec sa cour entourée de hauts murs, semble plus

---

<sup>1)</sup> Les récits et explications prêtés à M. Z. dans ce chapitre sont empruntés à une causerie manuscrite sur *la formation du clergé catholique* par un ancien prêtre actuellement pasteur en Suisse romande ; ainsi qu'à une *lettre*, inédite également, du même auteur datant des mois qui suivirent sa conversion et relatant avec détails ses expériences religieuses. Certains traits complémentaires enfin furent fournis oralement par cet ancien prêtre lui-même, dont l'auteur du présent ouvrage tient le nom à disposition de quiconque désirera le connaître.

mystérieux et rébarbatif encore. Au lieu de la foule empressée des ouvriers qui, chaque soir, sort gaîment pour se répandre dans tout le village, le dimanche matin seulement, on voit la procession silencieuse des séminaristes noirs, sortir deux à deux, pour se rendre à la cathédrale, assister aux heures canoniques des chanoines et à la grand'messe.

— Combien étiez-vous ?

— Deux cents...

— Et la discipline ?

— Sévère.

— Quel était votre ordre journalier ? Excusez... mais cela m'intéresse fort, en ma qualité de pédagogue.

— A cinq heures, lever. A cinq heures et quart méditation matinale, durant trois quarts d'heure, debout, afin de n'être pas ressaisi par le sommeil.

— Trois quarts d'heure debout, immobile, ce doit être pénible à cette heure-là ?

— Il faut y avoir passé pour le savoir ! En un quart d'heure, chacun devait avoir fait son lit, sa chambre, brossé ses souliers et allumé le feu. A six heures et quart, il fallait être prêt pour la messe à la chapelle du séminaire. A sept heures, on avait un petit moment avant le déjeuner pour relire ses devoirs. Puis des cours jusqu'à midi. Après le dîner, on se levait de table, au signal, on disait les grâces, deux à deux on se rendait à la chapelle en disant tous à haute voix, en latin et sur une seule note, le psaume 51 « Miserere mei Deus secundum magnam... etc. » On y restait quelques minutes, puis de nouveau deux à deux, on se rendait dans la cour pour la récréation.

— Et en quoi consistait cette récréation ?

— Elle consistait à marcher pendant une heure, trois à trois, les uns derrière les autres sur une sorte de trottoir circulaire qui entourait toute cette cour,

tandis que le *président*, toujours grave et impassible, la traversait et retraversait sans cesse d'un bout à l'autre, faisant la navette, écoutant et surveillant. Si parfois il s'apercevait de l'absence d'un troisième dans une rangée, bien vite il s'approchait du couple resté en tête à tête et lui décochait ce mot du règlement : « Nunquam duo, semper tres »<sup>1)</sup> ou bien même il se contentait de le regarder en élevant d'une manière significative trois doigts de sa main droite.

— Pourquoi toujours trois ?

— Sans doute parce qu'à trois on risquait moins de comploter quelque escapade ; et puis il était de règle aussi de ne point reprendre chaque jour les deux mêmes compagnons.

L'heure de la récréation écoulée, au coup de cloche, toutes les conversations devaient finir instantanément et les phrases commencées restant même inachevées, on se séparait les uns des autres pour reprendre chacun dans le grand silence le chemin de sa chambrette. De là, on se rendait aux leçons, jusqu'à quatre heures, puis répit d'un quart d'heure, et étude en chambre jusqu'à six heures et demie. Alors un coup de cloche nous appelait dans une salle pour la lecture spirituelle, faite à tour de rôle par l'un de nous dans quelque auteur mystique du vieux temps. A sept heures, rendez-vous en silence au réfectoire pour y souper, défilé deux à deux vers la chapelle en récitant à voix haute le « De profundis clamavi ad te Domine... »<sup>2)</sup>, puis une heure de récréation trois à trois dans la même cour ; à huit heures et demie, coup de cloche, et rentrée en silence à la chapelle pour la prière du soir. A neuf heures on remontait en chambre pour se coucher dans le plus grand silence, tout en égrenant

<sup>1)</sup> Jamais deux, toujours trois !

<sup>2)</sup> Psaume 130.

son chapelet. Et à neuf heures et demie toute lumière devait être éteinte.

— Une vie vraiment monacale, fis-je.

— En effet.

— Quel contraste avec la vie de nos étudiants en théologie protestants, s'écria Jacques.

— Il est vrai, reprit M. Z., que la vie des étudiants protestants, avec la pleine liberté dont certains usent et abusent m'a souvent, au début, désagréablement froissé.

— Vous avez plusieurs fois parlé du silence, dis-je ; était-il toujours de rigueur ?

— Oui, sauf aux récréations.

— Etiez-vous seuls en chambre ?

— Non, nous étions deux.

— Alors, vous pouviez parler !

— On le faisait, mais c'était une infraction à la règle. Aussi s'exprimait-on à voix très basse, ou plus souvent encore par signes.

— Vos maîtres pouvaient-ils vous surveiller jusque dans vos chambres ?

— Certainement. A tout moment le président, circulant dans les corridors, chaussé d'épaisses pantoufles, faisait le guet aux portes, ou entraît en coup de vent, pour nous surprendre dans nos occupations et dans notre maintien.

— Et les repas étaient-ils silencieux aussi ?

— Oh non, bien au contraire ! Mais pas question là non plus de converser et encore moins de rire.

— Alors ?

— Je me souviendrai toujours de mon premier dîner au séminaire.

Nous venions, mon camarade de chambre et moi, d'avoir revêtu notre costume de séminariste quand la cloche sonna.

Dans le vaste réfectoire rectangulaire s'alignaient

trois longues tables autour desquelles les deux cents élèves se rangèrent en silence et restèrent debout pour attendre l'arrivée du chanoine N., président du grand séminaire, qui assistait à chaque repas.

Il vint ; et rien que sa vue (sa démarche réglée, la raideur de son buste, ses regards perçants) fit passer comme un frisson dans l'assemblée.

Arrivé à sa place, au centre de la salle, d'une voix sèche il prononça le *Benedicité* : « Nos et ea quae sumus sumpturi, benedicat, dextera Christi ». Tous répondirent : « Amen », puis on s'assit. Au même instant, d'une tribune élevée, dominant toute la salle, un de nos aînés commençait la lecture en latin du martyrologe, puis d'un chapitre de l'*Imitation*, puis de la vie de St-François de Sales, prince et évêque de Genève. Et cela, notez bien, au milieu du bruit inévitable des couverts de deux cents convives, servis par une escouade de séminaristes, improvisés sommeliers. Dès lors il s'agissait pour le lecteur de donner toute la force de sa voix et de mettre en œuvre toute son habileté de prononciation. Ainsi en était-il chaque jour et à tous les repas.

De temps en temps retentissait la sonnette du président, lorsqu'il s'agissait de faire une communication, de corriger une faute du lecteur ou de donner à la communauté une verte semonce, ce qu'il appelait : « Remonter la pendule ».

— Le mot pour rire n'était donc pas entièrement exclu, fis-je.

— A côté du silence, toujours de rigueur, il était défendu de courir dans les corridors, et même de marcher vite, cela étant contraire à la modestie et au decorum ecclésiastique. Défendu aussi de monter les escaliers deux marches à la fois ; défendu de fumer, mais permis de priser. Défendu d'avoir trop de soin de ses cheveux. Il n'était pas jusqu'aux yeux qui

n'aient leur règlement, et le mieux, nous disait-on, était de les tenir un peu baissés de façon à voir juste trois ou quatre mètres devant soi. Défendu de lire des romans et des journaux. Défendu, et ceci très sévèrement, d'entrer dans la chambre d'un collègue. Défendu de boire ou de manger en chambre et même d'y posséder des victuailles sans en avoir obtenu l'autorisation spéciale pour un motif de santé.

La punition en cas d'infraction à ces ordonnances, c'était presque toujours, pour ceux qui se faisaient prendre, un retard de trois mois dans leur avancement aux saints ordres, et par conséquent trois mois de plus à passer au séminaire. Ajoutez à tout cela l'obligation de se confesser au moins tous les mois, et celle d'entendre chaque semaine un sermon traitant souvent des châtimens éternels...

— Voilà, s'écria Jacques, comment on marque le prêtre d'une empreinte indélébile, qui même en costume civil ou militaire, le fait reconnaître entre cent !

— Oui, dis-je, cela fait beaucoup de religion à avaler en un jour ! Et l'on comprend qu'après quatre ans de ce régime, on ne soit plus comme un autre homme.

— Plus comme un autre homme, en effet, dit M. Z.

Un monde de souvenirs semblait s'être réveillé en lui. Immobile et silencieux, il revivait cette jeunesse bien étrange pour nous. Par moments il souriait : c'était comme si le visage aimé d'un condisciple de jadis lui était apparu, ou qui sait ? la bonne figure de quelque vénérable maître...

— Et pourquoi donc avez-vous quitté l'Eglise romaine ? demanda Jacques.

— Parce qu'il m'était devenu impossible d'y rester !

— Il y a telle chose qui semble impossible, m'écriai-je vivement, et que cependant on parvient à faire avec de la bonne volonté.

L'ancien prêtre fixa sur moi un regard sérieux presque aigu

— Vous avez raison, Monsieur, dit-il, en face des impossibilités morales on *peut* toujours aller de l'avant ; mais alors on devient un hypocrite !

— Voulez-vous dire, repris-je, que tous ceux qui demeurent dans l'Eglise romaine sont des hypocrites ?

— Nullement ! Je veux seulement dire que pour *moi*, ayant vu et compris certaines choses, je ne pouvais plus croire en l'Eglise ; et que si j'avais continué à la servir, ne croyant plus en elle, j'aurais été un hypocrite !

Le silence retomba.

— Comment en êtes-vous arrivé à ce point ? insista Jacques.

— Ce ne fut pas *une* raison qui me contraignit de sortir : ce fut tout un ensemble de raisons, ou pour mieux dire tout un travail d'âme qui dura longtemps et au bout duquel je me dis : Tu ne peux plus rester.

— Vous aviez des doutes ?

— Au fond cela commença au grand séminaire. J'eus des doutes sur ma vocation. Avais-je vraiment été appelé de Dieu à la prêtrise ?

Des doutes me vinrent aussi sur cette religion catholique, que mes études me faisaient un peu mieux connaître.

Dieu sait si, alors déjà, j'ai cherché sérieusement la lumière et la vérité !

Prières ardentes, consultations d'ecclésiastiques instruits, recherches personnelles, je ne négligeai rien.

Finalement, je considérai comme plus prudent de ne pas poursuivre mes études théologiques, et un jour, alors qu'il en était temps encore, je quittai le séminaire.

En agissant ainsi, je suivais du reste l'avis de mon Directeur de conscience, le révérend Père M., un jésuite.



Cette décision qui m'avait coûté bien des larmes, ne fut point comprise. Mes parents en éprouvèrent un vif chagrin. Ils me convinquirent de consulter un autre ecclésiastique, un vieux chanoine, ancien professeur, dont l'avis fut tout différent. Selon lui, l'avenir et les multiples occupations du ministère, devaient dissiper bientôt les doutes et les craintes.

Avec la docilité que tout bon catholique doit avoir en face de son directeur spirituel, je rentrai au séminaire, et quelques mois plus tard, étendu sur les dalles de la Cathédrale, je recevais le sous-diaconat, première partie du prétendu sacrement de l'Ordre.

Aux yeux du monde catholique, c'en était fait à jamais de ma liberté ou de mon honneur.

Hélas ! dans la vie active les doutes revinrent. J'en étais très troublé, car d'après l'enseignement de l'Eglise, le doute *où l'on demeure* est un péché. Au milieu de ces angoisses nouvelles, la même voix intérieure que j'avais entendue au séminaire, me pressait de percer ces ténèbres et de chercher la vérité. Que cette voix me vint d'En-Haut, je pouvais bien le croire ; car, chercher la vérité, n'était-ce pas mon droit et même mon devoir ?

Jésus-Christ n'avait-il pas dit : « Cherchez et vous trouverez » ?

Devant Dieu, je me mis de tout cœur à l'ouvrage et, pendant une année, tout mon temps libre et souvent la moitié de mes nuits furent employées secrètement à ce travail.

J'ouvris d'abord les saintes Ecritures pour y trouver à la source la plus sûre la véritable doctrine du Sauveur. Je l'y trouvai en effet, mais quel contraste avec celle de l'Eglise !

— Et en quoi, m'écriai-je ?

— En une multitude de choses. Jésus avait dit : « Toute la loi et les prophètes se résument en ces deux commandements : tu aimeras le Seigneur ton Dieu

de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même<sup>1)</sup>. L'Eglise, au contraire, ajoute au Décalogue, sept autres commandements à observer sous peine de damnation éternelle : « Quatre temps, vigiles jeûneras, dit-elle par exemple, et le Carême entièrement ». « Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi même<sup>2)</sup> ». Pourtant Jésus avait dit à ses disciples que jeûner par motif de piété, c'était coudre le drap neuf à un vieil habit<sup>3)</sup>. Et St-Paul avait ajouté : « le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger, mais dans la justice »<sup>4)</sup>.

A propos du culte, j'entends Jésus dire à la Samaritaine que désormais il n'y aura plus d'endroits spécialement désignés pour adorer Dieu. Ni Garizim, ni Jérusalem. « Les vrais adorateurs que demande le Père, l'adoreront partout, en esprit et en vérité »<sup>5)</sup>. Or se passe-t-il un seul mois de l'année où l'Eglise n'organise des pèlerinages pour conduire les foules à telle ville ou à telle montagne, comme si la prière devait y être plus sûrement exaucée ?

« Quand vous priez, n'usez pas de vaines redites comme les païens qui s'imaginent d'être exaucés en parlant beaucoup », dit Jésus-Christ<sup>6)</sup>.

Mais l'Eglise nous dit : « Répétez cinquante fois l'*Ave Maria*<sup>6)</sup> sur des petits grains de bois ou sur des perles enfilées et vous serez certainement agréables à Dieu ».

<sup>1)</sup> Matth. 22, 34-40.

<sup>2)</sup> Matth. 9, 14-17.

<sup>3)</sup> Rom. 14, 17.

<sup>4)</sup> Jean IV, 19-24.

<sup>5)</sup> Matth. 6, 7-8.

<sup>6)</sup> Le *Rosaire* se compose de seize fois l'*Oraison dominicale* (Pater) et de cent cinquante-trois fois la *Salutation angélique* (Ave Maria) : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il ». — Le *chapelet* est la troisième partie du *Rosaire*.

« Cinq paroles en langue connue, dit Paul, valent mieux pour les fidèles que dix mille en langue inconnue... »<sup>1)</sup>). Malgré cela, l'Eglise préfère prier en latin, lire en latin, chanter en latin, bénir en latin, administrer les sacrements en latin...

« Tu ne te feras point d'images taillées et tu ne te prosternerás point devant elles », avait dit l'Eternel. Les premiers chrétiens pratiquaient si bien l'entretien tout simple de l'âme avec son Père céleste que le païen Celse, pour les combattre, les accusait de n'avoir dans leurs temples ni statues, ni encens, ni chandelles... Que dirait Celse aujourd'hui dans une église catholique ?

Dans l'Evangile, Jésus ne cesse de dire : « Venez à moi... *je suis la voie...* C'est *moi* qui suis le bon Berger... » Et Paul ajoute : « Il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ »<sup>2)</sup>). Malgré cela, le nombre des saints qui se disputent les pratiques et les honneurs augmente sans cesse dans l'Eglise.

Dans l'Evangile, j'entends les apôtres discuter entre eux : il s'agit de savoir s'il y aura un maître parmi eux et qui sera le premier. Or, voici la réponse du Sauveur : « Les chefs des nations les gouvernent, les grands leur commandent avec autorité, mais il ne doit pas en être de même parmi vous. Au contraire, quiconque voudra être grand parmi vous sera votre serviteur, et celui d'entre vous qui voudra être le premier sera l'esclave de tous... »<sup>3)</sup>). Non content d'exclure ainsi toute suprématie, le Christ condamne même les noms qui pourraient en faire naître l'idée : « Ne vous faites pas appeler *Maîtres*, dit-il, car vous n'avez qu'un seul maître, qui est le Christ et pour vous, vous êtes tous frères » « N'appeliez personne sur la terre *père*, car vous n'avez

---

<sup>1)</sup> 1 Cor. 14, 19.

<sup>2)</sup> 1 Tim. II, 5.

<sup>3)</sup> Marc X, 42-44.

qu'un seul Père, savoir Celui qui est dans les cieux». « Et ne vous faites pas appeler *Docteurs*, car vous n'avez qu'un seul docteur qui est le Christ »<sup>1)</sup>. Que dire après cela des titres que se sont donnés par la suite et qu'acceptent encore chaque jour les papes : « Docteur infallible — Très Saint-Père — Père commun des fidèles — Souverain Pontife ».

— Oh, dis-je, il y a quatre siècles que les protestants font ces reproches à l'Eglise de Rome. Mais les théologiens catholiques ne sont nullement embarrassés pour expliquer et justifier leur Eglise.

Le regard sérieux et froid de mon hôte se fixa de nouveau sur le mien :

— Pensez-vous, Monsieur, que j'ignore les réponses et les explications des théologiens romains sur tous ces différents points. Pendant des années, je les ai relues et soupesées. Certes, dans mes perplexités, je n'aurais pas mieux demandé que d'en être convaincu. Mais plus j'avais, plus je voyais clairement que pour un esprit loyal, il n'y a pas à s'y méprendre, l'Eglise a subi une forte évolution depuis les premiers jours ; bien plus, elle a encouru l'anathème de Paul contre « quiconque oserait ajouter ou retrancher à l'Evangile, fût-il même un ange du ciel »<sup>2)</sup>.

— J'ai peine à admettre, Monsieur, que pour ces raisons d'interprétation de l'Ecriture sainte, qui ne touchent pourtant pas encore à l'essence même de la religion du Christ, vous vous soyez aventuré à un acte aussi formidable que la rupture avec le sacerdoce et avec votre Eglise. Car enfin vous n'ignorez pas, sans doute, que les protestants non plus n'obéissent pas à toutes les paroles de l'Evangile — bien loin de là...

— Halte-là, je proteste ! interrompit Jacques qui,

<sup>1)</sup> Matth. 23, 6-12.

<sup>2)</sup> Galates I, 8-9.

depuis un moment, bouillonnait. Tu profères des choses énormes, mon cher. « Simples raisons d'interprétation de l'Ecriture, dis-tu, et qui ne touchent pas à l'essence de la religion du Christ ». Qu'entends-tu donc par *l'essence de la religion du Christ* ? Que l'obéissance à Dieu consiste dans l'attitude intérieure de l'âme ou dans l'observation mécanique d'une réglementation des aliments ; — que le Dieu qu'on adore soit un être spirituel, partout présent, ou une divinité localisée dans des lieux de pèlerinage ; — que la prière soit la libre et confiante conversation d'un enfant avec son père, ou la redite vaine à laquelle on attribue une valeur magique et méritoire ; — que l'Evangile soit rendu accessible au peuple, ou qu'on le lui voile au contraire par l'écran d'une langue étrangère ; — que l'unité et la spiritualité divines soient sauvegardées, ou qu'on retombe dans une sorte de polythéisme pratique ; — tout cela ne toucherait pourtant pas encore à l'essence même de la religion du Christ ! Alors qu'est-ce qui y touche ?

Cela ne touche-t-il pas à l'essence même de la religion chrétienne que d'avoir, comme médiateur entre soi et Dieu, Christ seul ou bien avant tout sa mère ? Je possède un livre intitulé *Le Mémorial du prêtre*, qui contient du reste maint excellent conseil. Mais il faut lire les pages intitulées *le Prêtre et Marie*. Quel langage brûlant : « Si vous êtes agités, soulevés par les ondes frémissantes de l'orgueil, de l'ambition, de la détraction, de l'envie, regardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère, ou l'avarice, ou les convoitises de la chair, s'abattent sur le frêle esquif de votre cœur, menaçant de l'engloutir, vite, bien vite, un regard vers Marie. Si, troublés à la vue de la gravité de vos fautes... et saisis d'épouvante à la pensée du jugement de Dieu, vous commenciez à tomber... dans le gouffre du désespoir, oh ! un regard, une pensée, un soupir vers Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie...

Jésus-Christ a commencé et continué ses miracles par Marie et il les continuera jusqu'à la fin des siècles par Marie... Dieu le Père a un trésor ou un magasin très riche, où il a renfermé tout ce qu'il a de beau, d'éclatant, de rare et de précieux, jusqu'à son propre Fils ; et ce trésor immense n'est autre que Marie... » Après quarante pages de ce style (ce chapitre est de beaucoup le plus long de tous), l'auteur pense avoir été au-dessous de sa tâche et s'écrie : « *De Maria nunquam satis* ; on n'a point encore assez loué, exalté, honoré, aimé et servi Marie<sup>1</sup>)... ».

Tout cela, penses-tu, ne touche nullement à l'essence de la religion du Christ ? Encore une fois, qu'est-ce donc, pour toi, que l'essence de la religion du Christ ?

— Vous avez raison, cher collègue, reprit Z. Toutefois, ces réflexions n'eussent probablement pas suffi à me faire faire le grand pas, s'il n'y avait pas eu autre chose.

Il se leva, parcourut la chambre deux ou trois fois, les mains dans les poches. Je ne le quittais pas des yeux...

Soudain, il décrocha une photographie suspendue à la muraille.

— Tenez, dit-il en me la tendant, me voici au temps où j'étais curé en Belgique.

Je la pris avec empressement : Une bonne figure de jeune prêtre, comme on en voit parfois, honnête, enfantine, presque naïve. C'était bien lui, photographié dans une belle soutane neuve... Je tendis le cadre à Jacques qui le regarda, souriant, puis s'en fut le remettre à sa place.

M. Z. avait repris sa promenade. Un pli barrait son vaste front...

— Eh bien, frère, reprit doucement Jacques, vous

<sup>1</sup>) L'abbé Dubois, *Le Mémorial du prêtre*, p. 85-126.

disiez tout à l'heure qu'il y avait eu autre chose. Serait-ce indiscret...

— Ah, Messieurs, combien il me serait agréable de me taire et de laisser reposer tout ce passé mort... Et pourtant je me sens parfois humilié et comme repris en conscience, ayant reçu de Dieu l'immense grâce de sortir du labyrinthe par la bonne porte, de ne faire plus rien, ou peu de chose, pour secourir ceux qui restent dans ces perplexités.

Au fond, je le vois bien maintenant, ce qui pour une bonne part m'a rendu la rupture possible, ce sont les *désillusions*.

Oui, les désillusions ; les amères désillusions.

C'est que vous ne pouvez pas comprendre, vous, Messieurs, toute la vénération dont le sacerdoce est l'objet parmi les catholiques pratiquants, à qui le pape et tous ses représentants, évêques, prêtres et religieux apparaissent comme tout auréolés d'une sainte et redoutable majesté. « Ils sont supérieurs aux anges, dit-on, car ils peuvent commander à Dieu (quand s'opère le miracle de l'autel) et si vous rencontriez à la porte de l'église un prêtre et un archange, fût-il St-Michel, vous devriez d'abord introduire le prêtre, et *après lui* le prince des armées célestes<sup>1)</sup>, etc., etc... Pour qui-conque a quelque ambition spirituelle ou simplement un grand désir de sainteté, la prêtrise apparaît dès lors comme le chemin le plus direct pour y arriver ; aux yeux des parents pieux c'est le *nec plus ultra* des vocations.

En entrant au séminaire, je partageais ces idées, naturellement.

---

<sup>1)</sup> « O prêtre de Dieu ! — s'écrie Cassien — soit que tu contemples la hauteur des cieux, soit que tu admires la beauté du soleil, de la lune et des étoiles ; soit que tu regardes la puissance des souverains, tu es toi-même plus élevé, plus beau, plus puissant que tout cela. Ton Créateur et ton Créateur *seul* est l'unique être auquel tu ne sois pas supérieur ». Cité par l'abbé Dubois dans le *Mémorial du prêtre*, p. 2.

— Ce n'est pourtant pas dans cette école de sainteté que vous les avez perdues, interrompis-je.

— En réalité, la vie du séminaire n'est pas normale. Je m'aperçus bien vite que si la défense d'aller deux à deux aux récréations était si sévère, il y avait encore une autre raison que celle dont je parlais tantôt. En vertu du proverbe : « Faute de grives on mange des merles », il arrivait fréquemment que de véritables *flammes* prenaient naissance dans les cœurs, principalement chez les élèves plus âgés à l'égard des élèves nouveaux venus, dont le visage pouvait rappeler des traits et un incarnat féminins. Aussi réagissait-on énergiquement contre tout ce qui encourageait cette tendance.

Je vous ai dit aussi tout ce qui nous était défendu. Seulement, comme la punition qui frappait les délinquants était très grave (un retard de trois mois dans les études), on n'y ajoutait pas une obligation en conscience : il était admis qu'aucun article de discipline n'obligeait, sous peine de péché.

— Je ne comprends pas très bien, dit Jacques.

— Cela signifie qu'il n'était pas nécessaire d'avouer en confessionnal les désobéissances au règlement.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Alors, dis-je, un élève qui parlait avec son camarade, qui mangeait, fumait ou lisait le journal en cachette, n'avait pas besoin de le dire à son confesseur ?

— Non. Quand j'eus compris cela, j'avoue que j'en eus une grande joie et que je me permis de nombreuses incartades, comme, par exemple, d'avoir sous mon lit une caisse très basse, dissimulée par le tapis de lit, dans laquelle j'avais toujours quelques victuilles reçues de la maison et que je partageais avec mes amis.

— Mais il fallait ne pas se faire prendre !

— Il fallait ne pas se faire prendre. Et pour autant qu'on était assez adroit pour cela, on pouvait se croire la conscience nette, même en désobéissant toute la journée.



— C'est l'école de la dissimulation ! s'écria Jacques qui, lui, ne riait pas du tout.

— Oui, une école de dissimulation plutôt que de sainteté, reprit M. Z. Toutefois, ce n'est que plus tard que je m'en rendis bien compte. La grande désillusion m'attendait dans la prêtrise.

— Dites-moi donc, cher collègue, interrompit Jacques, ce qu'on entend exactement par le bréviaire et les heures canoniales que chaque prêtre, si je ne me trompe, doit dire tous les jours.

— C'est bien facile. Le bréviaire est un livre, ou plutôt un ensemble de quatre livres, correspondant aux quatre saisons de l'année et contenant chacun des lectures, des psaumes et des prières que tout ecclésiastique catholique est tenu de réciter chaque jour, sous peine de péché mortel et partant de damnation éternelle.

Ce *Bréviaire romain* a été publié en 1568 par Pie V, puis revu par Clément VIII et Urbain V.

L'office à réciter chaque jour est réparti en sept heures, ou heures canoniales correspondant aux sept moments où les Juifs pieux étaient sensés se recueillir pour prier<sup>1)</sup>. Ces heures sont *Matines et Laudes*, *Prime*, *Tierce*, *Sexte*, *None*, *Vêpres* et *Complies*.

Matines et Laudes, à réciter à minuit, peuvent être anticipées la veille, dès la chute du jour. Les autres heures correspondent aux heures juives, prime à six heures du matin, tierce à neuf heures, et ainsi de suite.

— Et tous les prêtres, reprit Jacques, font véritablement sept cultes par jour, aux moments indiqués ? Voilà une obligation qui peut être lourde, suivant les cas.

— En effet. Il y a toutefois des arrangements possibles. Ainsi on peut sans péché réciter dès le matin toutes les heures en un tenant et se libérer pour la

---

<sup>1)</sup> Psaume 119, 164.

journée. On peut également, si l'on préfère, réciter le tout par petites tranches et en quelque sorte à temps perdu, et l'on peut interrompre sa lecture et couper les psaumes et les versets par des occupations profanes, sans être tenu à recommencer. De plus, et ceci vous paraîtra peut-être bizarre, nul n'est tenu de comprendre le sens de ces prières latines, le tout est de les dire. Et pourvu que les paroles aient été articulées de telle sorte que si vous étiez seul dans le silence vous perceviez un petit bruissement produit par le mouvement de vos lèvres et de votre langue, vous pouvez aller aussi vite que vous le permet votre facilité de parole.

— Quelle superficialité, dit Jacques ! Quel inconcevable mélange de littéralisme exact dans la forme, et d'indifférence pour le fond !

— Ce n'est pourtant pas cela qui me déçut, reprit M. Z. J'y étais trop accoutumé pour y voir rien d'anormal. Ce qui me bouleversa, ce fut l'état moral intime du clergé dans lequel j'entrais.

Je vous ai dit, Messieurs, l'idée que je me faisais de la prêtrise en y entrant. Ah ! qu'il avait raison ce digne prélat de N., lorsqu'il recommandait aux jeunes prêtres de ne pas entendre les confessions de confrères plus âgés, afin de n'être pas scandalisés et par trop découragés ! Or, par la force des circonstances, il ne m'est arrivé que trop souvent de recevoir les confessions de mes collègues.

— Il y a pourtant, dit Jacques, beaucoup de prêtres moralement dignes de tout respect...

— Certes, il y en a beaucoup... Mais quelles luttes chez un grand nombre de ces êtres qu'on m'avait dépeints comme élevés entre ciel et terre, par un miracle particulier de Dieu, dès le jour de l'ordination !<sup>1)</sup>

Tout jeune que j'étais, en huit années seulement de

<sup>1)</sup> « Une parole et une goutte d'huile, les voilà chastes pour l'éternité », a-t-on dit.

ministère, que de confidences douloureuses j'entendis. Ah ! oui que de souffrances dans le rayon restreint de mes connaissances et de là, à quelle statistique je dus conclure pour l'ensemble !

Ne peut-on pas dire de maints jeunes prêtres éminemment respectables, qu'ils usent le meilleur de leurs forces dans ces combats stériles ?

Quant aux autres... Ah ! malheureux confrères faisant d'héroïques efforts, oui, *d'héroïques efforts* et ne pouvant que pleurer sur leurs faiblesses répétées !...

Une parole de Paul qui semble bien à leur adresse<sup>1)</sup>, leur eut permis de vivre honnêtement, en leur donnant la paix... Mais non !

Périssent les victimes qui se sont trompées, ou que l'on a trompées ; Rome préfère d'hypocrites apparences à leur salut et à leur éternité ! Il m'est arrivé d'en rencontrer dès lors... Avec quelle ardente sympathie je les regarde ! Que de fois j'ai prié pour eux et pour les multitudes de jeunes séminaristes qui ont devant eux les mêmes luttes... Trouveront-ils l'issue ?

Un silence solennel succéda à ces paroles.

Je ne pus empêcher une pensée de m'aborder l'esprit : « Qui es-tu toi qui juges ?... » Sans doute Jacques partageait mon impression.

Mais avec son courage habituel, qui va toujours droit au but, il la formula.

— Et vous-même, cher frère ?... articula-t-il à voix presque basse.

M. Z. comprit à demi-mot. Et fixant son regard sur celui de Jacques :

— Grâce à Dieu, dit-il, et à ma bonne sœur qui était venue d'emblée me créer un foyer, j'ai pu quitter l'Eglise sans connaître l'angoisse de certains remords. Et pourtant... Le Seigneur sait que je fus aussi tenté...

---

<sup>1)</sup> I Corinth. 7, 9.

Horreur du jour où je compris ce qui avait perdu certain de mes prédécesseurs dans la paroisse et ce qu'on voulait de moi également... au château...

Non, Messieurs, de désillusion pareille à celle-là, il n'y en a point au monde<sup>1)</sup>.

A ce moment on heurta discrètement et M<sup>me</sup> Z. parut, simple et gracieuse dans l'entrebâillement de la porte.

— Excusez-moi, dit-elle, mais j'aimerais beaucoup savoir quelque chose.

— Quoi donc, ma chère femme ?

Et de quel regard affectueux il l'enveloppait en lui répondant !

— J'aimerais savoir si ces Messieurs nous resteront ce soir et cette nuit ?

— O Madame, m'écriai-je, nous ne voudrions jamais, mon ami et moi, vous causer un tel embarras... Nous prendrons le dernier train.

— Sais-tu, ma chère, prépare-nous le souper. Quant à cette nuit, je compte bien que ces messieurs accepteront notre hospitalité.

— Vous plaisantez, dit Jacques...

— C'est très sérieux, au contraire... J'ai l'impression que notre entretien vient seulement de s'engager... il nous faut pouvoir le prolonger autant qu'il sera nécessaire, sous le regard de Dieu... J'aurais encore tant à dire...

— Et tes leçons demain ? dit Jacques en se tournant de mon côté.

— Il faut consulter l'horaire... Eh ! cela s'arrangerait très bien... en partant d'ici à six heures du matin... Mais que dira ton épouse ?

— Je vais lui téléphoner.

— Quel bonheur que vous puissiez rester ! reprit M<sup>me</sup> Z. Vous savez, nous ne ferons aucun embarras.

<sup>1)</sup> I Tim. IV, 1-3.

Vous serez tous deux dans la même chambrette... Puis s'adressant à son mari : « Quant au souper, il sera prêt tantôt et pendant que ces messieurs iront au téléphone public, tu me donneras un coup de main... Je mettrai les enfants au lit et nous mangerons ici, dans ton bureau, veux-tu ?

— A tes ordres, petite femme !

Dehors, les étoiles scintillaient. Un froid vif avait de nouveau durci les chemins.

— Cette dame, dis-je, est très hospitalière. Elle n'a point de bonne, semble-t-il, et cependant avec quelle cordialité elle nous a invités !

— J'ai cru comprendre qu'une fillette du village lui fait ses commissions. Oui, elle est énergique et dévouée.

— En tout cas, ton collègue a l'air singulièrement heureux en ménage.

— En effet, *singulièrement heureux* ; c'est bien l'impression qu'on en a.

— Tu connaissais tous ces détails ? repris-je après un instant.

— Quels détails ?

— Ceux qu'il nous a donnés sur le catholicisme ?

— J'ignorais presque tout... Je savais simplement qu'il était un ancien prêtre devenu pasteur...

— S'est-il marié tôt après sa sortie de l'Eglise ?

— Oh ! pas du tout ! Il a étudié la théologie pendant quatre ans au moins, dans une Faculté protestante. Et ce n'est qu'une fois pasteur qu'il a pu songer au mariage.

\* \* \*

Quand nous rentrâmes, on nous attendait. A table on parla légumes et jardin ; mais ce ne fut que l'affaire d'un clin d'œil. Presque aussitôt, Jacques reprit la question religieuse.

— N'avez-vous pas, comme prêtre, soutenu une correspondance assez longue avec un pasteur ?

— Oui, pendant huit mois nous nous écrivîmes. Je lui posais des questions ; il y répondait, me conseillait des lectures et m'en prêtait. Par exemple : « *Tu es Petrus* », thèse sur la papauté, soutenue à la faculté protestante de Paris par Bourrier, ancien prêtre ; *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit* de Sabatier ; des publications et livres de Piaux ; surtout le *Nouveau-Testament*.

— Savait-il qui était son correspondant ?

— Nullement. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsqu'un jour je lui eus donné rendez-vous à la poste de N., de se trouver en face d'un prêtre, curé aux environs de la ville !

Ah, le cher ami ! C'est Dieu qui voulut que je m'adresse à lui, quand j'eus décidé de chercher la vérité et la paix en dehors de Rome, où je ne trouvais plus qu'inquiétudes et souffrances !

Peu de temps après je quittai ma cure, et j'écrivis à mon évêque une lettre de démission parue en son temps dans le *Chrétien Belge*<sup>1)</sup>.

Je lui disais entre autres :

« Ces huit années de vie sacerdotale ont malheureusement abouti à m'enlever une à une toutes mes illusions sur l'Eglise romaine. Est-il besoin de vous dire que ce ne fut pas sans éprouver une cruelle souffrance ? »

— Me serait-il permis de vous poser une question ? dis-je.

— Faites.

— Vous avez été troublé par certaines confessions de vos anciens collègues. Mais enfin ne pensez-vous pas que ces hommes qui venaient épancher leur âme au confessionnal étaient bien heureux de pouvoir le

<sup>1)</sup> Numéro du 7 octobre 1905.

faire et de recevoir ensuite l'absolution, plutôt que de traîner perpétuellement leurs angoisses ? En d'autres termes, la confession comme on la pratique dans l'Eglise romaine, n'est-elle pas une excellente institution ?

— Vous me rappelez un souvenir d'enfance. J'avais quinze ans. Un ouvrier ébéniste, connu pour son impiété, était dans le salon, polissant le piano. Je l'aborde. Il m'avoue qu'il est malheureux. Je lui réponds qu'il y a un moyen d'être heureux et que je le suis, après m'être confessé.

— Oh, dit-il, j'en aurais une de confession, moi !

— Allons au couvent de X., dis-je. Je vous accompagnerai, et vous vous confesserez.

Ainsi dit, ainsi fait, dès le lendemain. Le laissant en tête à tête avec un religieux, je m'en vais prier à l'église... Et mon ébéniste s'en revient tout joyeux...

— Je comprends cela, fis-je.

— Seulement, la paix qu'on puise ainsi est tout à fait fragile.

— Il suffit de revenir au confessionnal.

— Autant une première confession impressionne, autant on s'y accoutume à la longue...

— Tout de même, la crainte d'un aveu certain doit vous retenir de pécher.

— Pour les uns, j'en conviens. Mais combien d'autres que cette même crainte retient toute leur vie loin de Dieu et qui croupissent ainsi dans le vice... Et surtout, qui dira le nombre des mauvaises confessions, au temps de Pâques par exemple, alors que *tous* les habitants d'un village se confessent, et que l'abstention serait remarquée ?

— Qu'appellez-vous une mauvaise confession ?

— Celle qui ne dit pas tout ce qu'il y a à dire. D'après Rome, *elle est un sacrilège*. La communion qui suit est un second sacrilège. Dès lors, une quantité de per-

sonnes, au sortir du confessionnal, *se savent damnées* et n'ont plus peur de commettre n'importe quel péché.

Quant aux consciences délicates, on sait ce qu'elles souffrent au confessionnal.

— Pourquoi ?

— Elles sont harcelées de scrupules : Est-ce que j'ai tout dit ? Est-ce que j'ai parlé assez clairement ? Est-ce qu'il m'a bien compris ? Ces personnes sentent que Dieu seul peut comprendre parfaitement un aveu et mesurer la culpabilité d'un acte. Il en est qui ont perdu l'esprit dans ces angoisses...

— La plupart des catholiques, cependant, se tiennent à égale distance de ces deux excès.

— Oui, la plupart se confie en la parole du prêtre et vont de l'avant bien tranquilles, sans savoir qu'il y a un autre pardon.

— Lequel ?

— Le seul valable. Celui que Christ donne directement au cœur repentant, celui dont St-Paul a tant parlé au cours de toutes ses lettres<sup>1)</sup>.

— Christ n'avait-il pas dit à ses apôtres : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ?... »

— Si ces paroles impliquaient l'obligation de se confesser, comme aujourd'hui, il faudrait dire que les apôtres n'y ont rien compris. Car l'histoire fait foi que les premiers chrétiens et les martyrs sont morts sans le sacrement de pénitence...

— Connaissez-vous, dit Jacques, l'ouvrage du Père Chiniquy : *Cinquante ans dans l'Eglise romaine* ?

— Oui, je l'ai lu.

— Pensez-vous que tout y soit exact ?

— Je n'ai aucune raison de le mettre en doute.

— Certes, il est fâcheux qu'un prêtre, homme de chair et de sang après tout, et faillible, non seulement

---

<sup>1)</sup> Voir chap. IX, le salut par la foi.



soit appelé à recevoir de la bouche de femmes des aveux tout intimes, mais encore ait le devoir de poser des questions et d'insister sur les détails. Autant un aveu de ce genre fait à une personne chrétienne du même sexe peut être bienfaisant, autant dans ces conditions-là, il devient dangereux pour les deux parties.

— Vous avez raison, reprit M. Z., une confession libre comme l'entend la Bible, ou le sacrement de pénitence tel que l'Eglise l'impose sous peine de damnation, sont deux choses toutes différentes. Ajoutez qu'au confessionnal la parole du prêtre devient la parole de Dieu, sa sentence celle du Père céleste...

Cependant, voici qu'au même pénitent un confesseur plus sévère refuse l'absolution, tandis que le voisin plus large la lui accorde. Le premier lui a dit : « Allez, je ne puis vous absoudre, vous êtes indigne de pardon ! » et le second lui dit : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis ! » Dieu fait-il siennes des sentences si contraires ?

Et quant à la pénitence sacramentelle, imposée pour l'entière expiation du péché (sans parler des variations énormes et injustifiables qu'elle subit suivant les siècles et les hommes), peut-on ne pas en sentir le ridicule et l'inutilité ? « Allez en paix, vous direz quelques *Ave Maria* ! »

\* \* \*

— Les catholiques qui tiennent à leur Eglise sont surtout attachés à l'*Eucharistie* et à l'*Infailibilité*, *fis-je*. Ce sont là les deux colonnes de leur foi. Et en particulier la seconde. Il faut reconnaître que si l'Eglise romaine est vraiment capable de donner Christ lui-même en nourriture aux fidèles, si elle est seule capable de le faire ; si l'Eglise romaine est vraiment l'infailible

rempart de la vérité, si elle est seule à l'être, alors elle est et demeure la grande puissance, la suprême attraction pour les âmes. On aura beau attaquer l'un ou l'autre de ses dogmes, l'un ou l'autre de ses rites. On ressemble au bûcheron qui attaque de sa cognée un arbre au flanc de la montagne : La montagne elle-même n'en est pas moins-toujours là, inébranlable et inébranlée.

— Vous n'êtes pas catholique ?

— Non.

— Cela se voit.

— A quoi ?

— Un catholique ne se fût jamais permis une telle image. Aucun dogme, aucun rite pour le catholique, n'est un arbre au penchant de la montagne ; mais il fait partie de la montagne, tout aussi intangible qu'elle-même. Cependant vos paroles témoignent d'une connaissance du catholicisme vraiment extraordinaire pour un protestant, car l'Eucharistie et l'Infaillibilité sont bien les deux piliers d'angle du Romanisme.

Cet éloge m'encouragea.

— Que dites-vous, par exemple, de l'Eucharistie ? Les catholiques avec qui j'ai causé ou dont j'ai lu les ouvrages, ne peuvent assez dire tout ce qu'est pour eux le Saint-Sacrement. Et, d'autre part, l'Eucharistie est bien l'institution du Christ.

— Oui, un touchant mémorial de la vie et de la mort du Sauveur.

— Plus que cela : ceci *est* mon corps... ceci *est* mon sang ; n'y a-t-il pas là le miracle de la Transsubstantiation ?

— C'est au divin Maître de nous dire lui-même dans quel sens ses paroles doivent être entendues, s'il veut le sens propre et matériel des mots qu'il prononce (ce qui impliquerait un miracle écrasant pour la raison)...

— Ecrasant, en effet.

Ou si, conformément au langage oriental et à son habitude de parler par images, il veut que, nous élevant au-dessus de la matière, nous donnions à ses paroles un sens mystique et spirituel. Or, à ses apôtres étonnés comme nous de cette parole : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair », il répond : « *C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie*<sup>1)</sup> ».

N'avait-il pas dit aussi, se servant de la même figure : « Je suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura jamais faim » <sup>2)</sup>). Oserait-on prétendre qu'il parlât alors au sens propre et que par la vertu de ses paroles, lui-même était devenu un pain ?

— Non ! ce serait insensé !

— Pourquoi donc imposer le sens littéral et matériel des mots, lorsqu'au lieu de se comparer au pain, il compare le pain à sa personne et dit en le rompant : « Ceci est mon corps, livré pour vous ! »

Dans les deux cas, n'est-ce pas la même forme de langage exprimant vivement la même idée toute spirituelle ?

— Les chrétiens d'autrefois n'ont-ils pas toujours pris cette parole dans le sens matériel ?

— Nullement ! Si l'on consulte ce qu'écrit Paul dans son épître aux Corinthiens, on y trouve le grand apôtre indigné des excès qui se commettent dans le repas du Seigneur<sup>3)</sup>.

On lui a dit, en effet, que plusieurs boivent le vin jusqu'à l'ivresse, etc., etc.

Pour couper court à de tels scandales, c'était bien le moment d'enseigner ou de rappeler aux fidèles le dogme de la présence réelle et le changement de la substance

<sup>1)</sup> Jean VI, 63.

<sup>2)</sup> Jean VI, 35.

<sup>3)</sup> I Cor. XI, 17-34.

du pain et du vin en la personne même du Sauveur. Paul n'y fait pas la moindre allusion.

La plus ancienne liturgie connue, la *Didaché des douze apôtres*<sup>1)</sup>, indiquant dans le chapitre IX<sup>me</sup> les prières à dire sur le pain et sur le vin, ne cite pas même ce que nous appelons maintenant les paroles de la consécration.

Au second siècle, les plus hauts esprits donnaient à la Cène des interprétations symboliques.

Au III<sup>me</sup> siècle, Tertullien, mort en 240, explique ces mots : « Ceci est mon corps », par « Ceci est la figure de mon corps »<sup>2)</sup>.

Au V<sup>me</sup> siècle, le pape Gélase 1<sup>er</sup> disait encore : « que ni la substance, ni la nature du pain ne cessent d'exister au Saint-Sacrement ». Cette parole s'accorde si mal avec la doctrine subséquente de la Transsubstantiation que certains auteurs catholiques, sous d'autres prétextes il est vrai, ont nié l'authenticité de l'écrit où elle se trouve<sup>3)</sup>.

— Quand, demanda Jacques, commença-t-on à parler de la *transsubstantiation* ?

— Ce serait long à raconter. Disons seulement que jusqu'au IX<sup>me</sup> siècle, les esprits des théologiens flottaient entre les deux manières de voir, tandis que la multitude déjà, penchait de plus en plus vers le dogme de la présence matérielle.

Mais en 831 parut un livre qui fit une énorme impression. Intitulé le *Corps et le sang du Seigneur*, cet ouvrage affirmait hautement le changement du pain et du vin en d'autres substances, et insistait sur le mérite qu'il y avait à croire un miracle si difficile... Paschase Radbert, un moine de Corbie, près d'Amiens, en était l'auteur.

<sup>1)</sup> Cet ouvrage remonte aux environs de l'an 100.

<sup>2)</sup> Panem... corpus suum fecit, hoc est corpus meum dicendo, id est figura corporis mei (adv. Marcion. IV, 40).

<sup>3)</sup> De duabus naturis in Christo adv. Eutychem et Nestorium. Cf. *Réal encyclopédie de Herzog* (dernière édit.), article Gélase 1<sup>er</sup>.

La nouvelle doctrine rencontra bien encore d'éminents contradicteurs, comme Ratramne, un autre moine de Corbie, Jean Scot et deux cents ans plus tard Bérenger de Tours. Mais ils étaient de plus en plus mal vus. Ce dernier dut se rétracter dans les formes.

— Et quand la chose fut-elle décidément réglée ?

— Le dogme de la transsubstantiation ne fut défini et imposé qu'en 1215, par le quatrième concile de Latran, sous Innocent III.<sup>1)</sup>

A partir de cette époque, pour être sauvé, dans l'Eglise catholique, il fallut admettre et croire que le corps même de Jésus-Christ, sa chair, ses os, son sang, son âme, sa divinité, se trouvaient en même temps et en des milliers d'endroits différents dans la plus petite miette visible d'une hostie consacrée.

Etienne avait dit : « Le Très-Haut n'habite pas dans des temples construits par la main des hommes... le ciel est son trône et la terre son marchepied »<sup>2)</sup>. Malgré cela il fallut admettre au contraire que dans toutes les églises du monde, le Fils de Dieu, fait homme, se trouve renfermé dans de petits coffres de bois, obscurs et humides, d'où le prêtre seul a le droit de le faire sortir. Le Dieu suprême est mis sous clef par un homme !

— Humilité profonde du Fils de Dieu, fis-je.

— Oui, s'il en eût donné l'ordre. Mais que dire des hommes qui firent cette invention ?

Et ce n'est pas tout. Suivons jusqu'à sa dernière étape l'évolution séculaire de ce dogme soi-disant immuable.

L'auteur de l'Epître aux Hébreux<sup>3)</sup> avait dit du Christ : « Il ne s'offre pas plusieurs fois lui-même... » Malgré cet enseignement si clair, le repas du Seigneur se transforma dans la suite des temps, jusqu'à devenir la messe actuelle qui est la répétition du sacrifice de la

<sup>1)</sup> Hermant : *Histoire des Conciles*, t. III, page 137, etc.

<sup>2)</sup> Actes VII, 48-49.

<sup>3)</sup> Hébreux IX, 25-28 ; X, 14-18.

Croix. C'est au XVI<sup>m</sup>e siècle que le Concile de Trente déclara<sup>1)</sup> : « Anathème quiconque oserait nier que la messe est un vrai sacrifice au sens propre du mot », c'est-à-dire contenant une véritable immolation et destruction du Fils de Dieu comme au Calvaire<sup>2)</sup>.

— Rien de plus intéressant que ces dates. Il faut que j'en prenne note, conclut Jacques : 831, la présence matérielle triomphe chez les théologiens ; 1215, la transsubstantiation ; 1562, la messe un sacrifice...

— Les catholiques, demandai-je, savent-ils les choses que vous venez d'exposer ?

— Le plus grand nombre les ignore.

— Pourquoi ne les leur dit-on pas ?

— Pourquoi ? Ils se fâcheraient et diraient que ce sont des calomnies.

— Et les autres, ceux qui ont étudié ces points d'histoire ?

— La plupart s'astreignent à croire tout de même ; et avec une âpre joie, comme Paschase Radbert, ils pensent se faire un mérite du sacrifice de leur intelligence.

Enfin quelques-uns, dont j'étais, sont tourmentés de doutes atroces et supplient Dieu de les en délivrer...

— Pauvres gens !

— Le catholique, reprit Jacques, doit se faire une étrange idée du Père céleste ! Quoi ! chaque matin, Dieu trouverait plaisir à voir couler le sang de son Fils sur des milliers d'autels et, pendant des siècles, il continuerait à l'immoler...

<sup>1)</sup> Concilium Tridentinum, sess. XXII<sup>m</sup>e.

<sup>2)</sup> A Trente, la définition du *Sacrifice de la messe* n'eut lieu que onze ans après celles de la *Présence réelle* et de la *Transsubstantiation*. Pourquoi ? N'est-ce pas parce que les deux derniers dogmes étaient déjà définis dès longtemps ; tandis que le premier n'était pas sûr ? Ce qui vient à l'appui de l'affirmation de M. Z.

Rappelons que le fameux Concile de Trente eut vingt-cinq sessions en dix-huit ans, du 13 décembre 1545 jusqu'au 4 décembre 1563. — Cf. Hermant, *op. cit.*, tome IV, p. 118, 119 et 151.

— Votre remarque est très juste, conclut l'ancien prêtre, surtout si l'on songe que ce sacrifice n'a pas lieu seulement pour la grande cause du salut du monde... Non !... pour un gain quelconque, pour la réussite de n'importe quelle entreprise et même pour la guérison d'un immonde animal on viendra demander de renouveler la scène sublime du Calvaire... cela coûte deux francs...

— Que voulez-vous dire ? fis-je, croyant avoir mal compris.

— Rien d'autre que ce que j'ai dit. Il peut arriver, en effet, qu'on fasse célébrer une messe pour une vache malade, ou pour un porc...

\* \* \*

— Et l'infailibilité, dis-je. Mon ami de St-Lambert m'en a fait l'été dernier un exposé enthousiaste. Il a même déclaré que c'était l'infailibilité papale qui l'avait principalement attiré à l'Eglise romaine, lui, protestant d'origine. Et j'avoue qu'en l'entendant, j'ai pris de cette doctrine une idée bien différente de celle que j'avais autrefois. Je suis vraiment impatient de vous voir aborder ce sujet.

— Considérons tout d'abord la question au point de vue historique, comme je viens de le faire pour l'Eucharistie.

En lisant le Nouveau-Testament, nous constatons que les Eglises du premier siècle, dans le monde gréco-romain, vivaient sous un régime absolument *démocratique*<sup>1)</sup>. Il y avait des diacres, des anciens, des évêques ou surveillants ; mais la plus grande égalité et la plus grande liberté ne cessaient de régner entre tous les

---

<sup>1)</sup> Pour ce sujet, cf. Auguste Sabatier, *Les religions d'Autorité et la religion de l'Esprit*. La papauté, p. 181-251.

frères. A Corinthe, par exemple, l'assemblée des fidèles se permettait même de juger de l'Apostolat de Paul<sup>1)</sup>. Il y avait aussi des prophètes et des gens qui « parlaient en langue », sans autre mandat que l'impulsion intérieure de l'Esprit. Ce n'est qu'au second siècle qu'on voit apparaître un personnage supérieur aux anciens ou presbytres<sup>2)</sup>, et qui est seul à porter le nom d'*évêque*. Tout naturellement et de plus en plus l'évêque de la ville conseille, dirige même les presbytres des villages environnants. Plus tard encore, un prestige particulier entoure les évêques des centres principaux du christianisme : Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Rome surtout...

Pendant de longs siècles, on s'était accoutumé à voir en Rome la capitale du monde. Quoi d'étonnant si l'évêque de Rome éleva bientôt la prétention d'être l'évêque des évêques de la terre...

D'autres circonstances encore contribuèrent à donner un éclat particulier au siège épiscopal de Rome : premièrement, au V<sup>me</sup> siècle, *l'invasion des barbares*. Dans ce temps fâcheux, la papauté naissante apparaît aux peuples consternés comme le seul pouvoir capable de les défendre. Plus tard, voici les Francs : *Charles-Martel, Pépin-le-Bref, Charlemagne*. Ces hommes résolus ont besoin du pape pour escalader les degrés du trône royal d'abord, puis du trône impérial d'Occident ; à leur tour, ils font du pape un souverain indépendant en lui donnant le patrimoine de St-Pierre ; et puis surtout, la papauté ayant sacré Charlemagne empereur, grandit d'autant aux yeux des nations. La fraude pieuse s'en mêle : les *fausses décrétales* du pseudo-Isidore. Tout le monde, aujourd'hui, en reconnaît l'inauthenticité. A l'époque, elles n'en furent pas moins d'un puissant

<sup>1)</sup> I Cor. IV, 3-5.

<sup>2)</sup> D'où prestres et prêtres.



secours au pape pour asseoir son autorité sur le monde chrétien. Enfin, il faut le reconnaître, les premiers évêques romains furent des hommes de piété, de bon sens et de courage. Certains d'entre eux, au Moyen âge, furent même des hommes de première valeur par l'intelligence et l'énergie : *Léon-le-Grand, Grégoire VII, Innocent III.*

— Mais, dis-je, la papauté n'a-t-elle pas été fondée sur la promesse de Jésus à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre, je bâtirai mon Eglise ? »

M. Z. sourit.

— Après coup, oui ! C'est plus tard qu'on interpréta dans ce sens la promesse du Christ à Pierre. Avant le troisième siècle, on n'y avait pas songé.

— Pierre fut pourtant le premier évêque de Rome, et c'est de lui que les papes se réclament.

— Il est de foi dans l'Eglise — et personne n'ose le discuter — que Pierre fut évêque de Rome pendant vingt-cinq ans.

— Pourquoi personne n'ose-t-il discuter ce point d'histoire ?

— Parce que dès qu'on l'examine sérieusement on s'aperçoit que rien n'est moins certain. D'abord, il faut ignorer entièrement la vie de l'Eglise apostolique pour croire qu'un apôtre comme Pierre se serait immobilisé des années durant dans une fonction ecclésiastique sédentaire. Puis il est impossible de trouver, dans la vie de Pierre, le temps de cet épiscopat : En 44, Pierre était en prison à Jérusalem<sup>1)</sup>. Vers l'an 58, quand Paul écrivit l'Epître aux Romains, Pierre n'était pas évêque de Rome. Autrement, cette épître qui salue presque chacun<sup>2)</sup> l'eût-elle passé sous silence ? De même quand Paul arriva à Rome au printemps de l'an 61<sup>3)</sup>. De même

<sup>1)</sup> Actes XII.

<sup>2)</sup> Rom. XVI.

<sup>3)</sup> Actes, ch. XXVIII.

encore, en 63, quand Paul écrivit de Rome l'épître aux Philippiens. Dès lors, si Pierre vint à Rome, ce ne fut que pour très peu de temps<sup>1)</sup>. Enfin, la tradition ancienne ne parle nullement d'un épiscopat de Pierre à Rome. D'après Irénée<sup>2)</sup>, Pierre et Paul auraient fondé cette Eglise — nous savons toutefois par l'Epître aux Romains<sup>3)</sup> qu'elle existait avant l'arrivée de Paul — puis ils auraient nommé comme premier évêque *Linus*. Les successeurs de Linus, d'après le même auteur, furent Anenclét et Clément. Tout cela est fort peu sûr. Une chose reste certaine, c'est qu'Irénée n'a nulle idée que Pierre ait été évêque de Rome<sup>4)</sup>.

Donc, ici encore, *c'est après coup* et longtemps plus tard qu'on en vint à parler de l'épiscopat de Pierre à Rome.

— Alors, la promesse du Christ : « Tu es Pierre... », ne rime à rien ?

— Elle a été largement accomplie le jour de la Pentecôte et dans les mois qui ont suivi.

Venons-en maintenant à l'*Infailibilité* pontificale elle-même.

Les théologiens catholiques se fondent aussi, pour l'affirmer, sur une promesse de Christ à Pierre : « J'ai prié pour toi que ta foi ne défaille point »<sup>5)</sup>.

Mais infailible ?... L'était-il pour tout autant, ce même Pierre qui, peu d'heures après, reniait son Maître avec éclat ?

— Pierre n'était pas encore en possession de sa charge.

— N'était-il pas en possession de sa charge, lorsqu'à Antioche, c'était vers l'année 54, Paul lui résista en face

<sup>1)</sup> On place sa mort en 67.

<sup>2)</sup> St-Irénée, évêque de Lyon, martyr vers 200.

<sup>3)</sup> Rom. I, 1-15.

<sup>4)</sup> Cf. Sabatier, *op. cit.*, p. 208. On y trouvera en grec le passage d'Irénée.

<sup>5)</sup> Luc 22, 32.

et le reprit, à juste titre, parce que dans une question très importante, concernant la conduite à tenir dans l'Eglise avec les païens convertis, *Pierre n'avait pas marché de droit pied selon la vérité de l'Evangile* ?<sup>1)</sup>.

Infailible !... franchement l'était-il le pape Libère (352-366) qui, pour revenir de l'exil et reprendre son siège sur son rival Félix, signe une confession semi-arienne et abandonne la cause d'Athanase ?<sup>2)</sup>.

Infailible ! l'était-il le pape Vigile (541-554) qui use d'une telle condescendance à l'égard de l'empereur Justinien, dans une question de dogme, que les évêques d'Occident l'appellent prévaricateur ?<sup>3)</sup>

Etait-il infailible Honorius 1<sup>er</sup> (625-638), anathématisé par trois conciles œcuméniques et ensuite par les papes ses successeurs, qui, en entrant dans leur charge, le maudissaient tour à tour<sup>4)</sup>.

Que penser de l'infailibilité lorsque, par deux fois, trois papes se disputent la tiare pendant des années ?

— Il n'y en avait qu'un qui fût légitime.

— Mais lequel ? Quand le Concile de Constance dépose trois papes<sup>5)</sup> et en élit un quatrième<sup>6)</sup>, c'est probablement ce dernier que vous tenez, Monsieur, pour légitime. Mais ce concile avait-il le droit d'intervenir de la sorte, ou ne l'avait-il pas ? Si oui, il faut reconnaître la supériorité du concile sur la papauté. Mais alors que devient la prétention papale à l'infailibilité ? Sinon, il ne pouvait légitimement déposer les papes et l'élection par lui de Martin V est infirme, infirme aussi la création par ce pape de nouveaux car-

<sup>1)</sup> Galates, ch. II, 11-21.

<sup>2)</sup> Hermant, *op. cit.*, t. I, p. 266.

<sup>3)</sup> Hermant, *op. cit.*, t. II, p. 77.

<sup>4)</sup> Cf. Sabatier, *op. cit.*, p. 230 et 231 ; cf. Hermant, *op. cit.*, t. II, p. 152, 170.

<sup>5)</sup> Jean XXIII, Grégoire XII et Benoît XIII, cf. Hermant, *op. cit.*, t. III, p. 428-437.

<sup>6)</sup> Martin V.

dinaux et douteuse l'élection de tous les papes depuis ce dernier. Quoi qu'ils fassent, jamais les théologiens de Rome ne se tireront de cette difficulté<sup>1)</sup>.

— J'ignore si les théologiens dont vous parlez y réussiront, quoique je les tienne pour très habiles... Mais il importe peu que tous ces papes se soient trompés ou non.

— Vous dites ?...

— Evidemment. Le pape n'est infaillible que quand il parle *ex cathedra*<sup>2)</sup>, c'est-à-dire comme docteur et pasteur suprême de l'Eglise, avec l'intention d'imposer une doctrine concernant la foi ou les mœurs. Sauf ce cas, nul n'ignore que tous les papes peuvent errer, même dans les choses de la foi. St-Lambert, qui me l'expliquait, comparait la doctrine romaine à un vaste édifice, érigé par les siècles. Tout ce qui en existe est immuable. Ni pape ni concile n'en peut remuer une pierre. Mais s'agit-il de continuer l'œuvre dans le même style, le pape seul est compétent. Dès lors, il ne faut pas s'imaginer que chaque fois qu'il prêche, ou même lance une bulle, le pape parle *ex cathedra*. Le cas est très rare dans la vie d'un pontife et beaucoup sont morts sans l'avoir jamais fait.

— Vraiment ? s'écria Jacques. Alors, toute cette doctrine de l'infailibilité n'est plus qu'un bluff ! S'agit-il d'éveiller la confiance du bon peuple catholique, on lui dit solennellement : « C'est le Saint-Père qui parle : il est infaillible ! » S'agit-il de répondre à l'objection d'un historien protestant : « Ici, dit-on, le pape ne parlait pas *ex cathedra* et l'infailibilité n'est nullement en cause ! »

— L'infailibilité, dis-je, même ainsi limitée, ne suffit-elle pas à assurer la doctrine ?

<sup>1)</sup> Cf. Aug. Sabatier, *op. cit.*, p. 235.

<sup>2)</sup> Littéralement : *du haut de la chaire*. Cf. p. 51-52 du présent volume.

— Reste à savoir si cette infaillibilité existe, reprit Jacques. Ce n'est qu'en 1870, au concile du Vatican, que le fameux dogme fut imposé à la croyance catholique.

— Je le pensais comme toi, jadis. Mais St-Lambert m'a fait observer que le concile du Vatican s'est borné à *définir* l'infaillibilité du pape, à laquelle tous les évêques de Rome, disait-il, ont toujours cru.

— Allons donc ! s'écria Jacques.

— M. de St-Lambert, reprit froidement Z., s'est fort bien exprimé en disant : le concile du Vatican a *défini* l'infaillibilité papale. Mais en ajoutant que tous les évêques de Rome y ont toujours cru, il a poussé la hardiesse au delà des limites de la témérité. A supposer que Pierre ait été évêque de Rome, jamais, de l'aveu général, on ne le voit élever semblable prétention.

— Et pourtant, interrompit Jacques, il en eût été le plus digne.

— D'après le Liber Pontificalis<sup>1)</sup>, Evarestes, quatrième évêque romain « avait institué sept diacres avec la mission de veiller sur la prédication de l'évêque, pour qu'il ne s'écartât pas du type de la vérité ». Evidemment, Evarestes ne tenait ni lui, ni ses successeurs pour infaillibles.

Le premier évêque de Rome que nous voyons faire acte d'autorité sur ses collègues, c'est Victor, à la fin du second siècle. Mais il soulève un tollé général parmi les évêques d'Asie. Pourtant, lui non plus ne prétend nullement à l'infaillibilité<sup>2)</sup>.

Et qu'aurait pensé de l'infaillibilité papale Grégoire-le-Grand<sup>3)</sup>, à qui l'on donnait le titre d'évêque universel,

<sup>1)</sup> Cité par Sabatier, *op. cit.*, p. 228. Lib. Pont. 6 : « Septem diaconos ordinavit qui custodirent episcopum prædicantem propter stilum veritatis ».

<sup>2)</sup> Aug. Sabatier, *op. cit.*, p. 193.

<sup>3)</sup> Saint Grégoire ou Grégoire 1<sup>er</sup> pape de 590 à 604.

et qui le refusait en ces termes : « Je le dis sans la moindre hésitation, quiconque s'appelle l'évêque universel ou désire ce titre, est, par son orgueil, le précurseur de l'Antéchrist, parce qu'il prétend ainsi s'élever au dessus des autres. »<sup>1)</sup>

Avec l'infailibilité du pape, admise comme elle l'est aujourd'hui, l'histoire des premiers siècles de l'Eglise eût été tout autre. Y aurait-il eu ces interminables controverses et les multiples conciles destinés à y mettre fin ? Evidemment pas. Le pape aurait, de son chef, tranché les questions...

En réalité, la première idée de l'infailibilité apparaît chez *Grégoire VII*<sup>2)</sup>. Mais elle apparaît comme une prétention du siège romain à laquelle une multitude de bons catholiques ont résisté, et n'ont cessé de résister jusqu'au concile du Vatican en 1870. A telles enseignes que le *Père Hyacinthe Loyson*, dans une lettre datée de Paris, le 30 juillet 1870, pouvait encore écrire : « C'est parce que je suis catholique et veux le demeurer que je refuse d'admettre, comme s'imposant à la foi des fidèles, une doctrine inconnue à toute l'antiquité ecclésiastique, contestée aujourd'hui même par de nombreux et éminents théologiens... »<sup>3)</sup>

Beaucoup partagèrent l'opinion du célèbre Carme déchaussé ; mais ils n'osèrent pas, comme lui, aller jusqu'au bout... Ils se soumirent... Etaient-ils bons catholiques avant le concile ? Certainement ! Donc, avant 1870, on pouvait être bon catholique en doutant de l'infailibilité-papale...

L'Eglise romaine affirme, continua M. Z. en s'animant, que l'infailibilité du pape a été instituée par le Christ

<sup>1)</sup> Grégoire 1<sup>er</sup>, Livre VII, lettre 33, édit. bénéd. Cité par Hyacinthe Loyson, *De la Réforme catholique*. Lettres, Fragments. Discours, p. 30.

<sup>2)</sup> Pape de 1073 à 1085.

<sup>3)</sup> Hyacinthe Loyson, *op. cit.*, p. 29.

pour assurer l'uniformité et la certitude de la doctrine ; et cette *certitude de la doctrine* est demeurée *incertaine* pendant près de deux mille ans !

Oui, Messieurs, il a fallu plus de dix-huit siècles pour deviner la pensée du Christ ! Il a fallu plus de dix-huit siècles pour établir la règle de la foi ! Pendant plus de dix-huit siècles, l'Eglise a ignoré sa propre constitution ! et pendant plus de dix-huit siècles les hommes ont pu croire ou ne pas croire un dogme aujourd'hui essentiel au salut !

Oh, je sais assez tous les sophismes des théologiens au service de Rome !... Mais si l'on veut être franc, il faut avouer que le dogme du *pape infallible* reste dans le système romain une NOUVEAUTÉ.

Oui, une nouveauté ! et à ceux qui s'en vont répétant : le protestantisme ne remonte qu'au XVI<sup>me</sup> siècle, tandis que le catholicisme remonte aux Pères de l'Eglise, aux martyrs, aux apôtres et au Christ, il est piquant de pouvoir répondre : « Messieurs, les deux colonnes d'appui du catholicisme, la sainte Eucharistie, dans sa forme actuelle, et le dogme de l'infaillibilité pontificale, ne remontent, l'une qu'au concile de Trente et l'autre qu'au concile du Vatican. Toutes deux, par conséquent, sont plus récentes que la Réforme de Luther...

— Tout cela est d'un prodigieux intérêt, s'écria Jacques enthousiasmé.

— Pourtant, poursuivit M. Z., d'un ton plus grave, ce ne furent pas ces constatations historiques, si lumineuses fussent-elles, qui déclanchèrent en fin de compte mon inébranlable conviction.

Ce qui fit définitivement sombrer en moi la foi en l'infaillibilité pontificale, ce fut le scandale moral offert par la papauté en la personne d'un si grand nombre de ses représentants.

En 904, nous trouvons sur le prétendu trône de

Pierre un Sergius III élevé à cette dignité par les courtisanes corrompues Théodora et Marozia.

En 914, Jean X, archevêque de Ravenne, est élu pape grâce à ses rapports suspects avec Théodora l'aînée.

En 931, c'est Jean XI, fils de la cruelle et criminelle Marozia.

En 956, c'est Octavin, fils d'Albéric, âgé de dix-huit ans, qui s'empare de la dignité papale sous le nom de Jean XII. Accusé d'inceste, d'adultère, de blasphèmes, d'assassinat, il est déposé par l'empereur Othon en 963. L'empereur étant parti, Jean rentre à Rome et y exerce une vengeance terrible contre les personnes qui avaient contribué à sa déposition. Un an plus tard, il est assassiné par un mari dont il avait déshonoré l'épouse...

Et Benoît IX, le fameux Théophylacte, gamin de douze ans, nommé par l'intrigue et dont la biographie est celle d'un petit prince vicieux.

Et Jean XXIII, tristement illustre...

— N'y a-t-il pas une bonne part de calomnies dans tout ce qu'on raconte de ces gens... Il est prudent de se méfier...

— Certainement, il est prudent de se méfier. Mais ici, les *historiens catholiques* racontent tous ces faits et en conviennent.

— Il se peut que vous ayez raison. Je ne sais pas, moi. Tout de même, il ne faut pas confondre *infaillibilité* avec *impeccabilité*. Aucun catholique ne tient pour personnellement impeccable le pape qui doit lui-même souvent se confesser à un prêtre.

— Croyez-vous donc, Monsieur, que j'ignore ces définitions qui sont le B. A. BA du catéchisme romain ? Pourtant cette distinction n'est-elle pas toute conventionnelle et fragile ? Pour être infaillible lorsqu'il parle *ex cathedra*, ne doit-il pas être l'organe du Saint-



Esprit qui s'exprime en lui ? Et n'y a-t-il donc aucun rapport entre l'habitation du Saint-Esprit dans un homme et la moralité de ce même homme ? Quoi ! un Jean XII, un Alexandre VI<sup>1)</sup>, les organes du Saint-Esprit ! Des incestueux, persévérant dans l'inceste, le Saint-Esprit s'en serait servi, leur vie durant, pour donner par leur bouche d'infailibles oracles !

— Etes-vous sûr que Jean XII et Alexandre VI aient jamais parlé *ex cathedra* comme docteurs et pasteurs suprêmes de l'Eglise, avec l'intention d'imposer une doctrine concernant la foi ou les mœurs ?

— Ont-ils eu l'occasion de le faire, ou ne l'ont-ils pas eue, peu m'importe. Cette occasion, d'après la théorie des Pères du Vatican, ils auraient pu l'avoir. Cela suffit.

— Il paraît, dis-je en haussant les épaules, que les catholiques s'accommodent fort bien d'avoir eu des papes tout à la fois vicieux et infailibles.

— Je ne m'en suis pas accommodé pour ma part. Comme le remarque fort justement Auguste Sabatier<sup>2)</sup> « le péché ne va jamais sans quelque obscurcissement de l'esprit » et j'ajouterai : à plus forte raison du Saint-Esprit.<sup>3)</sup>

Ces faits, joints à tous les autres, contribuèrent pour leur grande part à me détacher du Romanisme et je me décidai à suivre courageusement la voix de ma conscience...

— Après tout, fis-je, n'étaient-ce pas là les vieux arguments protestants ?

— Vieux, si vous voulez. Mais que leur a-t-on répondu ? Ont-ils une force contraignante pour cha-

---

<sup>1)</sup> Voir Hermant : *Histoire des Conciles*, t. II, p. 513, la biographie de Sergius III ; p. 517, celle de Jean X : p. 520, celle de Jean XI ; p. 529, celle de Jean XII ; p. 557, celle de Benoît IX ; t. III, p. 428, celle de Jean XXIII ; p. 516, celle d'Alexandre VI.

<sup>2)</sup> Sabatier, *op. cit.*, p. 233.

<sup>3)</sup> I Thessal. V, 19.

cun ? Je l'ignore. Mais je sais que *pour moi* ils eurent une force contraignante...

— Il y a pourtant de bonnes choses dans l'Eglise romaine, hasardai-je.

— Qui en doute ? Mais comme catholique et sous peine de ne l'être plus, je devais la croire *infaillible*, non pas plus ou moins bonne, mais *infaillible* dans tout ce qu'elle enseigne quant à la foi et aux mœurs.

Or, je ne croyais plus en l'Eglise infaillible.

Il m'était donc devenu impossible d'y rester sans hypocrisie.

Et j'en sortis ; mais au prix de quelles douleurs !

Un silence profond retomba, troublé seulement par les battements de l'horloge. Depuis longtemps, bien longtemps, on avait achevé le repas. M<sup>me</sup> Z., après en avoir fait les honneurs et enlevé le couvert, avait apporté sa corbeille à ouvrage et raccommo- dait, tout en nous écoutant, une blouse de petit garçon.

De nouveau, l'ancien prêtre s'était plongé dans ses souvenirs, et semblait nous avoir oublié.

Je regardais sa figure sérieuse, sa bouche volontaire, son grand front intelligent.

Qui donc a raison ? Qui donc a tort ? Il faudrait être infiniment plus instruit que je ne le suis, pensais-je, pour solutionner ce problème séculaire ; en tout cas connaître à fond l'histoire du christianisme au point de vue catholique et au point de vue protestant ; ma vie ne suffirait pas à une pareille étude.

Pourtant une chose m'était devenue absolument évidente :

*Z. était sincère.*

De même que j'avais eu l'intime sensation de la sincérité de St-Lambert, de même que jamais je n'avais douté un instant de la parfaite sincérité de Jacques ; de même je venais d'avoir eu l'intuition de la sincérité absolue de l'ancien curé belge.

Mes préventions à son égard étaient tombées. Je ne pouvais que respecter sa conviction.

Soudain je m'aperçus que Jacques, de son côté, m'observait aussi et le silence me parut gênant.

— Pardonnez-moi, Monsieur, dis-je, mes continuelles objections. En réalité, soyez sûr que j'éprouve pour vous la plus respectueuse sympathie. Je ne doute pas que vous n'ayez quitté l'Eglise, contraint par des raisons qui vous paraissaient décisives.

Mais je ne puis m'empêcher de penser aux autres, à ceux qui, protestants, ont quitté eux aussi l'Eglise de leurs pères pour entrer dans l'Eglise romaine. Combien cela leur fut facile ! Je dirai même, avec quelle joie ne l'ont-ils pas fait ! Je pense à Newman qui dit : « J'ai ajouté des articles à mon symbole ! »<sup>1)</sup> Je pense à Théodore de la Rive qui, depuis son enfance, se plaisait si fort dans les églises catholiques. Il a bien quelques hésitations provoquées par le chagrin des membres de sa famille. Mais en arrivant à Rome, il étouffe presque de joie d'être dans la ville de Saint-Pierre, du Vatican, de Léon XIII<sup>2)</sup>. Je pense surtout à St-Lambert, à son regard lumineux, quand l'abbé Claudin parlait de la joie des nouveaux convertis... Ils étaient sincères, eux aussi, évidemment... comment concilier vos expériences et les leurs, si contradictoires ?

— Oui, reprit le pasteur Z., cela leur fut facile, relativement... Mais pour nous, quelle crise, quelle lutte, quelle mort !

Leur famille, leurs amis les ont blâmés, c'est vrai ; mais nous, nos familles, nos amis nous ont reniés ; avec une douleur sans nom, ils ont porté notre deuil.

L'Eglise romaine, pour le catholique, c'est tout

---

<sup>1)</sup> *Apologia*, p. 86.

<sup>2)</sup> Th. de la Rive, *De Genève à Rome*, 2<sup>m</sup>e édit., p. 145.

autre chose que l'Eglise nationale, ou l'Eglise baptiste ou telle autre dénomination pour le protestant qui en fait partie. C'est la seule véritable Eglise, la fiancée de l'Agneau, hors de laquelle il n'y a, pour celui qui l'abandonne, aucune chance de salut.

Et autant le prêtre, aux yeux du catholique, est un être supérieur, entre ciel et terre, autant sa mère, son père, ses sœurs, ses frères ont frémi d'allégresse lorsqu'ils l'ont vu gravir les degrés de l'autel, pour dire sa première messe, pour opérer le miracle des miracles et offrir le sacrifice des sacrifices, autant, à leurs yeux, le défroqué est un être vil : *C'est Judas*. Désormais, s'il critique l'Eglise, il crache au visage de sa mère. S'il en dit du bien, il lui donne le baiser du traître !

C'est un miracle qu'un prêtre puisse quitter l'Eglise et le sacerdoce, sans que sa raison chavire, au milieu de tant de haines, de mépris et de douleurs que son acte provoque autour de lui.

Le voyage de M. de la Rive, de Genève à Rome ! une partie de plaisir !

Le mien en sens inverse, ah !... je vous le promets... fut autre chose...

— J'avoue, dis-je, que chez moi aussi, jusqu'à aujourd'hui, il y avait comme une secrète répulsion pour le religieux qui a jeté son froc aux orties... La question des vœux...

— Les vœux ? Serments téméraires, qu'on prête dans l'ignorance, comparables à ceux d'un Saul de Tarse, jurant, avant sa conversion, qu'il détruirait le christianisme...

— Je pense surtout au vœu de célibat, dont la rupture... fait causer... On se dit toujours : c'est pour cela qu'il est sorti... Excusez-moi... j'en parle librement car je sais que pour vous, il n'en est rien et que vous ne vous êtes marié que plusieurs années après avoir quitté votre paroisse...

— Oh, la calomnie, la calomnie, reprit notre hôte avec une sorte de véhémence ; voilà bien ce qu'il y a de plus dur à supporter... *Il est sorti par la porte de Luther !*... Cela n'a l'air de rien. Mais dans le catholicisme chacun croit à cet abominable mensonge, que le Réformateur recevait son premier enfant peu de semaines après ses noces avec Catherine de Bora. Dès lors, « il est sorti par la porte de Luther », on sait ce que cela veut dire...

Et les journaux le racontent avec des sous-entendus, des restrictions pleines de sens... Et pendant ce temps, un père que le chagrin vieillit avant l'âge, une mère désolée, élèvent à grands frais dans le jardin une chapelle expiatoire, où l'on dit des messes pour le salut — si possible — du malheureux renégat...

— Tout cela, dit Jacques, me rappelle M. Henri Ramette, ex-vicaire de la cathédrale d'Oran devenu évangéliste qui, en 1912 et 1913, donna quelques conférences dans nos cantons romands sur ce sujet : « Pourquoi je ne suis plus catholique ». Quelle fureur chez les prêtres romains ! Partout où ils purent faire interdire la conférence par l'autorité civile, en menaçant de provoquer du tumulte, ils le firent. Je sais une paroisse — protestante — où l'on interdit à ce pasteur, après tout pas plus haïssable que Zwingli ou Calvin, eux aussi des défroqués, de prononcer son discours au temple, parce que les catholiques de la contrée, surexcités par un prêtre, avaient juré de couvrir sa voix du bruit de leurs sifflets.

— Peut-être bien, dis-je, que cela ferait aussi du tumulte si un pasteur protestant, devenu curé, venait donner des conférences publiques sur sa sortie de la Réforme !

— Et pourquoi donc ? s'écria Jacques. Si le cas se présentait chez nous, je ne dis pas que j'en serais enchanté... non... mais j'irais l'écouter tranquillement et chacun en ferait de même...

— Jugez par là, reprit M. Z., combien est plus difficile pour un prêtre romain la sortie de l'Eglise !

— N'avez-vous jamais revu votre famille, demandai-je ?

M. et M<sup>me</sup> Z. se regardèrent en souriant.

— Suis-je indiscret en posant cette question ?

— Non, pas du tout, dit M. Z. Nous sommes allés chez nos parents. Mais ce fut dramatique... N'est-ce pas, chère femme ?...

— Cela rappelait les plus étranges romans-feuilletons, tout simplement, répondit-elle, souriant davantage encore.

— Puisque la chose vous intéresse, reprit-il, permettez-moi de remonter un peu plus haut.

Monseigneur B. avait dit à mes parents qu'il y aurait pour eux péril de conscience à lire mes lettres et qu'ils devaient les jeter au feu sans les ouvrir, sauf celle qui porterait sur l'enveloppe une croix signifiant : « Je reviens ».

Je n'en écrivais donc plus... Mais à chaque anniversaire j'envoyais quelques fleurs ou autre chose... Très souvent je leur adressais une carte... sûr que la curiosité serait la plus forte et qu'on lui donnerait un coup d'œil avant de la brûler.

— Et eux-mêmes, écrivaient-ils ?

— Parfois, mais froidement et toujours la même plainte : « Qu'as-tu fait, malheureux ? Reviens donc ! » On leur avait dit que j'avais été probablement hypnotisé à mon insu. Ils me questionnaient : « N'as-tu jamais fait quelque étrange rencontre, par exemple dans un chemin de fer ?... Essaie de te rappeler... »

Un terrible coup pour eux, ce fut, quatre ans après mon départ, l'annonce de mon mariage...

— Ils comprirent alors que c'en était fait...

— Evidemment. Et vous pouvez vous imaginer

combien cette situation me pesait... Moi qui les aimais tant... Je voulais leur présenter ma compagne... Mais que diraient-ils ?...

Une première tentative échoua. Nous avions fait plus de mille kilomètres en chemin de fer. Ma femme se rendit seule à la villa qu'habitaient mes parents... Le signe convenu était : Si tout va bien, la porte du balcon sera ouverte. Quand je passai avec le train — hélas ! A la gare, je retrouvais ma pauvre femme les yeux rouges... Elle s'était présentée au vestibule ; on n'avait pas accepté le petit cadeau qu'elle apportait. On ne l'avait pas même introduite. Quand elle avait demandé : Où donc attendrai-je l'heure de mon train (c'était en plein dégel), on lui avait répondu : « Entrez à la chapelle du jardin ; vous y verrez les cierges qui brûlent pour *son* retour... »

Deux ans plus tard, une nouvelle tentative réussit mieux.

— Et Madame eut le courage de s'y prêter ?

— Mais oui... J'avais fort bien compris que les miens ne *pouvaient* pas nous recevoir à cause du clergé, mais qu'il en serait peut-être autrement si l'entrevue demeurerait secrète.

Nous quittons donc le train à la gare précédente, où personne ne nous connaissait. Nous prenons une voiture. Après avoir roulé vingt-cinq kilomètres, nous voilà, par la nuit noire, en pleine forêt. A droite et à gauche de la route, les hauts sapins se dressent vers les étoiles. Il est près de neuf heures. J'enjoins au cocher de nous attendre, en lui promettant un bon pourboire.

— Où étiez-vous donc ?

— A quelques minutes de la villa paternelle ; seulement, au lieu de prendre l'allée, nous y arrivions par derrière.

— Mais pourquoi ne pas prendre l'allée ?

— Pour n'être vu de personne... Bien vite un curé l'aurait su... J'allais devant, tâtant le terrain. Ma femme suivait, avec le petit Jean-Louis, l'aîné de nos enfants..

— Je ne te vois plus, disait-elle.

— Regarde mon col blanc ! répondais-je...

Nous arrivons à une palissade en fil barbelé. Que faire ? Nous la longeons en pataugeant dans un champ de pommes de terre. Enfin une porte à claire-voie... une lumière au loin... Nous y marchons.

— J'ai peur, disait le petit.

Nous entrons dans le parc... Nous suivons une allée bordée de fleurs d'automne. Nous voilà à la porte de service qui mène à la cuisine. Ma sœur Célestine, la plus jeune, y est. Je frappe. « C'est moi, c'est Louis ! »

— Comment ? Quel bonheur ! Elle nous introduit tous les trois à la salle à manger. Nous sommes dans la place ! Puis elle va prévenir.

Ma sœur Thérèse arrive, ouvrant des yeux comme des salières.

— C'est toi ? Louis... Ah ! Qu'allons-nous faire ?...

— Comment, lui dis-je ; tu voudrais que nos parents meurent sans que je les aie revus ?... Personne ne sait rien...

Voici mon père, un vieillard tout blanc... Très ému, il s'arrête au seuil de la porte, reprenant son souffle.

— C'est toi ? Louis.

— Oui, c'est moi. Nous avons voulu vous voir. Nous avons forcé les portes... Personne ne le saura... Nous sommes venus par derrière... vous ne nous en voudrez pas ? .

— Comment avez-vous pu passer ?

— Quand on aime, on trouve des chemins...

— Et c'est ton enfant ?

— Mais oui.



Brave petit Jean-Louis qui caressait la barbe de son grand-papa.

Je demande à voir ma mère.

Elle est couchée. Elle est peu bien. Ce ne serait pas prudent...

Mais le petit intéressait de plus en plus mes sœurs. Thérèse grillait d'envie de le porter à sa grand'maman.

Elle arrive près du lit : Maman, je t'apporte un petit garçon !

Lui, sans cela si timide avec les étrangers, se laissait tout faire. C'est là que j'ai vu que le bon Dieu nous aidait.

— Qui est ce beau petit ? demande-t-elle. Et tout à coup : Est-ce que c'est le petit de Louis ?

— Oui... *Ils* sont en bas...

Le cœur de la grand'mère est touché. Elle lui donne des bonbons. Elle glisse une pièce d'or dans sa menotte...

Mais il fallait s'en aller.

— Je sais, murmurait mon vieux père, qu'il y a de braves gens parmi les protestants... Mais ça m'a fait de la peine... Merci d'être venus en secret... On dirait sans cela que nous avons eu des hérétiques... Et le voilà qui embrasse sa belle-fille.

Thérèse s'est armée d'un falot et montre le chemin. Papa va à la lucarne du haut avec la plus forte lampe. Il est tantôt dix heures. Le cocher est toujours là... Adieu !...

Oh, quelle joie en s'en retournant ! On ne pensait plus à rien, tant on était dans la joie...

Mais eux, à la villa, n'ont pas dormi de toute la nuit. Il fallut tout raconter à ma mère, lui dire comment était ma femme... Puis on se coucha ; mais pas moyen de fermer l'œil. D'une chambre à l'autre on s'interpelle, on cause... Tous se rhabillent, on fait du café et l'on passe ainsi le reste de la nuit...

— Comment, s'écrie ma mère, il y a un petit frère !

Si j'avais su, j'aurais donné deux pièces d'or ! Et ce grand coffre, où j'ai mis ses soutanes en si beau drap ; quels bons vêtements de pasteur il s'en ferait... Et cette jeune femme ?... Demain nous ferons un envoi... Sait-on leur adresse ?...

A ces souvenirs, M. Z. s'illumine. Il revit la scène ; il raconte avec délices, il entre dans les détails. On voit que c'est là peut-être le plus beau moment de sa vie. Et l'on mesure ainsi combien il a dû souffrir pendant les longues années de séparation.

— Et vous y êtes retournés ? demandai-je.

— Sans doute, l'année suivante. Nous fîmes exactement le même trajet, de nuit et sans être vus. On nous attendait.

Ma mère était présente.

— Quel dommage, dit-elle, que les protestants nous condamnent !...

— Mais non, chère maman ; c'est Rome qui nous condamne.

— Laissons cela, dit mon père. Louis est sincère. Donnons notre bénédiction à ces enfants. Les reverrons-nous ?

Et en effet, nous ne le revîmes plus...

— Vos parents acceptèrent-ils le fait accompli ?

— Après beaucoup de patience et d'efforts, j'ai à peu près réussi à éclairer mon vieux père, mort maintenant. Finalement il me comprenait et m'estimait. Je lui envoyai parfois de mes sermons. Il les lut avec plaisir et exprima même le souhait que les curés prêchassent le Sauveur comme nous le faisons. Après avoir été longtemps l'enfant de ses douleurs, j'étais redevenu son enfant chéri au point qu'il défendait à ma mère et à mes sœurs de me condamner ou de me critiquer...

L'horloge frappa minuit.

— Oh ! Madame, s'écria Jacques ; il est très tard ! Nous allons vous quitter.

— Encore une question, dis-je, une seule. Vous permettez, Madame ?

— Messieurs, ne vous excusez pas, dit-elle, je vous écoute avec tant d'intérêt !

— Vous connaissez le mot de Bossuet : « Une grande partie des controverses entre catholiques et protestants s'évanouirait par la seule intelligence des termes, si on traitait ces matières avec charité et si nos adversaires considéraient paisiblement les explications données ». Pensez-vous aussi que ces controverses ne soient que des malentendus ?

— Non, Monsieur, je ne le pense pas. Je ne suis pas de ceux qui voient dans le catholicisme un christianisme défiguré par quelques erreurs. Comme le dit Jean-Baptiste Corneloup : « Le christianisme et le catholicisme sont, en réalité, deux religions ».

— Vous avez connu Jean-Baptiste Corneloup ? interrompit Jacques vivement.

— Non, pas personnellement, mais j'ai lu sa brochure<sup>1)</sup>. Et vous, vous le connaissiez ?

— Mais oui ; brave ami ! Nous vécûmes sous le même toit à Neuchâtel, tandis qu'il faisait de la théologie protestante ! Me prêteriez-vous sa brochure ?

— Volontiers.

— C'est lui ! reprit Jacques au comble de la joie. Voici son portrait. Quelle bonne figure ! Mais qu'il a l'air sérieux ! Avec nous, jeunes étudiants (je vous parle d'il y a vingt ans), il était si gai toujours !

— Lisez donc une page à haute voix, vous verrez, c'est émouvant. Ah ! la grande souffrance du prêtre qui quitte Rome, ce n'est pas seulement de briser le cœur des siens et d'encourir le mépris du monde entier ; c'est l'effondrement intérieur que cet acte suppose parfois.

---

<sup>1)</sup> *Conversion d'un prêtre à l'Evangile*, par J.-B. Corneloup, ancien prêtre. Cahors ; Coueslant ; 1902.

Ce disant, M. Z. avait repris la brochure et la feuilletait rapidement ; tenez, c'est ici.

Jacques lut<sup>1)</sup> : « ... J'ai connu le désespoir. Au milieu de cette lutte, il me fallait accomplir les fonctions de mon ministère. La messe m'épouvantait ; que de fois j'ai cherché à ne pas la dire ! Mais, dans une communauté, comment faire ? La confession m'était un supplice ; mais c'était mon emploi principal. La prédication que j'avais aimée m'inspirait un dégoût insurmontable, et je devais prêcher constamment... Que dirai-je encore ? Dans les derniers temps, Dieu avait tout à fait disparu : des ténèbres sans espoir m'environnaient. Un soir, après une crise de larmes, de désespoir plus violent que jamais, de suprême effort pour me persuader moi-même que je croyais encore, que je pouvais rester prêtre, que je traversais seulement une longue tentation, j'eus conscience de l'inutilité de la lutte, et je finis par me dire : « A quoi bon essayer de me tromper plus longtemps ? Pourquoi tant lutter et tant souffrir ? je ne puis plus croire, je ne crois plus, je ne crois à rien. Il n'y a pas plus de Dieu qu'il n'y a d'Eglise ! »

« Après neuf ans écoulés, je frémis encore au souvenir de cette nuit affreuse où je prenais le parti d'être un incrédule, de nier jusqu'à Dieu même ! Comment ma plume pourrait-elle décrire le brisement de cœur que je ressentis, la sensation de néant que j'éprouvai ? Était-ce donc là que devait aboutir la piété de mon enfance, mes serments d'être à Dieu, mon désir de devenir prêtre afin de le mieux servir, mes joies de jeune religieux ! Maintenant il ne reste rien, plus rien ! tout n'était que rêve, tout n'était qu'illusion et mirage ; il n'y a plus rien pour moi, ni âme, ni vérité, ni Eglise, ni Dieu, rien ! Quel vide ! quel

<sup>1)</sup> Corneloup, *op. cit.*, 42-44.

effondrement ! Une cité opulente, qu'un tremblement de terre aurait détruite de fond en comble, ne paraîtrait pas plus ravagée que ne l'était alors mon cœur ! Avoir cru si fortement, avoir tant aimé, s'être si joyeusement dévoué, et puis... plus rien ! Celui-là seul qui aura passé par ce martyre moral, pourra comprendre les douleurs que je suis impuissant à exprimer.

« Qu'on ne s'étonne pas que je fusse arrivé jusqu'à nier Dieu même ; que l'on veuille bien se rappeler ce que je disais plus haut : le fondement de la foi, c'est l'Eglise. En somme, tout ce que j'avais cru d'une foi positive, je l'avais cru à cause de l'Eglise ; ce que je savais de Dieu, je le savais par l'Eglise. Maintenant, pour moi, l'Eglise n'existait plus. Quand le fondement a disparu, il faut bien que tout l'édifice croule et s'effondre dans une ruine lamentable. »

— C'est vraiment une page éloquente, poignante dans sa sincérité, s'écria Jacques. Pauvre Corneloup ! J'étais loin de me figurer l'intensité de ses douleurs passées, quand nous causions si paisiblement dans ma chambre. Il était parvenu, alors, à la plénitude de la foi évangélique. Vit-il encore ?

— Non, répondit M. Z. ; il est mort. Et c'est dommage, car il faisait grand bien comme directeur de *l'Œuvre des prêtres convertis à l'Evangile*. En a-t-il reçu, de pauvres évadés, dans sa maison hospitalière de Courbevoie !

Puis se tournant vers moi : Vous souligniez tout à l'heure, Monsieur, les expériences contradictoires d'un ancien prêtre comme moi, et celles de protestants tout aussi sincères qui entrèrent dans l'Eglise romaine... J'ai tenu à vous montrer que, pour nous, cela n'avait pas été aussi facile que pour eux... Pour nous, je n'exagère pas, ce fut vraiment une mort...

— Et quelle conclusion en tirez-vous ?

— Voici. Ceux dont vous parlez ont pu faire voyage

jusqu'à Rome, conduits doucement par la logique ou par le sentiment...

Quant à nous, nous avons parcouru un dur chemin, qui n'était ni celui de la logique ni celui du sentiment...

Oui, un dur chemin, où nous avons marché *contraints par la conscience* !

— Pourtant, dis-je, beaucoup de ces anciens prêtres ne sont-ils pas de mauvais sujets ?

— Ce n'est que trop vrai. N'est-ce pas, ma femme, dit M. Z. lançant à son épouse un regard significatif. Pour notre part nous en avons vu quelques-uns. Te souviens-tu de celui qui vint nous trouver à F. et qui semblait si bien décidé ?

— Oui, répondit M<sup>me</sup> Z. Et le grand, qui avait une si étrange correspondance, qu'il ne songeait pas même à dissimuler...

— Hélas... Oui, plusieurs quittent l'Eglise pour de fort mauvaises raisons et méritent en plein les plus sévères reproches de leurs anciens supérieurs. D'autres ont totalement perdu la foi catholique et n'ont pas eu le bonheur de saisir l'Evangile, comme le fit Corneloup. Je songe à un ancien Jésuite, qui vint me voir. Il ne croyait plus à rien... Il s'est fait journaliste-amateur...

— Somme toute, dis-je, ceux qui passent du catholicisme au protestantisme par la bonne porte sont rares ?

— Oui, dans le clergé. Mais à côté des anciens prêtres il y a la multitude des laïques qui ont abandonné Rome pour l'Evangile. En quatorze ans, dans le seul empire d'Autriche, plus de 65.000 personnes furent dans ce cas, c'est-à-dire une moyenne de presque cinq mille âmes par an<sup>1</sup>).

---

<sup>1</sup>) Le mouvement Los von Rom, commencé en 1898, se poursuit encore.

Un moment plus tard, dans son lit, Jacques lisait avidement la brochure Corneloup. Quant à moi, la tête en feu, je pensais avec amertume : Qu'est-ce que le catholicisme ? Rien. Et le protestantisme ? Peu de chose. « Vanité des vanités, tout n'est que vanité et rongement d'esprit ».

Enfin je m'endormis. Je rêvais que j'étais séminariste et qu'avec un long cortège de camarades en soutanes noires, le cœur très lourd, j'entrais dans l'église d'Einsiedeln...

---

## CHAPITRE IX

---

### Le Salut par la foi

Esthétique et morale. — L'assurance du Salut. — Souveraineté de la Conscience.

Le lendemain, à six heures moins un quart, nous avalions en hâte une tasse de lait bouillant, avant de reprendre le bâton du voyageur. Jacques, insatiable, profitait de l'instant pour encore questionner notre hôte.

— Comme prêtre, qu'est-ce qui vous repoussait loin du protestantisme ?

— Ce qu'on m'en avait enseigné.

D'abord, avec tous les catholiques, je pensais que l'enseignement des Réformateurs était une innovation datant du XVI<sup>me</sup> siècle : « La nouvelle foi », répétais-je avec chacun. Et il va sans dire que je voulais me rattacher à l'Ancienne foi, celle du Christ et des apôtres.

Ce qui m'en repoussait aussi c'était l'accusation courante dans les milieux romains : « Les protestants pourraient mettre sur l'ongle d'un seul doigt tout ce qu'ils ont conservé de croyances chrétiennes ».

Mais surtout ce qui m'inspirait une vraie horreur, c'était la fin terrible des Réformateurs, par exemple de Luther qui s'était pendu, de Calvin qui était mort de la syphilis, disait-on... Hideuses calomnies...<sup>1)</sup>

---

<sup>1)</sup> Ces calomnies ont été vingt fois réfutées. Voici comment mourut Martin Luther : « Appelé à Eisleben, par les comtes de Mansfeld, comme arbitre dans une affaire de famille, il y tomba



Mais il fallait se hâter. Nous serrons la main de nos hôtes. Pour ma part, ce fut avec plus de sympathie qu'à l'arrivée. Quant à Jacques, jovial et bon enfant, il ne pouvait assez remercier...

De nouveau, nous voici côte à côte, sur la route inégale et sonore ; il gelait à pierre fendre et les étoiles scintillaient comme avivées par le froid.

Nous avons fait peut-être un demi-kilomètre, sans mot dire, quand Jacques attaqua.

— Et toi, qu'est-ce donc qui te repousse loin du protestantisme ?

— Je te l'ai déjà dit ; c'est une religion qui m'ennuie.

— Et qu'est-ce qui t'ennuie chez nous ?

— Tout ! Vos sermons, pour commencer ; et vos réunions de prières, vos études bibliques, votre évangélisation encore bien davantage. Et les locaux où vous nous invitez ! Quand pour fuir ces rangées de bancs, dont l'alignement fait déjà bâiller, le regard cherche à découvrir n'importe où un charme quelconque, il ne rencontre qu'imitation de colonnes peintes au mur et que versets bibliques : les dix commandements, les béatitudes...

La musique, dans les églises de village, est tout

malade. Il comprit que c'était la fin. Il dit : « J'ai été baptisé à Eisleben ; c'est donc ici que je dois mourir. » ... Trois fois de suite, il répète les paroles du psaume : « Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains, car tu m'as racheté ô Dieu de vérité ». (Psaume 31, 6.) L'agonie ayant commencé, le docteur Juste Jonas lui demanda s'il mourait fidèle à la doctrine qu'il avait prêchée. « Oui », répondit-il d'une voix forte et bientôt il expira doucement. Il était trois heures du matin ; c'était le 18 février 1546. Luther avait 63 ans. » (Gindraux, p. 284.)

Quant à Calvin, pour ceux qui savent comment chez lui un esprit plein de vaillance maîtrisait un corps exténué par le travail intellectuel le plus excessif, l'odieux mensonge ci-dessus ne semblera que plus dégoûtant.

Lire dans Williston Walker, *Jean Calvin*, l'impressionnant chapitre intitulé : Les derniers jours de Calvin. Son portrait physique et moral, p. 464-482.

simplement lamentable. Même dans les villes, où l'on a souvent de bonnes orgues, le chant de l'assemblée est sans entrain ni conviction...

De deux choses l'une, ou bien la religion réussit à nous transporter dans un monde plus beau que celui des platitudes courantes, ou bien ce n'est pas une religion.

Excuse-moi, mon cher. Tu sais combien je t'estime personnellement et combien j'admire l'œuvre de dévouement que tu poursuis parmi tes paroissiens. Mais tu me demandes mon opinion non pas sur toi, ni sur tel pasteur, mais sur le protestantisme en général. Eh bien, la voilà ! A Einsiedeln...

— C'est vrai, tu fus récemment à Einsiedeln...

— Oui. Eh bien, plus que jamais j'ai été de nouveau saisi par le charme enveloppant que dégage le catholicisme... On en peut dire tout le mal qu'on veut, j'en conviens ; son culte et ses temples n'en constituent pas moins un ensemble de beauté, de grandeur, quelque chose de vraiment religieux... Tu n'imagines pas mon rêve ?

— Non.

— Ce serait d'aller une fois à Rome...

— Pourquoi ?

— Ne fût-ce que pour visiter la cathédrale de Saint-Pierre.

— Je pensais, pour voir le pape, peut-être.

— Non, j'avoue que, sur le chapitre du clergé, je suis un peu refroidi... Mais Saint-Pierre de Rome, le Vatican ! J'ai lu et relu la description que De la Rive fait de la merveilleuse basilique<sup>1</sup>) : « Ma première visite fut pour Saint-Pierre. J'y courus presque en arrivant. C'est à peine si je regardai le château Saint-Ange, la grande place, l'obélisque et les fontaines. Je gravis en hâte les marches douces de l'escalier.

---

<sup>1</sup>) De Genève à Rome, p. 145-146.

Je soulevai la lourde natte. Mon cœur battit bien fort. Et j'entrai. C'était l'après-midi, vers cinq heures. Des rayons dorés tombaient obliquement de la coupole et se jouaient autour du baldaquin. Dans le fond, les lampes de la confession brillaient. Il n'y avait que quelques rares visiteurs. L'atmosphère avait ce quelque chose d'embaumé et de léger que je n'ai respiré que dans Saint-Pierre. L'immensité grandiose et calme du sanctuaire dépassait tout ce que j'avais rêvé. L'admiration, l'émotion et la joie m'accablaient. Mais il me semblait que déjà j'avais vu ce que je voyais, que les splendeurs que j'avais sous les yeux éveillaient en moi d'anciens souvenirs... »

Jacques ne proférant pas un mot, je repris :

— Sais-tu ce qui me déplaît chez les Réformateurs ? On a calomnié leur moralité, c'est entendu : Quand on affirme que Luther s'est révolté contre l'Eglise pour pouvoir se marier, on dit une ânerie ; puisqu'il avait affiché les quatre-vingt-quinze thèses à l'église du château de Wittemberg le 31 octobre 1517 et brûlé la bulle du pape le 10 décembre 1520, tandis que son mariage ne fut célébré que le 13 juin 1525.

Mais ce qui m'agace et m'irrite chez les Réformateurs, c'est leur indifférence, leur inintelligence foncière à l'égard de tout ce qui est artistique.

Prends Luther, Zwingli, Calvin, cela va de mal en pis ! Y a-t-il quelque chose de plus lamentable à cet égard, que le séjour de Luther à Rome ?

Ce fut, n'est-ce pas ? en 1510, que ce séjour eut lieu, c'est-à-dire vers la fin du pontificat de Jules II<sup>1)</sup>. Comprends-tu bien tout ce que signifient ces mots : sous le pontificat de Jules II ?

— On parle surtout de Jules II comme d'un grand guerrier.

---

<sup>1)</sup> Jules II, pape de 1503 à 1513.

— Et d'un grand ami des arts, mon cher, et d'un grand ami des arts ! Il avait trouvé une Rome pauvre et mesquine, il la laissa grande magnifique, splendide...<sup>1)</sup>

C'est le pape Jules qui fait venir à Rome Bramante pour jeter à terre la vieille basilique de Saint-Pierre et commencer la nouvelle dans des proportions gigantesques. C'est le pape Jules qui fait revenir à Rome, en 1507, Michel-Ange, pour lui confier la décoration de la Chapelle sixtine ; Michel-Ange, artiste surhumain, à la fois architecte, peintre et sculpteur. C'est le pape Jules qui, l'année suivante, appelle à Rome l'immortel Raphaël, pour lui demander les fresques du Vatican. Et combien d'autres artistes ! Mais devant un trio pareil — Bramante, Michel-Ange, Raphaël, on peut s'arrêter ; cela suffit...

Et voici en 1510, un petit moine saxon, âgé de vingt-sept ans, qui arrive à Rome. Trois ans plus tôt, on a posé la première pierre du colossal édifice qui, pendant des siècles, émerveillera la chrétienté. Angelo Buonarroti, sur son échafaudage, travaille à ses fresques immortelles<sup>2)</sup>. Raphaël, depuis deux ans, décore la « Stanza della Segnatura »<sup>3)</sup> ; il peint aux murs ces chefs-d'œuvre divins qui s'appellent la *Dispute du Saint-Sacrement*, l'*Ecole d'Athènes*, le *Parnasse*. Où en était-il de son travail ? Je ne sais. En tous cas il devait être bien avancé, puisque la fameuse salle s'achevait l'année suivante.

Que va dire le moine, qui n'est pourtant pas sans lettres, puisque déjà il donne des cours à l'université de Wittemberg ? Oui, que va-t-il dire lui, privilégié parmi toutes les générations de l'histoire, que va-t-il dire des merveilles de Rome ?

Rien. Pas un mot. Il ne s'en soucie pas.

---

<sup>1)</sup> Audin, *Histoire de Léon X*, p. 198.

<sup>2)</sup> Il peignit la Sixtine de 1508 à 1512.

<sup>3)</sup> Salle de la Signature.

On m'objectera : Tout cela n'était pas achevé. Il aurait dû venir dix ou vingt ans plus tard.

Mais il y avait autre chose à Rome.

Il y avait les glorieux souvenirs de l'antiquité. Quel spectacle, aujourd'hui encore, s'offre au voyageur du haut de la Via Sacra, lorsque son regard parcourt successivement l'Arc de Constantin et le Colisée, la basilique de la Paix, l'Arc de Titus et les palais des Césars, le temple de Faustine, les temples et les basiliques du Forum et au fond, dominant le tableau, la gigantesque masse du Capitole...<sup>1)</sup>

— Tu n'es pourtant jamais allé à Rome ?

— Non. Mais j'en ai tant de fois relu la description qu'il me semble l'avoir vue. Et sous Jules II, d'innombrables monuments, détruits aujourd'hui, existaient encore et provoquaient chez toute personne intelligente un enthousiasme sans nom. Alors déjà on fouillait passionnément le sol de l'Italie, pour y trouver des chefs-d'œuvres antiques. Quatre ans plus tôt, on avait exhumé le Laocoon.

Eh bien, quelle impression tout cela fit-il sur Martin Luther ? Aucune. Il revient de Rome scandalisé. Il a vu des moines manger de la viande le vendredi. Il a entendu des prêtres italiens débiter l'office avec une rapidité indécente à ses yeux. Il a pris pour bon argent tous les petits pamphlets qui circulaient sur les grands dignitaires de l'Eglise. Il ne s'est soucié de rien d'autre. « Rome, s'écrie-t-il, c'est la Babylone moderne ! »

Sais-tu comment m'apparaît Luther en l'occurrence ?

— Eh bien ?

— Comme un Teuton, privé de sens esthétique !

Au fond, vois-tu, l'œuvre de Luther, c'est le Nord inculte qui décrie le Midi raffiné.

C'est le Germain envieux, qui se donne l'air de

---

<sup>1)</sup> Müntz, *Raphaël*, p. 273.

mépriser le Latin, son soleil, sa vivacité, ses œuvres d'art...

— Il y a là, dit Jacques, l'esquisse de toute une philosophie de l'histoire. Me permettras-tu une question ?

— Sans doute.

— Si l'attitude de Luther à Rome lui a été inspirée par le préjugé de race, comme tu sembles le croire, comment s'expliquer son enthousiasme débordant des débuts. « Lorsque j'arrivai devant la ville sainte<sup>1)</sup> dit-il, je tombai à genoux, déposant mon bâton de pèlerin et, levant les yeux au ciel, je m'écriai : Salut, sainte Rome, sanctifiée par les saints martyrs et par le sang de tant de fidèles apôtres ! » Vraiment cela ne sent pas le préjugé. Mon impression très nette est que Luther, qui n'était peut-être pas amateur des arts plastiques<sup>2)</sup>, arrivait cependant à Rome avec les sentiments qui doivent être ceux d'une âme au seuil du paradis. Et, comme le pasteur Z., il fut déçu, d'autant plus déçu qu'il s'était bercé de plus grandes illusions.

— Mais il aurait dû voir les beautés de Rome.

— Une analogie pour moi s'impose : Luther à Rome et Paul à Athènes. Que n'était pas Athènes au premier siècle de notre ère ? La capitale littéraire et artistique du monde. Rien que sur l'Acropole, il y avait de quoi faire exulter de joie un artiste, des semaines durant. Et cependant Paul voyait, le cœur outré, cette ville toute plongée dans l'idolâtrie<sup>3)</sup>.

Il y a une beauté autre que celle des lignes, des formes et des couleurs. Il y a la beauté morale de l'âme qui sert fidèlement son Dieu. Où cette beauté morale existe, pour le chrétien, elle supplée facile-

---

<sup>1)</sup> Gust. Ad. Hoff, *Vie de Luther*, p. 59.

<sup>2)</sup> On sait pourtant que Luther était poète et musicien de grande valeur.

<sup>3)</sup> Actes 17, 16.

ment à l'absence de l'autre. Où elle fait absolument défaut, même le charme extérieur devient hideux ; comme le visage et les atours délicats de la femme perverse dégoûtent l'homme de bien, dès qu'il l'entend proférer ses obscénités.

Tel Paul à Athènes, tel Luther dans la Rome de Jules II. Peut-être a-t-il cru certain récit scandaleux qui n'était qu'une fable. N'oublions pas toutefois que le prédécesseur de Jules II s'appelait Alexandre VI<sup>1)</sup>. Et la société qui avait toléré pendant onze ans, sur le siège pontifical, un Roderic Borgia devait bien offrir un étrange spectacle aux yeux du jeune religieux ascète et naïf... Cette société aurait eu besoin d'autre chose que de beaux tableaux et de belles statues... Il eut fallu le prophète Jonas dans les rues de cette nouvelle Ninive...

En tout cela, le conflit n'est pas, comme tu sembles le croire, entre le Nord et le Midi, entre le german et le latin, ni même entre le protestantisme et le catholicisme.

Il est entre l'esprit chrétien et l'esprit païen. Le second se contente de donner satisfaction à l'intelligence et au sentiment. Le premier exige avant tout la satisfaction de la conscience. Dans la Rome de Jules II, on faisait de la peinture et de l'architecture chrétiennes, je n'en disconviens pas. Et pourtant, je crois pouvoir l'affirmer, c'était l'esprit païen qui régnait.

— Alors, tu estimes que la laideur est nécessairement chrétienne.

— Nullement ! Si une jeune fille est perverse, ce n'est pas sa laideur qui la rendra plus sympathique. Et si une personne se trouve être belle, intelligente et

---

<sup>1)</sup> En réalité, entre Alexandre et Jules il y eut Pie III, qui mourut après vingt-huit jours de pontificat.

pieuse tout à la fois, je dis : c'est le chef-d'œuvre du Créateur. Mais si l'une des trois choses doit manquer, que ce soit la première ; car rien ne peut remplacer la suprême beauté d'un caractère pénétré de l'esprit divin.

A propos de culte, Corneloup, dans la brochure<sup>1)</sup> que je lisais hier soir, et que je te recommande, raconte le premier culte protestant auquel il assista. En pénétrant dans une chapelle plus que simple, aux murs nus, meublée d'un pupitre en bois blanc, d'un petit harmonium et d'un poêle de fonte, il en avait eu le cœur serré. Puis les auditeurs entrèrent ; chacun lui tendit la main. Emu par cette cordialité, il écouta le chant des cantiques populaires, les prières d'abondance, la prédication très simple de l'Evangile que faisait le pasteur. Tout cela lui procura une joie sans mélange, et la pauvre salle lui semblait à la fin plus belle qu'une cathédrale...

— M'enthousiasmer pour le pupitre de sapin et le poêle de fonte ? pour la méditation toute simple et la prière d'abondance ? Non, vois-tu, ne m'en demande pas si long !...

— Aussi ne te le demandé-je pas... Ce que je désire, c'est te voir discerner la perle de grand prix de l'Evangile, que Rome avait perdue, et que le protestantisme a retrouvée.

— Et quelle est cette perle ?

— C'est l'assurance du salut.

— Les catholiques ne la connaissent-ils pas ?

— Non. Et au point de vue tout pratique, c'est peut-être la principale caractéristique de leur religion.

— Il me semble pourtant qu'ils ne manquent pas de moyens pour être sauvés.

— Certes, ils en ont beaucoup. Ils en ont trop.

— Pourquoi dis-tu *trop* ?

---

<sup>1)</sup> Corneloup, *op. cit.*, p. 68-69.



— Si tu voyais un malade qui prend à la fois les remèdes de trois médecins différents, la tisane d'un *herboriste* et tout ce que lui conseillent les bonnes femmes du voisinage, que penserais-tu de ces moyens ?

— Tu veux dire sans doute que ce malade n'a grande confiance en aucun.

— C'est évident. Ainsi en est-il du catholique.

Par son *baptême*, il est devenu chrétien<sup>1)</sup> ; par la *confirmation* il a reçu le Saint-Esprit<sup>2)</sup>. Dès lors, il n'a plus qu'à garder les commandements de Dieu et surtout ceux de l'Eglise, dire ses prières et jeûner au temps prescrit, enfin pratiquer des bonnes œuvres : de la sorte il est sûr d'être sauvé.

Hélas, si bien disposé soit-on, il arrive qu'on tombe en faute : on commet un péché, on omet un devoir.

Heureusement il peut *assister à la messe*. Chaque fois qu'il assiste à la messe, il est mis au bénéfice du grand sacrifice qui s'accomplit pour lui sur l'autel.

De plus il trouve la ressource du *confessionnal*<sup>3)</sup>. Absous par le prêtre, ayant accompli sa pénitence, s'étant peut-être imposé à lui-même des pénitences volontaires, il est en ordre. Tout va bien. En continuant ainsi il peut se sentir en règle avec Dieu.

Or, ce n'est pas le cas.

— Ce qui le prouve c'est qu'il a besoin d'autre chose.

— De quoi ?

— Eh bien, par exemple, il a besoin de gagner des indulgences.

— Tiens, qu'est-ce que cela ? j'avoue ne pas être très au clair.

— Tu as déjà vu, dans une église, une prière imprimée et au-dessous ces mots : « Indulgence de trente

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 402.

<sup>2)</sup> *Ibid.*, quest. 413.

<sup>3)</sup> *Ibid.*, quest. 467, etc.

jours ou de cent jours », puis le nom d'un pape et une date.

— Oui. Alors ?

— Cela signifie que par décision de tel pape, prise à telle date, celui qui dit cette prière, chaque fois qu'il la prononce, gagne une indulgence de trente ou de cent jours.

— Et l'heureux possesseur d'une telle indulgence peut pécher impunément pendant cent jours ?

— Nullement. Penser cela serait très injuste pour l'Eglise catholique. L'indulgence de cent jours, par exemple, remet la peine qui aurait été effacée, dans la primitive Eglise, par une pénitence de cent jours<sup>1)</sup>.

— Si je comprends bien, une faute qui, dans la primitive Eglise aurait valu à son auteur une pénitence de cent jours, on peut la racheter maintenant en disant une seule fois cette prière ?

— Parfaitement.

— Mais sait-on au juste quelle faute valait jadis cent jours de pénitence ?

— Non. Cependant on suppose que les chrétiens d'autrefois étaient très saints et très sévères envers eux-mêmes. En sorte que, pour de petites fautes, ils s'imposaient de grandes pénitences. C'est pourquoi les catholiques actuels tiennent à se gagner des milliers et des milliers de jours, voire des centaines d'années d'indulgence ; on ne saurait en avoir trop. Tous ces jours et ces années seront bons à déduire plus tard, dans les tourments du purgatoire, qui sait ? Même certaines de ces indulgences s'appliquent aux âmes actuellement en purgatoire<sup>2)</sup>.

— Et d'où vient la vertu de ces indulgences ?

— L'Eglise romaine enseigne que Jésus et la vierge, qui ont fait tant de bien et qui ont tant souffert, ont

---

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 515.

<sup>2)</sup> *Ibid.*, quest. 516.

acquis de la sorte un trésor infini de mérites, dont ils n'ont jamais eu besoin pour eux-mêmes, puisqu'ils sont sans péché. Ils les ont donc légués à l'Eglise.

A ces mérites sont venus s'ajouter ceux de certains saints et martyrs qui en ont eu plus qu'il n'en fallait pour eux-mêmes. C'est dans ce trésor que le pape puise. Et en échange d'une prière, d'une aumône, du port d'un scapulaire ou d'une médaille bénite, il accorde soixante-dix jours, cent jours, sept ans d'indulgence, ou même une indulgence plénière s'appliquant à tous les péchés<sup>1)</sup>.

— Les catholiques cultivés ont-ils aussi recours à ces indulgences ?

— Très souvent. Etant étudiant à Rome, raconte J.-B. Corneloup, quand venait la fête de la Portioncule, nous nous rendions, mes condisciples et moi dans une chapelle dotée d'un privilège spécial dit *de la Portioncule*. En vertu de ce privilège, toute personne y entrant ce jour-là gagnait une indulgence plénière. Nous entrions par une porte et sortions par l'autre, des heures durant. A la fin de la journée, nous pensions avoir ainsi gagné des monceaux d'indulgences plénières.

— Eh bien, après tout, n'est-ce pas là un merveilleux moyen d'apaiser les consciences timorées ?

— Merveilleux, c'est vrai ; mais insuffisant. « Gardez-vous de croire, dit le théologien catholique Berthier<sup>2)</sup>, que vous avez infailliblement délivré une âme par une indulgence plénière, car vous ne savez pas si vous avez rempli toutes les conditions nécessaires pour gagner une indulgence plénière ».

<sup>1)</sup> L'indulgence *partielle* est celle qui ne remet qu'une partie de la peine due au péché déjà pardonné... c'est-à-dire confessé et absout. L'indulgence *plénière* est la remise totale de la peine due au péché. Elle supprime le purgatoire.

L'une et l'autre peuvent être appliquées soit aux vivants, soit aux morts (Corneloup, *op. cit.*, p. 35-36).

<sup>2)</sup> Compendium n° 936, cité par Corneloup, *op. cit.*, p. 36.

Du reste, même abondamment pourvu d'indulgences, le catholique n'est cependant pas sûr de son salut.

— Que lui faut-il encore ?

— Il lui faut de toute nécessité *l'extrême-onction*. Tu sais l'immense importance que les catholiques ajoutent à ces mots, au bas d'une lettre de deuil : « Muni des sacrements de l'Eglise ». Pour eux, mourir sans ces sacrements, c'est le malheur par excellence. L'extrême-onction, dit le catéchisme, « remet au mourant les péchés véniels et les péchés mortels qu'il ne peut plus confesser *et efface les restes de ses péchés pardonnés* »<sup>1)</sup>.

Prends garde à cette expression du catéchisme romain « efface les restes de ses péchés pardonnés ». Rien ne montre mieux l'indigence de la doctrine catholique concernant le pardon des péchés. Malgré le baptême et la confirmation, malgré les multiples efforts pour bien faire, malgré les centaines de messes entendues, malgré les nombreuses absolutions du prêtre, malgré les pénitences, malgré les années et les siècles d'indulgences partielles et la multitude des indulgences plénières, il y a *des restes de péchés* que l'extrême onction doit effacer. Encore si l'extrême-onction les effaçait ! Hélas ! après la mort de celui qui s'en est allé dans les meilleures conditions possibles, on réclame encore *pour son âme* les prières des fidèles ; sa famille fait dire des messes pour *le repos de son âme*, et certains catholiques riches, d'entre les plus pieux, s'assurent — en léguant de grandes sommes — que des messes seront dites *perpétuellement* pour le repos de leur âme.

Une pensée opprime lourdement le cœur du catholique sérieux : la pensée du purgatoire avec ses affreux tourments, des siècles durant, des milliers d'années.. « J'ai lu, dit encore Corneloup, qu'un prêtre qui avait

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 521.

été confesseur de S<sup>te</sup>-Thérèse, apparut un jour à celle-ci et lui demanda de prier beaucoup pour lui, parce qu'il avait été condamné à mille ans de purgatoire pour avoir eu une fois une distraction en disant la messe »<sup>1)</sup>).

Quant aux catholiques légers, par une bizarre rencontre, la doctrine romaine les rend plus légers encore : ils comptent sur leur baptême ; ils comptent sur leur confirmation ; ils comptent sur leurs bonnes actions ; ils comptent sur les messes qu'ils ont entendues ; ils comptent sur l'absolution du prêtre ; ils comptent sur les derniers sacrements qui remettront tout en ordre dans leur vie, au moment d'affronter le souverain Juge ; ils comptent sur les messes qu'on ne manquera pas de dire pour eux...

Le catholique est ce malade dont je te parlais tout à l'heure qui use tour à tour de cinq ou six remèdes, tous réputés infaillibles, mais dont aucun ne le guérit : le catholique ne connaît pas l'assurance du salut.

— Et sur quoi se fonde, je t'en prie, le protestant pour affecter une telle assurance ?

— Son assurance repose uniquement, mais d'aplomb, sur le seul rocher solide : l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ. Seulement, entendons-nous ; il y a protestants et protestants. Disons : le chrétien qui a eu avec son Sauveur ces rencontres personnelles et décisives qui conduisent à la conversion.

— Y en a-t-il ?

— Après la première moitié de sa magistrale lettre aux Romains, dans laquelle il expose sa pensée sur le salut chrétien, S<sup>t</sup>-Paul aboutit à ce mot qui est le cantique de l'homme certain de son salut : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les dominations, ni les choses présentes, ni les choses à venir,

---

<sup>1)</sup> Corneloup, *op. cit.*, p. 35, note.

ni les puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur »<sup>1)</sup>.

— Saint-Paul était Saint-Paul.

— Ce fut là exactement l'expérience de Luther. Les mêmes recherches angoissées et infructueuses<sup>2)</sup> que Paul avait poursuivies dans le légalisme juif — qui était devenu au premier siècle de notre ère un véritable romanisme — Luther les poursuivit des années durant dans le légalisme catholique.

A l'âge de quatorze ans, à Magdebourg, Luther avait vu le prince d'Anhalt, mendiant son pain dans la rue, vêtu en moine déchaussé, portant un sac sous le poids duquel il se courbait à terre. Cet exemple de sainteté monacale avait fortement impressionné son âme enfantine et déjà très religieuse. Aussi, plus tard, hanté par le désir d'une vie sainte, c'est au couvent qu'il ira frapper.

Chacun connaît les humiliations dont il fut l'objet, lui universitaire cultivé, de la part des Augustins d'Erfurt.

— Il s'agissait, dit-on, de briser son caractère orgueilleux et colérique.

— C'est possible. En tous cas lui-même s'y employait de tout son cœur, joignant aux ingrates besognes que lui imposaient les moines, des macérations et des jeûnes qui mirent sa vie en danger.

— Même les historiens catholiques reconnaissent qu'au cloître la vie de Luther fut véritablement édifiante<sup>3)</sup>.

— Et malgré tout cela il souffrait en son esprit un vrai martyre. Il écrit à Jean de Staupitz, vicaire général de son ordre, pour la Saxe et la Thuringe : « O mon péché, mon péché, mon péché<sup>4)</sup> !

<sup>1)</sup> Rom. VIII, 38-39.

<sup>2)</sup> Voir le chapitre VII de l'épître aux Romains.

<sup>3)</sup> Audin, *Histoire de Léon X*, p. 457.

<sup>4)</sup> Hoff, p. 41.

Staupitz était en réalité déjà un chrétien évangélique, qui croyait au pardon gratuit de Dieu, en Jésus-Christ. Au cours de longs entretiens et d'une correspondance suivie, il réussit à faire comprendre au jeune moine tout le sens de cette parole d'Habakuk qui est comme le texte de l'épître aux Romains : *le juste vivra par la foi*. Une autre parole qui contribua à la délivrance du futur réformateur fut ce mot du symbole apostolique : « Je crois la rémission des péchés ». En nous donnant son Fils, disait Staupitz, Dieu ne plaisante pas et ne joue pas la comédie ».

Comme étudiant à l'université d'Erfurt, Martin avait découvert dans la bibliothèque une Bible latine. Il en avait été stupéfait, car jusqu'alors il avait ignoré qu'il existât autre chose que les passages choisis des livres de piété. Dès lors, il avait lu la Bible avec un intérêt passionné. Au couvent, il continua à le faire, sans comprendre le fond de l'œuvre divine. Mais graduellement la lumière brilla. Une correspondance intime s'établit entre son esprit et celui de l'apôtre Paul. Les expériences de celui-ci devinrent les siennes. Plus tard il appellera l'épître aux Galates : « Sa fiancée ».

Libéré de ses angoisses morales, il possédera désormais, lui aussi, la pleine assurance de son salut.

— On représente Luther comme sujet à de profondes dépressions morales.

— C'est vrai. Alors il se sentait attaqué par Satan lui-même. Mais son assurance, fondée sur le roc, demeurait inébranlable. C'est la haute signification de tel de ses propos de table, qui d'abord semble étrange.

« Tu es un grand pécheur », me dit le diable.

Je réplique :

« N'as-tu rien de neuf à me dire, Satan ? »<sup>1)</sup>

— Tu penses, dis-je, que cette assurance du salut,

---

<sup>1)</sup> Hoff, p. 367.

comme tu l'appelles, est un privilège exclusivement protestant ?

— En aucune façon. C'est un privilège chrétien. Jean de Staupitz, par exemple, le possédait longtemps avant Luther. De même un François d'Assise, louant et bénissant Dieu, au moment de quitter ce monde, « pour notre sœur la mort corporelle », avait cette bienheureuse assurance<sup>1)</sup>.

Beaucoup plus tard, Blaise Pascal, qui n'aimait pas trop le protestantisme, ne possédait-il pas l'assurance du salut, lui qui écrivait dans l'heure de son ravissement : « Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. Dieu de Jésus-Christ... Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. Joie, joie, joie, pleurs de joie... »<sup>2)</sup>.

— Alors que me disais-tu tout à l'heure que la caractéristique de la religion catholique, c'est de ne point posséder l'assurance du salut ?

— Il y a des catholiques qui la possèdent ; mais ils l'ont trouvée en dehors et au-dessus des pratiques du romanisme, à la source même où l'ont puisée St-Paul et Luther.

\* \* \*

Jacques continuait monologuant :

— L'assurance qu'il avait de son salut, telle fut la puissance de Luther en 1521, à la diète de Worms.

N'y vas pas, lui disaient à l'envi ses amis. Tu auras le sort de Jean Huss. Il alla quand même.

Charles-Quint était impatient de voir cet homme dont l'Europe s'occupait presque autant que de lui. Mais en apercevant le moine chétif, maigre, exténué par le jeûne et par la prière : « Cet homme-là, dit-il dédaigneusement, ne me fera jamais devenir héré-

<sup>1)</sup> Paul Sabatier, *Vie de saint François d'Assise*, p. 381.

<sup>2)</sup> Astié, *Pensées de Pascal*, p. 65.



tique »<sup>1)</sup>. *Et cet homme-là tint tête à tout ce que l'Allemagne comptait de plus grand : le monarque le plus puissant de l'époque, son frère Ferdinand, des électeurs de l'empire, des ducs, des margraves, des prélats, des ambassadeurs, des députés, princes, comtes, barons; les nonces du pape, en tout deux cent quatre personnes...<sup>2)</sup> Quel spectacle !*

Je sais bien ce qu'on dit : Orgueil, entêtement...

Orgueil ? — Alors pourquoi demande-t-il ce délai d'un jour pour répondre à la sommation qu'on lui fait de rétracter ses écrits ?

Orgueil, entêtement ? — Alors pourquoi cette prière si angoissée et si fervente le matin de la deuxième comparution, cette prière qui fait penser à celle de Jésus à Gethsémané ? « Ah ! Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! assiste-moi en dépit de toute sagesse humaine ; assiste-moi, tu le peux, toi seul, Seigneur. C'est ta cause, ce n'est pas la mienne... »

Orgueil, entêtement, possession démoniaque ? — Alors pourquoi ce calme devant la diète, un calme étonnant, qui contraste avec sa manière habituelle et qui rappelle celle de Jésus devant ses juges ! « Il ne cria point, il ne parla point avec violence, mais avec honnêteté, douceur, convenance et modestie et cependant avec beaucoup de joie et de fermeté chrétiennes »<sup>3)</sup>.

Ainsi s'expriment les documents officiels de la Diète.

Et cependant il ne rétracte rien, à moins qu'on ne lui prouve son tort par la Parole de Dieu. « Je ne puis et ne veux rien rétracter, car *il n'est pas sûr pour le chrétien de parler contre sa conscience* ».

<sup>1)</sup> Hoff, *op. cit.*, p. 234, etc.

<sup>2)</sup> Il est juste d'ajouter que Luther avait dans l'assemblée plus de partisans qu'il ne croyait lui-même.

<sup>3)</sup> Schreit nicht sehr, noch heftig, sondern redet fein, sittig und bescheiden. Hoff, *op. cit.*, p. 243.

« *Me voici, je ne puis autrement, que Dieu me soit en aide ! Amen* ».

Audin, historien catholique, tout en tenant Luther pour un Docteur d'erreur et de mensonge, ne peut que s'écrier : « Seul en présence de ses juges, Luther a de la grandeur »<sup>1)</sup>).

Oui, Luther a de la grandeur. Il a ce genre particulier de grandeur infiniment rare en ce monde, de l'homme fidèle à la conscience.

Il a ce genre de grandeur qui éclata dans la vie et la mort des premiers chrétiens, fidèles à Christ dans l'amphithéâtre et parmi les fauves...

Il a ce genre de grandeur qui fut celle du Christ, seul devant l'autorité civile et religieuse de son temps.

En ce jour Luther incarna la conscience chrétienne libérée.

Son acte héroïque est l'origine de toutes les libertés modernes, pour lesquelles les peuples désormais sont prêts à vivre et à mourir.

Oh ! qu'il est grand, Martin Luther, à la Diète de Worms, qu'il est grand et qu'il est beau.

Certes, il n'aurait pu manier le pinceau de Michel-Ange, mais il était plus grand que Michel-Ange, comme le héros bienfaisant est plus grand que le barde bien-disant.

Orgueil, entêtement, possession démoniaque. On comprend que ces mots aient été prononcés par ses ennemis, tant pour eux devait être incompréhensible cette énergie surhumaine d'un homme qui n'était rien, triomphant de la multitude des puissants.

D'où venait au *petit moine* cette force que n'eurent pas les humanistes les plus réputés, de résister jusqu'au bout à l'Eglise et à l'empire ? D'où lui venait-elle ?

Sauvé par la seule grâce de Dieu, en Jésus-Christ ;  
Sûr de son salut et de l'amour divin ;

---

<sup>1)</sup> Audin, *Luther*, t. I, p. 404, cité par Hoff.

En face de l'Eglise qui le déclare hérétique et l'excommunie ;

*Il sait, il voit, il touche du doigt que l'Eglise n'est pas infaillible.*

Tout en arpentant le quai de la gare de N., Jacques parlait avec un enthousiasme communicatif. La conviction la plus ardente émanait de sa bouche, de son regard, des traits de son visage, des gestes et de l'attitude de tout son corps.

— Sais-tu pourquoi, reprit-il, jamais, entends-tu ? *jamais* tu ne pourras me persuader de l'infailibilité de l'Eglise et de la nécessité de ses sacrements pour le salut ? C'est parce que, moi pécheur, je me suis sauvé en dehors d'elle, sans elle, contre sa doctrine et contre ses prétentions, par la foi en Jésus-Christ seul.

Et sais-tu ce qu'il te faut, à toi, pour être vraiment guéri de l'obsession catholique ? Rien d'autre que cela. Te convertir à Jésus-Christ et te savoir sauvé par lui.

— Pauvre ami, dis-je assez brusquement, tu prêches...

— Je t'en prie...

— Si, tu sermonnes ; tu te crois en chaire, c'est la déformation professionnelle...

— Pourtant...

— Sois tranquille, je ne deviendrai pas catholique : toi-même et ton ami Z. vous m'avez rassasié du catholicisme. Mais quant à aller plus loin, non. M'est avis que le plus sage des mortels, c'est bien le Jésuite dont on nous parlait hier soir, qui abandonna tout et se fit journaliste...

— Hein ! s'écria Jacques en frappant violemment le sol de sa canne. Que dis-tu ? Tu me dis d'être tranquille ; puis tu me parles d'abandonner toute religion positive ! Voilà qui est rassurant en vérité ! Crois-tu donc, malheureux, que je me sois acharné à te sauver du catholicisme pour te rendre libre-penseur ? Ah non, mon cher ami, deviens un catholique, un catholique

pieux, sincère si tu veux et si tu peux... mais ne deviens pas un impie !

Cette sortie passionnée me surprit. Vraiment, en parlant comme je l'avais fait, j'avais cru rassurer Jacques. Ce fut donc d'un ton plus vif encore que je repris :

— Tes homélies m'excèdent. *Etre perdu. Se convertir. Etre sauvé.* Qu'est-ce que cela ? D'abord, je ne suis pas plus perdu qu'un autre... Quant à être sauvé, je n'envie pas la présomption de ceux qui se disent tels !

Jacques ne répondit rien. Tout son enthousiasme était à vau-l'eau. Il paraissait accablé.

Peu après, dans le wagon, très pâle, il tenait les yeux fermés et par moment son visage se crispait comme s'il eût souffert.

— Es-tu malade, demandai-je ?

— Non, merci !

Nous n'échangeâmes plus un mot.

En prenant congé, il me donna comme d'habitude son énergique poignée de main ; mais son regard était si triste que, véritablement, il me fit pitié.

---

## CHAPITRE X

---

### Quelques lettres

#### I

Y., le 2 avril 1914.

*Mon cher Jacques,*

Voici deux mois qu'ensemble nous revenions de chez le pasteur Z. ; deux mois que nous ne nous sommes point revus. Combien je regrette de t'avoir peiné ! A cette heure je comprends ce que tu as essayé de m'expliquer avec tant de cœur et, semblait-il, en pure perte. Je me suis donné au Christ et maintenant je connais que le Christ s'est donné pour moi. Quand pourrai-je te raconter tout ?

Ton bien affectionné et reconnaissant

\*\*\*

#### II

S., le 3 avril 1914.

*Cher ami,*

Je voudrais voler vers toi. Impossible aujourd'hui. Si tu ne peux monter à S. ces jours-ci, je descendrai la semaine prochaine.

Combien ton petit billet m'a réjoui ! Oh ! que Dieu est bon, et que son Esprit est puissant ! C'est Lui qui t'a éclairé. Nous en causerons bientôt.

Cordiale poignée de main de ton

Jacques M.

## III

Y., le 11 avril 1914.

Monsieur de St-Lambert, avocat,  
N. (France).

*Cher monsieur et ami,*

De nos entretiens, comme aussi des lectures que vous m'avez recommandées, s'est dégagée pour moi une claire vision : toute la question religieuse, qui nous a tant occupés, gravite autour d'un seul point : *l'infailibilité*.

L'Eglise catholique romaine est infailible ou elle ne l'est pas.

Si elle est infailible, toute discussion sur le sujet devient non seulement oiseuse, mais coupable. Il faut s'incliner.

Si elle ne l'est pas... il est permis, bien plus, il devient obligatoire d'examiner pour eux-mêmes chacun de ses dogmes et de ses rites.

La question de l'infailibilité décide tout, comme le dit fort bien l'abbé Snell dans la préface des *Lettres à un protestant*<sup>1)</sup>.

C'est donc à ce point unique que se rapporteront les cinq faits, j'écris *faits* et non pas *arguments*, auxquels je me permets de vous rendre attentif.

1° Si l'Eglise catholique romaine est infailible, d'où vient qu'elle se sente gênée par le témoignage biblique, pris dans sa simplicité ? D'une part, elle affirme que les vérités révélées par Dieu se trouvent, en premier lieu, contenues dans l'Ecriture sainte. D'autre part, elle craint l'Ecriture sainte, au point de n'en pas conseiller la lecture à ses fidèles et même

---

<sup>1)</sup> Pages XXVI-XXVII.

en certains lieux et en certains temps, d'interdire cette lecture.

2<sup>o</sup> Si l'Eglise catholique romaine est infaillible, d'où vient que les Eglises qu'elle a tant de fois excommuniées ont pu vivre en dehors d'elle et de sa vérité pendant quatre cents ans, se développer, donner naissance à des personnalités chrétiennes d'une puissance et d'une profondeur spirituelles extraordinaires, et même, souvent apparaître à qui les étudie de près, comme miraculeusement secourues d'En-Haut ?

3<sup>o</sup> Si l'Eglise catholique romaine est infaillible, d'où vient qu'à certaines époques, en Espagne dans les Pays-Bas, en Autriche, en France, elle a pu faire pendre et brûler, envoyer aux galères et dans les cachots des hommes et des femmes pieux, aimant le Christ, égarés disait-on, mais à coup sûr sincères ? Elle se défendait, dites-vous. Hélas, n'est-ce pas ainsi qu'elle a perdu pour des années la sympathie de grandes multitudes ? Et vous-même, cher Monsieur, en conscience, ne déplorez-vous pas qu'elle se soit défendue de la sorte ? Le moins qu'on puisse dire de ces véritables persécutions, n'est-ce pas qu'en faisant cela, l'Eglise s'est trompée ? Mais alors, que devient son infaillibilité en matière de foi et de mœurs ?

4<sup>o</sup> Si l'Eglise catholique romaine est infaillible, d'où vient que certains hommes, d'une vie très honorable, à commencer par les Réformateurs, se sont trouvés contraints par leur conscience de la quitter, au prix des plus terribles renoncements et parfois des plus grands dangers ?

5<sup>o</sup> Enfin, si l'Eglise catholique romaine est infaillible, d'où vient qu'une multitude d'hommes et de femmes ont trouvé en dehors de ses dogmes et de ses rites une certitude parfaite de leur salut, certitude qu'ils avaient vainement cherchée dans son sein ?

Vous me permettrez de dire, cher Monsieur, que

pour moi ce dernier point l'emporte sur les autres. Il m'a été donné de faire, il y a peu de semaines, une expérience directe particulièrement bénie et forte de l'amour du Christ. Je sais que par son sacrifice il m'a sauvé, moi pécheur, du jugement et de la mort, et que je suis réconcilié avec le Père céleste. Ne me demandez pas là-dessus des explications théologiques. Il me serait impossible d'en donner. Je sais seulement que j'étais mort et que je suis revenu à la vie. Comme cette expérience s'est faite sans le concours de l'Eglise qui dit : « Hors de moi, point de salut »<sup>1)</sup>, et dans un moment où je n'étais plus attiré par elle, j'en conclus, qu'au moins en ce qui me concerne, cette Eglise s'est trompée. Elle n'est donc pas infaillible.

Cette lettre vous peinera. Je le regrette de tout mon cœur. Et je tiens à ajouter que je garderai toujours de vous, de votre caractère et de votre piété, le plus respectueux souvenir.

Agréez, cher Monsieur...

P.-S. — Voudriez-vous me dire quel est le vrai fondement de l'infailibilité, d'après la doctrine catholique ? J'avoue que présentement, sur ce point, le catholicisme me semble tourner dans un cercle vicieux : « L'Eglise est infaillible parce qu'elle se dit telle, et qu'elle l'est ».

#### IV

N., le 14 avril 1914.

M. X., professeur à Y. (Suisse).

*Cher Monsieur,*

Il y a quelque chose de fatigant, je dirais presque d'irritant, à voir que des difficultés, dès longtemps

---

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 172-174. Pour la doctrine du corps et de l'âme de l'Eglise, comparer la troisième partie de ce livre, ch. XII.



résolues pour nous, restent insolubles pour d'autres malgré tous les efforts que nous tentons pour les aplanir. C'est le sentiment que j'ai éprouvé en lisant votre lettre.

Que vous répondrai-je ?

D'abord, dites-vous bien, Monsieur, que vous ne connaissez pas le catholicisme et que vous êtes très loin de le connaître. Que sont les petites conversations que nous eûmes jadis à X.-sur-Mer, où même les ouvrages que vous avez lus par la suite ? Avez-vous étudié les Pères ? Les avez-vous approfondis ? Et les grands théologiens du Moyen âge ? Vous êtes-vous penché sur les canons des Conciles ? La vie d'un homme n'y suffirait pas. Or il n'y a pas encore un an que vous vous en occupez. Vous n'avez pas même soumis vos difficultés à un prêtre quelque peu érudit. Et non seulement vous avez peu étudié le catholicisme, mais quand vous consacreriez vingt ans à ce travail, qu'en sauriez-vous ? C'est en *embrassant le catholicisme* que Newman a vu et compris beaucoup de choses qu'il ne voyait pas, et qu'il ne comprenait pas auparavant. Un autre des plus illustres parmi les convertis de l'Angleterre, le cardinal Manning si je ne me trompe, dit que les dogmes catholiques sont comme les vitraux de nos vieilles cathédrales dont on ne comprend pas, du dehors, les mystérieux dessins. Il faut être *dans l'Eglise* pour en saisir la signification, l'harmonie et la beauté.

Par exemple, vous me parlez des bénédictions que Dieu fait reposer sur les protestants. Je n'ai garde de les nier. Mais je vous dis : « Savez-vous les bénédictions beaucoup plus grandes que Dieu fait reposer sur les membres de la vraie Eglise, vous qui n'avez jamais été catholique ? »

Venons-en au grand point : l'infaillibilité.

Relisez attentivement ce qu'en dit Snell page 133 : « C'est douter de tout que de vouloir tout prouver. Il faut donc entendre que certains principes et certains

faits nécessitent l'adhésion de notre esprit, quoique nous soyons dans l'impossibilité de les prouver. La raison en est que leur universalité, leur perpétuité ou leur caractère d'évidence les place hors de la région des controverses. Lors donc que l'on nous demande : *Comment prouvez-vous l'infailibilité de l'Eglise ?* notre réponse est aisée : *Nous ne la prouvons pas.* Nous l'admettons comme un fait, et ce fait, tel qu'il n'en a jamais existé de plus incontestable, produit notre certitude rationnelle ».

« La simplicité d'un cœur de bonne foi, dit encore l'abbé Snell<sup>1)</sup>, admettra sans peine ce que les ergoteries de l'orgueil ne cesseront de contester. »

A cela je n'ajouterai qu'un mot :

Si l'Eglise n'est pas infailible, comment Christ a-t-il pu à ce point abandonner son Eglise et permettre que s'effondrât dans l'erreur celle dont il avait dit : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » ?

Toujours votre très dévoué

V. DE ST-LAMBERT.

## V

J'ai répondu huit jours plus tard.

*Cher Monsieur,*

Il est vrai que je connais peu le catholicisme comme le protestantisme du reste. Souvent je me suis dit, au cours des derniers mois : « Pour choisir en connaissance de cause, il faudrait lire trop de livres. Ta vie n'y suffirait pas ». Et c'était une des raisons pour lesquelles il m'eût semblé sage d'accepter, les yeux fermés, la doc-

---

<sup>1)</sup> Snell, *op. cit.*, p. 132. Les mots soulignés dans le texte le sont par l'abbé Snell.

trine précise et complète de l'Eglise romaine. Mais depuis l'expérience dont je vous ai parlé dans une précédente lettre, tout, pour moi, s'est extraordinairement simplifié.

J'ai compris que Jésus-Christ suffit.

Dites-moi que l'Eglise romaine, parmi d'autres, a eu son utilité, qu'elle est encore un refuge pour de nombreuses âmes, qu'on y adore aussi Jésus-Christ, je serai d'accord. Mais qu'elle soit, à l'exclusion de toute autre, l'Eglise, la vraie, la seule, l'infailible Eglise de Jésus-Christ, c'est ce qu'il faudrait démontrer.

Selon votre conseil, j'ai relu les pages de l'abbé Snell concernant l'infailibilité.

J'ai essayé d'y mettre la simplicité d'un cœur de bonne foi. Ne trouverez-vous dans ma réponse que les ergoteries de l'orgueil ?

Pour le catholique, convaincu d'avance, son Eglise est infailible, c'est un axiome indiscutable. Mais pour qui prête un instant d'attention, ne fût-ce qu'à un seul des cinq faits que je vous ai signalés l'autre jour, l'infailibilité de l'Eglise romaine, loin de présenter ce caractère d'évidence dont parle l'abbé Snell a, au contraire, le plus urgent besoin d'être prouvée.

J'irai plus loin ; l'infailibilité qu'elle s'attribue comme *un divin privilège*, n'est-elle pas en réalité *sa suprême erreur* ? Plus j'y réfléchis, plus il m'apparaît clairement que la prétention de l'Eglise romaine à l'infailibilité, c'est la pierre meulière attachée à son cou, et qui la noie spirituellement : toutes les Eglises sont sujettes à errer ou à pécher ; mais toutes peuvent se repentir. Seule l'Eglise de Rome ne le peut pas, se disant infailible !

En terminant, vous déclarez : « Christ, qui a fait les promesses à l'Eglise, n'a pu l'abandonner ».

Et Israël ?

Au dire de Saint-Paul, Dieu ne l'a-t-il pas rejeté

pour un temps ? Les rameaux de l'olivier franc n'ont-ils pas été coupés, pour faire place à des rameaux sauvages<sup>1)</sup> ? Et l'apôtre ajoute : « Si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, prends garde qu'Il ne t'épargne point non plus ».

A qui Paul adresse-t-il ces paroles ? N'est-ce pas à l'Eglise chrétienne sortie du paganisme ? et plus particulièrement à l'Eglise de Rome ?

Et ne signifient-elles pas que, comme Israël a été rejeté par sa faute, une Eglise peut l'être aussi ?

Que pensez-vous de cette analogie ?

Cher Monsieur et ami, que ne donnez-vous *au Christ personnellement et à Lui seul* cette foi implicite et totale que vous avez en l'Eglise romaine ! C'est le vœu le plus ardent de votre affectionné

\*\*\*

---

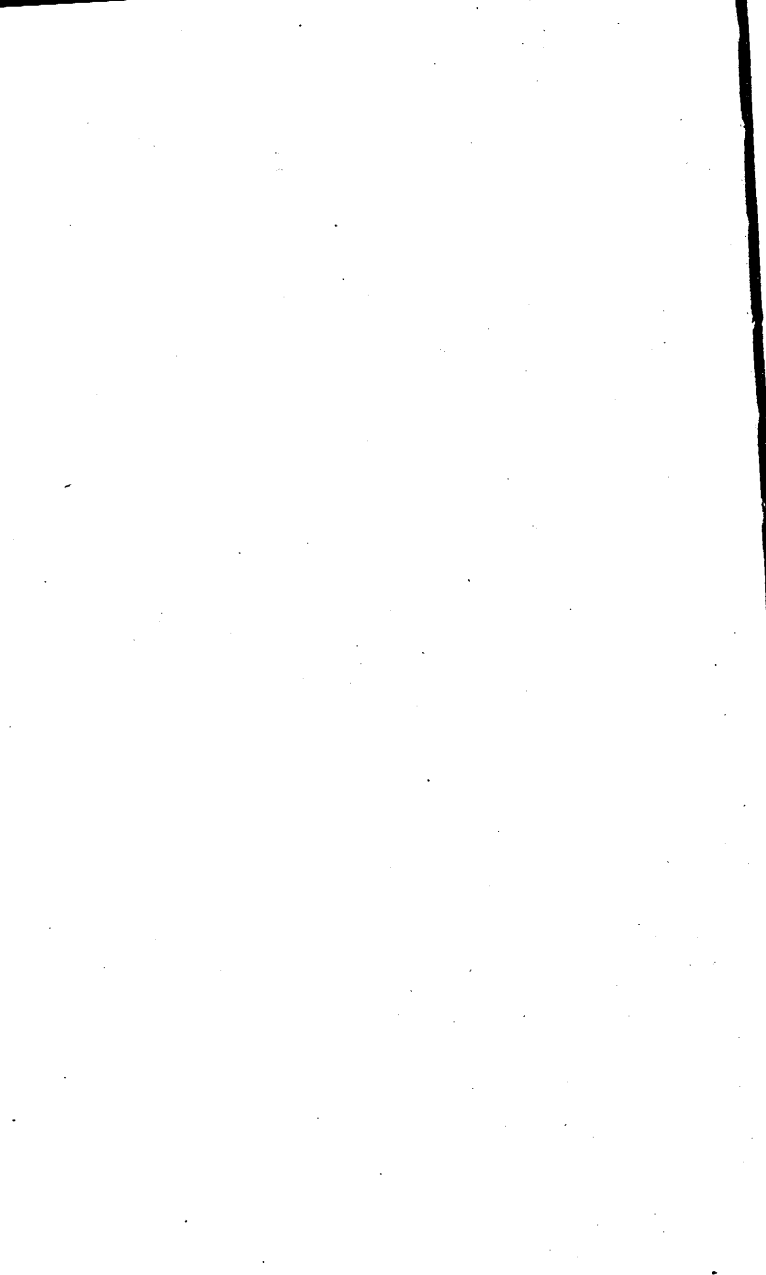
<sup>1)</sup> Romains 11, v. 22-24.



## **TROISIÈME PARTIE**

---

### **PROTESTANT**



## CHAPITRE XI

---

### Le Vice protestant

Indifférence et médiocrité spirituelle. — Désarroi doctrinal. —  
Étroitesse et jalousies. — L'orgueil et son châtement.

Y., le 19 juillet 1914.

Le protestantisme est loin de m'enchanter. A dire vrai, plus j'y regarde de près, moins il m'enchanté.

Certes, je comprends ce que Jacques m'expliquait : la beauté architecturale d'un lieu de culte n'est pas l'essentiel. Mais une église, comme j'en ai vu, triste et sombre, une église froide en hiver, une église où l'on renvoie indéfiniment des réparations urgentes, cela fait-il bien augurer de la vie spirituelle des gens qui s'y réunissent... ou qui ne s'y réunissent pas ? Une assemblée chrétienne, groupée par nécessité dans une grange, peut être merveilleusement vibrante, malgré les festons de toiles d'araignées qui pendent du toit. Mais l'église où pendent des toiles d'araignées, celle où l'on ne lave jamais les vitres ni le fond, celle où l'appareil à projections avec ses fils isolés, traîne des mois durant sous la chaire, celle où les cantiques sans couvertures s'entrecroisent en désordre parmi la poussière des rayons, sera-t-elle le rendez-vous de vibrantes assemblées ?

J'ai été hier, dans un train, l'auditeur involontaire d'une conversation peu banale entre un jeune artiste et un pasteur. Celui-ci se scandalisait des horreurs du salon suisse des beaux-arts, à Berne.

— Ce qui me frappe et me peine, disait-il, ce n'est pas



telle liberté, que chacun laisse volontiers à l'artiste ; c'est l'inspiration franchement immorale de certaines œuvres.

— Que voulez-vous, répliquait le peintre, ça se vend.

— Alors, tout pour l'argent ? Plus d'idéal dans l'art ?

— Dame, il faut vivre !

— Il y a pourtant encore des hommes qui font des choses d'une inspiration élevée, même religieuse...

— Parfaitement, il y en a. Mais, s'il vous plaît, que faites-vous pour les encourager ?

— Les pasteurs ne sont pas riches.

— Et vos Eglises ?

— Elles ont assez de peine à équilibrer leurs budgets !

— Faites souscrire vos paroissiens.

— Nous leur demandons déjà tant pour l'Eglise, pour les missions, pour l'évangélisation, pour les protestants disséminés, pour les pauvres, pour l'hôpital, pour l'orphelinat ; sans parler des incendiés, des inondés, des sinistrés de tout genre, etc.

— Oui. Et ce sont toujours les mêmes qui donnent. Mais quand vous demanderiez de l'argent, pour construire un lieu de culte vraiment beau, les souscripteurs sortiraient de terre !

— En êtes-vous sûr ?

— Parfaitement sûr. Vous trouveriez beaucoup plus facilement deux cent mille francs pour un temple *bien*, que cinquante pauvres mille francs pour une horreur.

— Hum ! C'est beaucoup d'argent deux cent mille francs !

— Beaucoup d'argent ? Vous ne voulez pas vous rendre compte, vous pasteurs, de la puissance de l'art ! Comprenez donc que l'art est *une voix* ! La parole, toujours la parole. Le sermon, la méditation... Très bien. Mais quelle force quand viendraient se joindre à la parole, la musique religieuse et la peinture religieuse, ces deux autres voix...

— Je ne dis pas non... On y vient peu à peu...

Ce mot et sans doute le ton sur lequel il fut prononcé, indignèrent l'artiste, qui rétorqua non sans vivacité :

— Peu à peu, en effet, et pendant ce temps les artistes meurent... Je ne veux pas dire que tous meurent de faim, mais certains meurent de vieillesse. Tenez, j'en connais un, un chrétien celui-là, merveilleusement doué pour la figure. Personne comme lui n'a traité la figure... depuis les primitifs... Jamais on ne lui a commandé une décoration d'église.. Oui, Monsieur, à l'heure qu'il est beaucoup de protestants en sont encore à exclure, *par principe*, toute décoration des temples.

— J'avoue que je n'avais jamais pensé à profiter du concours de nos artistes chrétiens...

— Monsieur le pasteur, vous êtes personnellement responsable des horreurs du salon de Berne. Qu'avez-vous fait, encore une fois, pour encourager les artistes chrétiens ? Leurs collègues se moquent d'eux... Et pendant ce temps, vos temples restent nus et vides...

Le train s'arrêta ; il me fallait descendre.

Je songeais : Qu'est-ce qu'un collège d'anciens qui habitent de coquettes demeures à la campagne, au milieu de gracieux jardins, ou de jolis logements à la ville avec chauffage central et lustrerie électrique, tandis que la maison de Dieu est à l'abandon ? Qu'est-ce qu'un pasteur qui demande — et obtient — d'avoir un presbytère confortable ? Il s'épanouit complètement quand ses paroissiens, après vingt ou vingt-cinq ans de ministère dévoué, lui offrent une belle œuvre d'art religieux, qu'il suspendra dans son cabinet d'étude. Mais il hausse les épaules en pensant à son temple : « Pour un local ouvert le dimanche seulement, c'est bien bon ainsi ».

On plaisante quelquefois cet art à bon marché, qu'on trouve dans les églises catholiques de village : saints et saintes de cire, aux atours criards, aux traits uniformément langoureux.

Après tout, la garniture d'autel un peu fanée, les naïves roses de papier ne valent-elles pas mieux que l'abandon protestant ? Ce peintre n'a-t-il pas exprimé une chose fort juste ? L'art chrétien n'est-il pas *une voix* qui peut aussi glorifier Christ et parler aux âmes ? Le protestantisme s'en est longtemps méfié et il a eu des raisons pour cela... Mais maintenant, pourquoi ?

\*\*\*

Et concernant le culte, pourquoi ce sentiment d'ennui qui gagne tant de personnes, rien qu'en y songeant ?

Et même beaucoup de ceux qui le fréquentent ne se font-ils pas un mérite devant Dieu de subir volontairement une fois par semaine cette pénitence ?

Pourquoi ne pas poser sur la table de communion, tous les dimanches, en été, cette gerbe de fleurs des champs que Christ aimait tant à contempler et qui lui parlait de l'amour de son Père céleste ?

Pourquoi ce chant sans conviction, sans élan ?... Un jour, entre quelques-uns, nous avons ainsi chanté au début d'une séance, échangeant des coups d'œil et nous détournant pour voir entrer les retardataires. Quand la dernière note eut résonné, l'un d'entre nous, indigné, s'écria : « Messieurs, vous avez chanté comme à l'église... » C'était tout dire... Ne comprend-on pas ce qu'aurait de puissance spirituelle un cantique, un simple cantique d'un de nos recueils, quand tous, oui tous le diraient du fond de leur âme, heureux d'avoir sur les lèvres des paroles exprimant si bien l'adoration de leur cœur.

Pourquoi ces prières liturgiques, lues en français il est vrai, mais sans plus de ferveur que les prières latines des prêtres ?...

Pourquoi ce sermon, si souvent un fruit de l'intelligence du prédicateur, plutôt que de son cœur de chré-

tien ? Ah ! quand notre pasteur est une fois assez touché de notre misère spirituelle, ou assez émerveillé de l'amour du Christ, pour nous parler à cœur ouvert, comme nous aimons l'entendre. Pourquoi n'est-ce pas chaque dimanche ainsi ?

Sévérité huguenote, dit-on, qu'il s'agisse du temple ou qu'il s'agisse du culte.

Soyons francs : c'est *indifférence* qu'il faudrait dire.

L'indifférence d'en haut engendrant l'indifférence d'en bas.

\* \* \*

### Indifférence et *timidité*.

Au temps de mes études, nous étions plusieurs qui certainement, avions des sentiments chrétiens ; nous allions régulièrement au temple... Mais s'agissait-il de défendre notre foi ou même de l'affirmer devant un moqueur, quelle faiblesse ! Dans ces mêmes bouches si promptes à répéter des *pointes* ineptes ou de très douteux calembours, quelle incapacité soudaine de s'exprimer ! Quel manque d'enthousiasme et de virilité ! Comme il nous dépassait de toute la hauteur de sa taille morale, cet étudiant catholique qui lisait Bossuet, non parce que le professeur l'exigeait, mais parce qu'il en était subjugué, et qui ne craignait pas de le dire !

Cette lâcheté de jeunes intellectuels, sans convictions fortes, et moralement malades, se retrouve dans le calcul du paysan qui a aussi peur de paraître aller chaque dimanche à l'église, qu'il a peur de paraître n'y jamais aller.

Et aussi chez l'ouvrier qui, à l'atelier, laisse dire, bouche close, ce contre quoi tout son être intime proteste.

Et aussi chez le théologien qui croit aux faits chrétiens affirmés par l'Évangile, qui le dit dans le cercle intime et sympathique de ses paroissiens, mais qui,

en présence de collègues d'un autre avis, parmi des officiers, des savants, des magistrats déistes « garde de Conrart le silence prudent ».

Lâcheté générale à laquelle échappent souvent — il est juste de le dire — les adhérents de ces dénominations séparées qu'on appelle dédaigneusement des sectes.

Lâcheté d'autant plus incompréhensible qu'elle est contraire à toute l'histoire et à la nature même du protestantisme. Où sont-ils donc les héros qui étudiaient à Lausanne, n'ayant qu'un idéal et qu'un but : aller bientôt servir l'Eglise sous la Croix au péril de leur vie?

En Belgique, me dit-on, les protestants s'affirment avec un courage qui, après tout, n'est que naturel. Mais en pays réformé ?...

Allons plus loin. Est-ce encore de la timidité, ou est-ce plutôt de l'égoïsme : L'attitude du protestantisme devant les grandes iniquités, à la fois morales et sociales, me surprend. Que fait-il contre la misère ? Que fait-il contre l'alcoolisme, la prostitution, la guerre ?

On répond : le rôle du christianisme est tout personnel. Il se propose aux personnes, et ce sont des personnes qui le reçoivent. Mais où est l'amour des protestants pour les pauvres personnellement, pour les bas-tombés, les victimes de la débauche et du vice, les criminels ? Devant eux, comme les autres, les gens d'église haussent les épaules et s'écrient : « Rien à faire ! »

Où est-il donc l'optimisme chrétien des temps bibliques ? Où donc cette invincible foi au pardon, à la délivrance, à la rénovation possible de toute âme d'homme par Jésus-Christ ?

Et l'amour passionné pour ceux qui s'égarent, qu'est-il devenu ? Tant que j'étais un indifférent, on me laissait m'éloigner par degrés. Il a fallu qu'on me vît pencher vers le catholicisme... Alors on s'est effrayé, on m'a entouré...

\* \* \*

Un mot résume tout : *Médiocrité*. Le protestantisme me paraît médiocre.

L'Évangile qu'il proclame est sublime.

La réalisation vécue qu'il en offre est médiocre.

Pourquoi ? Parce que chez presque tous ses adeptes individuellement, c'est la médiocrité spirituelle qui s'étale. Ils ne sont ni impies, ni dépourvus de saintes aspirations. Mais n'ayant jamais connu l'angoisse du péché, ils n'arrivent jamais à la joie de la victoire.

Où sont-elles les détresses de Martin Luther, ses âpres luttes pour la conquête de la vérité et du salut ?

Où est-elle l'allégresse débordante de l'âme sauvée, sûre de l'amour de son Dieu, qui puise à pleine foi dans les trésors éternels ?

Où est-il ce don de soi-même, fou aux yeux des sages mondains, qui sacrifie tout à Christ, en la personne du plus méprisé ?

Petites conversions, médiocres, que suivent, terre à terre, de petites vies chrétiennes, médiocres, de petits dévouements en partie calculés.

J'ai lu quelques discours de Vinet... Quelle sève religieuse et morale, quelle vigueur de pensée, quelle profondeur dans l'analyse de la dépravation humaine, quelle lumineuse mise en valeur des merveilles de l'Évangile...

Mais tout cela, une fois de plus me fait toucher durement, heurter du front en quelque sorte, la médiocrité spirituelle contemporaine.

\* \* \*

Le 22 juillet 1914.

J'ai reçu une lettre, qui est venu broder un singulier dessin sur le canevas plutôt sombre de mes réflexions.

L'auteur, né en Suisse romande, dans un milieu protestant et particulièrement pieux, s'est détaché du protestantisme vers l'âge de dix-sept ans. « Le 19 juillet 1905, écrit-il, j'avais le bonheur ineffable d'abjurer le protestantisme et d'entrer dans l'Eglise catholique... » Qui est cet homme ? Je l'ignore. Sans doute il a su que la question confessionnelle me préoccupe et il a voulu m'édifier par le récit détaillé de son expérience. Je lui en demeure très reconnaissant.

Ce qui m'intéresse d'abord chez mon correspondant inconnu, c'est une ressemblance spirituelle frappante avec S<sup>t</sup>-Lambert : même conviction, même enthousiasme, et j'ajoute même raison de passer au catholicisme : le *dégoût du protestantisme rationalisant*. Voici ses propres termes : « D'esprit chercheur et préoccupé de bonne heure des problèmes de la religion, je suivais assidûment les cultes les plus variés, ceux de l'Eglise nationale et ceux de l'Eglise libre ; j'entendis même quelques orateurs appartenant à des sectes dissidentes. Une chose me frappait déjà : l'incohérence doctrinale de tous ces pasteurs, professeurs de religion (M.\*\*\* donnait un cours d'histoire sainte où tous les miracles étaient niés aux élèves du Collège) et moniteurs d'école du dimanche. Je ne trouvais d'unité que sur un point : la haine portée à l'Eglise catholique... »

Quoique devenu incroyant, il consent à suivre un cours d'instruction religieuse, mais n'en est pas satisfait.

« Définitivement dégoûté de la religion évangélique réformée, qui n'était pas une religion, n'avait d'évangélique que le nom, et n'avait rien réformé du tout, puisqu'en proclamant le principe du libre examen, elle savait les bases mêmes de la révélation, je demeurai déconcerté et malheureux pendant une année encore... Mon incroyance n'avait pas tué chez moi le besoin religieux. Ce besoin m'amena à suivre de temps à autre

les offices religieux à l'église catholique. Assistant de plus en plus fréquemment à la grand'messe du dimanche, j'étais frappé par la piété des fidèles, la beauté des offices liturgiques que je ne comprenais pas encore et surtout par la clarté et la fermeté de l'enseignement conféré du haut de la chaire par ces prêtres « romains » que l'on m'avait toujours décrits comme d'assez bas ignorants et de parfaits hypocrites. Ma surprise était grande de pressentir la religion catholique si différente de celle que l'on m'avait décrite. J'en vins à me demander : « Les griefs que je nourris contre le christianisme ne seraient-ils pas imputables bien plutôt à ce protestantisme protéiforme, invertébré, émasculé que je connais seul et le catholicisme ne serait-il pas peut-être la religion authentique de Jésus ? »

Par un prêtre, il est initié à l'enseignement de l'Eglise. Pendant six mois, il étudie d'abord les fondements de la foi chrétienne (Dieu, l'âme, la révélation, la divinité de Notre Seigneur, l'institution de l'Eglise), puis le catéchisme proprement dit. « Je n'oublierai jamais, déclare-t-il, l'émerveillement où me plongeait cet enseignement clair, enchaîné, rigoureux, logique qui versait dans mon cœur des torrents de lumière<sup>1)</sup>... »

La lecture de cette lettre m'a jeté dans une intense émotion.

L'inconnu qui me l'adresse, n'est-il pas un second St-Lambert ?

Et si le premier m'a troublé, indifférent que j'étais, il y a un an, celui-ci, aujourd'hui, m'angoisse et m'irrite. Car, devenu chrétien, j'aimerais pouvoir me rattacher au protestantisme positif. Et je me demande : Y a-t-il un protestantisme positif ? Ces Messieurs n'ont-ils

---

<sup>1)</sup> La lettre dont on vient de lire quelques fragments a été effectivement reçue par l'auteur de ce livre.



pas raison ? Le protestantisme n'est-il pas « incohérence et désarroi » ?

Chez les catholiques les doctrines et les usages valent par leur antiquité même. Ce qu'il faut croire, c'est : « Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus... » Ce qui a été cru *toujours, partout et par tous*. Illusion du reste, car aucune formule n'a été admise toujours partout et par tous.

Mais le protestant !

Parfois il semble atteint d'une vraie rage de ne penser, de ne dire et de n'écrire que ce qui n'a été jamais cru, jamais dit et jamais écrit avant lui. On plaisante la dame pieuse qui accueille avec élan toute idée et toute personnalité nouvelle, parce qu'elles sont nouvelles ; mais combien de théologiens qui songent, semble-t-il, plus à bouleverser les notions reçues qu'à mettre en lumière la vérité.

Toucher aux notions reçues, c'est, il est vrai, la raison d'être du protestantisme. C'est ce qu'a fait M. Z. en étudiant l'évolution des dogmes à travers l'histoire<sup>1)</sup>. C'est ce qu'ont fait les Réformateurs.

Bouleverser les notions reçues, oui, pour en dégager le témoignage des apôtres et la pensée de Jésus.

Mais les savants modernes ne poussent-ils pas la Réformation à l'absurde ? Ne semble-t-il pas que si une pensée est reçue par l'Eglise universelle, ou si seulement elle a été précieuse à la piété de nos pères, c'est pour eux une raison de l'écarter ? Que dis-je ? Quand St-Paul et St-Jean, ces apôtres de Jésus-Christ, conduits par l'Esprit Saint, ont enseigné telle chose, au lieu d'implorer de Dieu l'initiation aux expériences de ces premiers témoins, on s'écrie : « Paul et Jean parlent ainsi, mais il va de soi qu'au XX<sup>me</sup> siècle on ne peut plus les suivre ».

---

<sup>1)</sup> Cf. chap. VIII du présent volume.

Les Réformateurs en avaient appelé des théologiens, aux témoins du Christ et au Christ lui-même. Aujourd'hui, on en appelle des Evangiles à leurs sources et de ces sources à je ne sais quels critères subtils, pour reconstruire un Christ plus vrai que celui que Jésus lui-même pensait être...

Tel est le libéralisme religieux, abandon successif des vérités salutaires. N'est-il pas le fruit de cette médiocrité spirituelle qui m'afflige tant ? N'en est-il pas à son tour la meilleure graine ? Et devenu arbre n'est-il pas le plus ferme soutien du catholicisme romain que, pourtant, il craint par dessus tout ?

Le libéralisme religieux ?

Mais où est l'orthodoxie ?

Qui donc en est détenteur ?

\* \* \*

Autre chose. Ce qui frappe d'emblée dans le protestantisme, et ce qui choque toujours de nouveau, c'est l'étroitesse et c'est la jalousie qui caractérisent les diverses dénominations, chacune considérant les progrès de sa voisine avec plus d'anxiété que les progrès de l'incrédulité.

Peu de temps après ma conversion je sentis le devoir de m'affirmer publiquement comme chrétien.

Dès le lendemain, cela me valut deux visites.

A une heure et quart, M<sup>lle</sup> Thérèse H., de la congrégation A, sonnait au palier.

— Je n'ai pas pu m'empêcher, cher Monsieur, de venir vous serrer la main. Avec quelle joie j'ai appris votre courageuse déclaration d'hier au soir. Que Dieu vous bénisse !

— Entrez-vous, Mademoiselle ?

— Oh, ce ne sera qu'un instant... Permettez-moi, cher Monsieur, de vous dire combien nous serions

heureux de vous voir venir à nos réunions du jeudi. C'est à huit heures... Vous connaissez le local, n'est-ce pas ?... Laissez-moi vous remettre cette carte d'invitation... Notre pasteur y parle habituellement. Vous connaissez notre pasteur ? Oh, un homme plein de foi et de vie...

— Voilà, me disais-je, une personne admirable. Quel courage et quel zèle !

Dès que M<sup>lle</sup> Thérèse H. me laissa placer un mot :

— Je me propose, fis-je, de suivre les cultes du temple.

— Oh, cher Monsieur, s'exclama-t-elle, vraiment ? Vous vous apercevrez vite qu'il est impossible de s'y faire du bien et de progresser... Et c'est très naturel... La base de l'Eglise est absolument anti-biblique, n'est-ce pas ? Il suffit d'y réfléchir un instant... Par exemple l'union de l'Eglise et de l'Etat est non seulement anti-biblique, mais foncièrement anti-logique et anti-chrétienne. Et le baptême des petits enfants... Comment voulez-vous qu'un petit enfant...

Et ce n'est pas tout... Votre pasteur n'est pas fidèle à la Parole... Le nôtre, au contraire, est extrêmement fidèle...

Au revoir, Monsieur !

— Bonjour, Mademoiselle !

L'instant plus tard, c'était le frère Théophile V., de la congrégation B.

— Alors, dit-il rondement, tout en entrant dans la chambre, on a fait un fameux pas en avant. Voilà qui a réjoui les vrais chrétiens à Y. Mais ce n'est pas tout. Il s'agit maintenant d'aller plus loin.

— J'ai déjà eu, dis-je, la visite de M<sup>lle</sup> Thérèse H.

— Vraiment ?... Et que vous a-t-elle dit ?

— Elle m'a conseillé de ne plus aller au temple, parce que l'Eglise est sur une base anti-biblique et parce que le pasteur n'est pas fidèle à la Parole.

— C'est vrai... c'est parfaitement vrai... Elle a tout

à fait raison : Votre Eglise nationale est sur une base absolument anti-biblique et puis c'est triste à dire, mais votre pasteur, en effet, n'est pas fidèle... Tenez, l'autre jour on m'a raconté qu'il avait expliqué une fois à un enterrement...

— Du reste, interrompis-je, je ne pense pas du tout fréquenter les réunions du groupe de M<sup>lle</sup> Thérèse H.

— Vous avez pleinement raison ; je vous approuve tout à fait. Ces chers amis de la congrégation A. sont eux-mêmes bien loin d'être dans la vérité selon la Parole. Chez eux les femmes prient dans l'assemblée et sans même toujours avoir pris soin de se couvrir la tête, selon la recommandation de l'apôtre. J'ai été à leur réunion... Je l'ai vu de mes yeux !...

Et puis leur pasteur ne vaut pas mieux que les autres. Entre nous soit dit, je ne crois pas qu'il soit au clair sur tous les points... Du reste, les pasteurs... y en a-t-il un de fidèle ?

— Connaissez-vous mon ami Jacques Marchand, de S. ?

— Non.

— Celui-là est fidèle.

— Oui... Oui... Oui... Savez-vous que j'en doute beaucoup. S'il y avait un pasteur fidèle, là entièrement fidèle, il cesserait bien vite d'être pasteur... Voilà la vérité.

— C'est une opinion comme une autre.

— Nous nous groupons en assemblée pour rompre le pain chaque dimanche matin. J'espère qu'un jour vous serez des nôtres aussi... Pour le moment, venez à notre réunion d'évangélisation... C'est le mercredi... Vous savez où est notre local, n'est-ce pas ?

— Je le sais, oui Monsieur, mais deux heures viennent de sonner et à deux heures dix il me faut être en classe.

— Au revoir, Monsieur !

— Bonjour, Monsieur !

\* \* \*

Jacques m'avait dit : « Va trouver le pasteur Delaborde. Tu verras. Ça lui fera plaisir. » Je me suis donc rendu, le soir de ce même jour, à la cure.

Habituellement, quand j'avais eu affaire à M. Delaborde, son accueil avait toujours été cordial. Cette fois-ci, il fut plutôt frais.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— On vous a peut-être dit, qu'hier au soir, à la conférence...

— Oui, j'ai su... Alors ?...

— Eh bien... je tenais à vous parler personnellement... de ma récente décision.

Très soigneusement, M. Delaborde porta à la coquille de porcelaine une longue cendre qui menaçait ruine au bout de son cigare. Quand cette opération eut été menée à bonne fin, il aspira quelques bouffées, qui en remirent la braise en pleine incandescence. Puis il me regarda de l'air d'un homme qui se voit dans l'impérieuse nécessité de proférer une vérité désagréable.

— Je dois vous dire, Monsieur, que je regrette la scène d'hier au soir. Un tel affichage de sentiments intimes me paraît toujours déplacé. C'est le salutisme qui cherche à implanter chez nous ces mœurs religieuses. En un sens, il n'y a que trop bien réussi... Cependant, on peut dire fort heureusement, la grande majorité de notre peuple y est demeurée réfractaire... Notre peuple qui a du bon sens...

— Me permettez-vous de dire, M. le Pasteur, que je comprends d'autant mieux votre impression que je l'ai partagée longtemps. Toutefois, m'étant décidé pour Christ, après de longs débats intérieurs, je me suis vu, par ma conscience, obligé à me déclarer devant ces amis. Je sens que si je ne l'eusse pas fait, c'eût été une lâcheté de ma part.

— Vous vous êtes décidé pour Christ, dites-vous. J'en suis très heureux ! Mais, voyons ! Vous n'étiez pas contre Christ auparavant ! Je vous ai toujours vu un brave et honnête homme, attaché à notre Eglise... Je sais bien qu'on ne vous y voyait pas tous les dimanches, continua-t-il avec un très fin sourire ; non, pas tous les dimanches... Toutefois, vous ne vous absteniez pas systématiquement et chaque fois que je vous ai demandé un service, c'est toujours avec empressement que vous avez répondu à mes vœux... Maintenant, hélas ! je ne sais que trop bien ce qui va se passer.

— Et que va-t-il se passer ?

— Vous allez tomber dans une secte.

— Quant à cela, je ne le pense pas !

— Cher Monsieur, c'est ce qui arrive cent fois sur cent... Ah, je commence à avoir quelque expérience dans ce domaine... Je ne demande pas mieux que de me tromper... Mais ceux qui, comme vous, viennent un beau jour annoncer qu'ils sont convertis, les voilà bien vite entraînés et perdus.

— Vous ne pensez pourtant pas qu'ils sont perdus pour Dieu et pour son règne ?

— J'aime à croire qu'ils ne sont pas perdus pour le ciel ; mais en tous cas, ils sont perdus pour l'Eglise. Et une fois dans une secte, quel bien voulez-vous qu'ils fassent au règne de Dieu ? Aller de-ci, de-là, détournant les âmes de la simplicité, jetant le trouble dans les familles, fomentant des schismes...

Mon premier sentiment avait été une vive irritation contre cet homme dont l'attitude incompréhensible me scandalisait profondément. Et puis, en écoutant M. Delaborde et en le regardant, il me parut vraiment malheureux. De pénibles expériences, sans doute, l'avaient rendu tel. Je m'en allai le cœur meurtri.

Une voix au plus profond de moi-même disait :

Puisque tu ne peux pas le lui dire, *montre-lui* qu'il se trompe et deviens un membre zélé de l'Eglise.

En réalité, je n'en avais nulle envie et murmurai : « Il ne me verra plus de sitôt ».

Et pourtant, j'ose l'affirmer, si les paroles de M<sup>lle</sup> H. et du frère V. avaient eu quelque influence sur moi, c'était de me rendre plus sympathique le bon papa Delaborde.

Honte du protestantisme, chancre qui le dépare et qui le ronge ! Amertume du chrétien contre le chrétien ; envie de l'enfant de Dieu contre l'enfant de Dieu. « Tu n'es pas de mon Eglise ? Tu n'es pas de ma chapelle ? Tu n'es pas de mon assemblée ? Donc, tu n'édifies pas le temple de Dieu ; tu es pour sa cause un être dangereux ! »

Voilà l'interdit de tant de vies et de tant d'œuvres qui, sans cela, seraient merveilleusement fécondes<sup>1)</sup>.

\* \* \*

Le catholicisme a un bon argument. Il n'en a qu'un, mais plus j'y réfléchis, plus cet argument me paraît fort :

« Voyez, dit-il, les taches du protestantisme contemporain :

Sa médiocrité spirituelle ;

Son abandon des vérités chrétiennes fondamentales ;

L'antagonisme sectaire des dénominations qui le composent. »

Sur ce chapitre-là, les auteurs catholiques sont intarissables.

Que leur répondre ?

Je l'ignore pour ma part et j'en demeure bouleversé.

---

<sup>1)</sup> Au sujet des dénominations protestantes, voir le chapitre XIV : la vraie catholicité.

Y., le 1<sup>er</sup> juillet 1915.

Un an s'est écoulé. Quelle parenthèse !...

Pendant des semaines, j'ai attendu la réponse de St-Lambert à ma dernière lettre. Puis a éclaté le terrible coup de foudre... Certainement il a été mobilisé et il a marché... Avec quel entrain il a dû marcher, lui, si patriote !... Est-il encore vivant ? Est-il blessé ? Aucune nouvelle.

Un an, bien rempli pour moi aussi... Mais qu'est-ce que cela : écrire des lettres, faire des voyages, s'occuper des petits et des grands Belges, en comparaison de ceux qui ont lutté, saigné, donné leurs membres ou leurs yeux, ou leur vie ? Qu'est-ce que cela en comparaison de ceux qui ont dû s'abrutir pendant des mois de captivité !...

Aujourd'hui, je reprends mon journal sur la question religieuse. Pourquoi ? Peut-être est-ce parce que, aujourd'hui, j'ai du noir dans l'âme ?

Je relis la phrase en tête de ce chapitre :

« Plus j'y regarde de près, moins le protestantisme m'enchanté ». C'est vrai !... Mais une pensée m'est devenue claire, au cours des derniers mois : il y a un vice protestant. Ce vice, c'est *l'orgueil*.

Souvent j'ai songé au reproche unanime que nous font les auteurs catholiques : « L'orgueil est le vice protestant ». Ce reproche est juste.

Non pas, comme le prétendent ces Messieurs, que cet orgueil consiste dans l'insoumission à l'Eglise romaine. Là, je m'inscris en faux ! Au début de la Réforme apparaît, au contraire, une humilité touchante, mais aussi une grandeur qui confond l'imagination.

Qu'on relise la dédicace du premier traducteur réformé français de la Bible : « *Robert Olivétan, l'humble et petit translateur* » qui dédiait son travail « à la pauvrete petite Eglise des persécutés<sup>1)</sup> ».

<sup>1)</sup> Lortsch, *Histoire de la Bible en France*, p. 110-111.



Non, en ce temps-là, ce n'était pas l'orgueil qui gonflait la poitrine des hommes de la Réforme.

Mais maintenant ?

Depuis l'époque des Réformateurs, Dieu a enrichi la pauvre Eglise...

Lui qui choisit les choses viles du monde et les plus méprisées, même celles qui ne sont point (Il ne les prend pas faute de mieux, *Il les choisit* afin que personne ne se glorifie devant Lui<sup>1)</sup>, *Il a choisi cette pauvre petite Eglise* et Il lui a donné un merveilleux essor.

Par son contact avec la Bible, elle a grandi spirituellement.

En suivant la conscience contre vents et marées, elle a grandi moralement.

Par l'étude des lettres et des sciences, elle a grandi intellectuellement.

Sous l'influence de ce progrès spirituel, moral, intellectuel, les peuples réformés ont pris la tête de l'humanité civilisée. Ils se sont enrichis.

Et l'on a démontré l'excellence du protestantisme en s'écriant : « Voyez l'Allemagne, voyez l'Angleterre, voyez les Etats-Unis d'Amérique ! Voilà les peuples de la culture et du bien-être ».

Elle s'en est rendu compte « la pauvre petite Eglise » des temps passés... Elle s'est glorifiée, elle a regardé de haut le catholicisme à son tour dédaigné par l'esprit du siècle... Elle est tombée dans un orgueil insensé... L'orgueil protestant. Quelle horreur en face de l'humilité des martyrs réformés ; en face de l'humilité de St-Paul, le père de la Réforme, lui qui pendant des années vécut de la grâce divine, comme un miséreux : « Ma grâce te suffit... » en face de l'humilité du grand Pauvre et du grand Supplicié, notre divin Roi, Jésus...

---

<sup>1)</sup> I Cor. 1, 28-29.

Et serait-il téméraire de dire que Dieu, qui choisit les choses folles du monde, mais qui confond les sages, a frappé le protestantisme enorgueilli ?

Il était fier de sa piété plus morale.

Il était fier de sa haute culture.

Il était fier de sa puissance mondiale.

Dieu l'a laissé choir dans la médiocrité, dans le rationalisme, dans les querelles mesquines et Dieu l'a laissé choir dans la guerre qui est une guerre civile.

Pauvre protestantisme ! Il comptait célébrer en 1917, dans une unité relative, le quatre-centième anniversaire de ses origines. Et le voilà plus déchiré que jamais.

L'Allemagne, berceau de la Réforme, honnie des nations.

L'Angleterre, avant-garde des peuples réformés, engagée contre l'Allemagne, dans une guerre sans merci ! Qu'en sera-t-il en 1917 ?

O Dieu ! Quel abaissement !

---

## CHAPITRE XII

---

### Le principe protestant

Mauvais temps mais bonne course. — La libre communion avec Christ. — Christ seul suffit. — La Source des eaux vives. — Le Chemin, la Vérité et la Vie.

Y., le 11 juillet 1915.

Il n'y a rien de plus détestable, à mon sens, que de rouler à bicyclette sous la pluie, mouillé, crotté, à chaque instant en danger de déraper pour s'étendre tout de son long dans les flaques d'une route détrem-pée... Ainsi en était-il de nous, hier dimanche, entre onze heures et midi. Jacques pédalait en avant, assez jovial tout de même: c'était lui du reste qui m'avait entraîné loin du logis. Quant à moi, je le suivais de mon mieux, lançant parfois à son adresse un mot dont je ne prenais nullement soin d'extraire l'amertume.

A la station de D. nous enregistrâmes les machines à destination de nos domiciles respectifs; car le soir nous aurions un train pour rentrer. Puis nous nous assîmes devant un modeste dîner.

— Que veux-tu, mon vieux, dit Jacques, les soldats en voient de pires.

— D'abord, répondis-je non sans humeur, nous ne sommes pas des soldats...

— Hein ? nous ne serions plus des soldats de Jésus-Christ ?

Cette exclamation énergique me tira des pensées noires.

— Va pour des soldats, m'écriai-je, et faisons honneur à la soupe. Sais-tu que je changerais volontiers d'habits ?

— Tu as du linge sec dans ton sac ? Bonne affaire. Moi aussi. Mais n'y touchons pas avant d'être à destination, car il n'a pas fini de pleuvoir et nous avons devant nous une heure et demie de montée.

Le premier quart de lieue, à travers le pâturage fut tolérable ; puis vint *la charrière*, sous les frondaisons ruisselantes. Jacques s'arrêta, enflant les narines :

— Oh, la bonne odeur de bois mouillé ! s'écria-t-il. Je ne pus m'empêcher de sourire.

Notre chemin montait fort peu. Soudain, au point exact où nous nous attendions à trouver un contour, nous constatâmes qu'il redescendait.

— Fourvoyé ! s'écria Jacques.

— Comment, dis-je, je te suis aveuglément, et tu me perds ?

— J'ai souvent été au Mont \*\*\*, reprit Jacques en regardant de tous côtés ; mais jamais par ici. Quand nous serons arrivés à la petite ferme, je m'y retrouverai très bien... toutefois, jusque-là... j'avoue que..

Ce disant, Jacques se mit à gravir la côte abrupte.

— Alors, c'est par là que tu me mènes ?

— Je regrette mon vieux. Mais il nous faut être là-haut pour le commencement de la réunion, à deux heures et demie.

— Et si l'on ne peut pas ?

— Faisons au moins notre possible.

Un instant de silence, juste assez pour percevoir l'immense bruissement de la forêt sous l'ondée, et ce bruissement plus subtil, mais perceptible tout de même, de la montagne assoiffée, aspirant avec délices l'eau du ciel...

Jacques montait, comme s'agrippant des semelles et des talons ; je l'imitais de mon mieux. Mais la côte devenait de minute en minute plus raide. Il obliqua à

droite, puis à gauche. Nous étions dans une plantation de fougères, auxquelles succédèrent des framboisiers... Chaque petite feuille avait en réserve sa goutte d'eau qui se vidait au passage sur le pantalon ou dans la poche du gilet... Au-dessus de nos têtes apparaissait un bloc de rocher à pic : Jacques obliqua plus fortement à gauche...

— Jacques !

— Hein !

— Sais-tu à quoi ça ressemble ici ?

— Non.

— Au protestantisme...

— Comment ?

— Au protestantisme.

— Oh bien ! voilà une idée !

Il s'était arrêté, soufflant un peu.

— Oui, notre course, vois-tu, ne t'en déplaie, ça manque de chemin, ça manque de direction et ça manque de réussite.

— Tu vois que je fais mon possible... n'achève donc pas de m'écraser...

— Je ne t'écrase pas... tu es trop au-dessus de moi pour cela... Ecoute seulement mon apologue :

Le protestantisme aussi manque d'autorité, de doctrine sûre, de vie ecclésiastique... Ça s'accroché comme ça peut, ça patauge dans le terrain détrempé et parmi les buissons ruisselants.

— Veux-tu retourner dans la vallée ?

— Que penses-tu ? je te suis.

— Alors, en route ! commanda Jacques.

— En route ? Quel doux euphémisme !

Cinq minutes plus tard, s'aidant des mains et des pieds, mon ami escaladait triomphalement un petit mur qui n'était autre chose que le soutien de la véritable charrière, et l'instant d'après, je l'y rejoignais, trempé comme un barbet qui sort du ruisseau.

— Parlons sérieusement, dit Jacques.

Tu as de terribles préventions contre le protestantisme.

— Eh bien, oui. C'est vrai.

Et je lui dis tout, avec peut-être en plus une nuance d'amertume provenant du contact froid de mes habits, raidis et alourdis par l'eau.

— Tu sais, ajoutai-je en manière de conclusion, catholique, je ne le suis pas. Mais, protestant, je ne tiens guère à l'être non plus. Si je te parle ainsi, comprends-moi bien, ce n'est pas dans le sens où je le faisais à notre retour de chez M. Z., l'ancien prêtre. Alors, je me sentais le dégoût de toute religion positive. Maintenant, c'est autre chose : Christ m'a saisi... mon plus profond désir est de lui rester inébranlablement attaché, et je voudrais, comme tu le disais tout à l'heure, être son bon soldat... Mais qu'est-ce que le protestantisme ? Un gâchis !

Pas d'autorité. A défaut de l'infaillibilité de l'Eglise, certains ont celle de la Bible. Et tu l'as dit toi-même, si l'infaillibilité du texte biblique existait, elle ne serait rien sans l'infaillibilité de l'interprétation du texte, car chacun interprète l'Ecriture à son idée.

Pas de doctrine. Crois-tu, toi, à l'incarnation ? Crois-tu à l'expiation ?

— Oui, dit Jacques d'un ton ferme, j'y crois...

— Mais tous tes collègues y croient-ils ? Penses-tu que jamais un théologien protestant, ou un groupe de théologiens, arrivera à formuler une doctrine définitive ralliant tout le protestantisme ?

— Non. Je ne le pense pas.

— Tu le vois donc : pas plus de doctrine assurée que d'autorité véritable. Et puis, enfin, pas de vie ecclésiastique. Je vois des chrétiens protestants ; oui, il y en a. Mais montre-moi une Eglise, montre-moi le moindre groupement protestant dont on puisse dire : ça, c'est l'Eglise comme il la faut, c'est l'idéal.

Des prétentions, oui, tant que tu voudras. Mais rien de réel.

Et voilà pourquoi je te le répète, le protestantisme ressemble au terrain que nous parcourions tout à l'heure...

Du reste que pourrait-on demander de mieux au protestantisme ?

Son principe n'est-il pas le libre examen et sa méthode la protestation ?... En somme, il est une force négative et dissolvante... Il ne peut mener qu'à l'intellectualisme, à l'orgueil et à la médiocrité, juste châtiment de l'orgueil...

Dans ces conditions, comment veux-tu que je m'enthousiasme pour le protestantisme ? En vérité, mon protestantisme consiste à ne pas être catholique. Mais pour la suite, je cherche ma voie.

— Prends garde de ne pas faire une secte de plus.

— N'aie crainte ; je ne cherche aucun prosélyte.

— On peut faire une secte à soi tout seul. Prends garde surtout de ne pas faire un orgueilleux de plus.

— Tu es fâché, Jacques, de ce que je t'ai dit ?

— Nullement, reprit Jacques, d'un ton grave et doux. Au contraire, je te remercie de ta confiance. Je crains seulement qu'après avoir, d'un scalpel si sûr mis à nu l'orgueil et la médiocrité d'autrui, il se trouve que tu sois, toi aussi, au rang des orgueilleux et des médiocres...

— Enfin, voyons, réponds-moi. Oui ou non, y a-t-il dans le protestantisme une autorité extérieure établie, qui soit la bonne, et à laquelle je puisse me soumettre ? Y a-t-il une doctrine formulée, qui soit la bonne, et à laquelle je puisse adhérer ? Y a-t-il une Eglise constituée, qui soit la bonne, et à laquelle je puisse me rattacher ?

— Non, je le reconnais, il n'y a rien de tout cela.

— Eh bien alors, avoue que si toi, théologien de

profession et pasteur d'une paroisse, tu t'exprimes comme tu viens de le faire, il est permis à un pauvre petit laïque comme moi d'être perplexe et de chercher sa voie sans se faire taxer d'orgueil.

— Il y a, hélas, beaucoup de vrai dans les critiques que tu adresses au protestantisme et, comme toi, je pense que le meilleur argument des catholiques leur est fourni par nous-mêmes. Garde-toi pourtant des jugements sommaires et injustes.

Ainsi, quand tu accuses les théologiens protestants de ne songer qu'à bouleverser les notions reçues, tu oublies ceux qui, laborieusement, à genoux et souvent dans un intense travail d'âme, cherchent l'expression renouvelée, adaptée aux circonstances présentes, de la Vérité éternelle. Tels furent Vinet, Frédéric Godet, Gaston Frommel et combien d'autres qui firent et font encore un bien extraordinaire à la cause de Dieu.

— La théologie que tu as étudiée te sert-elle encore à quelque chose ?

— Sans doute !

— Je suis heureux de t'entendre...

— Tu accuses aussi les Eglises d'inertie en présence des misères sociales et morales.

Certainement, tu exagères.

Il y a les œuvres sociales de l'Armée du Salut. Dans le monde entier, c'est une entreprise gigantesque.

— Ah ! oui, les Salutistes...

— D'autres aussi ont travaillé. Connais-tu les asiles d'incurables dits de *Gottesgnad*, fondés par l'Eglise nationale bernoise ?

— Non.

— Au début, en 1886, on recevait quinze malades dans une maison louée. Aujourd'hui, ce sont six grands établissements, dirigés par des diaconesses, répartis dans les diverses régions du canton, et repré-



sentant une valeur d'un million et demi, consacrés à soulager la douleur.

Je parle des diaconesses. As-tu visité une des maisons qui les forment, Berne, Riehen, Zurich ou Saint-Loup ? Cette dernière maison à elle seule occupe trois cents sœurs dans soixante postes. Une seule maison, trois cents sœurs, toutes passant leur vie pênchées sur la souffrance humaine !

On pourrait multiplier les exemples.

Surtout les Eglises ont donné le jour à des hommes de bien.

Elles n'ont pas entrepris la lutte contre l'*esclavage*, la *prostitution réglementée*, l'*alcoolisme*, le *paupérisme*. Mais c'est des Eglises protestantes que sont sortis Wilberforce et Abraham Lincoln<sup>1)</sup>, Joséphine Butler<sup>2)</sup>, Louis-Lucien Rochat et Arnold Bovet<sup>3)</sup>, Bodelschwingh<sup>4)</sup>, Georges Müller et John Bost<sup>5)</sup>... Je me borne à quelques noms.

Et l'œuvre des Missions ? n'est-ce pas une lutte morale et sociale au premier chef contre les iniquités qui ont cours dans le monde païen ?

Mais abordons le point essentiel : *le principe protestant*.

Comme toi, j'ai connu à ce sujet l'inquiétude et l'angoisse.

Comme toi, je me suis demandé : le principe protestant du libre examen est-il incompatible avec la foi positive et avec la vie chrétienne en société ?

Et sais-tu quand je suis sorti de ces perplexités ?

— Quand ?

— Lorsque j'ai compris qu'en réalité le principe protestant n'est nullement le libre examen. Celui-ci

<sup>1)</sup> *Mouvement anti-esclavagiste.*

<sup>2)</sup> *Lutte contre la prostitution.*

<sup>3)</sup> *Antialcoolisme.*

<sup>4)</sup> *Epileptiques, sans-travail.*

<sup>5)</sup> *Education de l'enfance abandonnée, des idiots.*

n'est qu'une condition préalable de la foi protestante. Du reste, nous ne sommes pas seuls à le revendiquer : les libres-penseurs, par exemple, en usent aussi et aboutissent aux négations totales.

— Alors, quel est le principe protestant ?

— C'est *la libre communion avec Christ*, ce que Gaston Frommel<sup>1)</sup> nomme la relation immédiate et personnelle avec Dieu par Jésus-Christ.

— Comment l'entends-tu ?

— Toi, par exemple, tu es croyant, personnellement ?

— Certes.

— Est-ce une autorité humaine qui s'est imposée à toi, pour te rendre croyant ?

— Non.

— Est-ce une doctrine qui s'est présentée à toi sur une base et dans un enchaînement logiques tels que tu n'as pu que te jeter à genoux et te soumettre ?

— Pas davantage.

— Alors, est-ce un groupe chrétien, l'Eglise nationale, ou telle autre Eglise qui t'est apparu comme le groupement idéal auquel tu serais coupable de ne pas te joindre ?

— Encore bien moins. Ce sont ces choses, je viens de le dire, que je regrette de ne pas trouver dans le protestantisme.

— Alors quoi ? Comment es-tu devenu croyant ?

— C'est toute une histoire. Il est certain qu'elle commence au temps de ma première enfance, aux premières impressions reçues sur les genoux de ma pieuse mère, dans le groupe de ma monitrice à l'école du dimanche, plus tard en entendant mon pasteur... Mais je dois reconnaître que ma conviction pro-

---

<sup>1)</sup> Pour le développement plus complet de ces pensées, lire les pages intitulées : *Un problème mal posé* et *De Genève à Rome* dans « Etudes religieuses et sociales », de G. Frommel.

fonde date de cette soirée inoubliable, que je t'ai déjà racontée, et où rentrant d'une conférence religieuse, dans ma chambre, je compris tout à la fois ma corruption intime, l'immense péché que j'avais commis en dédaignant l'amour du Christ, et cet amour même qui m'enveloppait de la tête aux pieds, qui me pardonnait, qui me réclamait tout entier...

— Heure solennelle et bénie, dit Jacques...

— Je sais, mon cher Jacques, ce que je te dois, combien tu t'es dévoué, combien tu as prié pour moi... Et pourtant, je dois l'avouer, ce n'est pas toi, ni ton influence, ni ton autorité qui m'ont vaincu... C'est comme si, à un moment donné, un plus grand que tous avait écarté de la main tout homme et s'était imposé à moi... Imposé ? C'est plutôt proposé que je devrais dire. J'aurais pu me détourner. Mais ma conscience m'avertissait : C'est Lui, disait-elle, c'est le Sauveur.

Jacques s'était arrêté. Saisissant ma main, il la serra à la briser. Des larmes brillaient dans ses yeux. Et d'une voix basse, un peu rauque, il proféra lentement :

— Après une expérience comme celle-là, tu réclames une autorité, une doctrine, une Eglise ? Celui qui t'a engendré à la foi ne suffirait pas à la maintenir ?

Nous nous étions remis en marche.

Après un silence, Jacques reprit :

— N'est-il pas certain, comme le dit Gaston Frommel, que « toutes les doctrines, toutes les vérités, tous les dogmes et toute la morale chrétienne se résument et s'épuisent dans une personne, celle de Christ ? »<sup>1)</sup>.

Et si un homme possède Christ et s'il est possédé de Christ, n'a-t-il pas tout avec Lui ?

---

<sup>1)</sup> G. Frommel, *L'expérience chrétienne*, t. I, p. 190-224 ; ici, p. 204.

Et si toi — oui toi personnellement — tu as fait cette expérience suprême, ne fais-tu pas partie de l'innombrable lignée des témoins qui, depuis Habakuk le prophète et Paul l'apôtre, vécurent de leur foi<sup>1)</sup> ?

« Christ est ma vie », disait Paul<sup>2)</sup>.

« O frère, écrivait Luther à un jeune moine, avant d'avoir rompu avec Rome, mais après avoir compris le salut, ô frère, apprends à connaître Christ<sup>3)</sup> ! »

« Il est certain, disait Jean Calvin, qu'il suffit que nous apprenions à tellement croire à Notre Seigneur Jésus-Christ, que quand nous avons des doutes en nous, nous nous en remettons à sa miséricorde, laquelle ne peut faillir...<sup>4)</sup> ».

— Calvin était-il un homme pieux ?

— Quelle question !

— Je ne sais pourquoi, je l'ai toujours pris pour un intellectuel érudit, raisonneur et froid.

— Ainsi le dépeignent ses adversaires, à tort. Très réservé, il ne raconte pas sa rencontre avec le Christ. Il y fait allusion pourtant<sup>5)</sup>. Mais nous savons qu'avec une santé chancelante, un labeur écrasant et de cuisants soucis, lui aussi « vécut de sa foi ». Lis le chapitre sur la Sainte-Cène dans l'*Institution* et tu verras apparaître la source profonde de sa théologie et ce qu'il entendait par « communier personnellement avec le Christ<sup>6)</sup> »

Et les martyrs de la Réforme. Christophe Smit, par exemple, l'héroïque pasteur d'Anvers, rempli d'une joie surnaturelle la veille de son supplice et disant : « Je ne vis plus maintenant, Christ vit en moi<sup>7)</sup> ! »

<sup>1)</sup> Habak II, 4 ; cf. III, 16-19 ; Rom. I, 17 ; Gal. III, 11.

<sup>2)</sup> Philipp. I, 21.

<sup>3)</sup> Félix Kuhn, *Luther*, édit. 1883, t. I, p. 113.

<sup>4)</sup> Calvin, Troisième sermon sur la justification.

<sup>5)</sup> Dans la préface de son *Commentaire sur les Psaumes*. Cf. Will. Walker, *Jean Calvin*, p. 79-80.

<sup>6)</sup> *Institution*, liv. IV, ch. XVII.

<sup>7)</sup> 3 octobre 1564. Cf. *Galerie chrétienne*, t. II, p. 468.

Et tous les autres, Zinzendorf et les Moraves ; puis les Anglo-Saxons, auxquels le protestantisme actuel doit tant.

Le soir du 24 mai 1738, dans une petite réunion où se lisait l'*Introduction de Luther à l'Épître aux Romains*, vers neuf heures moins un quart, en entendant la description du changement que Dieu opère dans le cœur par la foi en Christ, *John Wesley*, le grand initiateur, qui traversait une longue lutte morale, sentit qu'il se confiait en Christ, *en Christ seul...<sup>1)</sup>*. Et lui aussi, dès lors, « vécut de sa foi ».

Paul, Luther, Wesley : trois anneaux d'une même chaîne.

Mais avant eux tous, Christ lui-même avait déclaré : « *Je suis le cep, vous êtes les sarments... Demeurez en moi, et je demeurerai en vous<sup>2)</sup>*... »

— Ces derniers temps, fis-je, je me suis demandé comment tu peux, toi, demeurer ministre dans une Eglise protestante... N'as-tu jamais eu envie de démissionner...

Jacques me regarda. Il était rayonnant de joie.

— Si j'avais été seulement, dit-il, un fonctionnaire au service du Département des Cultes, ou un ecclésiastique, membre d'un clergé et serviteur d'une Eglise, peut-être bien... Mais je suis ministre du Christ.. Oui, malgré mes insuffisances morales et spirituelles que tu connais mieux que moi, ami très cher, je suis ministre du Christ... Quel bonheur d'être à Lui, de dépendre de Lui, de travailler pour Lui !

Et j'ajoute : Quel bonheur d'être contraint, par les insuffisances mêmes du protestantisme, de tout attendre du Saint-Esprit !

Nous étions sortis de la forêt ; nous avions gravi

---

<sup>1)</sup> Matth. Lelièvre, *John Wesley*, p. 76.

<sup>2)</sup> St-Jean XV.

le pâturage, nous touchions au sommet. Il pleuvait toujours. Des lambeaux de brouillards, chassés par le vent, s'accrochaient désespérément à quelques sapins décharnés... Le spectacle était grandiose et lugubre et je frissonnais dans mes habits mouillés... mais il me semblait qu'une clarté s'allumait dans mon esprit...

— Tout à l'heure, continua Jacques, tu comparais le protestantisme à cette côte raide et embroussaillée où nous nous égarions : à moi maintenant de terminer l'apologue : Il suffit de monter courageusement et l'on trouve le chemin : le chemin, c'est Jésus...

\* \* \*

Le large toit gris d'un chalet apparaissait maintenant. Nous franchîmes, d'un pied indifférent à tout, le marécage qui nous en séparait, où les vaches avaient creusé d'innombrables trous remplis jusqu'au bord par la pluie...

Quelles délices de se mettre au sec !

Un culte avait eu lieu le matin. La réunion d'après-midi avait commencé. On chantait. Nous entrons dans la vaste grange. Au premier abord, je ne distingue qu'une foule confuse dans la demi-obscurité. Des mains se tendent, on nous pousse dans la direction d'une échelle qui mène à l'un des *soliers*<sup>1)</sup>. Nous nous y installons sur un bout de planche. Quelqu'un lit à haute voix : « Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivait son propre chemin, et l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. Il est maltraité, il est affligé, et il n'ouvre point la bouche ; comme un agneau mené à la boucherie,

---

<sup>1)</sup> Fenil.

comme une brebis muette devant celui qui la tond, il n'ouvre point la bouche... »

C'est étrange. Parfois un discours me fait plus de bien par les pensées qu'il me suggère que par celles qu'il exprime.

Immédiatement j'applique les paroles du prophète à ma préoccupation.

« Tous errants comme des brebis, chacun suivant son propre chemin ». C'est bien cela. Voilà comment m'apparaît notre protestantisme.

Mais, en effet, comme vient de me le rappeler Jacques, il y a ce grand Silencieux, Celui qui prêcha moins encore qu'il ne souffrit. Celui qui parle si mystérieusement au fond de la conscience, l'Agneau mis à mort ; voilà le centre de ralliement.

Oui, tu es l'Agneau et tu es le Berger tout à la fois.

Quiconque a entendu ton appel et y a répondu a, dès lors, cessé d'errer ; il ne suit plus son propre chemin qui n'est qu'égarement, il suit ton chemin... Il monte, il sait où il va...

Jacques était maintenant à la tribune. — A la tribune ? façon de parler. Il avait la parole au bord du solier.

.....  
Depuis quelque temps, mes amis, dit-il, j'ai été amené à réfléchir à la question catholique et je sais qu'elle préoccupe plusieurs d'entre vous. Permettez-moi de l'aborder tout en restant dans notre sujet.

M. Théodore De la Rive est un Genevois dont on a beaucoup parlé il y a trente ans, lorsqu'il passa du protestantisme au catholicisme.

Peu de temps après sa conversion, M. De la Rive eut le malheur de perdre sa mère, vénérable huguenote, qu'il aimait beaucoup. A l'occasion de ce deuil il reçut d'un moine dominicain de ses amis, une lettre

extrêmement intéressante, donnée *in extenso* dans son livre *De Genève à Rome*<sup>1)</sup>. En voici un passage qui la résume toute entière :

« Votre mère est morte protestante. Mais, c'est le dehors cela, c'est la superficie des choses. Elle est morte catholique, vous dis-je, parce qu'elle est morte dans l'âme de l'Eglise, incorporée au Christ, baptisée dans la charité, sinon dans l'eau sacramentelle, confirmée dans l'amour de Dieu sinon dans le chrême épiscopal, *absoute par le cœur de Jésus, sinon par la main du prêtre, communie dans son union au Christ, sinon par les signes eucharistiques, ointe, enfin, par la présence sensible de Dieu même*, dans une mort douce comme un sommeil »<sup>2)</sup>.

Nobles paroles, auxquelles nous nous associons du fond de nos cœurs.

Toutefois, nous allons plus loin. Non seulement nous pensons comme le bon dominicain que la mort de M<sup>me</sup> De la Rive fut presque aussi belle qu'une mort catholique, mais nous la trouvons *beaucoup plus belle* encore. *Absoute par le cœur de Jésus*, aurait-elle eu besoin de la main du prêtre ? *Communie dans l'union au Christ*, elle aurait languï après les signes eucharistiques ? *Ointe à l'heure dernière par la présence sensible de Dieu même*, elle eût considéré comme un irréparable malheur d'être privée des saintes huiles ?

Mille fois non. C'est elle qui a eu la belle part.

*Christ, à lui tout seul, suffit.*

En effet, qu'est-ce que la Réformation, mes amis ? Supposez qu'il existe une source thermale dont les eaux merveilleusement efficaces guérissent toutes les

<sup>1)</sup> Page 251.

<sup>2)</sup> S'il en est réellement ainsi, l'obsédante question revient : Pourquoi les persécutions ? Brûler des corps pour sauver quoi ?... Des âmes en réalité déjà sauvées ?



maladies. Une société s'est formée, qui, s'emparant de ces eaux dans un but charitable, les a conduites par des canaux jusqu'à une fontaine où on les prend facilement. Peu à peu, au cours des années, la fontaine a été augmentée, embellie; elle est devenue véritablement monumentale, toute de marbre et de porphyre, ornée des plus riches sculptures et agrémentée des fleurs les plus fraîches. Dans ses réclames, la société fait savoir au monde entier qu'elle est seule concessionnaire et qu'à elle seule tous doivent s'adresser pour recouvrer la santé. Cependant, hélas, depuis l'origine, le but strictement humanitaire de la société s'est compliqué de bien des pensées intéressées. De plus, faute de réparations urgentes, et tandis qu'on ne songeait qu'à embellir la fontaine pour attirer le public, la canalisation souterraine s'est gâtée. Beaucoup d'eau se perd. Au lieu de l'abondance d'autrefois, les différents goulots ne laissent plus couler que de minces filets. Chose plus grave encore, des infiltrations saumâtres et malsaines se sont produites. L'eau qui guérit, on la puise encore à la fontaine, mais elle est rare, elle n'est pas pure...

Alors des hommes sont venus qui ont crié : Revenons à la source, frères, à la Source intarissable et limpide. La société est seul concessionnaire, dit-elle ? Elle serait fort embarrassée de montrer ses titres authentiques ! Non, la Source est à tous les malheureux. Allons à la Source... Or, la Source, c'est Jésus-Christ.

Et quand nous pouvons aller directement à Jésus-Christ, la Source des eaux vives, nous regretterions le maigre filet d'eau jaunie de la Grande Fontaine, parce que c'est de la Grande Fontaine qu'il coule ?

Mille fois non, mes amis ! C'est nous qui avons la belle part, Christ à lui tout seul suffit !

L'enthousiasme gagnait mon ami Jacques.

Certes, sur le bord du solier il était plus éloquent que jamais peut-être il n'avait été dans sa chaire. Le souvenir de notre conversation l'inspirait; et tout en étant derrière lui, j'avais le sentiment que c'était à moi en réalité qu'il s'adressait.

— Tu dis, mon ami, que le chemin te fait défaut, et qu'il n'y a pas, dans le protestantisme, d'autorité infaillible pour te guider dans la vie.

Tu dis que la vérité te fait défaut, et qu'il n'y a pas dans le protestantisme de doctrine assurée pour s'imposer à ta foi.

Tu dis que la vie te fait défaut, et qu'il n'y a pas dans le protestantisme d'Eglise pour être ta mère, te nourrir et te désaltérer de ses sacrements.

Et voilà que Christ lui-même, le même de siècle en siècle, te répond :

« Je suis le Chemin, je suis la Vérité, je suis la Vie ! »

Ton chemin ? Non pas une méthode, pas plus le libre examen que l'autorité.

Ta vérité ? Non pas une doctrine abstraite, ni l'orthodoxie, et encore bien moins le libéralisme.

Ta vie ? Non pas un sacrement ni une communauté.

Ton Chemin, ta Vérité, ta Vie, une personne : une main qui saisit la tienne, une intelligence qui te conseille, une volonté qui te dirige, un cœur qui t'aime... La Personne adorable de notre divin Sauveur.

Vous me direz : Mais, Monsieur, on ne peut se passer d'une méthode, d'une doctrine, d'une Eglise.

Non, on ne peut s'en passer. Mais pourquoi ne reprenons-nous pas la méthode des Réformateurs ? Après eux, feuilletons la Bible, et plus particulièrement le Nouveau-Testament. Une doctrine ne s'en dégage-t-elle pas ? Non point une doctrine absolue, obligatoire. Mais bien une doctrine sans cesse revisable, d'après les Ecritures mieux comprises.

comme une brebis muette devant celui qui la tond, il n'ouvre point la bouche... »

C'est étrange. Parfois un discours me fait plus de bien par les pensées qu'il me suggère que par celles qu'il exprime.

Immédiatement j'applique les paroles du prophète à ma préoccupation.

« Tous errants comme des brebis, chacun suivant son propre chemin ». C'est bien cela. Voilà comment m'apparaît notre protestantisme.

Mais, en effet, comme vient de me le rappeler Jacques, il y a ce grand Silencieux, Celui qui prêcha moins encore qu'il ne souffrit. Celui qui parle si mystérieusement au fond de la conscience, l'Agneau mis à mort ; voilà le centre de ralliement.

Oui, tu es l'Agneau et tu es le Berger tout à la fois.

Quiconque a entendu ton appel et y a répondu a, dès lors, cessé d'errer ; il ne suit plus son propre chemin qui n'est qu'égarement, il suit ton chemin... Il monte, il sait où il va...

Jacques était maintenant à la tribune. — A la tribune ? façon de parler. Il avait la parole au bord du solier.

.....  
Depuis quelque temps, mes amis, dit-il, j'ai été amené à réfléchir à la question catholique et je sais qu'elle préoccupe plusieurs d'entre vous. Permettez-moi de l'aborder tout en restant dans notre sujet.

M. Théodore De la Rive est un Genevois dont on a beaucoup parlé il y a trente ans, lorsqu'il passa du protestantisme au catholicisme.

Peu de temps après sa conversion, M. De la Rive eut le malheur de perdre sa mère, vénérable huguenote, qu'il aimait beaucoup. A l'occasion de ce deuil il reçut d'un moine dominicain de ses amis, une lettre

extrêmement intéressante, donnée *in extenso* dans son livre *De Genève à Rome*<sup>1)</sup>. En voici un passage qui la résume toute entière :

« Votre mère est morte protestante. Mais, c'est le dehors cela, c'est la superficie des choses. Elle est morte catholique, vous dis-je, parce qu'elle est morte dans l'âme de l'Eglise, incorporée au Christ, baptisée dans la charité, sinon dans l'eau sacramentelle, confirmée dans l'amour de Dieu sinon dans le chrême épiscopal, *absoute par le cœur de Jésus, sinon par la main du prêtre, communiee dans son union au Christ, sinon par les signes eucharistiques, ointe, enfin, par la présence sensible de Dieu même*, dans une mort douce comme un sommeil »<sup>2)</sup>.

Nobles paroles, auxquelles nous nous associons du fond de nos cœurs.

Toutefois, nous allons plus loin. Non seulement nous pensons comme le bon dominicain que la mort de M<sup>me</sup> De la Rive fut presque aussi belle qu'une mort catholique, mais nous la trouvons *beaucoup plus belle* encore. *Absoute par le cœur de Jésus*, aurait-elle eu besoin de la main du prêtre ? *Communiee dans l'union au Christ*, elle aurait languì après les signes eucharistiques ? *Ointe à l'heure dernière par la présence sensible de Dieu même*, elle eût considéré comme un irréparable malheur d'être privée des saintes huiles ?

Mille fois non. C'est elle qui a eu la belle part.

*Christ, à lui tout seul, suffit.*

En effet, qu'est-ce que la Réformation, mes amis ? Supposez qu'il existe une source thermale dont les eaux merveilleusement efficaces guérissent toutes les

<sup>1)</sup> Page 251.

<sup>2)</sup> S'il en est réellement ainsi, l'obsédante question revient : Pourquoi les persécutions ? Brûler des corps pour sauver quoi ?... Des âmes en réalité déjà sauvées ?

maladies. Une société s'est formée, qui, s'emparant de ces eaux dans un but charitable, les a conduites par des canaux jusqu'à une fontaine où on les prend facilement. Peu à peu, au cours des années, la fontaine a été augmentée, embellie; elle est devenue véritablement monumentale, toute de marbre et de porphyre, ornée des plus riches sculptures et agrémentée des fleurs les plus fraîches. Dans ses réclames, la société fait savoir au monde entier qu'elle est seule concessionnaire et qu'à elle seule tous doivent s'adresser pour recouvrer la santé. Cependant, hélas, depuis l'origine, le but strictement humanitaire de la société s'est compliqué de bien des pensées intéressées. De plus, faute de réparations urgentes, et tandis qu'on ne songeait qu'à embellir la fontaine pour attirer le public, la canalisation souterraine s'est gâtée. Beaucoup d'eau se perd. Au lieu de l'abondance d'autrefois, les différents goulots ne laissent plus couler que de minces filets. Chose plus grave encore, des infiltrations saumâtres et malsaines se sont produites. L'eau qui guérit, on la puise encore à la fontaine, mais elle est rare, elle n'est pas pure...

Alors des hommes sont venus qui ont crié : Revenons à la source, frères, à la Source intarissable et limpide. La société est seul concessionnaire, dit-elle ? Elle serait fort embarrassée de montrer ses titres authentiques ! Non, la Source est à tous les malheureux. Allons à la Source... Or, la Source, c'est Jésus-Christ.

Et quand nous pouvons aller directement à Jésus-Christ, la Source des eaux vives, nous regretterions le maigre filet d'eau jaunie de la Grande Fontaine, parce que c'est de la Grande Fontaine qu'il coule ?

Mille fois non, mes amis ! C'est nous qui avons la belle part, Christ à lui tout seul suffit !

L'enthousiasme gagnait mon ami Jacques.

Certes, sur le bord du solier il était plus éloquent que jamais peut-être il n'avait été dans sa chaire. Le souvenir de notre conversation l'inspirait ; et tout en étant derrière lui, j'avais le sentiment que c'était à moi en réalité qu'il s'adressait.

— Tu dis, mon ami, que le chemin te fait défaut, et qu'il n'y a pas, dans le protestantisme, d'autorité infaillible pour te guider dans la vie.

Tu dis que la vérité te fait défaut, et qu'il n'y a pas dans le protestantisme de doctrine assurée pour s'imposer à ta foi.

Tu dis que la vie te fait défaut, et qu'il n'y a pas dans le protestantisme d'Eglise pour être ta mère, te nourrir et te désaltérer de ses sacrements.

Et voilà que Christ lui-même, le même de siècle en siècle, te répond :

« Je suis le Chemin, je suis la Vérité, je suis la Vie ! »

Ton chemin ? Non pas une méthode, pas plus le libre examen que l'autorité.

Ta vérité ? Non pas une doctrine abstraite, ni l'orthodoxie, et encore bien moins le libéralisme.

Ta vie ? Non pas un sacrement ni une communauté.

Ton Chemin, ta Vérité, ta Vie, une personne : une main qui saisit la tienne, une intelligence qui te conseille, une volonté qui te dirige, un cœur qui t'aime... La Personne adorable de notre divin Sauveur.

Vous me direz : Mais, Monsieur, on ne peut se passer d'une méthode, d'une doctrine, d'une Eglise.

Non, on ne peut s'en passer. Mais pourquoi ne reprendrions-nous pas la méthode des Réformateurs ? Après eux, feuilletons la Bible, et plus particulièrement le Nouveau-Testament. Une doctrine ne s'en dégage-t-elle pas ? Non point une doctrine absolue, obligatoire. Mais bien une doctrine sans cesse revisable, d'après les Ecritures mieux comprises.

Et des Eglises ne surgiront-elles pas ? Non point des Eglises infaillibles. Mais bien des Eglises toujours perfectibles et viables pourtant.

N'est-ce pas l'essentiel ?

*Primum vivere*, disaient les anciens, *deinde philosophari*.

D'abord vivre, ensuite faire de la philosophie.

D'abord vivre spirituellement, après quoi, faire de la théologie.

Or, « celui qui a le Fils, a la vie !... »<sup>1)</sup>

Nous ne sommes peut-être pas d'accord tous sur la méthode, sur la doctrine et sur l'Eglise. Mais si nous possédons le Fils, c'est l'essentiel.

Christ suffit.

---

<sup>1)</sup> Jean V, 12.

## CHAPITRE XIII

---

### Le livre protestant

Le Christ de la Bible. — Saint François d'Assise et Pierre Valdo. — Les Missions au Japon et à Madagascar. — La Bible et la Réformation. — La Bible et le peuple protestant. — La critique. — La question biblique. — L'indifférence. — Comment lire la Bible. — En lisant la Bible.

Quand nous franchîmes la porte de la grange, un bon morceau de ciel bleu étincelait sur nos têtes. Un rayon de soleil illuminait toute la montagne : chaque arbre, chaque buisson, chaque touffe d'herbe du pâturage resplendissait de mille feux.

Pas moyen toutefois d'organiser des jeux : de lourdes nuées passaient, chassées par un vent froid... La féérique illumination s'éteignait à tout moment.

— Au revoir, cher ami.

— Adieu ; salue tes parents.

Des groupes se formaient, prenaient différentes directions, causant ou chantant.

Ayant pris congé de quelques amis, j'allais descendre aussi, quand Jacques passa. Il causait avec un jeune homme. Je restai discrètement en arrière.

— Viens donc, cria-t-il, cela t'intéressera.

— Pour moi, disait le jeune homme, je suis large d'idées et je trouve que les catholiques nous valent bien. On m'a parlé de sœurs catholiques qui étaient des chrétiennes d'élite. Nous ne sommes pas seuls à croire au Christ. Il faut voir, dans les contrées catholiques, les grands calvaires, à l'entrée et à la sortie des villages ! Etant mobilisé, en Ajoie, j'ai souvent



causé avec un curé ; il croyait au Christ, comme nous, mieux que nous peut-être... Et saint François d'Assise ! Si celui-là n'aimait pas le Christ, alors qui donc l'a jamais aimé ?

— Vous connaissez saint François ? demanda Jacques.

— J'ai entendu, l'hiver dernier, une très intéressante causerie à son sujet. Existe-t-il des hommes pareils dans le protestantisme ? On peut en douter. Quelquefois je me demande : Qu'avons-nous donc de plus que les catholiques ?...

— Ce que nous avons de plus, mon cher Charles, c'est *le Livre* où nous apprenons à connaître Christ « dans le plein air de l'histoire évangélique », selon la belle expression de Gaston Frommel<sup>1)</sup>.

— Vous voulez parler de la Bible ?

— Parfaitement.

Les saints du catholicisme, poursuivit Jacques, Dieu me garde de les méconnaître. Ils s'imposent à nous, en effet, par leur complète consécration à Jésus-Christ. Leur vie brille d'un éclat singulier. Mais cet éclat a quelque chose d'inquiétant...

— Que voulez-vous dire ?

— Tenez, par exemple, saint François d'Assise.

Un jour d'hiver, malade encore et souffrant de la fièvre, il se fit traîner en public nu et une corde attachée au cou, par le frère Pierre de Cathane, jusqu'au pied de la chaire où il venait de prêcher. Là, il déclara publiquement : « Vous me tenez pour un saint homme, mais je confesse à Dieu et à vous que dans ma maladie j'ai mangé *de la viande et de la sauce de viande* »<sup>2)</sup>.

— Il tenait cela pour un crime ?

— Pour un grave péché en tout cas.

— Et que dirent les gens ?

---

<sup>1)</sup> G. Frommel, *Etudes religieuses et sociales*, p. 128.

<sup>2)</sup> Frère Léon, *Miroir de la perfection du bienheureux François d'Assise*, p. 161-164.

— Ils se frappèrent la poitrine en s'accusant eux-mêmes et en disant : « Si ce saint homme s'humilie de la sorte pour une semblable chose, que ferons-nous, nous qui vivons selon les désirs de notre chair ? »

L'histoire du catholicisme fourmille de traits analogues.

— Je trouve celui-ci fort beau. Assez de gourmands ne songent qu'à la bonne chère.

— Certes. Pourtant Jésus a-t-il rien fait de tel ? L'Évangile nous montre Jésus menant une vie simple mais sans exagération ascétique, mangeant de tout en remerciant Dieu. Certains l'appelaient un mangeur et un buveur<sup>1)</sup>.

— Petit danger que celui de l'ascétisme...

— Danger plus grand qu'on ne pense. D'abord n'est-il pas téméraire de vouloir être plus pieux et meilleur que le Christ ? Puis, l'ascète attire sur lui-même, souvent contre son gré, une admiration qui ne revient qu'au Maître.

Dans le protestantisme nous avons aussi des hommes de Dieu, quoique nous répugnons à leur donner le titre de *saints*. Leur piété, plus biblique, étonne moins la foule qui leur fait peu d'ovations. Leur témoignage personnel s'efface volontiers derrière l'action du Saint-Esprit éclairant le Volume sacré... Mais combien Dieu a béni leur travail modeste !

— Tu nous ouvres, dis-je, de vastes aperçus... dont j'ai pour ma part quelque peine à me rendre compte. Aurais-tu peut-être un exemple à l'esprit ?

— Un exemple ?... Revenons, si vous voulez, à saint François d'Assise. T'es-tu jamais demandé pourquoi l'ordre qu'il fonda déchu si promptement ?

— Quel ordre fonda-t-il ? demanda Charles.

— Bientôt après sa conversion, vous savez que

---

<sup>1)</sup> Matth. XI, 19.

plusieurs hommes se joignirent à lui, partageant sa pauvreté et son dévouement pour les souffrants. Il leur donna une règle et constitua ainsi un ordre religieux qu'on appela l'ordre des *Franciscains*, du nom de François.

— Qu'était cette règle ?

— La plus simple du monde : quelques paroles bien connues de Jésus en faisaient tous les frais.

D'abord le mot de Christ au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis moi »<sup>1)</sup>.

La parole aux Douze : Jésus ayant rassemblé les Douze, leur donna puissance et autorité pour chasser les démons et pour guérir toutes les maladies ; puis il les envoya prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades. Il leur dit : « Ne prenez rien pour la route, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, ni deux tuniques. Dans quelque maison que vous entriez, restez-y et que ce soit de là que vous partiez... »<sup>2)</sup>

Enfin cette autre parole aux disciples : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi, la retrouvera. Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme »<sup>3)</sup> ?

Ce sont ces paroles de Jésus, dit-on, qui, lues par un prêtre dans l'église de la Portioncule, avaient profondément troublé le cœur de François lui-même et l'avaient définitivement mis au clair sur sa vocation.

Et lorsque Bernard de Quintavalle, homme riche

---

<sup>1)</sup> Matth. 19, 21.

<sup>2)</sup> Luc 9, 1-6.

<sup>3)</sup> Matth. 16, 24-26. Pour la Règle, voir Paul Sabatier, *Vie de saint François d'Assise*, p. 85.

d'Assise, se fut décidé à tout vendre pour tout donner et pour s'unir à François, celui-ci, à la pointe du jour, le conduisit, ainsi qu'un autre néophyte nommé Pierre, vers l'église St-Nicolas. Ils y prièrent et entendirent la messe ; puis François prit sur l'autel le livre des Evangiles et lut à ses compagnons ces mêmes paroles du Sauveur : « Frères, ajouta-t-il, voilà notre vie et notre Règle et celle de tous ceux qui voudront se joindre à nous. Allez donc, et faites ce que vous avez entendu »<sup>1</sup>).

Telle fut la fondation de l'*Ordre* auquel des milliers et des milliers d'hommes se rattachèrent en peu d'années.

Rien de plus beau que ces débuts, mais rien de plus décevant que la prompte décadence de cette merveilleuse entreprise.

C'est M. Paul Sabatier, le biographe et l'admirateur de François, qui s'écrie lui-même : « Ses disciples ont à l'envi méconnu sa pensée... Sur presque tous les points, l'infidélité à la volonté de François était complète dans l'ordre, moins de vingt-cinq ans après sa mort. »

Et vous savez ce que font aujourd'hui nos braves Capucins ? Ils devinent où sont les objets volés et disent qui a jeté un sort à l'enfant mort de la diphtérie.

— Les Capucins sont des disciples de saint François ?

— C'est leur nom populaire.

— Tout de même, François n'a pas été témoin de ces choses ?

— Non, tout au plus les a-t-il prévues. Il en a pourtant souffert d'avance. Et combien n'aurait-il pas plus souffert encore s'il avait eu connaissance du culte dont il était déjà l'objet avant d'avoir fermé les yeux ! En effet, pendant sa dernière maladie, le saint

---

<sup>1</sup>) Cf. P. Sabatier, *op. cit.*, p. 78 et 84.

passait déjà à l'état de relique : Autour de lui, ses admirateurs se disputaient non seulement ses vêtements, mais jusqu'à ses cheveux et jusqu'à ses rognures d'ongles<sup>1)</sup>.

En le ramenant à Assise, bien malade, on dut faire un long détour par Gubbio et Nocera pour éviter Pérouse. On craignait que les Pérugins tentassent de s'emparer du saint. « Une relique telle que le corps de François (dit Sabatier), n'était pas loin de valoir le saint Clou ou la sainte Lance. On se battait pour moins que cela ».

L'arrivée du cortège à Assise fut saluée par une joie frénétique. Cette fois les compatriotes de François étaient sûrs que leur saint n'irait pas mourir ailleurs !<sup>2)</sup>

Deux ans plus tard, le roi de France, et toute la cour, baisa et vénéra l'oreiller dont François malade s'était servi.

— Cela fait sourire, dit Charles.

— Non, cela arrache des larmes, reprit Jacques. Comment ? De la part de François tant d'humilité vraie, un besoin si vif de s'effacer lui-même devant son Sauveur et son Dieu !

De la part de ses amis et admirateurs, tant d'incompréhension, une piété qui se porte presque toute sur la créature au lieu du Créateur. Je dis moi : c'est navrant.

L'œuvre d'un tel chrétien, aboutissant là, quelle déchéance !

— Et la cause ?

— Celle que je disais : François n'a pas su donner à la Bible la place qui lui revient.

— N'avait-il pas cherché sa Règle dans l'Évangile ?

— Oui, mais il n'a rien fait pour mettre les saints Livres dans les mains des frères.

— Pourquoi donc ?

---

<sup>1)</sup> P. Sabatier, *op. cit.*, p. 357.

<sup>2)</sup> P. Sabatier, *op. cit.*, p. 362-4.

— Il avait peur de voir les frères abandonner la vie de complète pauvreté en possédant des livres et de les voir tomber dans l'orgueil en s'instruisant<sup>1)</sup>.

— Sur quoi, dis-je, fondes-tu cette assertion nouvelle pour moi ?

— Sur le témoignage du meilleur de ses amis. Frère Léon, celui que François appelait : petite brebis de Dieu, a laissé un précieux ouvrage, tout de souvenirs, intitulé : *Le Miroir de la perfection du Bienheureux François d'Assise*.

C'est dans ce *Miroir* qu'on trouve quelques traits extrêmement significatifs.

Un jour, un novice avait obtenu du ministre général la permission de posséder un psautier<sup>2)</sup>. Ne voulant pas posséder quelque chose sans l'autorisation de François, ce novice vint plusieurs fois l'entretenir de son psautier, n'en recevant jamais que des réponses décourageantes, mais évasives. Une fois pourtant, François lui dit : « Fais comme ton ministre te dira de faire ». Entendant cela le novice s'en allait tout joyeux, quand François courut après lui et l'appela. L'ayant rejoint, le bienheureux François s'agenouilla devant le frère, lui disant : « Meâ culpâ, frère, j'ai péché ; car quiconque veut être frère mineur ne doit rien posséder que sa tunique, permise par la règle, avec une corde, des fémoraux<sup>3)</sup>, et des chaussures, pour qui y est absolument obligé ».

Dès lors, continue frère Léon, à tous les frères qui venaient lui demander conseil sur ces sujets, il répondait de même.

Donc, pour François, les frères ne devaient rien

---

<sup>1)</sup> Peut-être fut-il influencé en cela par son grand contemporain le pape Innocent III. Cf. p. 95 du présent volume.

<sup>2)</sup> Frère Léon, *op. cit.*, p. 13-17.

<sup>3)</sup> Une culotte.

posséder, pas même un exemplaire d'un livre biblique<sup>1)</sup>.

Au fond, François pensait que la connaissance de la *Règle* suffisait à tout.

« Le bienheureux François, dit frère Léon<sup>2)</sup> aimait d'un zèle ardent la profession de *notre Règle*, qui n'est autre chose que l'observation parfaite de l'Evangile... Pour ses imitateurs cette Règle était, disait-il, le livre de vie, l'espoir du salut, les arrhes de la gloire, *la moelle de l'Evangile*<sup>3)</sup>, la voie de la croix, l'état de perfection, la clef du paradis et le pacte d'une éternelle alliance. »

Pourtant la *Règle* franciscaine ne comprenait que les quelques versets de l'Evangile cités tout à l'heure.

Là, me paraît-il, on voit distinctement l'illusion de l'éminent chrétien que fut François d'Assise. Il prit onze versets, tirés des Evangiles de Matthieu et de Luc, pour l'Evangile tout entier. Jeune homme riche et prodigue, ayant donné tout pour Jésus, il prit le renoncement extérieur aux biens de ce monde pour l'état de perfection. Il me fait songer à ces anciens buveurs relevés et convertis, qui prennent l'abstinence totale des boissons alcooliques pour la vérité chrétienne intégrale. Onze versets évangéliques (dont nous n'avons garde, du reste, de méconnaître la haute portée), au lieu de toute l'extrême richesse de l'enseignement et de l'exemple de Jésus<sup>4)</sup>, sans oublier ceux des apôtres, de la loi, des prophètes et des psalmistes, avouez que c'était peu !

Et de même que la Règle avait pris pour les frères la place de l'Evangile, François prit pour eux la place

<sup>1)</sup> Voir aussi, sur ce même sujet, *Miroir*, p. 189-190 et 200.

<sup>2)</sup> *Miroir*, p. 213-214.

<sup>3)</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>4)</sup> Il ne faut pas oublier, par exemple, que Jésus, en d'autres circonstances, dit : « Que celui qui a une bourse la prenne, et, de même, celui qui a un sac... ». Cf. Luc XXII, 35-36.

du Christ. Ils ne surent faire mieux que de diviniser le Poverello, qui, lui-même, aurait eu horreur de semblable chose. Telle fut la vraie cause de la prompte décadence de l'ordre.

— Qui peut certifier, dis-je, qu'avec la Bible les choses fussent allées différemment ?

— Il est un homme, au XII<sup>me</sup> siècle, qui nous fournira ce que le savant Louis Pasteur appelait « l'expérience de contrôle », c'est *Pierre Valdo*, l'initiateur des *Pauvres de Lyon* ou *Vaudois*.

Le rapprochement entre ces deux personnalités s'impose. C'est un auteur singulièrement instruit du christianisme au Moyen âge, M. Paul Sabatier<sup>1)</sup>, qui a écrit : « Les analogies d'inspiration entre Pierre Valdo et saint François sont si nombreuses, qu'on pourrait être tenté de croire à une sorte d'imitation... ».

« Les débuts de ces deux hommes furent identiques », écrit encore le même historien<sup>2)</sup>.

— Pierre Valdo et saint François étaient-ils contemporains ? demanda Charles.

— Trente ans avant François<sup>3)</sup>, voyant déjà dans l'Evangile surtout la pauvreté du Sauveur, Pierre Valdo s'était dépouillé de sa fortune et invitait ceux qui se joignaient à lui à en faire autant. Comme firent plus tard les Franciscains, les *Pauvres de Lyon* avaient à cœur de prêcher le salut au peuple négligé par l'Eglise. Mais, d'emblée, leur haute originalité apparut dans le soin qu'ils prenaient de *répandre partout les saints Livres en langue vulgaire*. En 1179<sup>4)</sup>, Valdo vint à Rome avec quelques compagnons, demandant au pape la permission de prêcher et *l'approbation de la traduction*

<sup>1)</sup> P. Sabatier, *Vie de saint François d'Assise*, p. 42.

<sup>2)</sup> Même page.

<sup>3)</sup> François était né en 1181 ou 1182.

<sup>4)</sup> Donc environ trois ans avant la naissance de François.



*qu'il avait faite lui-même des saints Livres.* Cette traduction, faite en Provençal, comprenait quelques livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, entre autres les Evangiles. La double autorisation fut accordée<sup>1)</sup> et, d'après M. Lortsch<sup>2)</sup>, cette littérature biblique se répandit dans un champ immense, avec une rapidité inconcevable. On la retrouve à cette même époque dans les environs de Metz et jusqu'aux pays Wallons, transcrite dans les dialectes locaux. Un des traits caractéristiques du mouvement religieux commencé à Lyon vers la fin du XII<sup>me</sup> siècle, dit M. Reuss<sup>3)</sup>, c'était la base biblique que ses auteurs et promoteurs s'attachaient à lui donner, et l'un de ses effets les plus remarquables était la propagation des saintes Ecritures en langue vulgaire. »

Hélas, deux ou trois ans plus tard, Valdo ne trouvait plus le même accueil à Rome et, en 1184, les Vaudois étaient anathématisés par le concile de Vérone, sans doute à cause de leur attachement à la Bible.

Dès lors ils furent traités en hérétiques et dans certains siècles, durement persécutés. Mais leur histoire est celle de gens qui progressent d'année en année et qui, de siècle en siècle, sont plus utiles au règne de Dieu.

Oh, le rôle des Vaudois dans la propagation des saints Livres au Moyen âge !

Vous connaissez la belle poésie de Guillaume de Félice intitulée le *Colporteur vaudois* ?

Sans attendre de réponse, Jacques déclamait déjà :

Mais l'étranger d'une voix plus austère  
Lui dit : Ma fille, il me reste un trésor

---

<sup>1)</sup> Selon Paul Sabatier, *op. cit.*, p. 43. Selon d'autres auteurs (Encyclopédie de Herzog, art. Waldenser), elle fut d'emblée refusée.

<sup>2)</sup> *Histoire de la Bible en France*, p. 8.

<sup>3)</sup> Cité par Lortsch, *op. cit.*, p. 9.

Plus précieux que les biens de la terre,  
 Plus éclatant que les perles et l'or.  
 On voit pâlir, aux clartés dont il brille,  
 Les diamants dont les rois sont épris.  
 Quels jours heureux luiraient pour vous, ma fille,  
 Si vous aviez la perle de grand prix !

— Montre-la moi, vieillard, je t'en conjure ;  
 Ne puis-je pas te l'acheter aussi ?  
 Et l'étranger, sous son manteau de bure,  
 Chercha longtemps un vieux livre noirci.  
 Ce bien, dit-il, vaut mieux qu'une couronne,  
 Nous l'appelons la Parole de Dieu.  
 Je ne vends pas ce trésor, je le donne.  
 Il est à vous, le ciel vous aide, adieu !<sup>1)</sup>

Et qui ne se souvient que la première traduction protestante française de la Bible, celle de Pierre-Robert Olivétan, fut faite dans les vallées vaudoises du Piémont, qu'elle fut décidée au synode vaudois de Chanforans, que l'argent, pour sa publication, fut collecté chez les Vaudois, et qu'à sa dernière page, elle porte, en un curieux acrostiche, ce distique :

Les Vaudois, peuple évangélique,  
 Ont mis ce trésor en publicque<sup>2)</sup>.

Pierre Valdo n'a point été canonisé. Au contraire, il a été traité d'hérétique par les grands, et personne, pas même ses meilleurs amis, ne s'est disputé ses cheveux, ni ses rognures d'ongles, ni son corps pour en faire des reliques.

Il leur avait appris à contempler Christ, à écouter Christ, à le contempler et à l'écouter « dans le plein air de l'histoire évangélique ». Il leur avait laissé la Bible, qui devait faire d'eux, dans les pays de langue française, les messagers du Christ.

<sup>1)</sup> On trouvera la poésie complète dans Lortsch, *Histoire de la Bible*, p. 564.

<sup>2)</sup> Voir Lortsch, *Histoire de la Bible*, p. 101-121. C'est un acrostiche parce qu'on ne le lit pas tel quel. On le découvre en isolant la première lettre de chaque mot d'un morceau de dix vers, intitulé : Au lecteur de la Bible.

Vous me demandiez, Charles, ce que nous avons de plus que les catholiques.

Vous le voyez dans cet exemple.

J'en pourrais ajouter beaucoup d'autres. En voici un, très frappant, tiré de l'histoire des Missions.

— Y a-t-il aussi des Missions catholiques ? demanda Charles.

— Certainement. Les catholiques ont eu et ont encore, en terre païenne, des œuvres très développées, conduites par des religieux souvent admirables.

Au Japon, par exemple, le grand missionnaire catholique, *saint François Xavier*<sup>1)</sup> et ses successeurs remportèrent les plus merveilleux succès. Xavier était arrivé dans ce pays en 1549. En 1581, on comptait 200 églises et 150.000 adhérents ; 600.000 dans le plus beau temps de la mission. Quand la persécution éclata<sup>2)</sup>, beaucoup de ces chrétiens préférèrent les tortures à l'apostasie. Hélas, au siècle passé, quand les missionnaires revinrent au Japon, à part quelques milliers de Japonais catholiques aux environs de Nagasaki, ils ne trouvèrent aucun vestige de ces missions dont les succès, pendant quatre-vingt-cinq ans, avaient été si brillants. Les premiers pionniers sans doute avaient communiqué tout ce qu'ils avaient pu de leur piété personnelle, mais ils n'avaient pas donné la Bible à leurs convertis : leur œuvre ne put que périr et mourir.

Quel contraste avec Madagascar !

En 1836, il y avait à Madagascar un millier d'adhérents au christianisme et sur ce nombre seulement deux cents chrétiens communiant. A ce moment, les

---

<sup>1)</sup> Voir D. Lortsch, *La Bible dans le monde*, p. 6-10.

Saint-François Xavier (1506-1552), surnommé *l'apôtre des Indes*, célèbre par son zèle dévorant. Il mourut à Canton âgé seulement de 46 ans.

<sup>2)</sup> En 1635.

*missionnaires sont chassés* par la reine Ranavalona. La persécution, qui sévissait déjà, se déchaîne encore plus terrible. Il est interdit, *sous peine de mort*, de demander le baptême, de prier, de lire la Bible et de fréquenter les chrétiens. Cela *dura vingt-cinq ans*. Dans quel état, en 1862, les missionnaires allaient-ils retrouver les jeunes Eglises abandonnées à elles-mêmes, depuis un quart de siècle ? De mille qu'ils étaient, les chrétiens de Madagascar étaient devenus *cinq mille*. Rapprochez cela de ce qui s'était passé au Japon ! Mais aussi, à Madagascar, on avait donné aux convertis la Parole de Dieu. Déjà, en 1830, le Nouveau Testament avait été traduit et imprimé en Malgache, et lorsque, six ans plus tard, les missionnaires furent chassés, ils venaient d'achever la traduction et l'impression de la Bible complète. Les chrétiens se nourrirent des Ecritures. La Bible sauva les Eglises de Madagascar<sup>1)</sup>.

Des faits comme ceux-là, qui sont en réalité des expériences de la plus haute portée, ne doivent pas tomber dans l'oubli.

— Ce dernier exemple, dis-je, me semble du plus haut intérêt...

— Je pourrais citer aussi la vie du *Curé d'Ars*<sup>2)</sup>, ce saint moderne qui fit tant de bien il y a un siècle dans le midi de la France. C'est le pendant de celle de François d'Assise. Que resta-t-il de son œuvre ? Un pèlerinage de plus, quelques dévotions à son adresse, moins, en vérité beaucoup moins qu'il ne reste de la vie du plus humble colporteur biblique dont la marchandise continue d'évangéliser les familles.

— Il faudrait t'expliquer clairement, interrompis-je.

---

<sup>1)</sup> Lire tout le chapitre intitulé *la Bible à Madagascar*, dans Lortsch, Histoire de la Bible en France, p. 364-372.

<sup>2)</sup> L'abbé Alfred Monnin : *Le Curé d'Ars, vie de Jean-Baptiste-Marie Vianney*.

Christ est-il la source des eaux vives, comme tu nous le disais dans la grange ; ou bien est-ce la Bible, comme tu sembles le dire maintenant ?

— Tu as raison. Il faut s'expliquer. Cette après-midi, je n'ai pas été complet. On ne l'est jamais...

Christ, Christ seul est la source des eaux vives.

Le Christ actuellement vivant et agissant par l'Esprit dans les âmes.

Mais ce Christ, comment le connaissons-nous ?

Par une tradition ?

Par son vicaire et ses prêtres ?

Par les visions des saints ou les réflexions des théologiens ?

En un mot, par l'Eglise ?

Non ! Nous le connaissons :

1<sup>o</sup> Par les Evangiles, où nous le voyons et l'entendons lui-même.

2<sup>o</sup> Par les témoins qui ont vécu la plénitude de son salut et qui ont écrit les autres livres du Nouveau Testament.

3<sup>o</sup> L'Ancien Testament aussi, qui, tout entier, prépare sa venue, nous aide à le connaître à fond.

4<sup>o</sup> Enfin l'Esprit saint — c'est l'expérience de chaque fidèle — illumine pour lui les pages du Livre, d'un jour merveilleux.

La Réformation, ai-je dit, fut le retour à Jésus Christ, la Source des eaux-vives. Mais comment les Réformateurs ont-ils rendu Jésus-Christ au peuple chrétien ?

En lui donnant la Bible.

« Oui, la Bible ; et dans la Bible, le Christ ; et par le Christ, le Dieu d'amour »<sup>1)</sup>

Après Pierre Valdo, c'est Wiclef en Angleterre, c'est Jean Huss en Bohême qui révèlent tout à nouveau Jésus à leurs nations en traduisant la Bible.

---

<sup>1)</sup> Aimé Chavan, prof. : discours à la journée protestante, 1917.

La gloire la plus pure de Luther, n'est-ce pas d'avoir donné la Bible au peuple allemand ?

Zwingle ne fut-il pas avant tout, dans sa chaire de Zurich, l'interprète de la Bible ?

Et la gloire la plus pure de Calvin, n'est-ce pas de nous avoir légué ses merveilleux commentaires ? Calvin n'a pas lui-même traduit la Bible en français. Le temps lui a manqué pour cela. Mais il a vivement pressé son cousin Pierre-Robert Olivétan d'entreprendre ce travail de première importance et il a composé pour la Bible d'Olivétan deux préfaces. Dans l'une, il revendique pour tous le droit de lire l'Ecriture. Dans l'autre, il développe précisément ce thème : *Christ et les Ecritures* : « Or, puisque vous avez entendu que l'Evangile nous présente Jésus-Christ en qui toutes les promesses et les grâces de Dieu sont accomplies... il vous doit être très certain et très manifeste que les trésors du paradis vous y sont ouverts... »

Après quatre siècles, il est impossible de dire plus clairement le rapport entre la personne de Christ et le Livre par excellence.

Quant à notre Farel, ah ! qu'on a bien fait de le représenter, en face de la collégiale de Neuchâtel, brandissant la Bible ! N'avait-il pas choisi comme sceau un glaive, l'épée de l'Esprit, avec cette inscription en exergue :

I. H. S. QUID VOLO NISI UT ARDEAT V. F. G.

ce qui signifie : Jésus, Sauveur des Hommes, que veux-tu ? sinon qu'il flamboie, le glaive ardent de la Parole<sup>1)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Société d'Histoire neuchâteloise. I. H. S. = Jesus Hominum Salvator. V. F. G. = Verbi Flammeus Gladius. — Qui ne voit ici le groupe central des Réformateurs, au monument de Genève, où Farel, Calvin, Bèze et Knox s'avancent tous les quatre la Bible à la main.

En regard du catholicisme romain, au point de vue de l'organisation extérieure, le protestantisme n'est que faiblesse, j'en conviens volontiers.

Mais sa force, aujourd'hui encore, est dans les prédications, études bibliques, catéchismes, écoles du dimanche où, liés par une tradition séculaire, des milliers de ministres, selon leurs lumières et leur foi, interprètent la Parole au peuple. Elle est aussi dans ces réunions laïques de tant de sociétés et dénominations diverses, dont la Bible est toujours le centre. Elle est davantage encore dans ces cultes de famille, vraie caractéristique du foyer protestant pieux, où le père, soir après soir et chapitre après chapitre, expose l'Evangile aux domestiques et aux enfants<sup>1)</sup>. Enfin elle est surtout dans ce culte individuel et silencieux du chrétien qui, chaque matin, trouve dans sa Bible le pain des forts...

— Les curés, interrompit Charles, connaissent aussi la Bible. Celui dont j'ai parlé nous taquinait parfois et citait volontiers des versets contre le protestantisme.

— Utiliser la Bible comme un recueil d'arguments pour la discussion ou la prédication, que l'on soit protestant ou catholique, ce n'est pas en nourrir son âme. Etudier la Bible, avec prière, en écoutant la voix de l'Esprit qui parle à la conscience, c'est autre chose.

— Les Réformateurs et le peuple protestant, fis-je, ne se sont-ils jamais égarés ? Il me semble pourtant...

— La tendance à laisser s'altérer l'enseignement et la figure du Christ n'est pas catholique, elle est humaine. Que de pensées qui n'étaient pas évangéliques, chez les Réformateurs déjà, et dès lors dans toute l'histoire du

---

<sup>1)</sup> J.-B. Corneloup, ancien religieux, après sa sortie de l'Eglise romaine, passa quelque temps dans une famille à Cherbourg. « Nous faisions chaque jour, dit-il, le culte de famille matin et soir. Cette pieuse coutume protestante est assurément ce qui m'a fait le plus de bien, et m'a mis en quelque sorte en plein cœur du christianisme... » Cf. *Conversion d'un prêtre à l'Evangile*, p. 70.

protestantisme, chez les théologiens qui se disputaient entre eux, chez les séparés, qui ne le faisaient pas moins ! Nous avons eu, dans le protestantisme, le Christ éthéré, liturgique de l'orthodoxie morte ; le Christ découronné du libéralisme ; le Christ étroit de maint sectaire. Mais l'Evangile était là, dans les chaires et sur les tables de famille. On l'ouvrait et il rayonnait. Christ lui-même, Christ en personne apparaissait de nouveau dans sa gloire...

— Et la critique biblique, repris-je ?

— La critique ? Un terme bien malheureux qu'on devrait abandonner, puisqu'il laisse croire que les théologiens se permettent de blâmer Jésus et les apôtres.

— Qu'est-ce donc que cette fameuse critique ?

— Tout simplement l'*Introduction* aux livres de la Bible, introduction dans laquelle on cherche à dire où, quand, dans quelles circonstances et par qui ils ont été écrits.

Si, dans ce travail, certains auteurs peu respectueux des choses divines ont publié des pages propres à angoisser les cœurs chrétiens, combien d'autres, par contre, aimant la Bible, l'ont fait aimer par leurs ouvrages !

— Et si la critique négative réussissait à tout renverser ?

— Ayons confiance en Christ et en sa Parole immortelle. Si jamais se trouvaient des brûleurs de paille humide assez nombreux et assez forts pour démontrer que le soleil ne brille plus, le soleil n'en brillerait pas moins victorieusement, une fois leur fumée dissipée.

— N'est-ce pas à propos de la Bible qu'on se dispute le plus ? reprit Charles. J'ai entendu récemment dire à un pasteur qu'au temps actuel la question biblique soulève entre protestants des discussions aussi âpres qu'autrefois la question de la Sainte-Cène et celle du baptême. Chacun recommande ses publications sur ce sujet et dénigre avec une belle ardeur celles des autres.



— C'est vrai. Et pourtant, plus j'y réfléchis, plus une constatation me réjouit. Il est un livre que, de part et d'autre, on recommande avec la plus complète unanimité : c'est le Livre par excellence, le Livre protestant. Au fond, comme on est d'accord !

— Beaucoup, reprit Charles, trouvent ennuyeux de lire la Bible autrement que pour en discuter.

— Vous touchez ici à l'une des plus troublantes questions qui soient. Attaquer la Bible, c'est lui faire peu de mal. Mais bâiller devant la Bible...

T. Fallot l'a dit : « Les larmes de nos ancêtres arrosaient jadis le volume sacré ; actuellement, dans certains milieux, c'est la poussière des choses mortes qui le recouvre... »<sup>1)</sup>

— Comment, dis-je, restaurer l'antique intérêt pour la Bible ?

Jacques ne répondait rien. Un pli soucieux barrait son front.

J'insistai.

— Penses-tu qu'on puisse ressusciter cet ancien amour des Ecritures ?

— Peut-être, dit Jacques lentement, a-t-on lu, mémorisé et cité trop de *versets* bibliques. Il faut revenir à la lecture *suivie*, par larges tranches, ou d'un livre entier... Alors la Bible cesse d'être un recueil de sentences sacrées ; elle reprend vie ; elle offre de nouveau l'intense intérêt qu'elle doit offrir...

Charles s'exclama.

— On n'a pas le temps !

— Il me souvient, rétorqua Jacques, d'un mot de feu le professeur Ernest Martin, de Genève. « L'Epître aux Galates, disait-il, n'est pas plus longue qu'un numéro de journal de moyenne grandeur. Qui donc n'a pas le temps de lire son journal tous les jours ? »

---

<sup>1)</sup> T. Fallot, *Qu'est-ce qu'une Eglise ?* p. 54. Lire jusqu'à page 57.

Devant nous, un groupe de jeunes gens et de jeunes filles allaient chantant. Le mouvement de marche était plein de vigueur. Quelle joie de les entendre.

N'y tenant plus, Jacques d'abord, puis Charles et moi-même enfin, nous accompagnâmes à pleines poitrines :

Pour triompher dans les combats,  
Quelle est notre force ici-bas ?  
Quelle est la divine lumière  
Qui nous dirige et nous éclaire  
Dans la sombre nuit de l'erreur ?  
C'est la Parole du Seigneur<sup>1)</sup>.

Quand les dernières notes eurent retenti sous le rocher qui domine la route, Jacques, tout ému, s'écria :  
— Et dire que c'est vrai !

\* \* \*

Y., le 3 novembre 1916.

Voilà seize mois bientôt que nous descendions du Mont \*\*\*, Jacques Marchand, Charles B. et moi, au soir d'un jour qui, jamais, ne s'effacera de mon souvenir. Journée de pluie et de froid, oui. Mais, plus encore, journée lumineuse d'initiation. Ce jour-là, j'ai pris pleine conscience du fait dont mon âme vivait déjà sans s'en rendre assez compte : « Christ suffit ».

Et puis il est un mot de Jacques qui m'a été singulièrement utile : *lire la Bible par larges tranches*. Je l'ai fait ; j'ai lu la Bible comme on lirait tout autre livre : non pas cinq ou six versets, pour avoir fait « ma lecture », mais une portion étendue, un livre entier, quitte à en reprendre ensuite les détails. J'ai acheté quelques commentaires ; j'ai prié ; j'ai ouvert mon âme à l'Esprit. Il est quantité de choses que j'avais entendues dans des conférences, ou chez M. Delaborde (j'y vais mainte-

---

<sup>1)</sup> *Chants des Unions chrétiennes*, 5<sup>me</sup> édit., n° 508.

nant chaque dimanche avec un réel profit) et qui ont pris pour moi un relief particulier depuis que je les ai en quelque sorte découvertes à mon tour dans le saint volume.

\* \* \*

Les catholiques disent que si Jésus avait attribué une importance de premier ordre à la lecture des livres du Nouveau Testament, il les eût rédigés lui-même ou aurait commandé de le faire. Or, Jésus n'a rien écrit, rien fait écrire. Pas un mot dans l'Evangile ne nous impose le devoir de lire le texte même des Ecritures pour être sauvés...<sup>1)</sup>

Evidemment !

Mais ces livres existent. Ceux de l'Ancien Testament aussi. Je les possède. Quel bienfait de Dieu ! Aucune loi ne m'oblige à les lire. C'est l'Esprit d'amour qui me dit, comme autrefois au jeune Augustin : « *Prends et lis* ».

L'heure passée chaque matin à lire et à prier la plume à la main, c'est le repas de l'âme ; c'est ce pain, c'est ce poisson sur la braise, que Christ prépare, au bord du lac, dans la brume matinale, pour les pêcheurs épuisés<sup>2)</sup> ;

C'est ma messe quotidienne, rencontre non pas rituelle mais spirituelle avec Jésus.

\* \* \*

Combien j'ai joui, hier et aujourd'hui, d'étudier l'Epître aux Ephésiens !

Qu'est-ce que l'Eglise ?

C'est le corps du Christ.

Non seulement le corps dont Christ serait l'âme

---

<sup>1)</sup> Cf. Mgr. Marius Besson : *l'Eglise et la Bible*, p. 9 et 10.

<sup>2)</sup> Jean XXI, 9.

mais le corps dont Christ est *la tête*, le Chef suprême<sup>1)</sup>.  
Donc nul besoin d'un autre Chef suprême.

Et je le comprends mieux : ce n'est pas en s'attachant à la vraie Eglise qu'on s'unit au Christ. C'est au contraire en se donnant au Christ qu'on appartient à l'Eglise.

Comme c'est simple et clair.

\* \* \*

Et le Salut !

« C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi ; cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ! Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie ; car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées d'avance afin que nous les pratiquions »<sup>2)</sup>.

Oh ! que voilà bien élucidée la grosse question de la foi et des œuvres, qui a soulevé tant de controverses entre catholiques et protestants !

Sauvés par grâce, par pure grâce, sans nul mérite de notre part, *sans œuvre préalable...*

Mais sauvés *pour les œuvres...* Tout est là : consécration à Dieu, sainteté, amour, dévouement...

Y., le 6 novembre 1916.

Y a-t-il parole plus juste et plus profonde que celle de Jésus : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ? »<sup>3)</sup>

Depuis quatre cents ans, catholiques et protestants discutent... Mais le meilleur argument pour notre cause c'est un protestant qui vit en vrai disciple de Jésus.

Que Dieu me soit en aide !

---

<sup>1)</sup> Ephés. I, 22-23 ; IV, 1-16.

<sup>2)</sup> Ephés. II, 1-10.

<sup>3)</sup> Matth. VII, 16-20.

Je songe également au mariage des ecclésiastiques. Quelle raison plus convaincante en sa faveur qu'un ménage pastoral où l'épouse est l'aide effective de son mari ?

Y., le 12 novembre 1916.

En lisant régulièrement la Bible, j'apprends à prier. Il n'est guère de pages du Saint-Livre où l'Esprit ne me fasse voir un idéal à réaliser, un péché à fuir, une œuvre à accomplir, ou encore une promesse merveilleuse de mon Père céleste ; et tout naturellement la prière monte à mes lèvres...

Non plus cette prière, catholique en somme, que j'ai trop longtemps pratiquée en répétant des formules. Mais la prière vivante, qui est tantôt le combat de Jacob avec l'ange, tantôt l'entretien paisible de Marie avec Jésus.

\* \* \*

L'Esprit, ai-je dit.

Qu'est-ce que le Saint-Esprit pour le catholique ?

Le catholique connaît une doctrine très précise du Saint-Esprit :

Le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, est la troisième personne de la sainte Trinité<sup>1)</sup>.

Le Saint-Esprit est l'assistant grâce auquel l'Eglise infallible ne peut enseigner aucune erreur<sup>2)</sup>.

Individuellement, le Saint-Esprit est donné à tout catholique le jour de sa confirmation par l'évêque, c'est-à-dire vers sa douzième année<sup>3)</sup>.

Quant au Saint-Esprit lui-même, dont l'action vivante et infiniment variée éclate chez tous les vrais disciples de Jésus ;

<sup>1)</sup> Haas, *Grand Catéchisme*, quest. 137.

<sup>2)</sup> Haas, *op. cit.*, quest. 166.

<sup>3)</sup> Haas, *op. cit.*, quest. 410 et suiv.

l'Esprit qui est saisi par un acte de foi personnelle, dans la prière intense ;<sup>1)</sup>

le catholicisme officiel l'ignore. Me trompé-je ? il en craint le souffle subversif.

Y., le 17 novembre 1916.

Aujourd'hui, en lisant le 8<sup>me</sup> chapitre de St-Jean, je suis arrêté par le verset 36<sup>me</sup> : « Si le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres ».

Je revois, dans un paysage maritime, deux hommes qui se promènent, causant de questions religieuses. J'entends le son de leur voix... L'un d'eux fait de la liberté protestante un portrait qui n'en est qu'une grossière caricature : « Chez nous, on est libre d'aller au temple ou de n'y pas aller ; de croire ce qu'on y dit ou de ne pas tout croire ; de prendre la Sainte-Cène ou de ne pas la prendre. » L'autre (un catholique) s'égaie de ses propos<sup>2)</sup>.

Le rouge de la honte me monte au front. Est-ce bien moi qui ai tenu ce langage ? Au fait, que comprenais-je alors à la liberté chrétienne dont parlait S. Paul aux Galates<sup>3)</sup>, aux Romains<sup>4)</sup>, et que Jésus définissait aux Juifs ?<sup>5)</sup> Je commence à l'entrevoir maintenant, cette liberté qui consiste à être affranchi du péché et des hommes ; oui, des hommes aussi, mais pour être l'esclave volontaire du Christ.

\* \* \*

D'une façon générale, quand je songe à mes conversations avec les de St-Lambert, comme avec l'abbé Claudin,

---

<sup>1)</sup> Luc XI, 11-13. Actes I, 14 ; II, 1.

<sup>2)</sup> Voir p. 58 du présent volume.

<sup>3)</sup> Gal. V, 1-13.

<sup>4)</sup> Rom. VI-VIII.

<sup>5)</sup> Jean VIII, 30-36.

j'ai le sentiment très net que ma profonde infériorité vis-à-vis d'eux ne venait pas tant de mon ignorance des questions religieuses, quoiqu'ils les aient connues beaucoup mieux que moi. Non ! Tout simplement ils étaient des catholiques convaincus, enthousiastes et trouvant dans leur piété un bonheur réel. Tandis que moi, plus ou moins respectueux de ma religion, je n'en vivais pas.

Aujourd'hui, connaissant Christ personnellement, et aimant la Bible, comme je répondrais de manière différente, sur la base de mes expériences !

Peut-être ne gagnerais-je pas les St-Lambert au protestantisme. Mais loin d'être entraîné par eux vers Rome, je pourrais les rapprocher de l'Évangile...

Y., le 30 novembre 1916.

Je viens de relire dans mon journal l'espèce de procès-verbal de mes conversations avec V. de St-Lambert. Il est un point surtout dont je raisonnais comme l'aveugle-né parle des couleurs : c'est l'*acte de foi*.

« Les protestants, me disait-il, parlent beaucoup de la foi, mais il leur est impossible d'être assurés en leur foi comme sont les catholiques... Si croire signifie accepter et tenir pour certain tout ce que Dieu a révélé, seul le catholique, fermement appuyé sur l'autorité infaillible de l'Église, peut faire un acte de foi certain, indéfectible, intégral »<sup>1)</sup>.

Plus tard, l'abbé Claudin me concédait que le protestant peut arriver à un acte de foi grâce au fait que l'orthodoxie protestante, loin de le laisser en tête-à-tête avec la Bible, établit une autorité intellectuelle et directrice qui se donne la mission de l'enseigner. Mais, ajoutait-il, cette orthodoxie, ce faisant, tombe dans une contradiction monstrueuse et qui est bien une abomination...<sup>2)</sup>

---

<sup>1)</sup> Cf. p. 53 et 54 du présent volume.

<sup>2)</sup> Cf. p. 81-82.

Maintenant, je vois que les arguments de ces Messieurs, qui me semblaient écrasants, loin de pulvériser le protestantisme évangélique, ne le touchent pas même en réalité.

Deux trains viennent en sens contraire, à toute vapeur, des extrémités de la plaine. Que va-t-il se passer ?...

...Horreur ! !...

Il ne se passe rien du tout : les deux trains sont sur deux voies différentes. Ils se croisent bruyamment et les voilà bien loin.

Ainsi en est-il du catholicisme et du protestantisme ; *quand ils parlent de la foi, ils sont sur deux voies différentes*. La foi dont parle le catéchisme romain n'est pas la même chose que la foi dont parle l'Evangile. Pour le premier, la foi est une opération de l'intelligence. Elle consiste à « accepter et tenir pour certain tout ce que Dieu a révélé »<sup>1)</sup>. Telle est aussi la foi que concède l'abbé Claudin aux fidèles protestants qui acceptent « l'autorité intellectuelle et directrice de l'orthodoxie ».

Pour Jésus, *la foi* est autre chose.

Ici encore l'Evangile illumine tout.

Quel est l'homme que Christ admira en disant : « Je vous le déclare, même en Israël, je n'ai pas trouvé une aussi grande foi » ?

C'est le centenier de Capernaüm<sup>2)</sup>.

Acceptait-il donc, et tenait-il pour certaines plus de vérités révélées que n'en acceptaient les Docteurs d'Israël ?

Assurément pas.

Au contraire, ceux-ci acceptaient et tenaient pour certaines beaucoup de vérités révélées que le centenier païen de naissance et d'éducation, ne connaissait pas encore.

*Mais il sut se confier en Jésus.*

<sup>1)</sup> Haas, *op. cit.*, quest. 5 b.

<sup>2)</sup> Luc VII, 1-10.



Sans « Eglise infaillible », sans même « l'autorité intellectuelle et directrice d'une orthodoxie », le protestant qui connaît personnellement son Sauveur peut se confier en Jésus.

Et pourquoi ne se confierait-il pas en Lui ?

Et pourquoi son acte de foi ne serait-il pas *certain, indéfectible et intégral*, puisque Christ est puissance infinie, éternel amour, prêt à le guider en tout par sa Parole et par son Esprit ?

\* \* \*

Oh ! que Dieu soit béni qui m'a permis de comprendre ces choses et de les réaliser en quelque mesure !

Non, ce n'est pas une autorité humaine qui a créé en moi la foi en me persuadant un beau jour que la Bible est la Parole de Dieu.

Alors que la Bible m'ennuyait en somme,

C'est le Saint-Esprit qui m'a attiré,

C'est le Saint-Esprit qui m'a montré mon péché,

C'est le Saint-Esprit qui m'a révélé l'amour du Christ souffrant et mourant pour moi,

C'est le Saint-Esprit qui me donne confiance dans le Christ.

Et parce que j'ai confiance dans le Christ, j'aime de jour en jour davantage la Bible qui me parle de Lui et où je sais qu'Il me parle.

---

## CHAPITRE XIV

---

### La vraie catholicité

Les dénominations protestantes. — Elles constituent une force pour le protestantisme, — à condition d'établir entre elles l'unité de l'Esprit. — Christ, centre de la vraie catholicité. — « Je crois la sainte Eglise universelle ». — La plus grande énigme de l'histoire. — La Sainte-Cène. — Un seul troupeau, un seul Berger.

Y., le 30 juillet 1917.

L'allée des vieux châtaigniers, aux troncs curieusement tordus, puis les cerisiers grêles, dont les fruits, récemment cueillis, avaient dû provoquer de grands élans, à en juger par mainte branche cassée et pendante; plus loin le petit chemin montant vers la forêt parmi les prés et les champs; à gauche, en bas, la route où file et disparaît une automobile; plus bas encore le lac, si calme, formant d'étranges dessins dans toutes les nuances du bleu, depuis le plus argenté jusqu'au plus intense... et l'autre rive, la plantureuse campagne fribourgeoise et vaudoise; et les Alpes se mêlant aux nuages... la terre d'Helvétie, ma patrie bien-aimée...

Et mon cœur se dilatait d'allégresse d'avoir passé dans ce site une merveilleuse semaine de retraite, avec de bons amis et d'avoir entendu redire ces choses simples et bonnes qui se résument dans un cri de joie : « Nous avons tout pleinement en Christ ! »<sup>1)</sup>. Et j'étais heureux de marcher au côté de mon ami Jacques à qui j'avais écrit : « Tâche de venir », et qui était venu l'instant auparavant...

Nous parlions peu. Nous emplissions nos poumons

---

<sup>1)</sup> Colos II, 10.

d'air pur, nos oreilles du chant des sauterelles et nos yeux de lumière chaude.

— Il fait bon ici, dit Jacques.

— Oh, si tu savais !

— Qu'aurons-nous ce matin ?

— A dix heures, culte de Sainte-Cène.

— Et jusque-là ?

— Préparation à la Sainte-Cène, méditation, contemplation... seul ou deux à deux.

Nous allions à petits pas, pensant à l'ineffable amour de Dieu et au malheur de l'homme qui, pour ne s'être pas livré à cet amour, installe souvent l'enfer en plein paradis...

...La guerre...

\* \* \*

— Jacques !

— Oui.

— J'ai compris beaucoup de choses essentielles depuis quelques mois, et je bénis Dieu d'être un Réformé. Du catholicisme, je n'envie plus rien... Mais il est une chose que je ne comprendrai jamais. Plus j'y pense, plus elle me trouble : la mésintelligence entre chrétiens protestants.

— Tu veux dire entre chrétiens de nationalités différentes ?

— Non. C'est momentané... Ils sont tous patriotes... Mais je pense aux chrétiens de différentes dénominations. Quel scandale que les divisions protestantes ! Autrefois elles me déplaisaient souverainement, quoique j'en aie souri. Aujourd'hui j'en souffre ; je m'en irrite ; j'en suis presque découragé. Le jour arrivera-t-il enfin où l'on réalisera la grande communauté protestante ?... Ah, cet émiettement d'Eglises qui tombent en poussière !

— Je pense, dit Jacques, qu'il faut considérer la chose à un tout autre point de vue.

— Oui, l'Alliance évangélique ; se rencontrer la première semaine de janvier, si l'on peut ; puis, que bien que mal, tâcher de se supporter au cours de l'année, c'est-à-dire s'ignorer le plus possible. Et quand, un jour, l'occasion s'offre, ouvrir son cœur et en déballer un monceau de vieilles arrière-pensées accumulées ; l'un donnant essor à sa rancune, l'autre à son ironie, chacun suivant son caractère et le degré de sa culture... Est-ce assez piteux !

Jacques souriait de son air charitable, qui pour le coup, m'agaça.

— Je sais bien ce que tu vas me dire, poursuivis-je, c'est que tous sont de très braves gens et qu'il faut les aimer quand même. Eh bien, non. Soyons francs ! Ce sont de fort méchants chrétiens. Voilà mon opinion.

A mesure que mon ton se haussait, Jacques s'épanouissait davantage. Il en vint à rire vraiment.

— Que je suis donc content de te connaître, mon cher ami, s'écria-t-il enfin, et de savoir combien de bonté tu réussis à cacher sous l'âpreté de tes propos.

Mais il est certain — et tu es au fond pleinement d'accord avec moi — que ce sont de très braves gens... Leur grand, leur seul tort, c'est de se méconnaître entre eux, voilà tout...

Je prétends, moi, que les différentes dénominations peuvent constituer un très grand avantage pour le protestantisme. Entends-moi bien. Je ne dis pas : un malheur dont on peut s'accommoder sans en souffrir trop, *mais un très grand avantage*.

— J'entends... Et je te retrouve toujours, décidé à tout voir en beau dès qu'il est question du protestantisme.

— Non, mon cher, je ne vois pas tout en beau... Il est, dans ce domaine, des choses dont je souffre autant

que toi. Mais je vois si clairement qu'on *pourrait* utiliser la situation de manière à en tirer les immenses avantages qu'elle comporte. Il suffirait d'un peu de compréhension mutuelle.

— Je suis très curieux de t'entendre énumérer les *immenses avantages* qu'offrent les divisions et subdivisions du protestantisme.

— Il y en a au moins trois.

Les différentes dénominations sont les unes pour les autres un stimulant à l'action.

En second lieu, elles peuvent se prêter un appui mutuel extrêmement précieux.

Et troisièmement, elles s'offrent les unes aux autres de merveilleuses occasions de renoncement à soi-même.

Que les diverses dénominations se stimulent mutuellement, c'est si évident que j'ai à peine besoin de m'y arrêter. Il en est de cette concurrence-là comme de toute autre. Que de fois un pasteur entreprend une réunion de quartier, ou fait une visite avec cette pensée plus ou moins consciente : Si je néglige cela, d'autres le feront.

— Pensée peu évangélique.

— J'en conviens ; mais pensée dont Dieu s'est souvent servi pour rendre plus actives certaines natures nonchalantes.

Chose beaucoup plus importante encore, les différentes dénominations, dépositaires chacune de l'un des dons de Dieu, constituent un ensemble infiniment plus puissant que ne serait une seule communauté, même fort nombreuse ; comme le câble du funiculaire est plus résistant qu'une barre du même métal et de la même épaisseur ; comme une armée composée de soldats des différentes armes — infanterie, cavalerie, artillerie, aviateurs — sera plus capable de vaincre, que le même nombre d'hommes, tous de la même arme.

Vinet est allé jusqu'à dire que la diversité inspire

confiance. « On croit bien mieux à l'unité quand elle se produit sous l'aspect de la variété ; la communauté du fond est rendue plus frappante par la diversité des formes, tandis que l'uniformité, étant nécessairement factice, est toujours plus ou moins suspecte, et fait naître involontairement l'idée de contrainte ou de dissimulation. »<sup>1)</sup>.

— Optimisme, dis-je. Parti pris de tout voir en beau ! Les diverses dénominations se prêtant un appui mutuel ? Avec quelles lunettes réussis-tu à voir des choses pareilles ?

-- Il suffit de s'élever un peu au-dessus de la petite vie paroissiale journalière.

*Nos Eglises nationales* ne font-elles donc pas de bien ? Certainement elles en font, dans la mesure où elles profitent des portes qui leur sont ouvertes, à elles plus qu'à d'autres — portes de salons et portes de prisons — pour proclamer la pensée du Christ dans tous les milieux. Certains chrétiens outranciers les accusent de vacciner les gens contre la religion. Ces chrétiens eux-mêmes, s'ils ouvrent les yeux, constateront que les Eglises officielles, sans avoir fait tout ce qu'elles auraient pu faire, dans leur position privilégiée, ont tout au moins préparé un champ propice aux œuvres d'évangélisation. Quoiqu'il en soit, l'existence seule de ces Eglises n'est-elle pas, jusqu'à ce jour, un témoignage intéressant donné par certains Etats, à l'excellence de la morale évangélique ?

*Et les Eglises indépendantes ?* Quel exemple de foi ne nous ont-elles pas donné ? Lors de leur fondation, elles ont dû tout quitter pour le principe de l'autonomie : quitter l'Etat, sa protection spéciale, son appui

---

<sup>1)</sup> A. Vinet, *Discours sur quelques sujets religieux*. Réflexions préliminaires, pages VIII et IX.

Dans le morceau cité, Vinet ne fait pas allusion aux différentes dénominations. Mais sa pensée peut fort bien leur être appliquée.

financier ; quitter la popularité ; dans certains cantons quitter le temple ; partout quitter le presbytère et ne plus compter que sur Dieu seul. Et l'on est allé de l'avant, on a fait les sacrifices qu'il fallait, on a non seulement vécu, bâti des presbytères, des chapelles, créé des facultés de théologie, mais on a fondé des œuvres missionnaires<sup>1)</sup> et des œuvres d'évangélisation ; on a été en bénédiction au monde, parmi bien des faiblesses c'est vrai, mais dans la force de Jésus-Christ.

*Et les Eglises de convertis*, du type baptiste, quelle n'a pas été leur tâche ! Le grand danger, pour l'Eglise multitudiniste, c'est de provoquer, bien involontairement, une confusion grave dans les esprits : la confusion entre le citoyen, électeur protestant, et le chrétien. « J'ai été baptisé tout petit, puis confirmé ; j'ai communiqué. Le pasteur a béni mon mariage ; je compte qu'il viendra faire de bonnes prières près de mon lit quand je serai malade et prononcer une cordiale allocution devant mon cercueil. Que veut-on de plus ? Je suis chrétien ». Il faut reconnaître que les Eglises de convertis ont relevé avec une énergie extrême le danger de cette confusion et proclamé avec puissance la nécessité d'une conversion personnelle. On peut dire que l'Eglise universelle a largement profité de leur message.

Elles ont été en cela fortement appuyées par ces dénominations d'un type plus populaire, dont l'action a été beaucoup plus étendue sinon plus profonde, qui ont mis peut-être moins d'accent sur le mot *Eglise* et davantage sur le mot *conversion*, ces trois dénominations éminemment protestantes, dérivant l'une de l'autre comme l'enfant de sa mère et de sa grand-mère, je

---

<sup>1)</sup> *La Mission romande*, par A. Grandjean, 1917. Lausanne Bridel et Paris, Fischbacher.

veux dire *l'Unité des frères Moraves, le Méthodisme et l'Armée du Salut*<sup>1)</sup>.

Je voudrais qu'on essayât de se représenter notre monde protestant actuel, tel qu'il serait s'il n'y avait jamais eu de frères moraves, ni de méthodistes, ni de salutistes. Ce ne seraient pas seulement quelques réunions de moins. Non ! Mais quel amoindrissement de *toutes nos communautés*, dans lesquelles une multitude d'éléments vivants et actifs, viennent directement des cercles religieux dont je parle<sup>2)</sup>.

*Et les Assemblées* : Darbystes proprement dits, ou frères larges, dissidents, Plymouthistes, que leur témoignage est précieux ! Quand les prédicateurs athées proclament que la religion est le fait *des prêtres*, qu'elle n'est maintenue dans le monde que par l'action désespérée des divers clergés, défendant leur « assiette au beurre », on pourrait peut-être les croire. Mais il y a les Assemblées des frères, composées uniquement d'hommes qui gagnent leur vie d'autre part... Qu'est-ce que cela sinon la preuve que Dieu est le Dieu vivant, que la piété est affaire entre Lui et l'homme, et que si Dieu, parfois, daigne se servir d'un ecclésiastique, il a, s'il veut, des ambassadeurs dans toutes les classes de la société. Pour moi, tout en reconnaissant le bien direct indéniable que font, par exemple, les dissidents de la Suisse romande, dans l'évangélisation et dans les missions chez les païens, je leur suis spécialement reconnaissant de ce témoignage particulier.

D'une façon générale, on peut dire que si les Eglises théologiques offrent des garanties contre l'exaltation, les dissidences sont l'antidote du rationalisme.

<sup>1)</sup> Les Wesleyens, ancêtres de l'Armée, sont une branche du Méthodisme, dont le fondateur subit fortement l'influence des moraves.

<sup>2)</sup> On sait que le grand prédicateur baptiste de Londres, Spurgeon, comprit le salut dans une petite chapelle de Méthodistes primitifs. Lire ce récit : E. Saillens, *La vie et l'œuvre de C.-H. Spurgeon*, p. 24, etc.



C'est ainsi, tu le vois, que les diverses dénominations m'apparaissent non comme une cause d'affaiblissement du protestantisme, mais au contraire comme un des éléments de sa force ; chacune représente comme une arme spéciale dans la grande armée de Christ ; l'une poussant la sainte guerre dans un sens, et les autres complétant ce qui manque à son action dans les autres sens.

— Les différentes armes sont en effet, dis-je, la force d'une armée, à condition toutefois de coopérer à l'œuvre commune en restant conscientes de leurs limites. Mais quand chacune cherche à supplanter les autres élevant je ne sais quelles prétentions à l'infailibilité ?

— Tu as raison. Et c'est ici qu'apparaît le troisième des grands avantages que je vois dans le morcellement du protestantisme : Les différentes dénominations s'offrent les unes aux autres d'excellentes occasions de renoncement à soi-même.

— Que veux-tu dire ?

— Ceci : Lorsque nous allons, pasteurs ou laïques, nationaux ou séparés, proclamant le propos à la fois redoutable et sublime de notre divin Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même... » les neuf-dixièmes du temps nous ne savons pas ce que nous disons.

Alors Dieu nous fournit de merveilleuses occasions de prendre conscience du renoncement à soi-même et de le pratiquer. Ainsi moi, pasteur national, quand je vois des réunions organisées dans ma paroisse, par d'autres frères, qui ne me consultent pas ; et toi laïque, quand tu vois prospérer telle communauté qui n'est pas la tienne, si tous les deux nous apprenons à dire avec Paul : « Christ est annoncé ; je m'en réjouis ! »<sup>1)</sup> quelle victoire, quelle lumière dans notre vie chrétienne et quelle bénédiction !

---

<sup>1)</sup> Philipp. I, 18.

— Mon pauvre ami, m'écriai-je, que cela est donc touchant !... Mais ces victoires existent-elles ? As-tu connaissance d'un seul cas authentique où un pareil renoncement à soi-même ait été réalisé ?

— Certainement. Un pasteur officiel de mes amis, il y a quelques années, vit arriver dans sa paroisse le pasteur baptiste d'une localité voisine. L'œuvre du nouveau venu prospéra de façon très remarquable. Tentation pour mon collègue de faire opposition. La lutte intérieure fut réelle. Ne fallait-il pas défendre son Eglise ? D'autre part, la conscience lui disait nettement : « Prends garde ! C'est aussi l'œuvre du Christ. » Il remporta la victoire et put prier pour son collègue.

— Qu'en advint-il ?

— Tout s'acheva de manière tragique et lumineuse à la fois. Le pasteur baptiste mourut ensuite d'un lamentable accident de chemin de fer, mais en rendant, au milieu d'atroces souffrances, un témoignage puissant à son Sauveur. Mon collègue éprouva un vif chagrin de ce malheur. Mais comme il fut heureux de n'avoir eu à se reprocher aucun mauvais procédé à l'égard du disparu ! Il m'a dit souvent que dès lors une bénédiction spéciale avait reposé sur lui<sup>1</sup>).

— Que dirent ses paroissiens ?

— Ils ne l'estimèrent que davantage.

— Son Eglise en souffrit-elle ?

— Tout au contraire. Ce qui profite au Royaume de Dieu, profite nécessairement à chaque Eglise particulière. « Cherchez *premièrement* le Royaume de Dieu et sa justice et toutes choses vous seront données par surcroît. » C'est vrai des Eglises comme des individus.

Oh ! l'étroite solidarité qui unit tous les chrétiens protestants !

---

<sup>1</sup>) Ce trait a été vécu dans tous ses détails.

Elle apparaît, par exemple, quand un fils de pasteur, dévoyé, reçoit l'Évangile au contact d'un chrétien dissident, bien loin du foyer paternel ; ou quand une chrétienne séparée, après avoir longtemps prié pour un frère dissolu, voit Dieu l'exaucer par le moyen d'un pasteur...

— Si seulement on comprenait cette solidarité !

— On la comprend de plus en plus.

— Quelques personnes.

— Le vent de l'Esprit souffle. Les rapprochements s'opèrent.

L'œuvre des Missions, après avoir mis dans un relief saisissant les maux qu'engendrent les divisions protestantes, a provoqué une grandiose tentative d'y remédier. Je veux parler de la *Conférence missionnaire d'Edimbourg*. Douze cents délégués, venus de tous les points du monde et de toutes les dénominations protestantes, se rencontrèrent le 14 juin 1910 et pendant les huit jours qui suivirent. Chaque matin, une demi-heure était consacrée au recueillement et à la prière. « Nous allons accomplir notre grand acte central de culte », annonçait le président. Le point culminant de la Conférence fut la discussion du rapport sur la *coopération et le progrès vers l'unité*. Un *Comité de continuation*, chargé de poursuivre l'œuvre dans ce sens, fut élu...<sup>1)</sup>

— Combien je suis heureux de t'entendre !

Ce sont là d'intéressants symptômes. Penses-tu qu'ils seront prompts à réaliser leurs promesses ?

— En 1897, Tomy Fallot écrivait : « Dieu prépare, à cette heure, les catastrophes qui briseront l'orgueil insupportable des croyants et les préjugés en apparence insurmontables des Eglises... »<sup>2)</sup>

---

<sup>1)</sup> Cf. John Mott *l'Heure décisive des Missions*. Dès lors, on a vu mieux : Du 19 au 30 août 1925, se trouvèrent réunis à Stockholm 630 délégués de toute la chrétienté, excepté Rome, pour s'entretenir des tâches actuelles de l'Eglise.

<sup>2)</sup> T. Fallot, *Qu'est-ce qu'une Eglise ?* p. 153. Lire tout le chapitre.

Cette parole est grave. Elle était prophétique... Elle touche à son accomplissement...

Du reste, Christ revient...

« Le voici qui vient au milieu des nuées, et tout œil le verra...<sup>1)</sup> »

Quel disciple vrai pourra encore se tenir à l'écart quand *Il* sera là ?

\* \* \*

Nous avons traversé le petit bois. Parvenus au sommet de la colline, nous nous assîmes dans la mousse. Le regard embrassait un paysage immense... Juste en face de nous, de l'autre côté du lac, un gracieux éparpillement de maisons étincelait en plein soleil.

— Connais-tu Estavayer, demandai-je ?

— Non ! dit Jacques. Je n'ai jamais eu l'occasion d'y aller. Du reste, tout le canton de Fribourg m'est à peu près inconnu. En est-il ainsi pour d'autres ? En tout cas, pour nous pasteurs, autant Genève, Lausanne, Neuchâtel nous sont familières, autant nous nous sentons étrangers à Fribourg, à Sion... La différence des religions...

— Jacques !

— Eh bien ?

— Croirais-tu qu'actuellement je me sens une véritable antipathie pour le catholicisme ? Ces solennités qui m'enchantèrent autrefois, je les trouve... vides, depuis que j'ai goûté à la plénitude de l'Evangile. Je n'aimerais plus parler de religion avec un catholique : nous ne nous comprendrions pas.

Jacques sourit.

— C'est à mon tour de te rappeler le devoir de la largeur. Le protestantisme fut une forme nécessaire de

---

<sup>1)</sup> Apoc. I, 7.

la piété, par réaction contre les prétentions infaillibilistes de l'Eglise romaine. Mais c'en est une forme passagère. Avant tout nous sommes et restons membres de l'Eglise universelle qui est *la véritable Catholicité*<sup>1)</sup>.

— Comment cela ?

— Toujours en nous attachant au Christ éternel.

— Et alors ?

— En Christ nous sommes unis avec tous les vrais chrétiens, catholiques ou protestants. Je pense à St-Jérôme, le solitaire de Bethléem, qui passait sa vieillesse dans un labeur acharné pour donner l'Ecriture Sainte à son peuple<sup>2)</sup> ; ou encore à St-Augustin, l'homme qui après St-Paul et avant Luther ressentit le plus profondément la détresse du péché et la joie du salut<sup>3)</sup>.

— Il va de soi ! Jérôme, Augustin sont tout près de nous. Réellement, ils sont nos ancêtres spirituels. Mais les catholiques d'aujourd'hui, fils des conciles de Trente et du Vatican ?... Sais-tu comment je représenterais graphiquement les deux confessions au temps actuel ?

— Non.

— Si j'avais ici un tableau noir, je représenterais par un cercle la chrétienté protestante, avec Christ comme centre ; tandis qu'un second cercle, distinct du premier, aurait pour centre le Siège pontifical et figurerait le catholicisme<sup>4)</sup>. En effet, par sa prétention à être infaillible, l'Eglise romaine, qui veut être l'Eglise unique,

<sup>1)</sup> Le mot *catholicité* est pris ici dans son sens étymologique, du grec *Katholikos* qui signifie *universel*. La catholicité, c'est-à-dire l'Eglise universelle, l'ensemble des chrétiens.

<sup>2)</sup> St-Jérôme, né en 331, avait 74 ans quand il termina sa version latine de la Bible, la célèbre Vulgate.

<sup>3)</sup> St-Augustin, né en 354, baptisé le jour de Pâques 387 et mort en 430 évêque d'Hippone en Afrique.

<sup>4)</sup> Aux yeux des catholiques, la personne de Christ et le Pontife romain, son vicaire, ne forment qu'un seul et même centre. Qu'il n'en soit rien, c'est ce que montrent les chap. V-X du présent ouvrage.

ne peut accepter aucune place, pas même la plus honorable dans l'ensemble des Eglises dont Christ est le centre. Elle les appelle toutes des sectes. En réalité, elle s'exclut elle-même et c'est elle qui est devenue la Secte par excellence. Me comprends-tu ?

— Fort bien. L'idée est juste. Mais je complèterais volontiers ton dessin. Ouvrant le compas de quelques degrés, autour du premier centre, que tu as appelé Christ, je tracerais une circonférence assez grande pour emporter un bon morceau de ton second cercle.

— Et la surface commune aux deux cercles ?...

— Représenterait les nombreux catholiques qui font partie de la vraie catholicité, nullement, comme ils le croient, parce qu'ils sont joints au Siège romain, mais parce qu'ils sont personnellement unis à Jésus-Christ.

Ainsi *Pierre Corneille*, qui a écrit ce cantique, si protestant d'allure et d'inspiration :

Parle seul à mon cœur, et qu'aucune prudence,  
Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois ;  
Que toute créature, en ta sainte présence  
S'impose le silence  
Et laisse agir ta voix.

Le *Père Gratry*, qui conseille le travail intellectuel dans « la vraie prière où la voix infallible de Dieu se fait entendre ; où le contact de Dieu nous est donné... »<sup>1)</sup>

Le *Père Lacordaire*, déclarant que « partout où est Jésus-Christ, l'Eglise y est avec lui »<sup>2)</sup>.

Le *Père Didon*, qui, d'un bout à l'autre de ses admirables lettres, proclame Jésus-Christ<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Gratry, *Les Sources*, p. 157.

<sup>2)</sup> Lacordaire, *Lettres sur la vie chrétienne* (à Emmanuel), cité par De la Rive, *op. cit.*, p. 92-95.

Si ce mot de Lacordaire était pris dans toute sa signification et avec toutes ses conséquences, comme une vraie cartouche de dynamite il ferait sauter le système romain tout entier. Qu'on y réfléchisse un instant.

<sup>3)</sup> Lettres à M<sup>lle</sup> Th. V.

331 CATHOLIQUE OU PROTESTANT ?

Le catholique se réjouit de faire partie d'un corps immense : la sainte Eglise romaine. Combien son idéal est étroit à côté du nôtre ! Nous appartenons au corps que forment tous les *enfants de Dieu* aussi bien du protestantisme et du catholicisme grec, que du catholicisme romain.

C'est nous qui pouvons dire et avec quelle allégresse :  
« *Je crois la sainte Eglise universelle !* »

Cette allégresse, Jacques en rayonnait.

Quant à moi, devant mon esprit s'ouvraient des horizons infinis plus lumineux mille fois que celui dont mes yeux avaient peine à se rassasier.

— Merci, dis-je. Oui, tu as raison... Que c'est beau d'appartenir à la sainte Eglise universelle !

\* \* \*

Peu à peu quelques amis, attirés par le charme du lieu, avaient pris place à nos côtés. Ils se joignirent à la conversation.

— Pour moi, s'écria soudain et non sans violence Jules A. le catholicisme est chose abominable. Ce système oppressif constitue le grand scandale qui a dégoûté le monde de la croix et du Christ... Et puis, causez avec des catholiques ; vous ne trouverez chez eux que parti pris et insigne mauvaise foi...

— Tu vas beaucoup trop loin, dit Frédéric B. Ma jeune cousine qui voit de près des sœurs catholiques ne peut assez dire combien elles sont *exquises* : leur vie spirituelle est intense, joyeuse, pratique.

Rien ne sert de fermer les yeux ; il y a chez maint catholique un oubli de soi-même qui nous confond. Je pense au Père Didon...<sup>1)</sup>

---

<sup>1)</sup> Arrêté brusquement, en plein succès, au milieu de ses conférences de Paris qui groupaient d'immenses auditoires populaires, mandé à Rome, le R. P. Didon est envoyé par ses supérieurs dans la solitude du couvent de Corbara en Corse. « J'ai accepté

Et puis les catholiques affirment carrément ce qu'ils croient. Tenez, un jeune homme qu'attire la doctrine romaine me disait : « Les catholiques croient à la divinité de Jésus-Christ ! » Ce protestant — cultivé — ignorait que les chrétiens réformés y croient aussi, tant nous sommes peu affirmatifs...

Il y eut un silence.

— Ce qui est grave, dit à son tour Arnold C. c'est que plusieurs personnes aujourd'hui attirées vers le catholicisme, le sont moins par désir d'une piété plus facile que par besoin d'une vie religieuse plus profonde..

— N'oublions pas cependant, interrompit Ernest D.. qu'en pays catholique il est loin d'en être ainsi et que l'Evangile y progresse plus que jamais, attirant précisément les âmes profondes. « Ce qui nous frappe dans le protestantisme, disaient récemment quelques réfugiés belges, c'est l'effort qu'on y fait pour mettre d'accord la vie morale et la vie religieuse. » Ne pourrait-on pas ajouter : La grande satisfaction du bon catholique, c'est d'avoir une *doctrine* pure, tandis que le grand désir du bon protestant, c'est d'avoir une *conduite* droite ?

Qu'en pensez-vous, M. Marchand ?

— Ce que j'en pense ?... Je songe au mot de T. Fallot : « l'Eglise romaine est depuis mille ans la plus grande énigme de l'histoire. Elle déroute les jugements des plus sages et met à néant tous les pronostics. De quelles vertus ne peut-elle pas, à bon droit, se parer ? Mais, sous ce manteau dont elle s'enveloppe, que de déplorables infirmités... »<sup>1)</sup>

— Faut-il craindre le catholicisme contemporain ?

---

dit-il, avec une sérénité et une joie étrange. » Il y reste dix-huit mois. Sans une pensée de révolte, il prie, travaille et réfléchit. Son *Jésus-Christ*, ainsi que plusieurs de ses admirables *lettres*, datent de cette époque. Cf. R. P. Didon, *Lettres à M<sup>lle</sup> Th.*, V. p. 169, etc.

<sup>1)</sup> T. Fallot, *op. cit.*, p. 143.



— Demandez-le à mon ami, dit Jacques en souriant ; il a fait des expériences...

Tous les yeux se tournèrent vers moi.

— En effet, répondis-je, j'ai fait des expériences. J'ai senti l'extraordinaire puissance d'attraction que le catholicisme a retrouvée, grâce à l'indigence spirituelle de beaucoup d'entre nous et grâce à la piété réelle de plusieurs de ses adhérents. Gardons-nous de le dédaigner ! Mais ne le craignons pas non plus !

Le système romain ressemble à la statue colossale que voyait en songe Nébucadnetzar. Il possède l'attrait de l'or, l'éclat de l'argent, la sonorité de l'airain et la force du fer ; *mais ses pieds sont de fer mêlé d'argile*. Quand je m'en suis aperçu, tout s'est effondré. Et c'est la petite pierre — *Jésus-Christ* — qui est devenue pour moi la grande montagne, remplissant tout l'horizon spirituel...<sup>1)</sup> Christ dans le cœur et l'Évangile à la main, nous serions invincibles.

\* \* \*

J'avais tiré ma montre. L'heure du culte de Sainte-Cène approchait.

Tandis que nous descendions lentement le coteau, Frédéric B. reprit :

— Les catholiques voient dans l'Eucharistie une grâce sans pareille. Evidemment, nous qui ne croyons pas à la Transsubstantiation, ne pourrons jamais, en communiant, adorer comme ils font.

— Pourquoi pas ? dit Jacques. La Sainte-Cène offre au croyant évangélique infiniment plus que l'Eucharistie n'offre au catholique romain.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain. Le catholique bâtit sur des

---

<sup>1)</sup> Daniel, ch. II.

croyances imaginaires. Dieu le bénit selon sa sincérité. Mais, seul, le chrétien évangélique est sur le *terrain de la réalité*. Ici encore, c'est lui qui est le privilégié.

— Comment se fait-il alors que tant de protestants pieux ne communient que rarement ?

— Grave question ! Peut-être est-ce parce que nous-mêmes, pasteurs, nous ne prenons pas personnellement la communion avec assez de bonheur et ne la distribuons pas avec assez... de flamme dans le regard. « Demain, demain encore, je m'asseoirai à la table du grand Roi ! » Ainsi s'exprime le bon prêtre<sup>1</sup>). Avons-nous toujours cette ferveur en nous préparant aux Saintes-Cènes prochaines ?...

\* \* \*

Revenus ensemble à l'allée des châtaigniers, nous trouvâmes tout préparé pour le culte. Sur un terrain plat, on avait disposé l'harmonium et la table couverte d'une nappe, avec quatre coupes de verre, des cruches, du pain...

— La Sainte-Cène en plein air ? demanda Jacques.

— Oui : la salle serait trop petite, beaucoup d'amis sont venus ce matin.

— J'avoue être un peu inquiet.

— Pourquoi ?

— Y aura-t-il le recueillement voulu ?

En face de la table et en face du merveilleux panorama qui lui servait de fond, comme sur des gradins et à l'ombre des arbres séculaires, de longues rangées d'hommes et de jeunes hommes avaient pris place. De toutes les directions, seuls ou par petits groupes, il en arrivait encore.

Du regard Jacques me désigna, pas très loin de nous,

<sup>1</sup>) Abbé Dubois, *Mémorial du Prêtre*, p. 12.

un grand garçon, en costume de cycliste, allongé dans l'herbe.

— C'est regrettable, murmura-t-il à mon oreille...

Un ami avait pris place à l'harmonium ; un autre, debout à côté de lui, accordait son violon. Bientôt une musique religieuse très ample monta...

Les pasteurs officiants avaient pris place sur des chaises.

— Ils sont de différentes Eglises, souffla Jacques.

La musique s'était tue. Le pasteur qui présidait dit l'invocation. Aussitôt, comme mû par un ressort, le jeune homme étendu se redressa dans une position respectueuse.

A part la cathédrale naturelle, d'une inimitable splendeur, tout dans ce culte n'était que simplicité.

Une prière ; puis chacun des ministres lit quelques paroles bibliques de son choix. Aucun discours. On écoute debout l'immortelle *Institution de la Sainte-Cène*, d'après l'Evangile, puis on chante :

Rédempteur adorable  
Sur la croix attaché,  
Traité comme un coupable,  
Brisé pour mon péché ;  
Ton angoisse suprême,  
Ta douleur, ton tourment,  
Me disent : « Vois je t'aime,  
J'ai pris ton châtiment ».

Les ministres, assistés de quelques frères laïques, circulent de rang en rang, distribuant le pain, distribuant la coupe, tandis que le président continue à lire des paroles glorifiant Celui qui est le Pain de vie...

Ayant communiqué, chacun s'assied et se met en prière... plusieurs sont prosternés sur le gazon...

Je demande à Dieu qu'il m'aide à contempler Jésus, souffrant et mourant pour moi, pécheur...

Je demande à Dieu d'élever mon cœur au-dessus des espèces sensibles et matérielles jusqu'à la personne vivante du Christ glorifié...

J'ouvre mon âme à Celui qui, par un *ineffable mystère d'amour*, veut devenir en moi force et vie, et qui le devient...

O Christ, je ne veux de force et de vie que pour travailler et hâter ton règne dans ce monde de douleur !...

.....  
Tous, de nouveau, sont debout. De quatre cents poitrines d'hommes monte le même cantique de consécration.

L'heure est douce, mais combien solennelle !

Serait-il possible qu'il y eût là un indifférent ?

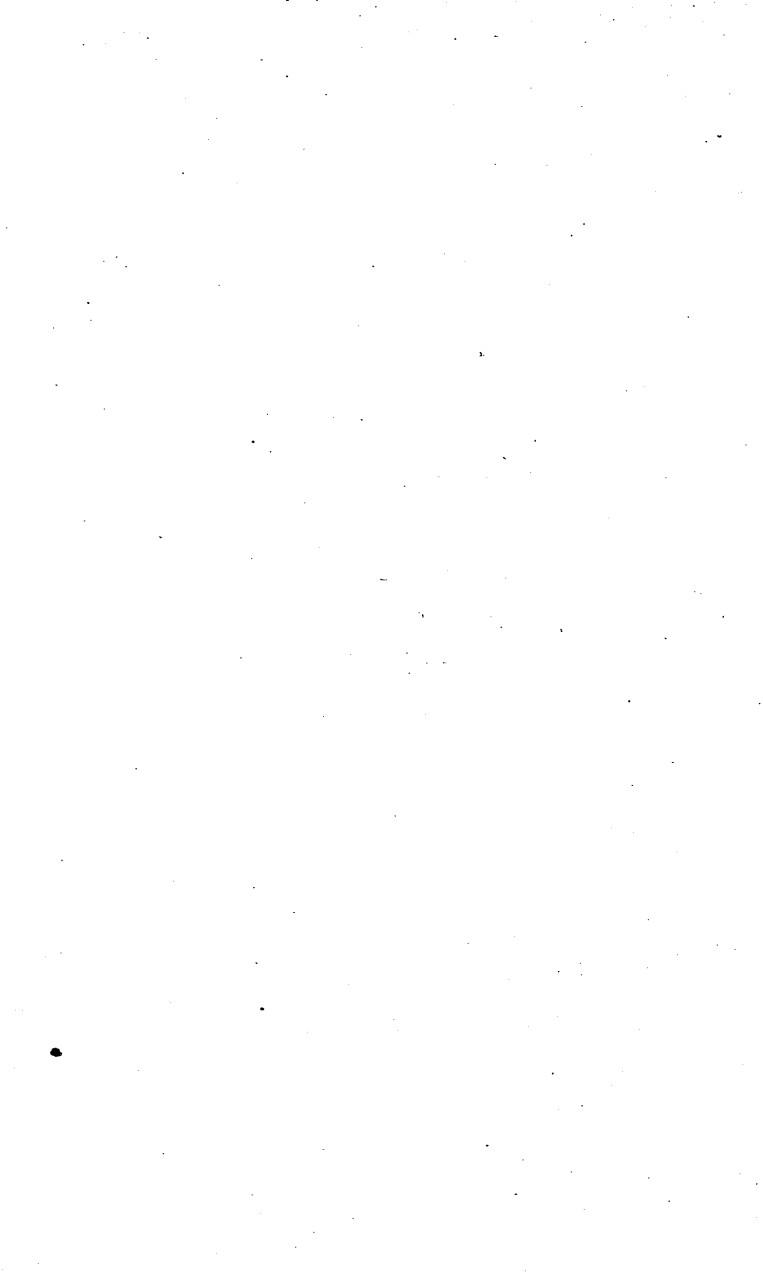
Non ! il n'y en a point.

C'est d'un même cœur que tous chantent :

Ton amour me réclame,  
Me voici bon Sauveur !  
Prends mon corps et mon âme  
Pour prix de ta douleur.  
Oui, mon âme ravie  
Désormais ne veut plus  
Que vivre de ta vie,  
A ta gloire, ô Jésus !<sup>1)</sup>

---

<sup>1)</sup> Chant des Unions chrétiennes, n° 86, première et dernière strophe.



## CONCLUSION

---

Y., le 18 septembre 1917.

Une annonce de deuil m'est parvenue aujourd'hui. De St-Lambert est mort. Il est tombé au champ de bataille. Caporal sanitaire, il secourait un blessé, quand un éclat d'obus l'a touché. Il a survécu deux heures.

Une victime de plus de l'horrible guerre, et certes pas la moins noble. Il est mort comme il a vécu, vaillamment...

\* \* \*

Je le vois encore, le premier soir où nous parlâmes ensemble de religion ; le soleil venait de disparaître dans la mer. Entre deux nuages sombres s'ouvrait comme une porte de lumière. Lui, le regard fixé sur l'infini, parlait des beautés du ciel...

Il les contemple maintenant.

\* \* \*

Cette mort, et le souvenir qu'elle évoque, me font songer à l'Eternité.

Quelle rencontre ! Quelle contemplation ! Quel revoir !

*La rencontre* avec Celui que, dans la vie, nous avons senti si souvent, invisible, à nos côtés. Nos péchés l'ont attristé, et nous aurions tant voulu le servir mieux. Alors nous ne le contristerons plus et nous le servirons bien.

*La contemplation* de l'amour divin dans la Création et dans la Rédemption, dans tous les mondes et dans tous les âges... Emerveillement !

*Le revoir* avec les chers disparus... mes parents bien-aimés... mon frère...

Je reprends mes plus beaux souvenirs d'ici-bas, les plus intimes entretiens de l'amitié partagée, où l'on communie sous le regard du Père, et je me dis : ce n'est encore qu'un pâle avant-goût du rendez-vous céleste.

Je les retrouverai, et St-Lambert aussi, et tous les frères, protestants ou catholiques, ceux avec lesquels nous nous sommes compris et les autres, avec qui nous n'avons pas pu nous comprendre... Nous nous retrouverons, mais non pas pour continuer la discussion sans fin...

« Il n'y aura là plus d'anathème », dit l'Apocalypse<sup>1)</sup>.

Plus d'anathème de Rome sur les chrétiens qui ne souscrivent pas à son infaillibilité.

Plus d'âpre protestation des défenseurs du droit de la Conscience.

L'adoration unanime à « Celui qui nous a tous aimés et qui nous a tous rachetés par son sang... »

\* \* \*

J'ai écrit à Mme de St-Lambert. Je lui ai parlé du grand, du merveilleux revoir, un jour.

Et je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire ma suprême espérance :

« Un seul troupeau, sous la conduite du seul Berger ! »<sup>2)</sup>.

Le colossal, le séculaire fossé de séparation entre chrétiens comblé, effacé, oublié.

Sera-ce ici-bas ?

Peut-être pas.

En tous cas, ce sera Là-Haut !

*Soli Deo gloria in aeternum.*

---

<sup>1)</sup> Ch. XXII, <sup>1</sup>3.

<sup>2)</sup> Jean X, 16.

# LISTE DES OUVRAGES CITÉS DANS CE VOLUME

---

## I. La Bible

## II. Ouvrages catholiques

1. BOSSUET. *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse*. Œuvres choisies t. IV. Paris, Hachette, 1888.
2. Mgr Léonard HAAS, évêque de Bâle et Lugano, *Grand catéchisme du Diocèse de Bâle*. Porrentruy, Société typographique, 1903.
3. Dr Albert VON RUVILLE. *Retour à la Sainte Eglise*. Traduction par l'abbé G.-G. Lapeyre, professeur au petit Séminaire de Bordeaux. Paris, Beauchesne, 1912.
4. L'abbé SNELL, du clergé de Genève (préface du cardinal Perraud, évêque d'Autun). *Lettres à un Protestant*. Paris, P. Téqui édit., 1903.
5. *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, article « Théologie », par Louis VEUILLLOT.
6. A. GRATRY, prêtre de l'Oratoire, professeur en Sorbonne et membre de l'Académie française. *Les Sources*. Paris, Pierre Téqui, 8<sup>me</sup> édit., 1912.
7. John-Henri NEWMAN, de l'Oratoire de St-Philippe de Néri. *Apologia*. Traduction par G. du Pré de Saint Maur, 2<sup>me</sup> édit. Paris, Charles Douniol.
8. Mgr Marius BESSON. *L'Eglise et la Bible*. S. A. D. E. A. Genève, 1927.
9. Théodore DE LA RIVE. *De Genève à Rome*. Impressions et souvenirs. 2<sup>me</sup> édit. Plon, Paris.
10. L'abbé DUBOIS. *Le Mémorial du prêtre*. Abbeville, Pailart, imprimeur, 1892.
11. J.-M. AUDIN. *Histoire de Léon X et de son siècle*. 6<sup>me</sup> édit. Paris, Retaux-Bray, 82, rue Bonaparte, 1885.



12. Frère LÉON. *Miroir de la Perfection du Bienheureux François d'Assise*. Version française par Paul Budry. Paris, Plon, 1911.
13. L'abbé Alfred MONNIN, missionnaire. *Le Curé d'Ars*. Vie de M. Jean-Baptiste-Marie Vianney, publiée sous les yeux et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley. 5<sup>me</sup> édit. Paris, H. Chapelliez et C<sup>ie</sup>, 1889.
14. R. P. DIDON. *Lettres à M<sup>lle</sup> Th.* V. 43<sup>e</sup> édit. Librairie Plon, 1911.

### III. Ouvrages d'anciens catholiques

1. HERMANT, *Histoire des Conciles*. (On dit cet auteur Janséniste.)
2. Jean BION. *Relation des tourments qu'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les galères de France*. Réimprimée sur la seconde édition avec une préface par O. Douen. Paris, Grassart, rue de la Paix 2, 1881.
3. Hyacinthe LOYSON. *De la Réforme catholique*, t. I. Lettres, fragments, discours. 2<sup>me</sup> édit. Paris, Fischbacher, 1874.
4. J.-B. CORNELOUP, ancien prêtre. *Conversion d'un prêtre à l'Evangile, ou du Catholicisme au Protestantisme*. Cahors, chez A. Coueslant, 1902.
5. Pasteur Z., ancien prêtre. *La formation du Clergé catholique*. Conférence inédite. Lettre à M. K. A., relatant ses expériences religieuses, inédite également.
6. Henri RAMETTE, ancien vicaire de la cathédrale d'Oran. *Pourquoi je ne suis plus catholique*. Conférence donnée à la salle des Mille-Colonnes à Paris, en décembre 1910. Bureaux du *Chrétien libre*, 57 rue de Vanves. Paris XIV.
7. Père CHINIQUEY. *Cinquante ans dans l'Eglise romaine*, Jeheber, Genève.

### IV. Ouvrages protestants

1. Maurice NEESER, D<sup>r</sup> théol. professeur à l'Université de Neuchâtel : *Du Protestantisme au Catholicisme. Du Catholicisme au Protestantisme*. Neuchâtel Attinger, 1926.

2. Louis SEGOND, D<sup>r</sup> théol. *La Sainte Bible*, avant-propos de la première édition.
3. D. LORTSCH, pasteur. *Histoire de la Bible en France*. Genève, Jeheber, 1910.
4. D. LORTSCH, pasteur. *La Bible dans le monde*. Paris, Delessert et Lausanne, Payot, 1903.
5. Jean CALVIN. *Institution de la Religion chrétienne*. Genève, 1818.
6. Jules GINDRAUX, pasteur. *Histoire du Christianisme dans le monde païen; les Missions en Asie*. Genève, Jeheber et Paris Fischbacher.
7. Jules GINDRAUX (d'après F. Oehninger). *Histoire populaire et illustrée du Christianisme*. Genève, Jeheber.
8. Edmond HUGUES. *Histoire de la Restauration du Protestantisme en France au XVIII<sup>me</sup> siècle d'après des documents inédits*, 2 volumes. Paris, Michel Lévy, 1872.
9. DE FÉLICE, *Histoire des Protestants de France*, 1850.
10. Jean MATEILHE DE BERGERAC. *Mémoires d'un protestant condamné aux galères de France pour cause de religion*. A Rotterdam, chez Beman et fils, 1757. Réédition de 1865 : Paris, Société des Ecoles du dimanche, à l'Agence, 16, rue de l'Abbaye.
11. Jean CRESPIN. *Galerie chrétienne ou Abrégé de l'histoire des vrais témoins de la vérité de l'Evangile avec une introduction et des notes par C. Bonifas et E. Petitpierre*. 2 volumes. Paris, 1837.
12. Auguste SABATIER. *Les Religions d'autorité et la Religion de l'esprit*. 2<sup>me</sup> édition. Paris, chez Fischbacher, rue de Seine 33, 1904.
13. HOFF. *Vie de Martin Luther*.
14. Paul SABATIER. *Vie de saint François d'Assise* (ouvrage couronné par l'Académie française). 25<sup>me</sup> édit. Paris, Fischbacher.
15. Gaston FROMMEL. *Etudes religieuses et sociales*. Saint-Blaise, 1907.
16. Williston WALKER, prof. à l'Université de Yale. *Jean Calvin. L'homme et l'œuvre*. Traduit par E. et N. Weiss. Genève, Julien, 1909.

**V. Autres ouvrages**

1. Jules MICHELET. *Histoire de France*, t. XIII : Louis XIV et la Révocation.
  2. Eugène MUNTZ. *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps*. Paris, Hachette, 1886.
-

# TABLE DES MATIÈRES

|                                       | Pages |
|---------------------------------------|-------|
| PRÉFACE DU PASTEUR A. MOREL . . . . . | 5     |
| AVERTISSEMENT. . . . .                |       |

## PREMIÈRE PARTIE

### Catholique ?

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| CHAPITRE PREMIER : <i>L'Unité catholique.</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 11 |
| L'unité dans l'espace. — L'unité dans le temps. —<br>L'unité des trois royaumes : la terre, le purgatoire et le paradis. — La Vierge et les saints.                                                                                                                                                                                                                   |    |
| CHAPITRE II : <i>La Vérité dans l'Eglise catholique.</i> . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 25 |
| Pas d'unité sans vérité. — L'Eglise romaine, ayant l'Eucharistie, a la vérité. — Ce qu'est l'Eucharistie, ce qu'elle signifie et ce qu'elle exclut. — L'Eucharistie est la vérité vivante et vécue. — L'Eucharistie ramène automatiquement au giron de l'Eglise romaine.                                                                                              |    |
| CHAPITRE III : <i>L'Infaillibilité dans l'Eglise catholique</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 44 |
| La doctrine romaine de l'infailibilité. — Ses conséquences. — L'infailibilité et les libertés : liberté politique, liberté scientifique, liberté de conscience. — Les persécutions.                                                                                                                                                                                   |    |
| CHAPITRE IV : <i>Essai de rapprochement</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 63 |
| Sur quelle base le rapprochement pourrait se faire : Ce qu'apporterait le catholicisme ; ce qu'apporterait le protestantisme. — Le protestantisme possède-t-il au moins la Bible ? — La Bible est un don de l'Eglise romaine. — La Bible n'est rien sans l'interprétation infailible, que seule offre l'Eglise romaine. — Retour à la sainte Eglise, sans conditions. |    |

## DEUXIÈME PARTIE

## Non ! Pas catholique romain

Pages

CHAPITRE V : *L'Eglise romaine et la Bible* . . . . . 91

« L'histoire de la Bible en France ». — Les versions catholiques. — L'opposition catholique. — La doctrine de la *Tradition* — La Bible est-elle difficile à comprendre ? — Que vaut-il mieux, ne jamais lire la Bible, ou bien mal interpréter tel passage ? — D'où viennent les erreurs des lecteurs de la Bible ? — Est-il vrai qu'une interprétation infaillible est indispensable ? — Est-il vrai que la Bible fait des hérétiques ? — Oui ou non, la Bible est-elle un livre pernicieux ?

CHAPITRE VI : *Le doigt de Dieu dans le protestantisme* . . . . . 114

Un anéantissement. — Le premier synode de la Restauration. — Les assemblées du désert. — Le protestantisme reprend vie. — Il respecte les autorités. — Les hommes héroïques. — Le doigt de Dieu. — Réfutation par le fait. — « Dieu a choisi les choses faibles du monde... celles qui ne sont point... »

CHAPITRE VII : *Les persécutions* . . . . . 131

Comment Rome cherche à se disculper : — 1° On a exagéré. — 2° Rome n'a fait que se défendre et défendre les âmes. — 3° C'est l'Etat qui châtierait les protestants insoumis. — 4° Il n'est pas juste d'imputer à l'Eglise les cruautés de quelques hommes. — Ces explications ne résistent pas à l'examen : — Rome n'a jamais désavoué les persécuteurs et ne peut pas le faire. — En réalité, la persécution est bien l'épanouissement obligé du dogme de l'infaillibilité. — Exemple du mariage. — Un dilemme.

CHAPITRE VIII : *Pourquoi et comment l'on sort de l'Eglise romaine* . . . . . 165

Einsiedeln. — Un ancien prêtre. — Au Séminaire. — Doutes. — L'Evangile et la doctrine de Rome. — Amère désillusion. — La confession. — L'Eucharistie. — L'infaillibilité. — Contraint par la conscience. — Le rude chemin du devoir.

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE IX : <i>Le Salut par la foi</i> . . . . .                                | 227 |
| Esthétique et morale. — L'assurance du salut. —<br>Souveraineté de la Conscience. |     |
| CHAPITRE X : <i>Quelques lettres</i> . . . . .                                    | 248 |

## TROISIÈME PARTIE

## Protestant

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE XI : <i>Le vice protestant</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 259 |
| Indifférence et médiocrité spirituelle. — Désarroi<br>doctrinal. — Etroitesse et jalousies. — L'or-<br>gueil et son châtiment.                                                                                                                                                                                                                            |     |
| CHAPITRE XII : <i>Le Principe protestant</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 278 |
| Mauvais temps, mais bonne course. — La libre<br>communion avec Christ. — Christ seul suffit. —<br>La Source des eaux vives. — Le Chemin, la Vé-<br>rité et la Vie.                                                                                                                                                                                        |     |
| CHAPITRE XIII : <i>Le Livre protestant</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 295 |
| Le Christ de la Bible. — Saint François d'Assise<br>et Pierre Valdo. — Les Missions au Japon et à<br>Madagascar. — La Bible et la Réformation. —<br>La Bible et le peuple protestant. — La critique.<br>— La question biblique. — L'indifférence. —<br>Comment lire la Bible. — En lisant la Bible.                                                       |     |
| CHAPITRE XIV : <i>La vraie Catholicité</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 321 |
| Les dénominations protestantes. — Elles consti-<br>tuent une force pour le protestantisme, — à<br>condition d'établir entre elles l'unité de l'Es-<br>prit. — Christ, centre de la vraie catholicité. —<br>« Je crois la sainte Eglise universelle ». — La<br>plus grande énigme de l'histoire. — La Sainte-<br>Cène. — Un seul troupeau, un seul Berger. |     |
| LISTE DES OUVRAGES CITÉS DANS CE VOLUME . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 343 |

Ph. BRIDEL

*L'Humanité et son chef.* In-8° broché ..... 6 fr. —

J. BUTLER

*Souvenirs et pensées.* In-16 broché ..... 3 fr. 50

E. DOUMERGUE

*Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps.* 5 vol. in-4° brochés, illustrés.

Tome I. *La jeunesse de Calvin* (épuisé) ..... 40 fr. —

Tome II. *Les premiers essais* ..... 40 fr. —

Tome III. *La Genève calviniste* ..... 30 fr. —

Tome IV. *La pensée religieuse* ..... 30 fr. —

Tome V. *La pensée ecclésiastique et politique* ..... 30 fr. —

Les tomes II et III ne se vendent qu'avec les suivants :

*Iconographie calvinienne.* In-4° broché, illustré ..... 30 fr. —

*Calomnies contre Calvin.* In-16 broché ..... 2 fr. 50

ED. FAVRE

*Ernest Favre (1845-1925).* In-8° broché, illustré ..... 4 fr. —

W. MARTIN

*La situation du catholicisme à Genève (1815-1907).* In-16 broché ..... 3 fr. 50

A. REYMOND

*La recherche philosophique et le temps présent.* In-8° broché ..... 1 fr. —

Th. RIVIER

*Vers l'unité religieuse du pays.* In-16 broché ..... 3 fr. —

SCHNETZLER (Ch.), VUILLEUMIER (H.), SCHROEDER (A.)

*Pierre Viret d'après lui-même.* In-8° broché, illustré ..... 5 fr. —

Ch. SECRETAN

*La civilisation et la croyance.* In-16 broché ..... 3 fr. 50

*Les droits de l'Humanité.* In-16 broché ..... 3 fr. 50

A. VINET

*Discours sur quelques sujets religieux, avec préface par*

A. Chavan. In-8° broché ..... 7 fr. 50

*Nouveaux discours sur quelques sujets religieux, avec préface par A. Chavan.* In-8° broché ..... 7 fr. 50

*Essai sur la manifestation des convictions religieuses, avec préface par Ph. Bridel.* In-8° broché ..... 10 fr. —

*Philosophie religieuse* In-8° broché ..... 10 fr. —

H. VUILLEUMIER

*Notre Pierre Viret.* In-16 broché ..... 1fr. 50

L. WUARIN

*La religion et l'Etat social.* In-16 broché ..... 4 fr. 50





2024

UNIVERSITY OF CHICAGO



44 888 793

1- 3460

|             |                       |
|-------------|-----------------------|
| BX          | 1545248               |
| 1753        | Besson                |
| .B55        | Catholique ou Protes- |
|             | tant?                 |
| MAY 21 1947 | JUL 22 1947           |
|             | Bindery Cat           |
|             | 1- 3460               |
|             |                       |
|             |                       |
|             |                       |
|             |                       |

BX1753

1545248

.B55

①